ŒUVRES CHOISIES,

LITTÉRAIRES,

HISTORIQUES ET MILITAIRES

DU

MARÉCHAL PRINCE DE LIGNE.

T. I.

On trouve aux mêmes adresses :

LETTRES ET PENSÉES DU MARÉCHAL PRINCE DE LIGNE, publiées par Mad. *Staël de Holstein;* 1 vol. *in*-8°. Prix 4 fr.

DE L'IMPRIMERIE DE Mme Ve JEUNEHOMME,
RUE HAUTEFEUILLE, N° 20.

OEUVRES CHOISIES,

LITTÉRAIRES, HISTORIQUES ET MILITAIRES

DU

MARÉCHAL PRINCE DE LIGNE;

CONTENANT

Des Mémoires sur la Pologne, les Juifs, les Bohémiens, etc.; — les Armées Françaises, Russes et Autrichiennes; — des Fantaisies Militaires; — le Portrait de Catherine II; — les Portraits et les Caractères des grands Généraux de la Guerre de trente ans; — des Pièces inédites sur le Comte et Bacha de Bonneval;

Un Choix de Pensées et Maximes; — des Mélanges de Morale, de Littérature; — des Portraits, Lettres et Bons Mots; — des Anecdotes sur la Cour de France, la Reine Marie-Antoinette, le Duc d'Orléans, et beaucoup d'autres Personnages célèbres dans le monde politique et littéraire des XVIII^e^ et XIX^e^ Siècles:

Précédées de quelques Détails Biographiques sur le Prince de Ligne,

ET PUBLIÉES PAR UN DE SES AMIS.

TOME PREMIER

A GENÈVE,

Chez J. J. Paschoud, Imprimeur et Libraire;

Et à PARIS, chez F. Buisson, Libraire, Rue Gilles-Cœur, n° 10.

1809.

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

UTOPIA
ABR
L725 O
v.1

Si M. le Maréchal Prince de Ligne eût eu lui-même l'idée de se présenter de nouveau au milieu de cette Nation aimable et spirituelle chez laquelle il a passé les années les plus heureuses de sa vie, il n'eût pu choisir un introducteur plus digne de lui que Madame la Baronne de *Staël-Holstein*. Grâce au Recueil qu'elle vient de publier sous le titre de *Lettres et Pensées*, etc. (1), ceux qui ont connu la France ancienne ont pu se rappeler, et la génération actuelle a pu apprendre à quel degré éminent le Prince de Ligne réunissoit tout ce que la naissance, le rang et la valeur offrent de

(1) Les pièces contenues dans le Recueil de Madame de Staël ne sont point imprimées dans les *Œuvres choisies* que nous publions, et forment un vol. *in*-8° qui se vend séparément chez J.-J. *Paschoud*, Libraire, quai des Augustins, n° 11, et chez *Buisson*, Libraire.

221915

plus éclatant, à tout ce que l'esprit, le goût et la politesse ont de plus gracieux et de plus aimable.

Mais si les amis du Prince de Ligne n'ont plus rien à désirer pour sa réputation et sa considération, ils peuvent, ils doivent même désirer davantage pour sa gloire : ils doivent former le vœu que le Public et la Postérité connoissent ce Prince comme un des plus ingénieux et des plus savans Écrivains militaires; comme un des hommes d'Etat qui ont le mieux jugé les grandes affaires de l'Europe; et enfin comme un véritable Philosophe, aussi indépendant des systêmes modernes que des préjugés antiques, et n'approuvant ni le fanatisme de ceux qui veulent éteindre les lumières de la raison, ni l'enthousiasme de ceux qui ont voulu éclairer le monde par un incendie universel.

D'ailleurs, la Collection très-volumineuse dans laquelle le Prince de Ligne a fait imprimer pêle-mêle tout, ou à peu près tout ce qui est sorti de sa plume, jusqu'aux plus petits billets doux versifiés, renferme

beaucoup de morceaux spirituels, agréables et piquans que Madame de Staël-Holstein n'a pas admis dans le volume qu'elle a publié, soit que l'étendue de son Recueil n'en permît point l'insertion, soit que la timidité et la pudeur de son sexe lui interdissent d'attacher son nom à des peintures quelquefois un peu libres et un peu satiriques.

On a donc cru que le Public français accueilleroit favorablement les deux volumes présens, qui contiennent un Choix de ce qu'il y a de plus intéressant dans les Œuvres du Prince de Ligne, imprimées en trente-un volumes, à Dresde.

Dans le Premier volume, nous avons d'abord donné, dans toute leur étendue, sept morceaux politico-historiques, dont le premier fait connoître le caractère et les idées du Prince, et les six autres offrent, sur plusieurs Etats et Nations, des détails aussi variés que neufs, aussi agréables qu'instructifs.

Nous croyons surtout que le Mémoire sur la Pologne et celui sur les Juifs plairont également à ceux qui lisent pour

221615

s'amuser, et à ceux qui cherchent de l'instruction et de nouveaux alimens à la pensée.

Le huitième Article de ce volume est composé de divers fragmens, choisis dans différens Ouvrages de l'Auteur; et comme en sa qualité d'*Autrichien*, le Prince de Ligne y a mis quelques exagérations patriotiques, nous avons cru devoir y joindre des notes explicatives, destinées à empêcher qu'un Lecteur peu instruit ne fût égaré par des expressions que l'amour de la patrie peut excuser, mais que l'austère vérité désavoue.

Les *Fantaisies militaires* et les *Préjugés militaires* occupent deux volumes de la Collection du Prince de Ligne. Nous avons réuni sous le premier titre ce qu'il y avoit, dans ces deux Ecrits, de plus saillant et à la portée de toutes les classes de Lecteurs.

Dans les trois morceaux suivans sur Catherine II, sur la Guerre de trente ans et sur les Généraux célèbres de cette époque, ainsi que dans l'intéressant *Mémoire sur Bonneval*, accompagné de tant de Lettres

curieuses, nous ne nous sommes permis que des coupures légères, et qui n'ont jamais porté que sur des longueurs de rédaction, ou sur des détails absolument étrangers à la matière traitée.

Le second volume se compose presqu'en totalité de morceaux aussi légers, aussi piquans, aussi amusans que ceux que Madame de Staël a recueillis.

Les deux volumes de la Collection originale, intitulés : *Mes Ecarts*, présentent un chaos de Pensées détachées sur toute sorte d'objets, et de Vers de société; nous y avons laissé tout ce qui étoit rimé; et, même dans la prose, nous n'avons choisi que ce qui nous a paru excellent, soit pour le fond, soit pour la forme. Si nous ne nous trompons pas, ce Recueil de Pensées détachées, après une réduction aussi sévère, n'est pas trop indigne d'être cité après les *Maximes* de la Rochefoucauld et les *Caractères* de Labruyère.

Madame de Staël ayant pris dans ces *Ecarts* un petit nombre de Pensées qu'elle a quelquefois détachées de celles qui les

précèdent et de celles qui les suivent, nous avons été obligés de les laisser à leur place, quoique, hormis ce cas, nous nous soyions fait la loi de ne rien répéter de ce qui se trouve dans *les Lettres et Pensées*, que nous invitons nos Lecteurs à considérer comme un Troisième volume de ces *Œuvres choisies.*

Après les *Ecarts*, nous avons réuni, sous le titre : *Mélanges de Littérature et de Morale*, une suite de petits morceaux, la plupart d'un ton léger et piquant; mais dans lesquels souvent la Philosophie la plus profonde se cache sous les traits de la plaisanterie. Quelle douce Morale respire dans le Tableau de l'*Etat le plus heureux*, dans les *Vues sur l'éducation*, dans les Réflexions *contre la Sagesse*, dans la Vie du *Chevalier Macare!*

Quelles jolies peintures que le *Voyage à Spa* (malgré quelques traits de mauvais goût), la *Cour de Moldavie*, le dialogue sur *Vienne*, la *vieille Europe*, les *Plaisirs de la Campagne!* Peut-être quelques personnes trouveront la morale qui règne dans

le parallèle du libertinage et de la débauche un peu trop complaisante : il ne faut pas trop presser le sens littéral dans les légers Opuscules d'un Homme du monde. Les Femmes, objet habituel des pensées comme des affections de l'Auteur, fournissent ici, comme dans les Ecarts, le sujet des considérations tour à tour profondes et spirituelles, et toujours pleines de bon sens et de franchise. Tant de Moralistes ont à l'envi décrié le beau sexe ; il étoit réservé à M. le Prince de Ligne d'être encore plus piquant que ces mordans satiriques, en rendant justice aux vertus des Femmes. Les caractères d'*Isidore*, de *Carite*, d'*Euphrosine* ; les portraits des Princesses *Dolgoroucky* et *Radzivil*, sont tracés du pinceau le plus délicat et le plus animé. Ceux du *Chevalier de Saxe* et du Prince *Charles de Lorraine*, moins soignés sous le rapport du style, offrent pourtant beaucoup d'intérêt ; et en général, nous croyons n'avoir rien admis dans ces Mélanges, qui n'honore à la fois le cœur et l'esprit du Prince de Ligne.

On sera surpris de la modération avec laquelle ce Prince parle de *la Révolution Française*, dont il a éprouvé des effets peu propres à la lui faire aimer. Il y a dans la Collection de ses OEuvres, des passages qui peuvent blesser la Nation Française, ou compromettre des individus; mais tout ce que nous avons recueilli sous le titre : *Considérations*, etc., respire le meilleur esprit et ne sauroit qu'être lu avec fruit, à l'époque où les Événemens et le nouvel ordre des choses ont pleinement confirmé les pressentimens, en quelque sorte prophétiques, de l'illustre Auteur.

Le *Mémoire sur les embellissemens de Paris* contient des idées heureuses et agréablement exprimées.

Parmi les Notes sur la *Correspondance Russe* et le *Lycée* de M. de La Harpe, nous avons fait un Choix d'Anecdotes et des Remarques, la plupart relatives à la Littérature et qui, tantôt plaisantes, tantôt pleines d'intérêt, nous ont paru figurer dignement dans ce Recueil. Combien le témoignage d'un homme comme le Prince

de Ligne n'a-t-il pas de poids quand il démasque, par exemple, les charlataneries de *Beaumarchais*, ou quand il peint les ridicules que se donnoient, sans le savoir, *Roucher* et *La Harpe* dans ces lectures de société, où ils croyoient enchanter les Grands Seigneurs et les Princesses qui rioient d'eux!

Les *Lettres sur les Spectacles de Société* présentent encore un tableau des usages de l'ancienne France, tableau qui plaira à la France nouvelle.

Le *Parfait Egoïste* et le *Mémoire pour mon Cœur* terminent le Deuxième Volume; ce sont deux petits Traités de philosophie morale à l'usage du grand monde. Si l'Auteur semble vouloir présenter, dans l'un, le système d'Helvétius, et dans l'autre, la doctrine d'Ovide, sous les couleurs les plus attrayantes, il ne faut pas se hâter de le condamner: c'est du moins de la meilleure foi qu'il cherche à concilier la morale que tout le monde prêche avec celle que tout le monde pratique.

Tel est l'ensemble d'Opuscules plutôt

que d'Œuvres Choisies que nous offrons au public.

Il nous eût été agréable de pouvoir y joindre une Notice Biographique complète sur l'Auteur; mais plusieurs raisons nous imposent le devoir de nous borner à quelques détails, qui feront suffisamment voir combien le caractère personnel de l'Ecrivain ajoute à l'intérêt qu'inspirent ses Ouvrages.

Le Prince *Charles de Ligne*, âgé aujourd'hui d'environ soixante-dix ans, descend d'une famille des plus illustres de la Belgique, famille qui depuis trois siècles s'est glorieusement distinguée dans la carrière des armes (1). La Baronnie de *Ligne*, érigée en Comté en 1544, fut créée Principauté en 1602.

Le Prince Charles de Ligne fit ses premières armes dans la fameuse Guerre de Sept Ans. Il servit dans la Campagne de

(1) La maison souveraine d'*Aremberg*, aujourd'hui alliée de la dynastie Napoléonéenne, est une branche de l'ancienne maison de Ligne.

1757 et 1758, comme capitaine dans le Régiment de Ligne appartenant à son père. Le Régiment et le jeune Prince qui en étoit déjà l'ame, se couvrirent de gloire à la bataille de Kolin, gagnée par le Maréchal Daun sur le Grand-Frédéric. Dans les affaires qui suivirent cette victoire, le Prince se montrait constamment aux avant-postes; et à la bataille de *Leuthen*, où le roi de Prusse se vengea de l'affront qu'il venoit de recevoir, on vit notre jeune Capitaine profiter d'une dispute entre les Officiers supérieurs du régiment pour en obtenir le Commandement, le rallier plus d'une fois au milieu d'une grêle de boulets, et en ramener le reste en Bohême par les chemins les plus affreux, n'ayant lui-même qu'un morceau de pain grossier pour soutenir ses forces épuisées.

Le Colonel du Régiment ayant été fait prisonnier, M. de Ligne fut nommé Colonel-Commandant pendant l'hiver de 1758 à 1759. Après avoir contribué à la prise d'un corps Prussien de 18,000 hommes sous le Général Finke, près Maxen, il fut

envoyé à Paris pour annoncer à Louis XV cette heureuse nouvelle.

Le Prince de Ligne parut Français au milieu de la Cour de France; mais il ne put s'empêcher d'apercevoir la foiblesse d'un Gouvernement dirigé par une Femme galante et un Abbé bel-esprit.

« On me fit, dit-il, des questions singulières, mais de beaux présens. Le roi » me demanda si le Maréchal *Daun* portoit perruque; madame *de Pompadour*, » pourquoi notre Cour n'envoyoit pas sa » vaisselle à la monnoie, comme celle de » France? un Ministre, s'il faisoit froid » en Saxe? et un autre, s'il y avoit beaucoup de vieillards à Vienne. M. de » Belle-Isle me dit : Vous remportez bien » tard vos victoires; l'année passée c'étoit » au mois d'octobre, cette année c'est au » mois de novembre. Je lui répliquai : *Il* » *vaut mieux battre en hiver que d'être* » *battu en été* (1). On ne revenoit pas de

(1) Les Français venoient de perdre les batailles de Minden et de Crefeld.

» ce que je savois si bien le français, et
» de ce que je ne savois pas le hongrois.
» Après avoir fait bien des connoissances,
» des étourderies, des observations et des
» dettes; après l'hiver le plus charmant
» que j'aie passé de ma vie, au milieu de
» tous les genres de plaisirs, je m'en re-
» tournai à l'armée, que je retrouvai près
» de *Dresde*, où je l'avois laissée. »

En 1760, le Prince de Ligne fit partie du corps d'armée du Général de Lacy, qui s'empara de Berlin et de Potsdam. Il contribua de tout son pouvoir à faire épargner les palais et les établissemens du roi de Prusse. Le Prince Emeric Esterhazy ne prit à Sans-Souci qu'un tableau pour lui-même, une écritoire pour le Général Lacy, une flûte pour le Général Odonell et une *plume* pour notre Prince, qui a su s'en servir aussi bien qu'il se servoit alors de son épée.

Après la guerre de Sept Ans, le Prince de Ligne fut fait Major-général. Etant dans une garnison des Pays-Bas, il eut l'occasion de présenter ses hommages au comte

d'Artois, frère de Louis XVI; il en fut accueilli de la manière la plus flatteuse, et reçut de ce Prince l'invitation de se rendre de nouveau à la Cour de France. Il ne put résister aux instances réunies du Comte d'Artois, et de la Reine, alors Dauphine; et depuis 1766 jusqu'en 1787, nous le vîmes presque habituellement tantôt à Paris, tantôt à Versailles. Les grands Seigneurs, les Femmes les plus aimables, les plus spirituelles, et Gens de Lettres les plus célèbres, se disputoient l'avantage de posséder cet étranger qu'on croyoit né parmi nous. Madame du Deffant le retenoit quelquefois chez elle jusqu'à six heures du matin; et ceux qui assistoient à la lutte d'esprit qui ordinairement s'engageoit entre elle et le prince, furent surpris, en sortant, de voir qu'il faisoit jour. La société plus savante qui se rassembloit chez madame Géoffrin, admiroit le sens juste et profond que le Prince de Ligne montroit au milieu des saillies de gaîté dont sa conversation étoit parsemée. A la cour, le Prince de Ligne, décoré de l'ordre de la Toison d'Or et du grade de

Maréchal au service d'Autriche, sut, en général, allier toute la dignité d'un grand Seigneur à toute l'amabilité d'un Homme d'esprit. Quelquefois il lui arriva de marquer, par ses manières, l'originalité de son esprit et de son caractère; par exemple, dans un voyage de la cour à Fontainebleau, il s'étoit beaucoup mêlé de protéger quelques Pièces de théâtre, aujourd'hui peu connues; pour ne pas avoir besoin de demander des billets aux Capitaines des Gardes et aux Gentilshommes de la chambre, dont quelques-uns lui en vouloient un peu, il s'arrange lui-même une planche entre le banc des Gentilshommes et l'orchestre où il se place en évidence comme sur un strapontin, et applaudit à tout rompre. Louis XVI, avec sa bonhomie brusque, lui dit en riant : « Mais vous êtes un imper-» tinent!»—«Ne m'ôtez pas, Sire, répond » le Prince, la seule place que je puisse et » veuille avoir à votre Cour. »

Voilà une petite gaîté qui ne pouvoit être permise qu'à un homme admis dans la société la plus intime de la Famille

Royale, et surtout dans ces charmantes soirées du Petit-Trianon, que les Révolutionnaires ont si gratuitement représentées comme des orgies. On voyoit le Prince de Ligne partout; il arrangeoit ou dérangeoit les jardins; il présidoit à des fêtes et à des illuminations; il se trouvoit au lansquenet de la Reine, au cavagnole des Mesdames, au whisk de Monsieur, au quinze de M. le Prince de Condé, au billard du Roi; mais surtout au pharaon, au retour de la chasse à l'Ile-Adam, chez M. le Prince de Conti.

Le Prince de Ligne portoit assez fréquemment ses hommages aux pieds des Actrices à la mode. Il voyoit chez Madame Favart les Arnaud, les Marmontel, et beaucoup d'autres Gens de Lettres. Il soupoit chez Mademoiselle Arnould et Mademoiselle Julie avec le Chevalier de Beauveau, le Comte de Coigny, Louis de Narbonne, MM. de Ségur, M. de Voyer, le Chevalier de Boufflers. C'est là qu'il lançoit souvent des bons mots dignes d'être répétés par la Ville et la Cour;

mais c'est aussi là qu'il prit ce goût pour les Calembourgs, qu'il étale même dans ses Ouvrages les plus ingénieux. Il sembloit quelquefois vouloir rivaliser avec M. de Bièvre. C'est lui qui dit un jour au Comte d'Artois : « Vous vous êtes enrhumé, » Monseigneur; je vous conseille d'aller » prendre du thé (1). »

Ces liaisons l'entraînèrent dans quelques petites intrigues littéraires, et l'esprit de coterie influa quelquefois sur ses jugemens. C'est ainsi qu'il prit en aversion le bon Marmontel, peu disposé à applaudir aux jeux de mots, et qu'il s'amouracha des Dorat, des Barthe, et même un peu de Cubières. Le dirai-je? je crois, ou plutôt je sais qu'il s'est trouvé à un souper de M. Fréron; il est vrai qu'on soupoit plus agréablement chez ce Zoïle que chez beaucoup de Philosophes.

Voyageur par goût, le Prince de Ligne employoit ses étés à visiter l'Angleterre, l'Italie, Voltaire à Ferney, le Prince Henri

(1) Mademoiselle *Duthé*.

à Reinsberg, Frédéric-le-Grand à Sans-Souci. Il avoit assisté, en 1770, à l'entrevue de ce Monarque avec l'Empereur Joseph II, en Silésie; et après avoir escarmouché contre lui, ou plutôt contre le Prince Henri, comme Général en chef d'un corps des Grenadiers d'élite, pendant la courte guerre de 1778, il obtint, en 1785, la permission de se rendre auprès de lui, et en reçut l'accueil le plus gracieux.

Le fils aîné du Prince ayant épousé une Princesse Massalsky, qui avoit 400,000 roubles à réclamer auprès de la Cour de Russie, un voyage à Pétersbourg parut nécessaire aux intérêts de la Famille. Le Prince de Ligne le fit, je crois, en 1781. Les qualités aimables qui l'avoient rendu presque l'idole de la Cour de France, lui valurent les bonnes grâces de Catherine II; il devint le Courtisan le plus assidu et l'admirateur le plus passionné de cette Souveraine, qui le laissa partir à regret, chargé de portraits, de décorations et de rubans,

mais sans avoir obtenu l'arrangement positif de l'affaire qui étoit le but de son voyage.

Les Pays-Bas, et Bruxelles surtout, retinrent quelquefois celui que les Belges s'enorgueillissoient d'appeler leur compatriote. Nous l'avons vu à Bruxelles jouissant d'une popularité immense, due à l'estime et à la confiance qu'il inspiroit dès le premier abord.

Un tumulte ayant eu lieu à Bruxelles à cause d'une potence que le Gouvernement y avoit fait ériger sur la grande place de l'Hôtel-de-Ville, pour intimider ceux qui accaparoient le beurre, on vit le Prince de Ligne se jeter au milieu de la multitude furieuse, et, par ses discours, l'appaiser et la faire rentrer dans l'ordre. Il est vrai que les fêtes que le Prince donnoit, et la dépense qu'il faisoit, contribuoient à rendre populaire le nom de Ligne, déjà si illustre dans les Annales de la Belgique.

Il étoit de toutes les Confréries, de tous les *concerts* ou assemblées bourgeoises. Un

jour il conduisit toutes les femmes du marché aux herbes chez le Gouverneur-général, et se rendit l'interprète de leurs justes plaintes. En 1784, les différends qui faillirent exciter une guerre entre la Hollande et l'Empereur, fournirent au Prince de Ligne l'occasion de signaler son patriotisme. Nommé Général en chef, il travailla de son mieux à faire éclater la guerre, et prenoit des mesures pour en assurer l'issue prompte et glorieuse. Les intrigues de plusieurs Cours amenèrent un accommodement. Le Comte de Vergennes punit le Prince de Ligne de son zèle pour son Souverain, en lui faisant perdre un procès d'un million en France; tandis que les Etats-Généraux de Hollande chargeoient leur Ministre à Bruxelles de le remercier des soins généreux qu'il avoit pris de leurs malades et de leurs Parlementaires.

Lors de la fameuse entrevue de Joseph II et de l'Impératrice de Russie, en 1787, M. de Ligne y fut appelé comme le plus fidèle Sujet du premier et le plus dévoué

Courtisan de l'autre. Il a lui-même retracé dans ses *Lettres à la Marquise de Coigny*, les charmans détails de ce voyage de Kherson. D'autres *Lettres adressées à l'Empereur Joseph* nous apprennent qu'après le commencement de la guerre contre les Turcs, résolue à Kherson, il fut employé comme Agent de l'Autriche auprès de l'Armée Russe et de ses Chefs, le Prince Potemkin et le Maréchal Romanzow. On voit aussi par ces Lettres, imprimées en partie dans le Recueil de Madame de Staël, combien de dégoûts il eut à essuyer dans sa mission importante, et combien de fois son zèle fut déjoué par la mauvaise foi ou par l'ignorance de ceux à qui il avoit affaire. On y voit encore à quel point il étoit initié dans les mystères politiques, et principalement dans tout ce qui regardoit la Pologne, pays où il avoit reçu le droit d'Indigenat, et qu'il s'efforçoit en vain de sauver.

Rappelé auprès de Joseph II, il commanda sous Laudon une partie de l'Armée

qui assiégea et prit Belgrade. Quoiqu'il s'y fût couvert de gloire, il éprouva peu de temps après une courte disgrâce; mais Joseph II, au lit de la mort, le rappela auprès de lui, et le combla de marques d'affection.

Parvenu à un âge très-avancé, et ayant perdu son fils aîné dans le combat de Boux, en 1792, le Prince de Ligne s'est retiré du grand monde et vit dans une maison de campagne près de Vienne.

Le C. d. B.

Si ces Deux Volumes obtiennent les suffrages du Public, ils pourront être suivis d'un *Troisième* et dernier, qui contiendra le *Coup d'œil sur les Jardins les plus célèbres de l'Europe* et des *Mélanges littéraires*.

MÉMOIRES

Errata.

Tome I. Page 110, soldat-gascon, *lisez* soldat gascon.
Tome II. Page 53, note de l'Edit., *lisez* note de l'auteur.
Page 137, Moldaire, *lisez* Moldavie.
Page 320, Dufreny, *lisez* Dufresny.
Page 324, Pontdeville, *lisez* Pont-de-Vesle.
Ibid. Thebouville, *lisez* Thibouville.
Page 361, veut, *lisez* voudra.

MÉMOIRES ET OPUSCULES

HISTORIQUES,

MILITAIRES ET POLITIQUES.

UTOPIE (*), OU RÈGNE DU GRAND SELRAHCENGIL.

Je disois l'autre jour : Si j'étois roi..... *Mes trois filles, trop bien élevées pour savoir le reste du vers, me dirent : Vous feriez bien des sottises. Point du tout, leur répondis-je ; je ne suis votre père que par la métempsycose : j'ai été roi, tel que vous me voyez. Voici l'anagramme de mes deux noms et l'histoire de mon règne.*

RÈGNE DU GRAND SELRAHCENGIL.

Il monta sur le trône à l'âge de dix-huit ans ; et voulant faire une guerre pour ne plus en faire ensuite, et voir s'il avoit du courage pour pouvoir s'estimer lui-même, il la déclara à un de

(*) *Œuvres mêlées*, tome XIII, pag. 1 et suiv.

ses voisins qui avoit enlevé une province à son père : il la lui reprit, gagna trois batailles, s'empara de ses États, le fit prisonnier lui-même, et les lui rendit à condition qu'il le défendroit contre ses autres voisins, s'ils vouloient lui chercher querelle.

Je n'ai plus besoin d'armée, dit ce grand prince ; que mes soldats, jusqu'à ce que j'en aye besoin, soient laboureurs et artisans. Je garderai autour de ma personne une garde de dix mille hommes, bien beaux, bien ajustés, et où tous mes sujets viendront se relever tous les ans, pour qu'ils ne perdent point l'esprit militaire ; et ils serviront aux ballets, aux tragédies, aux mascarades de la cour, à la navigation de toutes mes promenades sur l'eau, et à mes battues de lièvres, de faisans, de perdrix et de lapins.

Ainsi parla Selrahcengil. Voici ce qu'il fit pour les mœurs : il ordonna que les jeunes gens des deux sexes eussent la plus grande liberté, pour se connoître assez et, moyennant cela, ne pas se tromper en se mariant.

Malgré cela, puisque la fougue des passions pouvoit l'emporter sur la raison, en cas que le premier bandeau de l'illusion fût déchiré, il permit qu'on se mariât jusqu'à trois fois ; n'étant pas vraisemblable qu'on se trompât toujours : permis de revenir à la première ou deuxième,

si les parties étoient d'accord. L'homme, ou la femme la plus riche des divorcées, entretenoit les enfans; ils devenoient aimables, et étoient beaux comme le jour, étant tous enfans de l'amour. Point de querelle dans le ménage: tout, jusqu'aux valets qui n'avoient point de maître de mauvaise humeur, étoit heureux et pur.

Les fils dont la figure ne promettoit pas, devenoient curés, médecins et juges. Chacun de ces états avoit mille ducats par an, et existoit dans chaque paroisse.

Il n'y avoit point d'avocats, par conséquent point de procès. Les livres de ces trois professions leur étoient interdits: le curé prêchoit et paraphrasoit l'Évangile; le médecin cherchoit des simples, faisoit des relations de chaque maladie, pour en tirer des conclusions utiles; et le juge, qui n'étoit qu'un arbitre, raccommodoit les familles qui étoient près de se brouiller.

Selrahcengil n'avoit que trois grands-officiers à sa cour; au lieu d'un grand-maître, d'un grand-chambellan et d'un grand-maréchal, c'étoient un grand-curé, un grand-médecin et un grand juge: ils faisoient sans cesse des tournées dans les États, pour empêcher qu'on ne brouillât la conscience, la santé et les affaires. Son seul travail etoit de s'enfermer avec eux tour

à tour, une fois par semaine, pour se faire rendre compte.

Le prince n'avoit ni cabinet, ni bureau, ni secrétaire. Voici comme il arrangea la partie des finances : pour que les employés à la recette des revenus de l'État n'en mangeassent pas la plus grande partie, il y avoit dans chaque paroisse un grand coffre de fer, où chacun portoit sa capitation. Chaque sujet payoit par tête un ducat par an, l'un portant l'autre ; c'est-à-dire que le plus riche payoit pour le plus pauvre. Celui qui ne gagnoit que 50 florins, ne payoit que 25 kreutzers ; c'étoit le taux de cette répartition, qui ne gênoit personne. Ceux qui avoient moins, ne payoient rien ; mais, moyennant cela, gagnoient bientôt de quoi avoir le revenu qui étoit soumis à la taxe. Le receveur-général alloit, avec un mulet, ramasser toutes les capitations des coffres de fer, et les portoit dans le coffre de Sa Majesté.

Il n'y avoit de manufactures que pour le besoin et le luxe du pays qui ne pouvoit rien recevoir de l'étranger : il n'entroit point d'argent dans le pays ; mais aussi il n'en sortoit pas.

On recevoit à peine des voyageurs ; il falloit que ce fussent de grands personnages, ou de grands noms en mérite et naissance. Il falloit plus que des certificats de bonne conduite, il falloit une grande réputation.

A peu de chose près, Selrahcengil avoit tiré un cordon contre toute l'Europe, comme contre la peste. La milice des villages situés sur les avenues de l'empire, en défendoit l'entrée par un petit corps-de-garde sur chacune : c'étoient tout au plus cent hommes armés sur toute la frontière, et encore restoient-ils dans leurs maisons, jusqu'à ce que le cornet de poste d'un voyageur les appelât à la guérite.

Sa Majesté n'envoyoit aucun ministre aux cours étrangères, et n'en recevoit pas ; elle lisoit les gazettes de temps en temps pour savoir si quelque conquérant ne s'annonçoit pas; et elle rioit souvent, avec toute sa cour, des grâces et des disgrâces des autres : elle passoit vite sur les injustices et les malheurs, pour n'être pas obligée de pleurer.

Sa Majesté n'ordonnoit rien, pour n'être ni désobéie ni trompée. Elle faisoit souvent entendre ce qu'elle désiroit : par exemple, elle s'étoit expliquée sur le plaisir que lui feroit chaque grand seigneur ou gentilhomme de passer quatre mois l'année dans ses terres, pour être plus sûre encore que le curé, le médecin et l'arbitre faisoient bien leur devoir; et d'y dépenser une partie de son revenu.

L'obligation des particuliers, de parler à celui-ci de leurs affaires, leur apprenoit à bien

parler, ou bien écrire ; mais si quelqu'un prenoit ce dernier parti, son mémoire ne devoit être que de douze lignes.

Chacun pouvoit en présenter à ce monarque, et même une plainte, pourvu qu'on y signât son nom ; mais on étoit sûr du secret : et pour qu'il fût impénétrable, on mettoit tout cela dans une grande bouche de-vérité, sous le péristyle de la superbe colonnade de son magnifique palais.

Le calomniateur n'avoit pas beau jeu, et ne s'y exposoit pas : le prince alloit lui même chercher tout cela le soir, avant de se coucher, et avoit tout lu avant de se lever.

Les pauvres honteux étoient assistés ; il n'y en avoit pas d'autres. Chaque seigneur y pourvoyoit par des établissemens pour le travail dans chaque village, et par des hôpitaux pour ceux qui n'étoient pas en état de s'occuper utilement.

Sa Majesté avoit vingt-cinq millions d'habitans, par conséquent vingt-cinq millions de ducats, sans aucuns frais que les curés, les médecins, les juges, et la nourriture du mulet du receveur-général. Elle auroit eu de la peine à dépenser son revenu, sans son goût pour les arts et les plaisirs.

Elle aimoit beaucoup l'architecture et les jardins ; tout son royaume en étoit devenu un par

les canaux qui le fertilisoient, bordés de quatre rangées de hêtres, de tilleuls ou de marroniers.

Ils passoient au milieu des prairies couvertes de bétail, dont les abris contre les ardeurs du soleil étoient des espèces de temples champêtres toujours variés.

Les cabanes de ceux qui les gardoient, et qu'on promenoit sur des roues, étoient peintes d'une manière agréable, et formoient un coup d'œil charmant, adossées à quelques groupes d'arbres très-élevés qui les protégeoient contre les injures du temps. Ce spectacle tranquille, diversifié ensuite par des intervalles de plaines, de quelques beaux rochers sur le bord des rivières et des bouts de forêts, étoit animé par des haras de chevaux presque sauvages qui en sortoient, pour sauter et gambader dans d'autres prairies. Ceux qui en avoient soin, y étoient répandus sous des espèces de tentes faites de bois. Cet air campement étoit très-pittoresque.

Tout cela servant de point de vue aux jardins des gentilshommes, les rendoit très-intéressans, pour peu que le goût du prince se répandit jusque chez eux.

Leurs châteaux étoient au milieu, sur une belle pelouse, sans trop, ni trop peu de mouvement, dans le terrain, et tous à un étage; car le prince avoit défendu les escaliers dans tout

le royaume. Quelques-unes de leurs maisons avoient une balustrade qui cachoit le toit, et tout au moins à l'entrée une jolie colonnade. Quelques autres avoient des mansardes; d'autres étoient flanquées de tours : il n'y avoit point d'uniformité dans toutes ces bâtisses, mais beaucoup d'élégance. Les écuries, les remises et la ferme étoient cachées dans des massifs de leurs bois, plus ou moins considérables.

Chaque paysan avoit son petit enclos de hayes d'épines vives en losange, pour son jardin, son champ et sa vigne. La maison étoit peinte en blanc, et séparée de celle du voisin pour prévenir l'incendie. Toutes les rues, tirées au cordeau, étoient plantées d'arbres à fruit, et un ruisseau traversoit le village ou en faisoit le tour.

Dans les campagnes, variées agréablement par le sarrasin, la navette, les pavots, les pommes de terre, le lin, etc., il y avoit des remises pour le gibier dont la cour payoit noblement le dégât, si l'on en souffroit.

Les chiens, en faisant beaucoup, et augmentant considérablement la consommation des vivres dans un pays, il n'y en avoit pas un dans celui-là. C'est une partie de la sensibilité des femmes qui leur étoit enlevée, et qui devoit se porter sur les maris et les enfans.

Il n'y avoit nulle part ni ruines véritables, ni

factices, ni de ponts que les nécessaires. Les églises de chaque village dans les situations riantes étoient dans le plus beau genre grec, plus ou moins sévère, gothiques dans les pays de montagnes; et dans toutes il y avoit une excellente musique.

Toutes les forêts étoient routées en étoile et en grands rendez-vous de chasse, avec des bancs pour les voyageurs, ainsi que sur les grands chemins, à côté d'une source d'eau vive joliment décorée.

Il y avoit sur chacun de ces grands chemins une grande et belle hôtellerie à dix lieues l'une de l'autre, et un café à moitié de cette distance.

Il n'y avoit presque pas de lois, car il n'y avoit pas de crimes, tout le monde étant à son aise, aimant le plaisir et un devoir aisé. Seulement la peine du talion, si par hasard il y avoit un criminel.

Le souverain entretenoit les chemins et se chargeoit des ouvrages publics; mais que de trésors ne lui restoient-ils pas dans son grand coffre de fer, n'ayant à payer ni généraux, ni soldats, ni ministres, ni présidens, ni financiers! Voici à présent l'état de la cour.

Selrahcengil sortoit de son appartement à trois heures, et étoit sûr de trouver un monde considérable dans ses salles immenses. On ne savoit

jamais à quelle table il se mettroit : il y en avoit vingt dans ses antichambres, de douze couverts, où se plaçoient ceux et celles qui le vouloient. On s'y mettoit suivant la société qu'on y recherchoit, ou suivant le menu qui étoit attaché à la porte. On se faisoit écrire la veille pour avoir une de ces tables avec les femmes de ses amies; et quand on étoit prévenu, cela servoit pour le lendemain. La chère étoit délicieuse. Il y avoit pour le soir autant de tables; beaucoup de jeux de hasard ou d'exercice pendant le jour; et des salons pour dessiner, ou pour des concerts, ou pour danser, suivant ce qu'on désiroit, c'est-à-dire que, sans en avoir le projet, comme les musiciens étoient-là, toujours prêts à tout, si l'on rencontroit des amateurs, on faisoit jouer des écossaises ou des allemandes. Tout étoit permis à la cour, excepté l'insipide menuet. Vingt harpes, mandolines ou forte-piano attendoient les amateurs de musique dans l'autre salon. Il y avoit ensuite un théâtre pour la comédie française, un autre pour l'opéra italien, des buffets avec des rafraîchissemens dans une salle intermédiaire, et le tout superbement éclairé jusqu'à quatre heures du matin.

Il n'y avoit ni jour de cour, ni appartement, ni bal de commande, ni représentation, ni fête. Chaque jour en offroit une, et chacun se la donnoit à soi-même.

Le prince y paroissoit ou n'y paroissoit pas. On ne se levoit qu'une fois par jour pour lui; et d'ailleurs il fut le premier de sa classe qui aimoit à s'asseoir. Pour qu'il n'y eût ni cercle, ni alignement, tous les divans étoient sur des roulettes, et chaque société formoit ainsi des groupes différens.

Dans le double des appartemens il y avoit des salles de gardes; et, à un coup de sonnette, ils arrivoient pour servir tous ceux qui en avoient besoin : deux cents étoient toujours de service. Pour les officiers, tous jeunes gens et les plus jolies figures de l'Empire, ils étoient toujours dans les salons, soit pour walser, soit pour faire et procurer des parties de plaisir dans les magnifiques jardins, où l'on pouvoit transporter les tables et les bals tant qu'on vouloit.

Une partie de ces jardins étoit pour le public; et il y avoit tout ce qui pouvoit le divertir en jeux, chansonniers, danses et guinguettes. Plusieurs autres parties étoient destinées à des sociétés qui en demandoient les clefs pour y passer toute la journée. Il y avoit de la musique sur plusieurs galères pour les personnes qui aimoient la navigation et le clair de lune.

Outre un lac d'une étendue considérable au milieu d'un grand bois de chênes, il y avoit une rivière qui, perçant un roc, tomboit de très-

haut, avec un grand bruit, dans le lit qu'elle s'étoit creusé au milieu d'une pelouse émaillée de fleurs qu'on renouveloit sans cesse.

Il y avoit, pour qu'on pût mener le même genre de vie dans chaque saison, un grand jardin d'hiver, couvert de vitrages, dont la peinture en arbrisseaux empêchoit de voir les joints : il étoit traité à la française, en allées droites d'orangers, gerbes d'une grosseur immense, jets-d'eau jusqu'aux cieux, cascades régulières et autres effets magiques, au milieu de corbeilles couvertes de fleurs les plus précieuses qu'on faisoit venir de Hollande; et quelques canaux avec des gondoles de Venise. Des tuyaux de chaleur entretenoient sur leurs bords un printemps continuel, et de superbes colonnades y rassembloient chaque société.

Chacune, en vieillissant ensemble, sans s'en apercevoir, y fut bien souvent renouvelée; car ce grand prince regna soixante-huit ans. Chacun ne remarquoit pas les rides de sa chacune : on se croyoit toujours jeune, même en changeant de goût. Il y avoit des plaisirs pour chaque âge; et la tranquillité se trouvoit dans une salle ou un bosquet, à côté des plaisirs bruyans de la jeunesse. On faisoit des enfans aussi beaux, aussi aimables qu'on l'avoit été. On n'étoit point méchant, car on étoit heureux.

Les femmes étoient habillées comme elles le sont dans toute l'Europe. Les hommes en vestes aussi magnifiques qu'ils vouloient, et des espèces de culottes moins amples que celles des Turcs, et un bonnet qui, sans approcher tout à fait de leurs turbans, étoit plus haut que ceux des Polonais.

Les perles et les pierres relevoient l'ajustement des uns et des autres. Ceux qui n'étoient pas aussi contens de leur taille pouvoient porter des tuniques.

Le même habillement, proportion gardée, étoit aussi pour le peuple; mais on recommandoit des couleurs voyantes, et un grand contraste entre les vestes et les espèces de pantalons dans lesquelles elles entroient.

Les seigneurs n'étant pas obligés de tenir maison dans la capitale, à cause des rassemblemens de la cour, avoient plus d'argent à dépenser à leur campagne.

C'étoit par le plus de bien qu'ils y faisoient, qu'ils acquéroient le plus d'estime de la part de leur souverain. Il y avoit, dans tout l'État, une grande émulation pour les prix accordés à une belle action d'humanité, et une bonne en agriculture, manufacture et utilité pour le pays.

On recommandoit le moins de chevaux et de valets que possible : double charge pour la consommation des vivres. Les soldats de la garde

servoient toutes les tables et les fêtes de la cour. Ils en donnoient de militaires, où les instrumens de musique guerrière animoient les jeunes gens d'un feu dont ils auroient donné des preuves, si l'on avoit voulu attaquer le bon Selrahcengil.

Il y avoit des prix à la course de toutes les manières, à la nage, à tous les exercices du corps et de l'esprit.

Chaque particulier qui se sentoit de l'éloquence ou du talent pour la poésie, cette nourrice de l'urbanité des mœurs, pouvoit monter dans une espèce de chaire, et parler ou lire sur tout ce qui contribuoit au bonheur, à la morale, et à l'étendue des beaux arts et de la littérature; à condition de n'ennuyer personne.

Une moquerie douce arrêtoit ceux qui s'y seroient livrés. Il y avoit un jeu de paume, une bibliothèque immense à la cour, et plusieurs cabinets de lecture, avec un excellent déjeûner; et des galeries de tableaux où étoient de belles copies de tous les fameux qu'on n'avoit pas pu avoir.

Il y avoit des modèles en relief de tous les plus beaux bâtimens connus ou à faire; ainsi que de jardins, suivant toutes les fortunes. Enfin, jusqu'à la mort du bon prince, enterré à l'âge de quatre-vingts ans, dans des espèces de champs élysées qu'il avoit faits pour tous ses sujets, il

n'y eut jamais de plus heureux que les siens : il n'y eut jamais non plus un souverain qui, en les amusant et les gouvernant bien, eût un règne plus fortuné.

Pour que l'on ait une idée plus juste de cet immense palais à un étage, couvert d'une terrasse entre cour et jardin, voici la distribution des salons, les uns en glaces, cintrés par en haut, entre des colonnes d'ordre corinthien, toutes dorées; les autres boisés, en blanc et or parfaitement sculptés; d'autres en velours plein pour l'hiver, et pékin ou broderie pour l'été, ou en superbes tapisseries, ou en marbre avec des colonnes, ou en stuc imitant le vert antique, ou en peintures à fresque dans le genre antique.

1. Appartement de Selrahcengil.

2. Salle pour les promeneurs en attendant le dîner.

3, 4, 5. Salles à dîner pour quatre tables, et au milieu un billard.

6. Salle à danser.

7. A faire de la musique.

8. A dessiner, avec une grande table et beaucoup de porte-feuilles à voir.

9. A causer tranquillement.

10. A jouer aux jeux de hasard, et peu à ceux de société, le prince n'aimant pas le trictrac, ni le whisk et les autres qui obligent au silence.

11. Théâtre français.

12. Salle de rafraîchissemens.

13. Théâtre italien.

14. Bibliothèque, au milieu les modèles. Dans chacun des quatre coins, un cabinet de lecture, avec une table au milieu, beaucoup de papier et d'écritoires.

15. Salle à déjeûner.

16. Jeu de paume.

17. Salle de bains, avec douze cuves d'argent.

Tous les appartemens étoient remplis de fleurs. Il y avoit un bassin d'eau vive et pure, avec une petite gerbe dans la salle de rafraîchissemens et celle des déjeûners. Celle de dessin étoit toute entière des plus grands maîtres. Les tableaux étoient dans la salle des promeneurs, des causeurs, des joueurs et des dîneurs. Il y avoit partout des cheminées et des tuyaux de chaleur; et des oiseaux en liberté dans tous les appartemens, dressés à retourner manger et coucher à des volières décorées avec beaucoup de goût; des parfums délicieux, beaucoup d'essence de rose partout, et une illumination aussi claire que le jour, et assez élevée pour que toutes les femmes y parussent à leur avantage.

MÉMOIRE

Sur la Pologne, que je remis au Prince Czerwertinsky, et à quelques autres grands seigneurs Polonais qui sont venus à Elizabeth-Gorod, en 1788; et dont j'envoyai une copie au Prince-Evêque de Wilna (1).

Qui n'aimeroit pas la Pologne, les Polonais, et surtout les Polonaises? L'esprit, le courage des uns, la grâce et la beauté des autres, qui ont toutes, même celles qui sont le moins aimables, un laissez-aller, une élégance, un piquant et un charme supérieurs à toutes les femmes des autres pays? Qui ne préfere pas aux autres villes le séjour de Varsovie où règne le meilleur ton de la France, joint à une tournure orientale; le goût de l'Europe et de l'Asie; l'urbanité des mœurs des pays les plus civilisés, l'hospitalité des pays qui ne le sont pas? Qui n'admire pas la nation où l'on trouve les figures nobles ou agréables, les manières douces ou simples, de la politesse ou de la franchise, de la prévenance dans la capitale, ou une rudesse de bonhomie

(1) Tiré du 9e volume des *Œuvres mêlées*, pag. 330.

dans les campagnes : la compréhension facile, la légèreté et l'agrément de la conversation, une bonne éducation, tous les talens, ceux des langues, des exercices du corps, et surtout l'équitation, l'instruction ; un bel organe, de l'éloquence, de la générosité ; le faste de la représentation, le goût de la dépense et des beaux arts, le luxe, la galanterie, les fêtes, les spectacles de société, les danses nationales, le costume un peu sauvage, les usages extraordinaires, la magnificence, la facilité à vivre, la bonté, la sensibilité, et de la reconnoissance ?

Pour la mienne, elle est sans bornes. L'honneur que vous m'avez fait de m'admettre parmi vous, de me recevoir dans une belle, grande et superbe nation ; les applaudissemens que son consentement unanime, en me donnant cet illustre indigénat, m'a procurés dans la salle auguste de votre assemblée, ne s'effaceront jamais de mon cœur.

C'est parce qu'il est tout à vous, que j'ose vous soumettre quelques réflexions sur notre patrie. Si, au lieu de trois empires et d'un royaume, elle étoit entourée de l'Océan ; tranquille au sein des mers et de ses lois, elle feroit admirer les siennes, dont plusieurs sont plus raisonnables que celles de cette île fameuse qui passe pour le séjour des sages : sa constitution ne l'auroit

pas fait durer aussi long-temps que vous durez avec la vôtre. C'est une espèce de miracle; mais craignez qu'il ne finisse. La plus petite partialité vis-à-vis d'un de vos voisins, donnera aux trois autres le prétexte de vous faire disparoître de la surface de la terre : et sans se déchirer entre soi, ni même vous déchirer davantage, on divisera et envahira vos patrimoines, vos titres et vos terres. Il y a bien loin de sentir les ressorts modérés d'une influence politique, à éprouver le poids onéreux de la domination. Oui, sans doute, depuis un temps immémorial la Russie, par sa force, sa langue et la géographie, vous couvre de ses ailes en double aigle, protecteur si vous le ménagez, mais dévorant si vous l'outragez.

Si quelquefois ses serres se font sentir, à présent qu'il vous veut du bien, quoique vous cherchiez à lui échapper; et si celles de l'aigle blanc, trop foibles pour y résister, en ont souffert, ne vous en plaignez qu'à vous-mêmes. Souvent des cabales, des demi-volontés, une résistance toujours inutile et renouvelée presque chaque année, ont mis la Russie dans le cas d'employer la vigueur pour s'opposer à la ruine totale, à laquelle les esprits de parti vous font courir.

Je dis vigueur, et non pas rigueur; s'il y en a

eu, c'est malgré une souveraine qui ne l'aime, ni ne l'emploie.

Obtenez de S. M. I. un tribunal ou un commissaire qui sévisse contre ceux de ses employés chez vous, ou dans votre voisinage, de tel rang qu'ils soient, qui vous oppriment ou vous humilient. Faites ôter à des agens cruels, peut-être d'une alliance tutélaire, leur autorité.

Faites-lui parvenir à elle-même les plaintes des plus petits abus commis à son insu en Pologne, par ses ministres ou ses généraux, elle y remédiera : d'ailleurs, ceux-ci sont sortis de votre pays avec leurs troupes.

Voilà presque la première fois, depuis le commencement du siècle, qu'on ne voit plus des habits verts dans vos villes et dans vos champs qui ont souvent été pour eux des champs de victoire : vous vous souvenez que Pierre I^er^, moitié par force, moitié par séduction, réduisit votre armée en 1716, à dix-huit mille hommes.

Bénissez ce moment de modération qui auroit dû arriver peut-être plus tôt, mais n'en abusez pas. *On me parle, on me fait parler*, m'a dit souvent l'impératrice ; *que m'importe que la femme d'un Castellan ait un amant dans mon armée, une Palatine dans mon ministère, et la sœur d'un Staroste dans un parti contraire !*

Que me font leurs procès, dont ils veulent que je me mêle? qu'ont-ils besoin de mes rubans? n'ont-ils pas les leurs? je donne le choix pour une épingle de mon St.-Anne avec leur St.-Stanislas. Et pourquoi cette fureur pour mon St.-André? Quand on m'écrit : cette famille n'est pas dans les intérêts de la Russie, je dis : La Russie a été supplantée apparemment dans ses amours par l'Autriche ou la Prusse; et je ris pour la Russie.

La morale de cela, messieurs, c'est qu'il ne faut plus courir à Vienne, Berlin et Pétersbourg; soyez Polonais : voilà la seule grâce que je vous demande. J'en reviens à la Russie.

Cette puissance s'est plus occupée de vous, à la vérité, que les deux autres qui s'occupent trop souvent l'une de l'autre, pour le trouver mauvais. Si l'une des deux vous le dit, ne la croyez pas, ou croyez que ce sera pour ses intérêts.

Je vous réponds de l'empereur, et je suis autorisé par lui à vous le déclarer : Je vous ai montré les lettres à votre sujet. Frédéric Guillaume, à qui je crois de la loyauté, vous en promettroit peut-être autant si vous l'engagiez à s'expliquer clairement; et tiendra sa parole, à moins que vous ne lui tendiez à lui-même des piéges à cet égard : alors, ne vous en prenez pas même

à son ministère si, en vous trompant vous-mêmes, vous l'engagez à des démarches dangereuses, par des demi-confidences de votre part et des demi-protections de la sienne ; encore une fois, ne vous en prenez qu'à vous.

Ne pleurez plus sur l'ancien partage, mais redoutez-en un nouveau.

Témoin de l'entrevue intéressante de votre roi, le meilleur, le plus aimable et le plus intéressant des hommes, avec la grande Catherine, je l'ai été d'une sanction de concorde et d'un renouvellement touchant de connoissance et d'amitié privée et générale, de liaison et de politique.

Quand l'année passée, Stanislas-Auguste, encouragé par Joseph II, lui demanda : puis-je compter qu'on ne veut pas me faire mourir de chagrin, en s'emparant encore de quelque partie de mon malheureux royaume ? Je vous le promets, dit l'empereur, je vous réponds de moi. *Pas un arbre*, dit-il, ce sont ses propres termes ; tous les deux me l'ont raconté. *Donnez-moi la main*, dit le roi, touché jusqu'aux larmes de l'air de franchise de l'autre monarque : *la voilà*, dit celui-ci ; *et ce qui est plus fort, foi de gentilhomme.* Vous, prince Czerwertinsky, et vous, messieurs, vous savez que je vous ai fait promettre hier, par le prince Potem-

kin, quarante mille fusils qu'on vous fera venir de Toula, pour armer une confédération, sous prétexte de vous opposer aux Turcs, mais pour vous défendre même contre la Russie, si elle vouloit vous prendre une seule Starostie. Pour vous prouver qu'elle ne vous craint pas offensivement, mais qu'elle veut qu'on vous respecte défensivement, je m'engage à la faire consentir à ce que vous ayiez cent mille hommes sous les armes, si vous le pouvez. Portez ces belles paroles à votre belle nation que j'idolâtre, et qu'elle songe aux moyens de reprendre son antique splendeur, par des arrangemens sages et des douces innovations d'un plein gré général, pour son intérieur.

Point de cachotterie, surtout à la Russie; point d'incohérence dans vos principes : que les grandes familles ne se brouillent pas entr'elles; que les honnêtes gens ne se trompent point et ne se laissent point tromper par ceux qui n'en sont pas. Ne vous accusez pas les uns les autres, en disant : celui-ci est Russe, celui-là est Prussien : on engage souvent à l'être, de bons patriotes qui n'y pensoient pas. Oubliez vos anciennes querelles particulières, vos petits mal-entendus, et chassez ces petits intrigans subalternes qui, après vous avoir brouillés les uns avec les autres, se moquent de vous ; et priez vos dames de ne

penser qu'à vous plaire, et point à politiquer.

Commencez par faire un roi : car Stanislas, toujours contrarié et injurié, ne l'est pas. Ce n'est plus le temps de n'en avoir que des simulacres ; voyez ce qui va arriver en France, dont le roi s'est fait roi de Pologne, en assemblant ses notables, et peut-être les états-généraux. Faites le vôtre roi de France, c'est-à-dire, qu'il en ait presque l'autorité. La diète (*) seroit bien en droit de la diminuer, s'il en abusoit; mais qu'on ne lui ôte pas le pouvoir de faire du bien. Le roi est le seul qui ne le soit pas.

Chacun de vous l'est davantage à l'égard de ses malheureux paysans. Vous serez plus riches si vous voulez leur donner assez de liberté et d'argent dans les commencemens, pour établir des fermes qui font la richesse et la population d'un Etat. Il n'y a pas plus de république chez vous que de royaume ; la république de Pologne, jusqu'à présent, n'a existé que dans la permission que se donnent cinq ou six cents des sujets de ce roi, de lui dire des sottises en public. A peine ont-ils fini de s'égosiller, exactement pour la galerie, qu'ils viennent baiser la main de leur souverain, et lui demandent pardon et des grâces

(*) Barrière plus forte que les parlemens, qui n'ont pas un sabre au côté.

en même temps. Qu'ils continuent, si cela leur fait plaisir; mais cependant pour les en corriger, qu'on demande à chaque grand seigneur, s'il voudroit avoir une diète aussi dans ses terres, où les paysans puissent le traiter comme eux traitent le roi à celle de Varsovie. Ils seront plus circonspects à son égard, et à celui de leurs vassaux.

On a vu, dans d'autres écrits de ma part, ce que je pense de l'administration, de l'éducation publique, et de la perception des finances: c'est en Pologne que je mettrois tout cela bien vite en pratique. Je voudrois une banque où seroient appelés les plus riches et honnêtes banquiers de l'Europe, chez qui les grands seigneurs emprunteroient sur leurs terres à six pour cent. S'ils n'étoient pas exacts à payer ces intérêts, ces terres appartiendroient à la couronne, qui paieroit les six pour cent à sa propre banque.

On ne verroit plus ces grandes maisons si anciennes, si respectables, finir par la misère. Le sang des Jagellons ne seroit appauvri d'aucune manière. Vos petits gentilshommes sortiroient des mains des Juifs qu'on ne verroit plus, le fouet à la main, diriger leurs terres et faire trembler leurs villages. Ces superbes palais de Varsovie seroient éclairés; cette foule de valets de plusieurs classes, reste de la grandeur passée,

qu'on a peine à percer pour arriver jusqu'à un salon d'or et d'azur, ne seroit plus déguenillée; et les gentilshommes et les pages, qu'il faut même reprendre pour que vous redeveniez ce que vous avez été, seroient bien nourris. Ce cortége, qui n'est point indifférent, fait considérer les grands par les petits chez qui l'argent d'ailleurs se répand, de même que l'harmonie de tous les ordres de l'État, pour concourir au bien général.

En relevant les grands seigneurs, on relève la majesté du roi. Il faut qu'ils imposent, par beaucoup de faste, à un peuple vif, fermenté et capable de se remuer, si l'on ne le retient pas par plusieurs cordes. Je ne lâcherois que celle qui est nécessaire pour l'humanité et le profit. A cela près, je le retiendrois dans la plus profonde soumission et subordination de toutes les classes, l'une à l'égard de l'autre. Quant aux finances du roi, pour ne pas confondre ses intérêts particuliers avec ceux de la patrie, quoiqu'ils fassent certainement cause commune, je voudrois qu'on lui donnât un million, par mois, de florins de Pologne, qui font trois d'Allemagne par an; avec cela, il auroit la cour la plus agréable, les fêtes les plus variées, les plus jolis spectacles, et deux maisons de campagne charmantes où l'art caché embelliroit la nature. Avec cela il empêcheroit les grands seigneurs d'aller faire des

dettes en France, et les retiendroit par une chaîne de plaisirs et de distinctions. On conserveroit dans le royaume tout l'argent que le plus petit gentilhomme, dès qu'il a coupé sa moustache et quitté son habit long et respectable, se croit obligé d'aller porter à Paris à une fille, un tailleur, un hôtel garni, un perruquier, un tripot, un chirurgien et un commissaire pour les frais de la police avec qui il a toujours affaire.

On rétabliroit l'habit national, et banniroit jusqu'aux culottes et bottes qu'on porte avec les gurtka. On permettroit seulement qu'on ôtât la tunique pour monter à cheval, et pour tout le militaire : mais il faut les grandes culottes, le bonnet bien polonais et l'air le plus oriental. Peut-être que je composerois pour la tête rasée. Je voudrois quelque accommodement, quelque frisure pittoresque, en épis, à peu près à la Charles XII.

Je ne trouve pas la formation de l'armée difficile. Chaque homme d'un palatinat, qui ne voudroit pas porter les armes, se racheteroit de cette obligation, en mettant deux ou trois à sa place. Les régimens porteroient le nom et l'uniforme du palatinat. Les couleurs des culottes seroient autres que celles des espèces de gillet : pardon si j'entre dans de si petits détails ; mais la coquetterie est nécessaire, surtout pour votre

belle nation qui aime à plaire. Il faut un beau coup d'œil à votre armée, et de la magnificence presque pareille à celle de la cavalerie circassienne que j'ai vue, où tout reluit d'argent.

Je voudrois un sabre pas aussi courbé tout à fait que celui des Turcs, et dont la tête de la poignée seroit creusée comme celle des Handschar, pour pouvoir y régler son fusil et bien viser, en fichant le sabre en terre. Ce sabre en bandoulière, trente cartouches dans la ceinture, un fusil court et léger, et une baguette, espèce de pique qui se plieroit en deux, seroient notre armure polonaise. Je voudrois réunir dans l'armée, aux anciens usages polonais, tout ce qu'il y a de mieux chez les Turcs et les Chrétiens. Le génie des premiers cadrant fort bien avec celui des Polonais, j'aurois plus de leur tactique que de celle des autres, mais moins folle, et perfectionnée par les moyens généraux connus. J'aurois aussi un petit drapeau pour cinquante houlans, avec les lances et les banderoles ordinaires qui font (je l'ai vu) très-souvent impression sur les chevaux de l'ennemi.

On rassembleroit tous les ans, pendant un mois, l'armée; et si, en ôtant insensiblement aux diètes la liberté de nuire à tout ce que le roi propose, le roi peut enfin faire le bien pour la première fois de sa vie, il pourra avoir une

armée très-peu coûteuse de cent mille hommes d'infanterie et cinquante de cavalerie. Avec cela, on ne craindroit aucun des voisins, qui d'ailleurs ne s'entendroient plus assez bien ensemble pour nous envahir une seconde fois. Outre ces troupes de campagne, j'aurois encore cinquante mille de milices, destinées à garder trois camps retranchés, qui vaudroient mieux que trois forteresses. L'un seroit contre la Galicie, l'autre contre la Russie blanche, et le troisième contre Graudenz.

Je me plairois à les faire attaquer par notre armée de campagne, et à faire manœuvrer toutes les troupes, de manière à n'en craindre aucune dans le monde entier. L'armée nageroit comme les poissons; l'infanterie grimperoit sur les arbres, monteroit en croupe, feroit à pied et à cheval tout ce qu'on peut attendre du plus beau peuple de l'Europe, et le plus facile à prendre les impressions qu'on veut lui donner.

Je voudrois, pour les chevaliers de l'ordre de votre pays, que le sabre fût attaché au ruban bleu, au lieu de l'aigle blanc : on en seroit bien sobre, et on rendroit ce cordon-là, et d'autres peut-être qu'on institueroit encore, le prix de la valeur, de l'élévation, de la sensibilité et de l'humanité; et soit rouge, vert ou jaune, il serviroit toujours à soutenir le sabre. En attendant

ces marques d'honneur, les Polonais le suspendroient à une écharpe rouge et argent, et les soldats à un cuir bien blanchi.

Je voudrois que Varsovie réunît Athènes et Sparte à la fois. Pour réussir au dernier genre, on n'a qu'à conserver d'anciens usages qui rappellent les temps austères d'une vertu encore brute : il sera aisé de réussir dans l'autre, qui ressemble en tout plein de choses à celui de la Pologne, par son brillant et même son frivole. On rassembleroit aisément tous les contrastes de sévérité et sauvagerie sarmate campagnarde, avec les grâces des modernes voyageurs, des jeunes gens et femmes de la cour. On attireroit insensiblement des colonies de mécontens du voisinage, et on augmenteroit aussi fort aisément celle des Tartares qui sont en Lithuanie. Je les ai vus très-braves à la guerre ; et puis, outre cela, leur fidélité à toute épreuve, qui fait qu'on leur confie tout l'argent possible à porter, mérite qu'on cherche à les augmenter et récompenser.

On diminueroit, par la suppression de quantité d'emplois inutiles dont on ne laisseroit que les noms, la dépense de l'intérieur ; et au dehors, toutes ces places de ministres dans les cours étrangères, qui n'y font rien. C'est une bonne armée et un bon amas de trésors, qui opère plus

sur leur esprit que les ambassadeurs qu'on envoie pour demander leur amitié.

Il n'y auroit que trois bons agens, l'un à Vienne, l'autre à Pétersbourg, et le troisième à Berlin : bien sages, bien intelligens, pour faire aimer la Pologne, et l'instruire bien vite des projets du ministère étranger, ou des intrigans de son propre pays. Qu'importent les autres cours à la république ? On ne sait pas à Madrid et à Lisbonne qu'elle existe; et on ne le sait à Rome que par l'argent qui y arrive pour les divorces. Je n'ai garde de les désapprouver; mais je voudrois qu'on dît au pape : Saint-Père, vous les permettez ; donc ce n'est pas contre la religion, donc nous continuerons sans vous donner un sou pour cela.

Les projeteurs des finances qui disent : *pour que la patrie ait de l'argent, je vais prier tous les citoyens de lui donner une partie de ce qu'ils ont, et je les obligerai à payer l'autre,* ne me paroissent pas bien habiles. Ceux qui disent *ôtez tout au clergé*, sont aussi dans ce genre-là. Ce que je vais proposer n'est pas plus malin, mais seroit bien plus utile et permis : ce seroit, sans alarmer les consciences et troubler en rien les bons citoyens, de confisquer, au profit de la caisse de la république, tous les *ex-voto* et les argenteries des églises. Avec des im-

pôts sur le luxe, et une capitation sur tous ceux qui auroient plus de deux florins de Pologne par jour, on seroit sûr de soutenir sa liberté; celle qu'on donneroit au peuple, et l'indépendance vis-à-vis des voisins à qui l'on feroit peur, s'ils vouloient vous envahir, sans en avoir si vous vouliez les attaquer: car, malgré la force que je vous donne, vous seriez bientôt subjugués; mais votre armée, unie à la puissance qui vous défendra contre une autre, peut aisément vous conserver.

Pour tirer parti des Juifs et des moines, je leur donnerois tous les steps à défricher. Je rendrois les premiers agriculteurs, et j'engagerois les autres, de la religion grecque, à se marier pour avouer et soigner leurs enfans. Les plaines arides de l'Ukraine seroient bientôt le grenier du Nord. Le clergé, qui verroit ainsi renaître ses richesses diminuées par des dons gratuits, seroit facile aux impôts, aux emprunts, et ne croiroit pas qu'il doit être plus riche que le roi et toute la nation.

Mais je ne vois pas le droit qu'on auroit d'ôter des titres, de grands droits, ou noms, ou charges simplement honorifiques, et les propriétés des prêtres et de la noblesse. Il faut plus d'aristocratie que jamais en Pologne, et faire du bien au peuple sans le lui dire, et lui donner le droit de

le demander. Qu'on ne le rassemble que pour le divertir, et qu'on supprime même les diétines des provinces. Qu'on boive en famille, tant qu'on veut, mais point en assemblée générale; qu'on y boive à Varsovie, c'est un moyen de plus que le roi peut employer pour obtenir ce qu'il veut: car les buveurs sont tendres, et les deux seuls défauts du roi sont de ne pas boire, et d'avoir de beaux cheveux, au lieu d'être coiffé et habillé à la polonaise. *Quand Auguste buvoit, la Pologne étoit ivre,* disoit Frédéric II pour faire un beau vers; elle l'est encore souvent, quoique l'auguste Stanislas ne le soit jamais. Hélas! la nature, la fable, le roman et l'histoire l'avoient destiné à la couronne. Vous savez l'anecdote superstitieuse de sa naissance, lorsqu'une vieille femme dans son jardin s'écria : *Qu'on prenne garde à cet enfant, la comtesse accouche d'un roi.* Vous savez qu'on se trompa en lui envoyant la plaque de l'ordre de l'aigle blanc : c'étoit celle du roi même, son prédécesseur, où il y avoit *pro grege,* au lieu du *pro lege* des chevaliers.

Il est encore temps qu'il soit heureux. Eh ! qui le mérite mieux que lui ? Qu'il monte à cheval, habillé comme je l'ai dit, dans les camps dont j'ai parlé; sa figure, son amabilité, le doux son de sa voix, lui gagneront tous les cœurs. Qu'il voyage ensuite pour voir cent choses in-

téressantes et faciles à faire. Par exemple, on sait la paresseuse habitude de brûler les bois, au lieu de les couper : il en faudroit replanter ou semer de nouveaux ; car il en manque dans plusieurs palatinats. Les grands chemins et les canaux feroient circuler partout l'or, les planches, le lin et le blé.

Pour réussir à tout cela, je sens bien qu'il faut que le roi soit encore intrigant. Il le seroit pour la dernière fois de la vie. Ses prédécesseurs l'ont été sans grands desseins ; ses successeurs n'auront plus besoin de l'être. Les bienfaits, les ordres, les titres, la considération, les plaisirs, les fêtes et la galanterie attireroient d'abord dans le parti du roi les femmes, qui font beaucoup en Pologne où toutes les affaires d'Etat sont affaires de société : mais point de préférence pour aucune. Ce roi-ci a été trop honnête homme avec elles, ainsi qu'avec tout son royaume. Il est amoureux de bonne foi, et souvent inconstant de la meilleure foi du monde encore ; voilà le plus grand reproche qu'on lui fait : et c'est ainsi qu'il s'est souvent jeté dans un parti contraire au sien, qu'il diminuoit par-là. Qu'il soit un peu méchant pendant un an, il sera heureux toute sa vie.

Obligé de livrer la capitale à la corruption (parce qu'il n'y a pas moyen de lui arracher une

capitale), il faudroit en préserver au moins les provinces, et les faire rentrer dans leur ancienne pureté, soutenue par l'ivresse qui, faisant dire tout ce qu'on a sur le cœur, exclut nécessairement la fausseté qui est presque toujours le partage des buveurs d'eau et des gens policés.

Ces usages hospitaliers, ces réceptions d'un voisin qui amène plusieurs fois avec lui cinq cents chevaux en visite, ces santés au bruit du canon, ces musiques turques, ces verres cassés, ces révérences qui marquent le degré juste où l'on est vis-à-vis de ceux à qui on les fait, soit d'amitié ou de respect, rappellent des temps effacés dans tous les pays, et conservés encore dans celui-là; et tout cela ensemble, je l'ai déjà dit, seroit excellent à entretenir et augmenter.

Si tout cela pouvoit s'établir à Varsovie, où les palatinats les plus éloignés en apportent des échantillons à la diète, on seroit trop heureux. Peut-être qu'insensiblement on parviendroit à y réintroduire l'esprit national; d'abord en engageant les femmes à ne plus se mettre, ni saluer à la française, mais à l'orientale, en leur faisant voir que (ce qui est vrai) leurs grâces naturelles valent mieux que les grâces empruntées de M^lle^ Bertin et de M^r^ Léonard; et que, sans imiter aucune nation, la Polonaise est aussi légère que la Française, aussi profonde que l'Anglaise,

aussi ferme que la Russe, aussi fine que l'Italienne, et plus aimable que ces quatre-là, quand elle veut.

Si l'attachement aux devoirs de l'amitié d'un mari pour l'autre, l'empêche d'avoir sa femme, ce qu'il lui avoueroit étant ivre; voilà insensiblement les mœurs qui prennent la place de la séduction. Pour empêcher les élégans de faire le malheur des ménages, et les élégantes celui du gouvernement, par leurs intrigues d'amour, de politique et de société, il faudroit, sans blesser la religion, ni la décence, désirer que des petites colonies grecques, de la Morée, de l'Archipel, du Caucase, de Géorgie, etc., arrivassent dans la capitale pour y plaire et se marier. Elles entretiendroient la pureté de corps et d'ame, la gaîté, l'union et la santé du plus beau pays du monde, selon moi; qui, moyennant tout ce que je viens de dire, en deviendroit le plus heureux. Plusieurs de vous assuroient, il n'y a pas encore un an, à Joseph II, qu'ils étoient Autrichiens. *Je vous en remercie, et vous en dispense*, dit-il; *pourvu que mes Galliciens le soient, cela me suffit.* Vous nous faites bien valoir le salut de Vienne en 1683; nous vous en sommes certainement très-obligés. Mais si l'on savoit mieux l'histoire chez nous, toutes les fois que vous nous en parlez, nous vous dirions que

la maison d'Autriche vous a délivrés de la Suède, qui vous avoit conquis sous le règne de son Charles Gustave. Personne ne cherchera à vous entamer, si vous ne vous éloignez pas (ce que vous êtes prêts à faire pour votre malheur) de la Russie; elle est intéressée à votre repos, et n'a rien à démêler qu'avec les Turcs qui, comme vous voyez vous-même avec moi tous les jours, vous, prince Czerwertinski, ne peuvent pas lui résister.

Ce que je vous demande de changement dans votre régime, ne peut pas lui déplaire; mais s'il s'y en fait un, tel petit qu'il soit, á son insu, cela peut avoir de terribles suites.

Vous avez trois vanités dans ce moment-ci à ménager, et trois vengeances à craindre: l'im- l'impératrice Catherine et son empire. Si elle vous faisoit du mal, mon empereur ne prendroit pas votre parti. Attaché personnellement à son alliée, il ne se brouillera pas avec elle pour vous.

Si quelque autre puissance vous promet sa protection, et gagne vos cœurs ou vos maîtresses, dites: *Timeo Danaos et dona ferentes.*

Il faut être Turc pour faire la guerre à une puissance qui peut envoyer soixante mille cosaques ravager des plaines, et cent mille escaladeurs de places; et ceci ne durera pas long-

temps; je vous en avertis. Que les anti-Russes ne comptent pas davantage sur la Suède, si, comme il en est question, elle a l'imprudence de se mettre en jeu. Prenez garde, chers et illustres compatriotes, à fournir des prétextes. Contens de conserver encore plus de pays que vous ne savez gouverner, oubliez, comme je vous ai dit, celui que vous avez perdu, ou ne vous en souvenez que pour n'en pas perdre le reste.

Je vous ai montré une lettre que j'ai écrite à notre excellent et malheureux roi, sans royaume à la vérité. *Sire*, lui disois-je, *ne voyez-vous pas l'orage se former sur votre tête? Oui*, me répondit-il, dans une lettre pleine d'esprit, de sens, d'humanité et de sensibilité, comme tout ce qui vient de lui; *mais je vais tâcher de placer un conducteur pour faire tomber la foudre ailleurs.* Cela est bien difficile; le plus sûr est de dissiper les nuages, et il en est encore temps. Vous-même, prince Czerwertinsky, vous m'avez montré plusieurs lettres du ministre Hertzberg à Antoine Sulkowski. Un zèle indiscret, et celui des gens qui lui succéderont, animés de son esprit, lui fait servir son maître plus qu'il n'a envie de l'être; et il s'appercevra trop tard des engagemens que l'astuce la plus déliée lui fait prendre, sans que lui, ni peut-être un autre souverain à sa place, puisse s'en douter. Qu'im-

porte, diront les mauvaises têtes de la nation: nous serons libres, nous échapperons à un joug, nous ne rentrerons pas dans un autre, car on nous aide au contraire; si l'on nous trompe, nous mourrons avec honneur.

Dites-leur : *Messieurs, vous ne mourrez pas;* les intéressés vous châtieront, les indifférens se moqueront de vous, et vos enfans vous maudiront. Rendons-nous indépendans; nous l'avons déjà été, disent quelques bons patriotes un peu ignorans, mais de bonne foi, à qui je pardonne cet enthousiasme. Examinons votre puissance d'alors, plus considérable de moitié que les trois dont je vous parle toujours. Au commencement du quotorzième siècle, vous avez eu un Wenceslas, roi de Bohême, couronné en cette qualité l'an 1297, et élu par vous trois ans après; il en régna cinq sur ces deux royaumes, appuyés encore par son mariage avec la fille d'André, roi de Hongrie. Un autre Wenceslas, son fils, fut assassiné à Olmutz, en y passant pour aller se faire couronner à Cracovie. Vous avez eu dans le même siècle, je crois, Louis-le-Grand, roi de Hongrie, qui avoit succédé à Casimir-le-Grand, et dont la fille Hedvige épousa en 1382 Jagellon, grand-duc de Lithuanie, qui s'appela Ladislas V. N'ayant point de livres avec moi dans ces déserts, je ne me souviens pas de ce qui

arriva à Ladislas V et Ladislas VI. Je me rappelle seulement qu'il y avoit alors de grands hommes de guerre. Jean Huniade, sous le règne du premier qui ne régna pas, à ce qu'il me semble, en Pologne, humilia le sultan Amurath. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Ladislas VII devint roi de Hongrie en 1440, six ans après avoir été élu roi de Pologne.

Vous avez eu dans le seizième siècle, depuis 1576 jusqu'à 1586, Etienne Batory, grand prince de Transylvanie. Ces temps très-peu philosophiques, n'étoient pas celui des parlemens, ni des diètes, diétines, ni des notables, ni des insolens. Un grand seigneur faisoit trembler un gentilhomme ; un gentilhomme faisoit trembler ses vassaux ; les rois faisoient trembler les grands seigneurs, et rien n'étoit plus absolu et plus majestueux alors que les majestés polonaises. Oui, sûrement nous l'avons vu. La nation indépendante et victorieuse de ses voisins ; ce fameux Etienne Batory, dont je viens de parler, avoit ses régimens de heydoucs et de hussards, et outre ses pancéni, quarante mille zaporogues, vingt mille cosaques de l'Ukraine, et ses tartares de Lithuanie, appelés oulans, du nom de leur premier chef. Où sont vos forces maintenant et vos grands hommes? Revenons au temps présent. Je n'ai pas montré aux Russes ces lettres à Antoine

Sulkowsky, mais je les ai envoyées à S. M. l'empereur, qui vous fait dire en bon voisin de prendre garde à vous.

Voltaire a dit : *Dieu ne doit pas pâtir des sottises du prêtre.* L'impératrice ne doit pas perdre votre amitié, parce que le prince Potemkin a reçu ces jours-ci plusieurs d'entre vous, à Elizabeth-Gorod, sans culottes ; cette nudité repoussante pour ceux qui ne le connoissent pas, est une marque de confiance. Je suis fâché que quelques Polonais n'aient pas assez souvent dîné peut-être avec Catherine II, à Kiow, ou que la femme ou la maîtresse de quelques autres n'ait pas reçu le cordon de Sainte-Catherine, ou que la physionomie de quelques autres ne lui ait peut-être point paru agréable ; mais, en vérité, ce n'est pas de quoi faire le malheur de huit millions d'habitans.

L'ambassadeur Stackelberg, qui pouvoit vous faire tant de tort à vous tous, a caché à sa souveraine toutes les imprécations et les blasphèmes indécens, vomis contre elle dans votre diète de l'année passée ; j'en ai vu arriver ici les auteurs en tremblant, et tous s'en sont retournés contens. L'intérêt des trois puissances est de vous en donner assez pour être une barrière entre elles ; mais qui sait si l'intérêt particulier de quelques particuliers, ou les circonstances, ne feront pas

passer sur cet intérêt général? Celui de la Russie est d'empêcher tous les partages (je le lui dis sans cesse), parce qu'elle a de l'influence sur toute la république, et qu'elle n'en auroit alors que sur la partie dont elle s'empareroit.

Faites valoir ceci, mes chers compatriotes, pour vous préserver d'être encore morcelés, divisés, privés même de votre nom : ce que je vous dis presqu'en versant des larmes. Je viens de déposer mes craintes à ce sujet dans le sein d'un des êtres les plus distingués des quatre parties du monde. Je lui ai écrit, à ce prince Adam Czartorinski, à qui je suis attaché tendrement dès notre enfance. Ses qualités brillantes, essentielles et sociales, ses manières, ses vertus, ses talens, sa générosité, son amabilité, tout enfin en lui est fait pour que vous le croyiez, et qu'il me croie. Un autre de vos plus grands seigneurs, qui ne croit que sa conscience, Félix Potocki, soupçonné, dans la dernière diète, d'amertume contre la Russie, m'a touché aux larmes, lorsque l'autre jour à Nimirow, où il étoit venu de sa petite armée qui mouroit de faim sans lui, à propos de la confédération dont j'ai parlé, il me répondit : je vendrai mes terres, je donnerai mes diamans, et jusqu'à ma dernière chemise, pour empêcher la Pologne de perdre un pouce de terrain. Depuis plus de trente ans,

accoutumés à attendre des nouvelles de Pétersbourg, vous les receviez au milieu des fêtes, vous ne vous aperceviez pas qu'on se mêlât quelquefois de vos affaires. Si quelque mécontent de n'avoir pas le S. André qu'il avoit demandé, se plaignoit de cette cour, on le laissoit dire, et l'on ne s'en amusoit pas moins.

Varsovie étoit brillante; l'on étoit heureux, malgré les canons, la figure et le nom du général Romanoff.

Des lieux communs sur cette dépendance exerçoient vos orateurs à la diète. Quelques parodies des Romains et des Anglais attiroient les applaudissemens. Le soir, on n'y pensoit plus; on dansoit des mazours, et on prenoit un Russe pour amant.

Quel démon, si ce n'est celui de la discorde, vous porte à présent à manifester une haine *implacable*, disent les têtes chaudes, qui, dans le fond, ne sont que des têtes légères? on diroit qu'on veut profiter de la guerre de la Russie avec les Turcs: cela n'est ni délicat, ni profitable; elle finit presque aussitôt qu'elle commence; et vingt mille hommes envoyés chez vous, feront contre soixante mille sur le papier ou même en nature, ce que quatre mille faisoient autrefois contre douze dans les derniers temps des confédérations.

Vos ordres n'ont ni canons, ni talens, ni argent. La désunion se mettroit d'abord parmi vos chefs. On ne vous avouera pas, ou l'on vous désavouera; on ne vous soutiendra pas, mais on vous envahira.

Voici les derniers avis d'un compatriote qui vous aime, et que son devoir éloignera peut-être bientôt de votre voisinage. Assez initié, dans ce moment-ci, dans les affaires de l'Europe et la connoissance du caractère de ceux qui les mènent, je mérite votre croyance; je dis plus, votre confiance. Laissez-moi vous donner plus que jamais celle du prince Potemkin qui s'est refait Polonais, comme vous savez, qui aime le roi et sa nation : imitez son respect pour Stanislas-Auguste. Cet homme, puissant de corps, d'esprit, de richesse et de forces, a été son premier courtisan à ses deux entrevues, et lui a baisé la main de cet air soumis qui marque combien il faut donner de l'autorité dans ce moment-ci aux souverains. Qu'il en ait beaucoup, messieurs; celui-ci, je le répète encore, n'en abusera pas. Si vous êtes tous Polonais, il ne sera ni Russe ni Prussien. Si vous voulez, à tête reposée, puisque rien ne presse et que Sa Majesté se porte bien, priez-la de se choisir un successeur parmi vous. On aura le temps de savoir s'il en est digne; s'il réunit les vertus et les vœux; s'il ne déplaît pas

aux trois puissances; s'il a de quoi en imposer, ou de quoi plaire généralement à la Pologne.

Que ce coadjuteur voyage, qu'il travaille, qu'il écrive, qu'il arrête les abus, en corrige quelques-uns avec l'air de ne pas innover, et assiste le roi, comme le fils aîné d'un bon père de famille.

Vous parlez quelquefois de rendre le royaume héréditaire : le passage de l'élection à la succession n'est pas aussi facile qu'on pense. La nation qui se dépouille de ce beau droit, exige de terribles conditions; et reprochant bien souvent qu'on ne s'est donné que pour être protégé, se réserve le droit de refuser hommes et argent, lorsqu'on en a le plus besoin. Il seroit dur pour un autre Souverain d'être réduit à intriguer dans un royaume qui ne fait que se plaindre, représenter et menacer, et qui, au lieu de faire partie du grand ensemble, n'est qu'une espèce de mauvais allié de plus. Un petit prince étranger vous écorchera; un grand prince étranger vous mangera : des alliances, des guerres où il se servira de vous, vous détruiront. Un roi de Pologne, soit électif, soit héréditaire, meurt : toute l'Europe est en l'air; tout le pays est en alarmes; tout est forcé. L'on se dépêche d'élire, ou de faire succéder; on s'en repent. Vous aimez, messieurs, à faire des lois : faites celle de choisir, comme

je vous ai dit, ce coadjuteur bon, instruit, courageux et sage, seigneur ou gentilhomme polonais. Cherchez-le à la cour, à la chasse où à la charrue, peu m'importe; et que ce roi soit plutôt despote que républicain. Si ce mot de despote vous effarouche, permettez-moi seulement de lui souhaiter un grand pouvoir militaire; et que tout de suite, par exemple, au risque d'être puni comme David, il fasse le dénombrement de ses sujets, et, par la conscription, assemble une armée de cent mille hommes pour commencer. En attendant, je le répète : soyez tranquilles, et soyez tranquilles. Si vous remuez, vous êtes morts.

MÉMOIRE SUR LES JUIFS.

Ils n'ont jamais été à la mode depuis que Dieu les a abandonnés; c'est pour cela que les Chrétiens ne se sont jamais occupés d'eux; et d'un autre côté les philosophes n'y ont pas pensé, parce que leur figure apparemment ne leur revenoit pas. Il y a peu de Juifs en France et en Angleterre, les deux pays de la philosophie. Les Hollandais ont trouvé plus simple de les faire payer, les Italiens de les tourmenter, les Espagnols et les Portugais de les brûler. Le premier brevet de philosophie a été pour l'auteur qui, le premier, a cru avoir bien de l'esprit en écrivant que les nègres sont des hommes; et le second pour celui qui a dit qu'il falloit massacrer cent mille blancs plutôt que de permettre qu'un noir ait un coup de bâton qu'il auroit mérité par sa méchanceté. Voilà un des égaremens du maudit esprit des gens d'esprit de ce temps-ci. Comme ils n'ont pas daigné jeter les yeux sur les Hébreux, ils ne trouvent pas mauvais que les petits garçons leur jettent de la boue ou de la neige; et ils trouvent cruel un chasseur qui tue quelque bête malfaisante ou inutile. Nos femmes, si sen-

sibles qu'elles ne peuvent point voir écraser une araignée ou brûler un papillon sans se trouver mal, trouvent fort bien d'insulter un de leurs prochains, parce qu'il n'est pas aussi bien tenu que leur voisin.

Monsieur de Voltaire pourroit se passer du petit mot pour rire sur le compte des Juifs de l'ancien temps, dont il nous a souvent rabâché l'histoire qui seroit ridicule, si ce n'étoit pas l'histoire sainte, et extraordinaire si tout n'étoit pas possible à Dieu; et la seule chose qu'il dit en faveur des nouveaux, pour lesquels il n'est pas plus tolérant que pour le christianisme, et surtout le catholicisme, tout en prêchant la tolérance, c'est qu'il ne les fera pourtant pas brûler. Il finit ainsi son chapitre.

M. de Voltaire ne s'est déchaîné autant contre Jésus-Christ que parce qu'il étoit né parmi une nation qu'il abhorroit. Il en étoit le Fréron, et c'est le seul tort de M. de Voltaire. Si son curé avoit eu l'esprit, à sa mort, de sortir de chez lui avec un air content, et, par un pieux mensonge, de dire qu'il s'étoit converti et avoit bien rempli ses devoirs de catholique, il auroit converti par-là tous les prétendus esprits forts que M. de Voltaire avoit égarés.

Je reviens aux Juifs de notre temps. Si les

Chrétiens n'ont ni l'adresse ni la bonté de les tirer de l'état où ils sont et d'en faire quelque chose, je voudrois, pour leur bonheur (car ils me font rire ou pitié tous les jours), que quelqu'un de ceux qui sont en Turquie fût assez habile pour prendre du crédit auprès du grand-seigneur, qui leur rendroit le royaume de Judée, où ils se conduiroient sûrement mieux qu'autrefois.

Les Juifs bien élevés, banquiers, commerçans, quelquefois barons, presque nobles, établis dans les capitales des Chrétiens, renonceroient à Jérusalem et cesseroient d'être maltraités en Europe, qui y perdroit beaucoup sans cela et le mériteroit. Il y en a plusieurs dont on connoît le mérite et l'honnêteté, qui ont des amis, à qui l'on rend justice pour de belles actions d'humanité.

Je ne parle, pour retourner en Israël, que des pauvres diables et des intermédiaires entre les riches et les déguenillés. Veut-on avoir leur portrait? Toujours suans à force de courir les places publiques, les cabarets, pour y vendre; presque tous bossus, une barbe rousse ou noire aussi crasseuse, teint livide, brèche-dents, nez long et de travers, le regard craintif et incertain, tête braulante, cheveux crépus épouvantables, genoux picotés de rouge et découverts, pieds longs et

en dedans, yeux caves, menton long, effilé; bas noirs troués et tombant sur leurs jambes desséchées; chapeau jaune à Avignon, manche jaune à Prague, bonnets de grenadiers en Pologne; ailleurs, bonnets de poil sous un grand vieux feutre percé et rabattu, ou petit chapeau pointu, la pointe en l'air..... Voilà comme sont en Europe dix millions d'Hébreux.

Le degré d'avilissement où les gouvernemens les laissent, la pauvreté dont ils ne peuvent pas sortir, leur mauvaise nourriture, le mauvais air de leurs synagogues et de leurs rues perpétuent ces figures et ce costume; et on peut dire encore: *Jacob genuit Isaac* semblable à lui.

Les enfans de Juda, qui ont plutôt l'air des enfans de Judas, ont certainement l'air réprouvé: et, plein de foi pour les prophéties, je suis convaincu qu'ils doivent l'avoir; mais ils l'auroient moins, si, outre qu'ils sont réprouvés de Dieu, ils ne l'étoient pas des pays mêmes où ils sont soufferts.

C'est ce qui les rend trompeurs, peureux, menteurs et bas. Ces quatre sentimens, marqués sur leur figure, ne les embellissent pas. Ils ne sont ni voleurs, ni assassins, ni méchans. Donnez-leur un état ou un bon asile, et ils cesseront d'être ce que j'ai dit qu'ils sont. Si même ils sont filous dans leurs marchés, c'est qu'ils apprécient

les peines qu'ils se donnent, et qu'ils veulent se faire payer des humiliations continuelles qu'ils éprouvent.

Je crains toujours d'alarmer le peu de bonnes consciences qui restent encore, et d'ailleurs de diminuer ce qu'il est surtout nécessaire à présent de conserver.

Qu'on s'arrange avec le pape, s'il existe encore, et avec les livres saints, pour voir jusqu'où on peut aller à l'égard des Juifs, sans vouloir faire mentir les prophètes; ce qui d'ailleurs est impossible.

Il y a, dans tout plein de capitales de l'Europe, des villes de Juifs. Qu'on les leur rebâtisse proprement, avec un ruisseau qui coule dans toutes les rues; qu'on leur donne un habillement long et oriental, avec un bonnet de même et de jolies couleurs; un genre d'ouvrage conforme à leurs dispositions; et leur pullulation, semblable à celle de la vermine qui se sillonne des chemins, à notre vue, sur leurs barbes, leurs crins rougeâtres et leurs affreux vêtemens, deviendra une population du double, saine, propre, belle et utile.

Ils sont faciles en tout, et portés à une propagation étonnante. La Pologne et la Bohême présentent partout de ces fourmillières noires, hideuses et dégoûtantes.

Excepté faiseurs de tours de gibecière, ce qui prouve leur adresse, et maquignons, à qui toutes les religions permettent d'être des fripons, on ne voit presque parmi eux de métier que celui de graveur; il n'y a qu'un pas de-là à être joailliers, orfévres, metteurs en œuvre, tourneurs, manufacturiers. Ils aimeront mieux faire des armes que de les porter, et construire des charrues que de les conduire. Le goût pour l'argent, et leur industrie pour en gagner, les rendroient bientôt propres à tous les arts, qu'ils perfectionneroient. C'est en qualité de persécutés qu'ils ont cet air paresseux qui les fait baguenauder dans une rue, pour chercher une commission à faire, ou gagner six kreutzers en vendant quelque chose d'un paquet sale qu'ils portent sous le bras, encore après avoir fait cent révérences inutiles. Voyez, malgré cela, la beauté de leurs femmes et de leurs filles, échappées à la misere ou couvertes de haillons. On croit être bons Chrétiens en disant : Elles ont de beaux yeux, mais elles ont l'air juif. C'est, avec un peu plus de dureté peut-être, et moins de cette charmante volupté moëlleuse, le genre de la beauté des Grecques ; et toutes ces figures orientales sont au-dessus de celles de notre triste et vulgaire occident qui est ce qu'il y a de moins piquant.

Cette dureté dans les yeux et les traits tient

à celle de leurs principes. Elles sont extrêmement sages et décentes, même au milieu des nations qui le sont le moins (1). Leur religion, leurs usages, et la triste vie qu'elles mènent, les éloignent de la galanterie; de même que les préjugés sévères de leur législature, et surtout leur manière de se coiffer sans montrer les cheveux, les préservent de la coquetterie. En a-t-on jamais rencontré dans des lieux de débauche? On en voit, un carton à la main, avec des échantillons, entrer quelquefois dans une maison où le libertinage, même à prix d'argent, échoue devant leurs principes. Rendues à la société, par la classe des citoyennes où leurs talens les placeroient, elles y seroient sans doute aussi agréables qu'utiles. Vêtues avec grâce, comme les anciennes filles de Juda que nous voyons dans les chœurs d'Athalie, elles se feroient Chrétiennes, s'il le falloit, pour plaire aux Chrétiens qui en seroient amoureux, et remonteroient toutes les races, au lieu d'abrutir et d'enlaidir la leur. Les Juifs ont des espèces de vertus : jamais ivres, toujours obéissans, exacts et prévenant les ordonnances, sujets fidèles aux souverains au milieu de révoltes, et jamais en colère; unis entr'eux, quelquefois hospitaliers, et les riches aidant leurs

(1) Et à Paris? On ne le diroit guère. (*N. de l'Edit.*)

pauvres. Ils ne sont méchans qu'en Pologne où, pour se venger des humiliations, ils abusent de l'autorité, que je dirai ailleurs qu'on leur donne dans les villages mal à propos.

Qu'ils soient heureux et considérés, ils seront bons : comment peuvent-ils l'être avec leur habit et leur figure? On changeroit celle-ci en changeant celui-là.

Mais voyez-les, après avoir trouvé grâce devant le portier d'une maison où ils ont sonné vingt fois, turlupinés dans une antichambre par tous les valets quand, avec leur air de singe et s'inclinant avec des contorsions de synagogue, ils viennent prier qu'on les annonce. Et puis comment sont-ils reçus? le petit chien les mord, le petit enfant en a peur, le grand les contrefait, les filles de la maison disent : Quelle odeur! et le père les fait chasser.

Encore une fois, qu'on les décrasse : l'habit oriental ôte la disgrâce et donne de la noblesse. Une boutique propre attireroit des chalands; et au lieu de vendre des misères et de se mettre en eau en courant toute la journée pour gagner un kreutzer, le Juif l'attendroit gravement chez lui. Marchant d'un petit gain à un plus grand, industrieux et grand calculateur, il deviendroit homme d'affaires, maître-d'hôtel, régisseur, intendant.

Ils sont capables de tout, et s'entendent à tout. J'en ai rencontré excellens maîtres de poste et, par le désir d'une bonne récompense et la peur d'être rossés, postillons à bride abattue. Ce talent engagea, en 1787, le prince Potemkin à en faire des cosaques. Rien ne m'amusoit plus que de voir ce commencement qui s'appeloit *Israelowski*. Nous en avions déjà deux escadrons; leurs piques, la peur qu'ils avoient de leurs chevaux, en attendant celle de l'ennemi, les rendoit comiques : et c'est à cheval qu'ils ont plus encore l'air de singes.

On croit avoir horreur des Juifs, à cause de leur religion; et ce n'est qu'à cause de leur tournure. Ils sont à plaindre sûrement; mais ils ne seront pas plus damnés que bien d'autres qu'on voit tous les jours ; et peut-être que plus mêlés avec les Chrétiens, la beauté de leurs filles pouvant attirer les jeunes gens des pays où ils seront bien traités, ils deviendront Chrétiens eux-mêmes: voilà ce qu'il faut dire à un souverain dévot.

Il faut représenter à celui qui ne l'est pas, mais qui n'est qu'intéressé, que les Juifs, tels qu'ils sont, s'emparent du commerce des petits bourgeois, trompent les paysans et ruinent les seigneurs par l'usure.

Il faut dire au souverain qui aime plus l'humanité : ces gens n'ont presque pas la figure humaine, tant ils sont pauvres et maltraités; et

ce sont pourtant des hommes comme vos autres sujets qui croient peut-être en Jésus-Christ, mais pas en son vicaire sur la terre ; ce qui est pourtant un article de foi. A propos de cela, il est assez singulier qu'ils soient aussi attachés à la fable la plus grossière et la plus ridicule, puisque, si le Messie n'est point encore arrivé sur la terre, il y a apparence qu'il n'y viendra plus. Cela prouve du caractère.

Comment, intéressés comme ils sont, ne s'en départissent-ils jamais ? Cet entêtement leur coûtera cher dans l'autre monde, mais leur fait honneur dans celui-ci. Ils ne sont donc pas aussi vils qu'on le dit. Voyons encore ce qu'on peut en faire. Je suis comme cet homme qui, voyant les jeux de deux joueurs, les conseilloit en même temps.

Voyez les charmantes Israélites du grand monde, leur beauté et une sorte de gaucherie qui a de la grâce, fixant tous les regards : il y en a beaucoup à présent partout de mieux élevées que les personnes de la société ; et au salut de leur ame près, que je leur recommande, elles ont tort de rougir d'être ce qu'elles sont. Il y a la plus grande analogie entre ce peuple et les Turcs qui ont emprunté une partie de leurs usages et de leurs noms. Si Dieu avoit permis à Moïse d'être un conquérant, comme Mahomet

a pris sur lui de l'être, les deux tiers du monde seroient Juifs, au lieu d'être Mahométans. Le nom de Mohammed vient de Moïse (1), comme Soliman de Salomon, Ibrahim d'Abraham, Jusuff de Joseph, Achmet d'Isaac, Salim de Salomé, Zaïre de Sara; et, moins barbares que nous à leur égard, ils ne les regardent pas comme des chiens, ainsi qu'ils ont la bonté de nous appeler; les méprisent un peu, et les font bien payer sans les insulter. Ils sont, à l'exception du turban, et de quelque différence encore, à peu près vêtus de même. Leurs Juifs contractent avec eux le goût des libations fréquentes et quelque propreté à leurs divans.

Quelle différence d'un véritable Juif-Turc habillé à sa manière, d'avec l'extérieur d'un de nos Hébreux tel que je l'ai peint! Tout concourt à élever le premier et à abaisser le second. Examinez la noblesse et l'étendue des mouvemens du premier, et le rétréci et le mesquin des mouvemens du second.

La politique des Turcs doit continuer à n'avoir pas le sens commun, ne savoir ni lire, ni écrire, et ne se corriger presque de rien, pour exister toujours. S'ils prenoient quelques Juifs habiles pour penser à leur place, ils leur apprendroient,

(1) C'est une étymologie imaginaire. (*N. de l'Ed.*)

sans s'en douter, ce qui leur manque ; ou plutôt ils l'introduiroient sans le leur apprendre : car il faut toujours respecter la religion et les lois. Ces Juifs deviendroient Mahométans s'il le falloit, et il n'y a qu'un bien petit pas à faire : le canif de la circoncision étant le premier qui égalise ces deux sectes ridicules. Ils prendroient place au divan : il ne faudroit pour cela qu'un empereur musulman, ou un grand-visir un peu raisonnable pour y consentir. Les Juifs qui outre cela auroient retrouvé leur patrie, seroient obligés d'y faire fleurir les arts, l'industrie, l'agriculture et le commerce de l'Europe. Jérusalem, petit trou horrible à présent, qui fait mal au cœur aux pauvres diables de pélerins qui y vont de temps en temps, redeviendroit une capitale superbe. On rebâtiroit le temple de Salomon sur ses ruines qui en feroient retrouver la trace, en suivant les descriptions et les estampes que nous en avons. On fixeroit les eaux du torrent de Cédron qui fourniroient des canaux de circulation et d'exportation. On retrouveroit le jardin d'Eden, et les quatre sources des fleuves qui en feroient le plus beau jardin anglais du monde. Les déserts seroient défrichés et habités. On ne rencontreroit plus les hordes de voleurs arabes qui infestent tous les lieux saints et sacrés, puisque personne n'y touche.

Et voici d'abord ce que je dis aux Turcs, pour leur apprendre à résister à leurs ennemis :

Si vous attirez les Juifs chez vous, servez-vous-en comme les Romains se servoient des Grecs qui étoient leurs médecins. Ceux-là peuvent l'être de votre gouvernement; ils ont assez écouté aux portes chez nous, pour savoir les usages des armées chrétiennes et les défauts des vôtres.

Ils vous conseilleront de ne pas imiter les Chrétiens, comme vous le disent à présent quelques sots renégats; mais ils vous conseilleront beaucoup de réserves et plusieurs lignes les unes derrière les autres, pour soutenir votre première attaque dont il ne faut pas changer le genre.

Ils vous diront de ne pas crier toutes les nuits vos prières sur vos remparts, si haut que vous n'entendez jamais le bruit qu'on fait à l'ouverture de la tranchée qui, établie à notre aise, décide de la prise de vos forteresses.

Ils vous apprendront à les rendre plus en état de se défendre, et seront vos entrepreneurs de vivres à meilleur marché.

Ils pourront rendre à vos îles de l'Archipel du commerce et de la population; observer vos Grecs, à qui vous ne pouvez guère vous fier: et ils s'entendront mieux que vous à tout ce qui concerne les échelles du Levant.

Le profit que les Juifs feront chez vous, vous

garantit leur fidélité. Que le bacha le moins bête d'entre vous, soit le bacha de Judée ; et qu'il vous envoie ceux de cette nation, qui peuvent être le plus utiles à Constantinople et aux autres provinces de l'empire.

C'est pour cela qu'à présent, me tournant vers les Chrétiens, je leur conseille de ne pas laisser aller les Juifs, mais d'en faire ce que j'ai dit.

Supposé qu'on ne puisse pas les rendre agriculteurs, puisqu'on les croit paresseux pour ce genre de travail, si on leur donnoit à défricher les landes de Bordeaux, les bruyères de la Hongrie, les steps des Tartaries russes, ils chercheroient des colons, des ouvriers ; et les Juifs les plus riches, aidant les plus pauvres, en tireroient un si bon parti, que dans dix ans ils seroient en état de payer de bonnes contributions à la couronne.

Les moines, jadis grand défricheurs, sont devenus des Juifs : les Juifs deviendroient des moines, et n'abandonneroient pas l'Etat dans les momens de grande détresse ; ils feroient le calcul qu'on n'a jamais voulu faire par une avarice insensée pendant toutes les révolutions de tous les pays, qu'il faut donner la moitié de sa fortune pour conserver l'autre.

Plus on fourniroit l'occasion aux Juifs de s'en-

richir, et plus on pourroit les pressurer dans les grands besoins des finances d'un Etat.

Ce ne seroit pas aux dépens du petit peuple dont ils enlèvent à présent, par leur activité ennuyeuse, importune et pressante, le petit gain ; on la leur feroit porter sur de plus grands objets.

Vous conserverez, leur dira-t-on, votre mauvaise réputation, si vous continuez à surfaire de la moitié. Prenez le genre opposé, n'ayez qu'un mot, et vous nous attraperez, en ne nous attrapant point. Vous ferez tort aussi aux marchés des bons Chrétiens qui continueront à surfaire.

C'est avec cet air de sincérité, en ne se laissant pas marchander, que trompent souvent les Herrnhuters, ou frères Moraves, ainsi mal appelés. Il y auroit un terrible pas à franchir pour que, de la grande cochonnerie des Juifs, ils passassent à la grande propreté de cette secte très-commerçante : mais c'est cependant celle-là qu'ils devroient imiter.

Elle est peu nombreuse dans chaque pays, et rapporte infiniment. Il faudroit que les Juifs s'occupassent de même à faire oublier toutes les marchandises d'Angleterre, afin que l'argent n'y aille pas. Le cuir des Herrnhuters est, par exemple, une des bonnes branches de leur commerce.

Tous ces pâles Hébreux, si pauvres, qu'on

trouve dans des petites villes et villages de Bohême, seroient jetés dans les manufactures des riches, et le deviendroient. Si l'on dit qu'ils feront tort aux autres sujets, je soutiendrai que non; la plus grande partie y gagnera : les Juifs achèteront la matière première dans les villages, et feront meilleur marché que les grands faiseurs d'entreprises des capitales, qui ont déjà assez gagné.

Le premier Etat qui feroit ce que je dis, y auroit un grand avantage, outre celui de démagotter et de déshumilier une nation nombreuse. Si les autres successivement suivent la même marche, il y aura une grande circulation et union de plus en Europe, puisque l'Israélite hollandais ou portugais, n'est ni Hollandais, ni Portugais; il n'est que Juif. Il faudroit des rabins habiles, sans cesse en course dans chaque pays, pour faire des inspections, empêcher les abus des seconds chefs, ou les torts des individus. Ce général-rabin seroit une espèce d'ôtage de la conduite de son peuple auprès de chaque gouvernement, et s'attacheroit surtout à veiller à la propreté des établissemens et des barbes : il n'y a pas de minutie aux yeux d'un législateur, qui doit entrer dans tous les détails pour en étudier les rapports.

Si l'industrie des petits Juifs leur fait donner

la préférence sur les pauvres ouvriers chrétiens, on exigera d'eux, dans chaque ville, une petite caisse pour les dédommager par des aumônes, ou quelque petite direction en emploi que les Juifs pourroient leur donner; mais je trouve que ceux-ci, se chargeant de tous les grands et petits trafics, laisseront toujours les gros ouvrages des villes et des campagnes au militaire et à l'agriculteur. On ne voit point un Juif maçon, et surtout, en qualité de peureux, on n'en voit pas couvreurs d'ardoises. Le petit marchand quincailler, au lieu d'établir une mauvaise petite baraque à une foire où il dépense plus qu'il ne gagne, sera peut-être laboureur comme son père. On ne verra plus ces vilaines ravaudeuses de bas, ces tristes marchandes de pommes moins ridées qu'elles ne le sont elles-mêmes, gâter une rue, ou cacher le bas d'un bel édifice par leur vilaine petite maison de planches, où elles s'enrhument. On ne sentiroit plus, le long d'une promenade publique, l'odeur des haillons; et tout cela se trouveroit dans les jolis quartiers des Israélites, au milieu desquels ils élèveroient un joli temple, au lieu de la vilaine et puante synagogue qu'ils ont ordinairement dans un carrefour, au bout d'un égoût.

Les Juifs font les aristocrates quand les gentilshommes leur afferment leurs terres. Ils y

exercent des tyrannies affreuses, ne parlent aux paysans que le fouet à la main et du haut de leur vilaine petite taille; et les plus humbles de la terre, jusqu'à ce qu'ils aient de l'autorité, cesseront d'être tyrans, ou tyrannisés, lorsqu'en les observant le gouvernement leur confiera une direction.

Ils se tirent bien de celle des charrois où ils sont, tour à tour, cochers et postillons; et lorsqu'ils sont attrapés dans un cabaret, ce qui est bien rare, par des recruteurs, ils deviennent bientôt bas-officiers.

L'empereur Joseph n'acheva pas son projet sur eux en Gallicie. Le marquis de Langallerie expia, dans une prison de Vienne, le sien sur des rassemblemens. Le prince Potemkin n'osa pas continuer sa levée, de peur de se brouiller avec la Sainte Ecriture.

Qu'on tire au clair, si cela se peut, ou non; et quand la race sera un peu remontée, on n'a qu'à les faire servir. Le bâton, plus prochain d'eux que le canon de l'ennemi, les y fera marcher : d'ailleurs, pourquoi ne redeviendroient-ils pas aussi braves que sous les ordres de Josué, Gédéon et Abner? Mais j'en reviens aux malotrus. La population des villes augmente souvent aux dépens de celle de la campagne où elle est plus utile. En se servant des Juifs pour tous les

métiers où je les destinerois, il y auroit moins de bourgeois chrétiens et plus de paysans.

Voilà encore une bonne profession pour les Hébreux qui s'empareront de cette branche de commerce, ainsi que de quantité d'autres. Au lieu des foires de Leipsick et de Francfort qui attirent tant d'étrangers et d'argent, chaque ville de Juifs, dans la capitale de chaque province, seroit une foire continuelle où cet argent des voyageurs se partageroit, et circuleroit au profit de l'État qui, outre cela, garderoit le sien. Et les Israélites enfin, en attendant les décrets impénétrables de la Providence sur leur endurcissement dans le genre des torts de leurs aïeux, seront, au moins dans ce monde-ci, heureux, utiles, et cesseront d'être le plus vilain peuple de la terre.

Je conçois très-bien l'origine de l'horreur qu'inspirent les Juifs; mais il est bien temps que cela finisse. Une colère de 1800 ans me paroît avoir duré assez long-temps.

MÉMOIRE

Sur les Égyptiens, dits Bohémiens *ou* Zigeuner (1).

Il sera court : car je ne sais presque rien sur eux ; et cela m'engage à en parler, au lieu d'apprendre ce qu'on ne sait pas. On ne sait jamais que ce qu'on sait. Par exemple, en plus de deux cents volumes, les pages, les concierges, les valets de Louis XIV, les femmes de chambre, et tous les gens de la cour ont écrit son histoire : celle des peuples connus l'est dans toutes les langues ; et, répétée, compilée avec des variations, est à peu près la même. Celle des nègres et de l'origine des Maures et des Mores ne l'est pas assez, mais celle ci ne l'est pas du tout. La

(1) *Œuvres mêlées*, tome IX, pag. 197. — Les savans d'Allemagne ont fait beaucoup de recherches sur l'origine et la langue de ce peuple ; les uns croient y reconnoître une tribu indienne chassée du Moultau : c'est l'opinion de *Pallas* et de *Grellmann* ; les autres ont voulu y voir les *Sigynnes* d'Hérodote et de Strabon : cette opinion a été développée par *Hasse*. Il seroit à désirer qu'on donnât une traduction ou un extrait des ouvrages de Grellmann et de Hasse. (*N. de l'Ed.*)

Hongrie paroît le pays favori de ces *Zigeuner, Zingari, Bohémiens.* Ne pourroit-on pas, à force d'en questionner, en trouver un qui donnât quelque idée de ce qu'ils ont été autrefois? Ils ont de l'Afrique, de l'Asie et de l'Amérique dans leurs figures, et rien du tout de l'Europe. L'air sorcier qu'ils ont, qu'ils se donnent, et le hasard singulier, mais fréquent, de rencontrer juste dans leur devination, les fait prendre même pour des échappés de l'enfer. On devroit savoir pourquoi ils ne veulent point avoir de Dieu ni de patrie. La vie errante qu'ils aiment à mener les a empêchés de profiter des bontés de Joseph II dont la vigilance se portoit sur tout, et qui n'a réussi qu'à en établir très-peu dans les villages bâtis pour eux, en substituant à leur nom d'Egyptiens celui de nouveaux paysans. Cela ne prend pas; ils préfèrent de courir les cabarets de Hongrie et les bois des pays du Nord, et quelquefois les chmaps de l'Empire, à une vie sédentaire et tranquille; et portant partout leur mine et leur musique infernale, ni chassés, ni tolérés, ni encouragés, ils existent toujours. Leurs yeux vifs et la promptitude de leur esprit annonceroient des talens pour beaucoup mieux que cela. On en a vu qui se nourrissoient de la chair morte des animaux, et qui n'en mouroient pas; ils se donnoient la peine de la rôtir, à la vérité : ce qu'ils ne font pas

toujours de la chair fraîche qu'ils peuvent voler, en passant, chez un boucher. Ils n'assassinent point, quoiqu'ils en aient bien l'occasion dans le coin des forêts, où j'en ai rencontré des bandes auprès d'un petit feu. Ils sont braves, quand on en prend de force pour servir dans nos régimens hongrois; craintifs pour les châtimens, et point pour les dangers. Leur amour de tous les *genres*, leur propagation en famille sont encore une bonne chose à étudier; quand je dis famille, c'est l'union momentanée de frères, sœurs, père et filles, et jamais de grands vieux parens : est-ce peut-être cette famille qui voyage ensemble? car il n'y a jamais d'émigration générale, même d'une province à l'autre. Je n'ai jamais vu plus d'une douzaine de ces Egyptiens à la fois : ce nom s'entend, car ils peuvent et doivent même l'avoir pris en naissant en Egypte, d'où vraisemblablement ils se sont répandus en Europe et en Asie; ils s'appellent entr'eux *Pharaon*. Le mystère dont ils aiment à se couvrir, et que leur langue indéchiffrable pour toute la terre sert à merveille, empêche de savoir si c'est un mot de ralliement ou le nom de quelques individus. Il y a des gens qui prétendent que ce sont des émigrés de la façon de Tamerlan, qui, en le fuyant, se sont séparés et répandus partout sur le globe. Le nom de *Bohémiens*, qu'on leur donne presque par-

tout, m'a toujours paru déplacé. Je m'imagine que c'est parce que Sigismond, roi de Bohême, donna des passe-ports, en 1417, aux premiers qui se firent voir en Allemagne, et dont il fut fort aise de se défaire. Dix ans après, la même petite bande parut en France : d'abord ce ne furent que douze pénitenciers, ou pélerins, qui se montrèrent avec des chiens de chasse, et ne couchant jamais dans un lit. Ils avoient l'air de cacher une naissance et des aventures distinguées, affectant tantôt le paganisme, tantôt un reste de croisade, comme persécutés par les Croisés plutôt qu'en ayant fait partie. Des femmes de figure orientale vinrent, de je ne sais où, les joindre. Ils devinrent trop nombreux pour ne pas alarmer les provinces, où cependant ils se divisèrent en 1560. Ils furent condamnés aux galères par le parlement, et se sauvèrent en Angleterre; mais le pays étoit trop éclairé pour qu'ils s'y soutinssent longtemps.

On a cru que M. de Voltaire avoit écrit sur eux; mais point du tout : c'est Raphaël de Volterre, qui s'est contenté de dire qu'il les croyoit descendus des Euxiens, peuple de Perse qui se mêloit d'astronomie; et delà ils se sont faits astrologues. Ils n'ont assurément rien de Bohême dans leur figure, et paroissent tenir de l'Asie. ourquoi les appelle-t-on *Zigeuner* en allemand

et *Zingari* en italien ? J'ai lu, j'ai questionné, je les ai vus et interrogés : je n'en suis pas plus avancé. Que font-ils de leurs vieillards ? leur rendent-ils peut-être le même service que ce peuple qui veut leur épargner le malheur de leur âge et l'inutilité de leur existence ? Leur culte est comme leur croyance : l'un et l'autre ne les occupent pas. Quand on leur en parle, ils se regardent et se mettent à rire. Je crois que c'est à un détestable goût qu'ils doivent leur peu de multiplication. Les femmes en voyage, couchées à terre pour un moment, accouchent, attachent leurs enfans à leur sein, et continuent à marcher. J'en reviens à la religion de ces athées, ou déistes, sans le savoir. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils ne connoissent pas plus l'eau du baptême que le canif de la circoncision. Je sais qu'ils n'ont ni des prêtres de Jupiter, ni de Mahomet ; mais ont-ils entr'eux des mystères cachés, un chef ? D'où vient leur langue inintelligible pour leurs voisins, telle contrée qu'ils habitent ? elle n'a rapport avec aucune. Comment vivent-ils ? de quoi vivent-ils ? que font-ils dans le monde ? Ils travaillent eux-mêmes à leurs instrumens pour faire danser ou se faire danser eux-mêmes : ils poussent des hurlemens affreux ; les femmes qui figurent devant eux se barbouillent de rouge de brique, et s'excitent par des cris et les chants les plus lubriques,

prenant des attitudes en conséquence. Les paroles sont tout ce qui leur vient de sale dans la tête : elles sont en feu et à la nage de sueur. Les Bacchantes avoient l'air de religieuses en comparaison des belles possédées dont je parle; car il y en a souvent de charmantes, et toutes ont même les plus beaux yeux du monde. Mais j'aurois défié Rubens, malgré la magie de son coloris et ses grands effets, s'il avoit voulu salir ses pinceaux, Breughel d'Enfer et Albert Durer avec son pinceau de fer, de les peindre telles que je les ai vues en Moldavie et ailleurs. J'en ai trouvé, entr'autres, une bande attachée à Alexis Orloff, dans une de ses maisons de campagne. Tendre Albane, sublime Corrège, correct Raphaël, habile Michel Ange, détournez vos yeux d'un spectacle pareil à celui de leur joie; car le peu de vêtemens qu'elles ont se défaisant insensiblement à force de s'agiter, découvre une carnation enflammée au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer; il n'y a presque plus pour se couvrir alors que leurs longs cheveux noirs, dont elles font semblant de se couvrir comme elles peuvent. Leurs gorges ne s'en trouvent pas mal, leurs jambes y gagnent, l'affreuse volupté sourit; mais la tendre, la décente et peut-être un peu hypocrite, en rougit.

MÉMOIRE

Que me demanda le Prince Potemkin sur l'Armée Russe en général, et particulièrement au sujet d'une Guerre avec les Turcs, dont il avoit bien envie et moi aussi (1).

Il n'y a qu'à admirer dans la nation la plus guerrière que je connoisse; et je remarque peu de choses à changer dans une armée victorieuse de tous ses ennemis depuis le commencement du siècle, où une seule leçon de Charles XII, l'année 1700, la rendit invincible.

Mais un ami me demande un avis, un grand ministre un conseil, et je lui obéis.

Je voudrois chaque régiment d'infanterie de quatre mille hommes en quatre bataillons, et de cavalerie de deux mille, en dix escadrons : l'esprit de corps s'y établit plus aisément, et il faut moins de cordes à la machine.

Mais arrêtez-vous, mon cher prince, sur votre régiment de Catharinaslow, car insensiblement toute l'armée y entrera. Il faudroit cinq officiers d'état-major à chacun de ces régimens, et six

(1) Tiré du 9e volume des *Œuvres mêlées*, page 299.

officiers par compagnie ; une paye plus forte au soldat, moins forte aux colonels, et mieux réglée; et des magasins livrés par la cour, où il n'y auroit de profit que pour elle, et point pour ceux qui se croient autorisés à celui qui, dans la langue des autres armées, s'appelle *volerie*.

J'estime la religion; mais je voudrois moins de jeûne en campagne, et aucun à l'hôpital, où j'ai vu des saints aimer mieux mourir que de prendre un bouillon gras.

J'aime la musique; mais vos agréables prennent trop de soldats pour musiciens : il y en a une petite armée. Il faudroit en fixer le nombre à douze par régiment.

Je fais cas des femmes; mais on en auroit assez avec douze par bataillon et trois par escadron, en campagne : en temps de paix, tant qu'on voudra.

Je ne voudrois de garnison qu'à Pétersbourg où sont les gardes, et que tous les régimens eussent chacun un village bâti pour eux, situé agréablement, retranché, bien planté, aligné et arrosé par un ruisseau.

Au bout de quinze ans, chaque village en produiroit un autre : les enfans de ces soldats en auroient besoin; et ce seroit une augmentation considérable de troupes, de culture et de population.

Ces soldats agriculteurs, au lieu de perdre

leur temps à l'exercice, ne quitteroient leurs champs qu'une fois par an pour se rassembler, pendant deux mois, dans un camp, et y manœuvrer les uns contre les autres, comme à la guerre. Il y auroit un camp dans chaque gouvernement.

Votre soldat, mon prince, est habillé à merveille. Tout s'y trouve, utilité, beauté, santé. Je voudrois quelque changement à vos casques, pour pouvoir dormir plus à l'aise et rabattre les côtés pour mieux couvrir les oreilles. Suivez votre projet de gilets rouges, doublés de peau de mouton pour l'hiver. C'est ce que depuis on appelle des *spencers*.

Pierre I^er^ vous avoit trop européinisés en tout, surtout en habillement. Vos chevaux sont excellens. Vous avez rendu un grand service à l'Empire, en n'en faisant plus sortir de l'argent pour en acheter en Allemagne, Danemarck, Holstein, etc. Vos voitures pour les blessés et les malades sont excellentes. Il ne vous faut plus qu'un bon chirurgien-major par régiment, qui sera en même temps le médecin de son canton; et vos Russes, capables de tout par une aptitude que je n'ai vue à aucune nation, formés par quelque habile professeur anglais ou français, deviendront d'excellens chirurgiens qui en formeront un par chaque bataillon.

La sobriété et la frugalité sont une belle chose,

et peuvent se réserver pour les occasions nécessaires : mais je voudrois du bon bouillon dans les hôpitaux, et de la viande au moins deux fois par semaine au soldat ; le biscuit à l'ordinaire et le pain cuit par chaque homme, ce que je trouve encore admirable chez vous.

Quatre inspecteurs par gouvernement voyageroient sans cesse d'un village militaire à l'autre, pour qu'on ne pût point être trompé sur l'état complet du régiment et sur les fournitures. Il ne devroit point y avoir grâce pour les contrevenans.

Que les nés et grands seigneurs de l'Empire servent dans les gardes, si cela les amuse ; mais qu'il n'y ait que des pauvres diables qui ont besoin de servir, à la tête des divisions, des brigades et des régimens.

Il n'y aura plus, moyennant cela, tant de bagages et de ces équipages somptueux, qui font une si grande dépense de fourrage et renchérissent les vivres. Accoutumés à cela vis-à-vis des Turcs, qui vous gâtent vis-à-vis des Chrétiens pour tout plein de choses, comment feriez-vous pour vous en passer ? Que le grand seigneur, le petit gentilhomme et l'officier de fortune aient le nombre réglé de chevaux et de chariots.

Plus d'officiers en bas-âge et surnuméraires, aides-de-camp sans qu'ils sachent même de qui, ou espèces d'officiers de maison : volontaires avec

un titre ou sans titre, étrangers, aventuriers français et italiens, des chassés des autres pays, gouverneurs de jeunes gens, secrétaires, chancellistes, banquiers de pharaon, illustres voyageurs et gens de la cour en uniforme : promeneurs avec congé ou sans termes.

Plus surtout de ces aimables gentilshommes de la chambre ou chambellans avec le grade de général-major, qui serviroient comme tels si, par hasard, ils pouvoient se résoudre à quitter six mois, une fois dans leur vie, Pétersbourg. Plus de grade militaire au civil. Je sais très-bien que le cocher de l'impératrice n'est pas colonel, ainsi qu'on le raconte ; mais il ne faut pas donner occasion à ce qui jette un ridicule sur votre service.

Que ce mot d'état ou maison d'un général soit banni. Plusieurs qui en sont, n'étant pas payés, doivent nécessairement vivre d'abus.

Rendez, mon prince, à votre admirable armée cette discipline que votre bonté a quelquefois diminuée, à ce que je vois moi-même. L'habitude du respect et de l'obéissance est si forte chez vous, que le général, l'officier et le soldat savent très-peu de gré de les en dispenser. Vous n'aimez pas qu'on batte : vos coups de baguettes ne sont pas si rudes que nos coups de bâton. Laissez-leur un libre cours pour les raisonneurs, s'il y en

a, les ivrognes, les malpropres et les incorrigibles, et ne grondez pas ceux qui les emploient à propos.

Vous me demandez ce que je pense, si l'un de ces jours nous avons la guerre avec les Turcs : le voici.

Si l'on vouloit se débarrasser une fois de ces infidèles, qui le sont souvent, sans s'en douter, en guerre, en politique, en voisinage ; bons diables d'ailleurs avec un peu de barbarie par hasard, et de stupidité toujours : si l'on vouloit que le soleil, qui daigne jeter ses premiers rayons bienfaisans sur cette race d'ignorans, ne la retrouvât plus sur la terre, après avoir parcouru sa carrière des vingt-quatre heures, il faudroit commencer la guerre avec vigueur. C'est en les étonnant, les cherchant, les attaquant d'abord, qu'on leur feroit croire aisément que Mahomet les abandonne, et qu'un plus grand prophète a pris le dessus.

C'est plutôt à quelque homme de génie qui leur a déjà fait la guerre, à prescrire des moyens de les battre. Je propose cet ordre de bataille avec la modestie d'un homme qui n'a jamais vu les Turcs, mais qui voudroit bien en voir; car j'ai à me reprocher de ne vous avoir pas représenté quelquefois que, pour prouver que vous êtes bien un prince d'Empire, vous leur cherchez souvent une querelle d'Allemand.

Je ne ferois souvent qu'un carré au milieu de deux ou quatre parallélogrammes, ou masses plus manœuvrables; parce que je veux que ce soit une citadelle, ma dernière ressource, et il est aisé à croire qu'il ne sera pas aisé de la détruire. Les Turcs, fatigués d'avoir battu tout le reste, même s'ils l'avoient pu, auroient encore trois batailles à donner. Le carré d'artillerie qui friseroit les quatre flancs, en offriroit une; l'infanterie ensuite, à quatre hommes de hauteur; et puis la cavalerie, qui y a assez de jeu pour charger celle qui auroit renversé les bataillons, si cela étoit possible.

Seize bataillons, que je suppose de mille hommes, et deux regimens de cavalerie, que je suppose de deux mille, font seuls une petite armée dont le sort ne dépend point du reste. Celui des ailes me paroît mal assuré par des carrés comme ceux que je vois faire. Pour peu que les flancs qui sont à droite et à gauche, pour marcher par files, se déboîtent de l'avant et de l'arrière-front, il y a des ouvertures que l'on ne peut réparer; et il est impossible qu'on conserve en marchant, et peut-être dans des terrains irréguliers, des angles droits qu'un menuisier, dans son atelier, a peine à rassembler pour enchâsser les quatre côtés d'une cassette. Chaque masse seroit de deux régimens d'infanterie et un de cavalerie, qui,

marchant ou campant à côté du grand carré du milieu, feroient de toute l'armée un parallélogramme. Je la suppose de quatre-vingt-dix mille hommes, compris une vingtaine de mille cosaques qui seroient les chiens fidèles du troupeau, le garderoient de tous les côtés et, étant bien plus disciplinés que les Turcs, auroient sûrement des avantages sur eux. Avant que la bataille commence, ils les auroient déjà au moins lassés avant d'entamer sérieusement cette grande, importante et superbe affaire. C'est la longueur du front, et la distance de deux lieues, ainsi que j'ai vu souvent, de la droite à la gauche, qui mettent au hasard le succès des batailles. Mais, par beaucoup de réserves voisines les unes des autres, et moyennant cela beaucoup de profondeur, un général est bien plus sûr de sa besogne, tient tout, voit tout, fait tout, remédie à tout, et profite de tout pour la victoire.

C'est une raison de plus pour faire serrer les files autant qu'elles peuvent l'être : et c'est un grand défaut que je trouve dans cette armée, où chaque homme est à la distance de la main sur l'épaule de son voisin; et d'autant plus défaut que, si l'on est obligé de marcher par un à droite ou à gauche, en faisant le contraire, les files serrées n'offrent point d'ouvertures, présentent partout un front respectable, et se manient

aisément ; et quand même (ce qui n'est pas possible) elles seroient susceptibles de confusion, cette confusion tourneroit au désavantage du poltron et de l'ennemi. Un autre tort aussi que j'ai remarqué, en voyant cette superbe armée exercer, c'est qu'elle lève la jambe trop haut pour marcher. Ce n'est pas le moyen d'avancer. Toutes ces petites réflexions à faire, jointes à ce que la circonstance du terrain, et le plus ou moins de furie ou d'ânerie du Musulman peuvent fournir, en débarrasseront bien l'Europe, désolée de compter parmi ses habitans des espèces de sauvages, qu'un peu d'harmonie dans les projets et les opérations de deux Empires détruira dans six mois, si l'on veut me croire.

J'en reviens encore aux améliorations de votre armée. Vous avez bien fait, mon prince, de réformer vos hussards, qui n'étoient que des masques qui ne se seroient jamais aussi bien servis de leurs lames que vos cosaques.

Perfectionnez plutôt ceux-ci, que vous aimez. Apprenez-leur à avoir des réserves et de la réserve. C'est très-bien fait qu'un essaim de ces guêpes, très-piquantes, s'éparpille autour de l'ennemi ; mais que ceux du Don et des meilleurs cantons de cosaques, soient en seconde et troisième lignes, et puissent se rallier au son de la trompette. J'ai servi avec eux et contre eux.

Ils passent pour être vigilans; ils ne le sont pas. Un cosaque à pied, sur une petite éminence, garde la grand'garde, qui est aussi à pied au bas de cette petite hauteur. Ils vont reconnoître l'ennemi tous ensemble; il peut arriver aussi vite qu'eux, car ils ne laissent jamais de poste intermédiaire, ni de chaînes d'éclaireurs.

Que les habitans des bords du Volga et du Tanaïs ne soient pas si long-temps éloignés de leurs femmes : ce seroit dommage que cette excellente race diminuât. Vous faites très-bien, mon prince, de vous servir de ceux qui habitent les rives du Bog et du Boristhène.

Bâtissez-y aussi des villages pour ces pâtres-soldats qui, sans rien perdre de leur ancienne sauvagerie presque tartare et errante, les rendent utiles dans plus d'un genre.

Les chevaux-légers qui sont de votre création, ne le seront jamais tant que les cosaques, et ne valent pas la peine de faire une nuance entre eux et les dragons. Je n'aime pas non plus le bleu de ces chevaux-légers qui ne sont bons, à mon avis, qu'à supprimer. J'aime votre autre création de chasseurs; et je suis sûr, mon prince, que vous en tirerez un bon parti à la première guerre.

Exercez-les bien à la course, à la nage, et à des tireries au blanc. Créez un corps pour la

garde des généraux et des équipages, pour qu'on sache au juste la force d'un régiment lorsqu'il prendra les armes devant l'ennemi, et la quantité de pas qu'il occupera.

Perfectionnez votre corps du génie : c'est le seul où il faudroit peut-être, dans le commencement, des étrangers. Réunissez-le au corps d'artillerie, pour faire finir les disputes éternelles qu'il y a dans ces deux corps. Il n'y a pas de plagiat en administration comme en littérature : il est permis d'imiter ce qu'on trouve d'utile. Donnez les régimens à un propriétaire qui les garde, comme chez nous et en Prusse, et apprenez-leur à être pères de famille.

Ne donnez plus d'emplois civils pour récompense aux braves gens que vous tirez par-là de la carrière militaire. Placez-y au contraire ceux qui ne le sont pas autant qu'ils devroient l'être, ou qui sont mauvais officiers.

Que ce soit une douce punition pour les réputations équivoques, lorsque rien n'est assez décidé pour faire soldat un général ou officier qui n'est pas soldat.

Je vois souvent des officiers changer d'uniformes trois ou quatre fois par an, et passer de la cavalerie au génie ou aux chasseurs.

Que ceux qui sont dans ces deux corps, ainsi que dans l'artillerie, y restent toujours et sachent

que ce sont trois écoles à suivre bien intéressantes.

Vos régimens de grenadiers sont superbes. J'en voudrois quelques-uns qui ne fussent pas si hauts, mais extrêment forts et carrés, et presque tous vétérans. On ne s'aperçoit pas aisément qu'ils sont grenadiers; il leur faudroit des bonnets ou casques plus hauts, avec de la fourrure. Demandez votre *Krasne Karandasch*, ce qui vous arrive si souvent, et donnez-leur une coiffure qui tienne un peu de nos bonnets de grenadiers, aussi beaux et moins incommodes. J'y désirerois une visière souple, et la possibilité de la soutenir par un cuir sous le menton, pour qu'on ne soit pas tête nue couché au soleil.

Vos fusils pourroient être plus courts et plus légers, et porter aussi loin. Vous pouvez vous donner le plaisir, à Toula, de faire là-dessus des expériences très-sûres.

Je voudrois que les cheveux fussent coupés encore plus près de la tête; car ou ils demandent encore du soin, ou ils sont malpropres.

Je désire que tous les régimens de votre cavalerie, mon prince, manœuvrent comme le vôtre et celui du grand-duc, avec notre exactitude allemande et votre vivacité russe. Les autres n'ont que de celle-ci, et pas du tout d'ensemble. Je voudrois pouvoir en citer un troisième, mais je ne l'ai pas rencontré; et des septante escadrons

que j'ai vus pourtant manœuvrer à Pultava, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous dire le même jour, il n'y en avoit pas un de bien aligné, et où l'homme et le cheval fussent tranquilles.

Il ne faudroit pas plus d'un mois de travail pour corriger les très-minces défauts qui se trouvent dans les principes ou l'exécution; et quoique la valeur en dispense vos troupes, elles seront encore supérieures à elles-mêmes : c'est tout dire.

Quatre régimens d'infanterie de quatre mille hommes, dans chaque gouvernement dont il y a quarante-deux, feroient seize mille pour chacun, et six cent soixante-douze mille pour tout l'Empire. Deux mille hommes de cavalerie dans chaque gouvernement feroient quatre-vingt-quatre mille hommes. Il faut bien autant de monde pour soutenir un colosse comme le vôtre, qui, de maigre et sec qu'il étoit, devient tous les jours plus fort et plus gras.

Les troupes de deux gouvernemens camperoient ensemble, feroient quarante mille hommes, et formeroient vingt-un camps.

Outre le mérite de quantité de vos généraux en chef qui ont donné des preuves de courage et de talens, tels que l'excellent prince Repnin, qui a eu même temps toutes les vertus; le prince George Dolgorucky, Tekeli, les braves comtes

Soltikoff et Pouschkin, le fougueux Kamenski, l'heureux Souwaroff qui inspire la confiance; vous avez d'autres généraux dont je suis sûr que vous tirerez grand parti pour la guerre, et qui seroient bien utiles dans ces camps qu'il faudroit se presser d'établir : le prince d'Anhalt, par exemple, Chotusoff, le petit Wolkonski, Gorisch, Fersen; votre neveu, le prince Serge Galliczin, le général Sprengporten, homme d'un grand caractère. J'ai aussi la plus haute idée du général Pahlen; et je parie que ce sera un des officiers les plus brillans qu'on puisse avoir.

Voilà, mon cher prince, tout ce que m'inspire votre amitié pour moi, et mon amour pour votre gloire et celle d'un Empire auquel je m'intéresse de tout mon cœur et où j'éprouve tous les jours les plus grandes marques de bonté.

MÉMOIRE

Pour l'ancienne Armée Française (1).

Je m'aperçois que l'amour du bien, cette passion malheureuse, m'a engagé à me mêler de tout plein de choses qui ne me regardoient pas: je ne me souviens plus si l'on m'a demandé ce mémoire; mais il me semble que oui, et que j'y ai eu même l'air prophète, par le désir que j'avois de rendre le roi maître de son peuple léger, par une armée sûre, fidèle et à la main.

Elle seroit tellement liée à l'un et à l'autre, c'est-à-dire au roi et au peuple, que les intérêts réunis feroient des frères armés pour défendre des frères qui ne le sont pas, et le même père.

On ne pense au ban et à l'arrière-ban que dans une nécessité qui rappelle les malheurs désolans de l'invasion des Barbares, ou déchirans des temps féodaux (2).

(1) *Œuvres mêlées*, tome IX. Ce mémoire est une prophétie. L'*empereur* a créé toutes les bonnes choses que le prince de Ligne propose, et il a fait mieux encore.

(2) Ou lorsque des freluquets et des femmes siégent dans le cabinet, comme actuellement sur le Danube.

(*Notes de l'Ed.*)

Je le voudrois en temps de paix, c'est-à-dire, que le gouverneur et l'intendant de chaque province y choisissent des colonels et des officiers parmi les gentilshommes qui amèneront à leur régiment et compagnie des soldats de leurs terres.

Y restant cantonnés toute l'année, leur paye y feroit rentrer l'argent; le soldat cultiveroit ses champs, et feroit des enfans sains comme lui, qui ne seroient ni corruptibles, ni corrompus en principes, religion, mœurs et santé.

Cette armée, vraiment nationale, seroit exercée, une heure tous les dimanches, à marcher et à tirer au blanc. Français, brûlez vos livres; les autres puissances en ont pris tout ce qu'il y a de bon, et vous sont supérieurs dans ce genre: généralement reçu d'ailleurs, je ne vous donne pas le temps de vous y dresser. Changez votre manière; prenez plutôt celle des Turcs qui grimpent et se cachent partout. Soyez plutôt en désordre avec ordre, qu'avec votre demi-genre d'ordre en désordre. Taisez-vous au très-peu d'exercice que j'exige: obéissez. Tirez peu, ou chacun pour soi. Couvrez, par un rideau de chasseurs, des mouvemens où je vous demande peu d'alignement; courez, enfoncez; et, soutenus par les régimens étrangers de votre armée, attaquez avec furie.

Vous me direz: voyez tel et tel régiment; il a

autant d'ordre que s'il étoit autrichien ; on entendroit voler une mouche ; il fait tout ce que vous faites. Qu'importe ; quand même il y en auroit vingt comme cela, si les autres ne font pas de même ! C'est de l'égalité que dépend le succès ; et pour qu'elle soit générale, prenez le genre le plus facile pour la généralité ; et votre armée, inférieure peut-être en détail, sera supérieure en gros, parce que vos ennemis seront étonnés de votre manière uniforme, neuve et rapide de faire la guerre.

On se rassembleroit tous les ans dans trois camps dans l'intérieur du royaume, de manière que chaque régiment n'ait pas plus de quarante lieues à faire pour s'y rendre. On s'y reposeroit deux jours : on y exerceroit deux jours par compagnie, un jour de repos ; deux par bataillon, un de repos ; deux par régiment, un de repos ; deux par brigade, un de repos ; deux par division, un de repos ; deux toute l'armée ensemble grande manœuvre, un de repos ; deux de travaux pour se retrancher, un de repos ; deux pour faire des tranchées, un de repos ; un pour donner l'assaut à un simulacre de forteresse, deux jours de repos ; et puis s'en retourner d'où l'on est venu. Cela ne feroit qu'un mois de travail pour le soldat ; encore même la moitié se passeroit à

danser, chanter dans le camp, et boire à la santé du roi et des généraux.

Ceux-ci seroient l'objet des moqueries d'une nation rieuse et de la cour, s'ils ne savoient pas manœuvrer; se retireroient bien vite dans leurs terres, s'ils n'avoient pas de succès, et feroient place à d'autres. Les jours de repos seroient pour les officiers des jours de fêtes, de bals, de galanterie et de chevalerie, qu'il faudra même renouveler pour cette jeune brillante noblesse, afin de la désangliser.

On lui défendra aussi de se prussienniser; car les bottes fortes et les grands éperons rendent ridicules tous ces petits imitateurs des autres services qui se moquent d'eux (1).

Il n'y aura que trois grosses garnisons de quinze mille hommes chacune, Lille, Metz et Strasbourg. Cela fera trois armées encore plus manœuvrières que les autres, qui de temps en temps, suivant leur proximité, y fourniront quelques régimens pour se tenir plus en haleine de service.

Le reste sera composé des dix régimens suisses, des huit allemands d'infanterie, des six de cava-

(1) Les Français ont fait mieux, ils sont devenus modèles inimitables. (*N. de l'Ed.*)

lerie allemande; et pour les deux régimens italiens, ils seront à Toulon et Marseille.

Des détachemens de ces grosses garnisons occuperont Condé, Cambray, Haguenau et Huningue.

Tout cela se rassemblera souvent sur les glacis, et plus souvent encore dans les champs, et fera le service bien régulièrement. Ce seront des écoles de guerre où les jeunes gens, à qui l'on voit des dispositions, devront être envoyés pour parvenir aux plus hauts emplois; car il ne faut pas faire languir dans les subalternes, des Français surtout qui montrent des talens. Jeune et plein d'ardeur, un Français est capable de tout.

L'intelligence et l'honneur qu'on trouve dans cette belle nation, devroient la rendre supérieure aux autres nations en militaire, de même qu'en littérature et en beaux arts. Sans vouloir tout changer, et en se prêtant aux vices *nécessaires* de la constitution du royaume (1); sans trouver mauvais que le maréchal de France soit confondu, à Versailles, avec le sous-lieutenant; sans exiger que les jeunes gens de la cour quittent leurs plaisirs et leurs femmes, et que celles-ci se plaignent d'un vide dans la société, on peut tirer parti même de tous ces inconvéniens pour créer à la

(1) L'Empire peut s'en passer. (*N. de l'Ed.*)

France une excellente armée malgré elle (1). Point de pédans surtout ; plus de minuties, ni de sévérités mal placées, ni ennui pour l'officier et le soldat. Il faut y conserver la gaîté si précieuse à la guerre, et se servir même, si l'on veut, de la vivacité qui lui est si naturelle.

Les généraux resteroient six mois à leurs troupes, ainsi que les colonels; car il ne faut point ennuyer un Français (2). Il y aura beaucoup d'officiers de fortune, des vieux lieutenans-colonels et de bien jeunes majors.

Les grands seigneurs et les gentilshommes trop aimables passeront dans la maison du roi, qui seroit nécessaire, quand ce ne seroit que pour cela (3). Ce sont des gentilshommes chasseurs et bien campagnards, presque paysans, que je voudrois à la tête de leurs vassaux, dans les régimens et les compagnies.

Des abus à la cour les sauvent à l'armée ; j'entends abus en grâces, et point en autorité, car ceux-ci je les déteste ; mais j'aime bien mieux

(1) Aujourd'hui elle s'y prête de bon gré, et en est glorieuse.

(2) Le moyen le plus infaillible, c'est de battre l'ennemi.

(3) *L'Empereur* a eu une idée plus grande et plus juste, en composant sa maison de l'élite de nos braves.

(*Notes de l'Ed.*)

qu'un duc et pair soit lieutenant-général sans servir, que mauvais colonel; et qu'on donne mal le cordon bleu, que la croix de Saint Louis.

S'il y avoit une guerre, on devroit la refondre, c'est-à-dire, en y faisant une petite marque imperceptible; ne la donner que pour des actions, et dès ce moment-ci la refuser à l'ancienneté.

Avec la population de la France et la facilité de rester chez soi, je porte l'infanterie à trois cent mille hommes, et la cavalerie à cinquante; et cinquante mille étrangers, tant cavalerie qu'infanterie, la rendroient la plus considérable de l'Europe.

On ne verroit plus de ces inspecteurs, partis du bal de l'opéra pour une revue, souper chez le colonel, et s'en aller dîner le lendemain chez un autre à vingt lieues de là.

Il n'écriroit point au ministre, excédé de fatigue et de chaud du voyage: *ce régiment est pitoyable;* ou bien, par égard pour l'aimable sœur d'un joli colonel, *monsieur le marquis sert bien le roi.*

Les officiers n'éprouveroient ni la hauteur, ni le caprice d'un homme de la cour; et celui qui, faute de fortune ou de goût pour le plaisir, se plairoit avec eux, les jugeroit à merveille,

en y passant peut-être toute sa vie, sans n'y être obligé qu'une partie de l'année.

Il les feroit trembler à l'exercice, ou pour une ignorance, ou une inexactitude dans un rapport; mais hors de là il pourroit être aimable avec eux, et bien plus encore pour le soldat, s'il ajoute cette qualité aux autres que j'exige.

Au lieu d'une armée pélerine, telle qu'elle est à présent qu'elle fait tous les ans deux cents lieues pour changer de garnison (1), et par conséquent informable, elle seroit formée à l'état de soldat et de citoyen à la fois.

On me dira : votre armée n'est que de la milice. Soit! mais elle sera militaire, et éloignée de la désertion, de la défection et de la corruption, et fidèle à son roi; son gouverneur et ses colonels connoîtront chaque individu des deux mille qu'ils auront sous leurs ordres. Le Béarnais à Valenciennes, et le Normand à Perpignan ne sont que des mercenaires; ils ne sont pas plus patriotes que des déserteurs étrangers. Cette armée-ci n'en aura pas: s'il y a du trouble dans une ville, les officiers et les soldats le feront cesser par la confiance, en attendant les coups

(1) Les troupes françaises actuelles font de plus grands voyages encore, pour prendre garnison en pays ennemi. (*N. de l'Ed.*)

de fusils si l'on en veut. Il n'y aura pas d'aigreur: au lieu qu'un Gascon en mettroit à Douay ou à Bouchain (1).

Qui pourroit embaucher, débaucher et gagner une troupe qui vit commodément dans sa famille? Quel est le traître qui ne seroit pas dénoncé tout de suite? Le roi, voyageant dans ses provinces, y trouveroit partout un régiment de gardes.

Sa maison ne peut que lui être fidèle, quand ce ne seroit que pour des raisons d'intérêt, puisqu'elle seroit composée de gens en faveur et pleins de grâce de toutes les manières. Mais si elle ne l'étoit pas; si Paris retournoit à ces temps malheureux de ligue, de fronde et de barricades, les quatre anciens régimens si fameux dans l'histoire de France, cantonnés dans les environs de Paris, étant une espèce de seconde garde, y remettroient l'ordre, et avec quelques mêches allumées feroient trembler un million d'oisifs ou de peureux.

Quatre mille hommes de cette bonne et sage cavalerie nationale galopperoient dans les rues et auroient bientôt sabré tous les attroupemens.

(1) La France est unie, et il n'y a plus que des Français, ou des confédérés qui s'honorent de combattre sous les drapeaux du grand Napoléon. (*N. de l'Ed.*)

Le roi et les princes iroient de temps en temps voir ces trois camps de rassemblement, et redoubler l'amitié que le Français leur porte naturellement ; et ce seroit la seule occasion où il ne marcheroit pas entouré de sa maison; mais il chargeroit à sa tête dans une bataille qu'il faudroit regagner (1).

Avec deux ou trois millions en abus, si l'on ne peut pas les changer sans faire trop de remuement (2), deux ou trois en bienfaits extraordinaires et bien placés, et soixante-seize pour l'entretien des quatre cent mille, cela fera quatre-vingt. J'en mets vingt pour la marine et les places; cela ne fera que le quart du revenu du roi, qui aura la première force-armée des quatre parties du monde.

Plus de hussards, ils me paroissent comme les Turcs du bal de l'opéra. Point d'infanterie ni de cavalerie légère, mais que toute l'armée le soit; c'est le caractère national : par conséquent, une grande vélocité dans les manœuvres, du déploie-

(1) La maison de l'Empereur a empêché celle de Marengo d'être perdue, pendant que son auguste chef méditait, avec Desaix, le plan d'une nouvelle attaque.

(2) Et pourquoi n'en feroit-on pas, s'il le faut?..... L'exercice est profitable à la santé des Etats comme à celle des individus, et leur donne de la vigueur.

(*Notes de l'Ed.*)

ment à la course, beaucoup de tirailleurs, peu d'affaires de plaine.

Point de chevaux étrangers (1); il y a de quoi mettre toute la cavalerie en dragons, par des haras à perfectionner en Normandie, en Auvergne, et dans la Navarre et le Limousin. Pour les régimens étrangers, il faut les traiter dans leur genre (2).

La grande discipline des Prussiens, qui leur convient, et le gros bon sens des Suisses peuvent rendre tous ces régimens bien utiles. Ceux-ci et les Allemands en réunissent souvent le bon avec celui de la nation française. On pourroit les employer à soutenir en bon ordre les tirailleurs, les batteries, les retranchemens, et à marcher en front, si le terrain le permet.

En fait de génie et d'artillerie il n'y a rien à désirer, ce sont deux parties qui sont portées au suprême.

Mais ce qu'il faut, c'est un roi militaire, pour n'être pas obligé à être un roi soldat : que lui, ses frères et ses cousins ne rougissent pas d'en porter l'habit plusieurs fois dans l'année; qu'ils connoissent les braves gens et leur histoire; qu'ils

(1) Cependant les chevaux prussiens vont très-bien à la cavalerie française.

(2) En leur donnant l'exemple de la valeur, sans doute.
(*Notes de l'Ed.*)

arrivent à leurs troupes avec la pompe de Darius : qu'ils les exercent comme Alexandre, qu'ils récompensent comme Catherine II, et s'en retournent chez eux faire le Louis XIV, mêlé avec du Louis XII, et il n'y aura plus rien à désirer pour le plus brillant des pays, qui sera alors le plus solide et le plus respectable pour les amis et les ennemis (1).

(1) M. le prince de Ligne a été bon prophète : ses vœux sont accomplis. (*N. de l'Ed.*)

MÉMOIRE

Sur la nouvelle Armée Française (1).

Je donnai ce mémoire à un ami du ministre de la guerre. Celui-ci fut renvoyé; celui-là s'étoit déjà brouillé avec lui. Je n'y mis aucune suite; je ne sais pas si on l'a lu, mais je sais bien qu'on n'en a rien exécuté que depuis la révolution où tous les succès étonnans et brillans ont été dus à la ferveur et l'activité des jeunes généraux, et à des masses et des réquisitions, qui ne sont autre chose que la milice nationale et provinciale dont je parle. Soldats seulement pour la guerre, ces gens-là, par une grande discipline, dirigée sur les objets essentiels, ont fait des prodiges par vanité, et pour regagner, par la valeur, l'estime qu'ils savoient avoir perdue à tant de titres.

On ne peut pas se dissimuler que les Français, de tel bord qu'ils aient été, n'aient fait des prodiges de valeur; voyez les *bons* dans l'armée de Condé et dans les rangs autrichiens; voyez les

(1) *Œuvres militaires*, tome IX, pag. 272. Il ne s'agit ici que des armées républicaines, et point de celles qui ont existé depuis le 18 brumaire. (N. de l'Ed.)

mauvais, soit attaquans, soit attaqués, quoiqu'on eût dit que s'ils l'étoient, ils se sauveroient tout de suite. La même somme d'honneur se trouve dans cette nation ; car les émigrés, qui en sont une essence, ont pris avec eux ce que les scélerats des conventions, des assemblées, des conseils, des directoires, ont perdu en vertus. Ils ont ajouté à cet élixir d'honneur et de délicatesse, des qualités inconnues jusqu'alors aux Français, la patience et la modération. Les rebelles, dénaturés sous tous les rapports, n'ont gardé de leur nation que le courage et l'intelligence; il n'y a malheureusement plus d'étourdis en France. Mais remontons à la source, et suivons la gradation du militaire, soi-disant républicain; car il a fini par être comme celui d'un monarque absolu, qui n'existe que trop, et s'appelle le *directoire*. On leur a donné les honneurs de la scéleratesse, en leur supposant un plan ancien et général. La preuve qu'ils n'en avoient pas, et que les circonstances leur en ont fait un qui se développoit à mesure que la coalition faisoit des fautes, c'est qu'ils déclarèrent la guerre sans armée; deux corps, l'un de quinze mille hommes, l'autre de sept, la commencèrent, et furent chassés, comme on sait, le premier par trois cents hommes, et le second par six cents. Les Français se battirent peu ou mal, pendant

presque deux campagnes (1) ; ils eurent pour la première fois quatre-vingt mille hommes ensemble à la fin de 1793 ; ils attaquèrent et furent heureux. La première canaille des soldats corrompus du roi avoit disparu ; la seconde canaille se conduisit mieux : pillards, cruels, indisciplinés, vagabonds de plusieurs pays, criant, hurlant la marseilloise ; ce n'est point encore une armée vraiment française. Enfin, la véritable masse purifiée de la nation se montra en 1794. Une bravoure et une intelligence particulières la rendirent bientôt organisée, maniable et victorieuse. Que les nations se lèvent donc en masse, disoit-on ; quelle apparence que ce fût la même chose! pour la défensive, le paysan de l'intérieur garde sa femme et son champ, et ne prend pas son fusil pour défendre la femme et le champ du paysan de la frontière. Le bourgeois dit : je paye des soldats, qu'ils se battent pour moi. Quand nos armées étoient en France, les Français disoient et faisoient de même, et ne formoient point de masse. Attila en avoit pour faire ses conquêtes, et n'en eût pas eu pour défendre son mauvais pays.

Dans un besoin pressant d'autres nations ont

(1) On voit ici que c'est un prince dépossédé qui parle d'après ses préventions. (*N. de l'Ed.*)

pu se lever en masse, ou en ont parlé ; mais quelle différence d'adresse et d'aptitude ; ces masses, utiles peut-être pour huit jours, deviennent ridicules au bout de quinze, si elles ne tombent pas tout de suite sur l'ennemi, et nuisibles et ruineuses au bout de trois semaines (1). La masse française devint véritablement une armée et plusieurs armées, et leur guerre devint alors celle des gens d'esprit. Le talent remplaça la guillotine ; on vit s'élever Jourdan, Moreau, Pichegru, et enfin le vainqueur et pacificateur Bonaparte. Les Français avoient eu trop d'ennemis, surtout dans le commencement, trop d'étendue de terrain à attaquer ou à défendre, pour être aussi forts qu'eux ; mais ils l'ont toujours été par le moyen d'employer leurs troupes; ils en réunissoient un plus grand nombre sur le point qu'ils attaquoient; leur armée de cinquante mille hommes en battoit soixante-dix, parce que vingt mille en attaquoient dix. Quand les forces supérieures qu'on avoit, engageoient à un projet compliqué, comme celui de prendre une colonne française entre deux feux, l'enfermer, la couper, etc., c'étoit cette même colonne qui, se jetant

(1) M. le prince de Ligne puisse-t il être lu à Vienne !

(*N. de l'E.*)

avec vivacité sur ces coupans, les coupoit à son tour, après avoir battu la troupe qui s'en étoit d'abord la plus approchee. Ils ont passé vingt fois le Rhin, comme on passe un ruisseau; tandis qu'à commencer par César, Louis XIV, le prince Charles de Lorraine et d'autres, on regardoit cela comme une chose tres-difficile, à laquelle on pensoit toute une campagne.

Ils ont porté plus de monde au point de leur passage que ceux qui étoient chargés de le défendre, repoussoient et malmenoient même, dans leur désastre, les corps qui cherchoient à empêcher leur retraite: comme un sanglier qui cherche, par un coup de boutoir, à se débarrasser des chiens qui l'entourent; un corps battu s'en alloit en battant un corps plus foible que lui.

Les Français d'autrefois ont fait de temps en temps de grandes choses par l'honneur de leur noblesse et la *science* de leurs généraux; mais quand elle étoit déjouée, il n'y avoit plus moyen de rétablir les affaires; Paris étoit presque le point de ralliement. Ramillies, Rosbach, Minden, etc., ont eu des suites affreuses.

Les Français d'aujourd'hui n'ont mis que de l'*esprit* dans leur guerre; il y avoit à parier que c'étoit un moyen de supériorité. Ils n'ont jamais

livré ni reçu de bataille (1). Sachant combien ils étoient sujets à la déroute, ils ne s'y sont pas exposés, et n'y ont pas mis non plus les troupes qui leur étoient opposées (2). Ils n'ont jamais été poursuivans, parce qu'ils savoient qu'ils feroient des folies à la poursuite; et dès que dans les commencemens ils avoient du dessous, ils se retiroient et prenoient une autre position, dont il falloit se donner la peine encore de les chasser.

On ne vit jamais leur cavalerie, qui ne pouvoit être que mal montée et mal dressée, donner prise à la superbe et plus nombreuse à qui elle auroit dû avoir affaire. Il n'y a point eu de ces belles charges de vingt ou trente escadrons, dont les leurs auroient été culbutés dans une minute; point de marche, un jour de combat, de dix bataillons en front de bandière; cela ne réussit pas aux gens d'esprit, mais cela est fait pour les gens de guerre (3).

(1) Tout ceci est faux, ou du moins exagéré. Les batailles de Fleurus, de Honschoten, et toutes celles qu'a remportées l'armée d'Italie, réfutent assez ce paragraphe.

(2) M. le prince ignore donc, par exemple, comment Wurmser a été chassé de l'Alsace. (Notes de l'Ed.)

(3) Eh bien! messieurs les Autrichiens, si les Français modernes ne sont que des *gens d'esprit* et point des *gens*

On vit jadis le charmant chevalier de Grammont apprendre aux postes avancés du grand Condé, ennemi alors de son roi, tout ce qu'il savoit de l'armée de M. de Turenne, dont il étoit. Les jeunes gens de la cour étoient indiscrets; ceux d'une farouche république ne le sont pas, et la mort a fait voler à la mort. La sauvagerie d'un régime, sans lequel cette république n'auroit pas tenu huit jours, a jeté un voile impénétrable sur les plans de campagne et la façon de les exécuter.

D'Athènes la France a été à Sparte, en passant par le pays des Huns : car il y a eu de l'Attila, du Sylla, après avoir commencé par du Catilina. Ces moyens, fort peu chrétiens pour les sujets d'un roi très-chrétien, ne peuvent aller à personne; mais les gens d'esprit ne seroient jamais devenus ce qu'ils sont, si on les avoit étonnés dans le commencement par le nombre qu'il étoit aisé d'avoir d'abord contre eux, et par une rapidité sans exemple. Quoique je n'aime pas à me citer, je me souviens d'avoir dit, le jour de leur déclaration de guerre : il faut

de guerre, pourquoi ne prenez-vous pas le parti de vous faire aussi gens d'esprit, plutôt que de vous laisser battre?

(N. de l'Ed.)

tonner et étonner (1). Puis-je encore parler de moi ? j'ai dit que pour sauver tant d'honnêtes gens du royaume, et de braves gens de l'armée, il falloit traiter celle-ci de rebelle, ne l'appeler jamais autrement, la rendre méprisable à ses yeux même, ainsi que le nom de carmagnole qui a commencé trop tard, et n'a pas assez duré (2), y étoit presque parvenu. Ceux des généraux, officiers et soldats qui y ont été entraînés par les circonstances, rentrant en eux-mêmes, n'auroient pas tenu à l'avilissement, ou on auroit convaincu les prisonniers, tout en leur prodiguant tous les secours d'humanité possibles, et même de la générosité. Le Français craint moins l'ennemi que le ridicule ; il falloit l'employer d'une manière froide, qui l'eût rendu plus poignant : on n'auroit pas dû entrer en correspondance avec leurs généraux, leur faire écrire par des aides-de-camp, etc., et ne pas les rendre une puissance, en traitant avec eux comme avec une puissance (3).

On a fait la guerre sur trois proverbes : *on*

(1) Mais on l'a fait. Toute l'Europe a été étonnée en lisant les paroles foudroyantes du manifeste signé Brunswick. (N. de l'Ed.)

(2) C'est que ces carmagnoles faisoient trop danser.

(3) Et surtout en quittant la Champagne. Mais on avoit ses raisons pour cela. (Notes de l'Ed.)

peut perdre les Pays-Bas, les Anglais ne souffriront jamais qu'ils soient à la France; l'Italie est le tombeau des Français; les Français ne sont jamais heureux de l'autre côté du Rhin. Pour vivre en gens d'esprit, ils se sont éloignés de chez eux où ils mouroient de misère, grâce à la déprédation des premiers fous et aux brigandages des premiers scélérats; ils ont dépensé les trésors en argent, mais ils en avoient trouvé en artillerie, munitions, places, plans, mémoires, relations des grands généraux de Louis XIV: et connoissance, moyennant cela, des trois pays où ils ont porté la guerre. Ce ne sont donc pas les républicains qui l'ont faite, ce sont les successeurs d'une monarchie qui étoit la première du monde : c'est par la monarchie et un sceptre de fer porté par cinq personnes, ou un général, que la soi-disante république s'est soutenue. Ces nouveaux Français, d'ailleurs, ont eu le bonheur de faire la guerre offensive; et la défensive, à laquelle on s'est malheureusement borné (1), n'a servi qu'à les aguerrir.

Rome fut prise par Brennus, et l'auroit été par Annibal, s'il avoit fait quelques marches de plus. Rome ne fut victorieuse que hors de son territoire et bien loin de ses frontières; les gens

(1) On ne fait pas toujours ce qu'on veut. (N. de l'Ed.)

d'esprit battus lorsqu'on les a attaqués, recevoient leurs échecs comme des leçons. Corrigés de quelques fautes qu'ils ont faites, ils n'ont que trop cherché à ne plus en faire. Qu'on examine les changemens que les temps ont apportés à la manière de tirer parti de ces gens-là. Leurs chefs savoient bien que l'enthousiasme ne dure jamais long-temps; ils l'ont conservé, tant qu'ils l'ont pu, par leurs hymnes. Dumourier entrant à Mons, se rendit tout de suite à la salle des États pour y chanter religieusement la marseilloise. Quand ils virent que les soldats n'étoient plus leurs dupes, ils leur permirent la criaillerie dans les rangs, et le pillage. Quand ils s'aperçurent qu'enflés de leurs succès ils y prenoient goût, en détestant ou se moquant de la république, mais séulement pour l'estime d'eux-mêmes et de leurs camarades, ils exigèrent le plus grand silence, la plus exacte obéissance et la plus sévère discipline, au moins dans les camps et les batailles.

Bien nourri, ayant à boire tant qu'il vouloit, enivré par la licence, rassuré par l'impunité, le soldat a eu quelquefois des grands avantages; mais il ne les a gardés que par l'ordre qu'on est parvenu enfin à établir. L'argent, distribué à pleines mains par les généraux, fournissoit des espions, tout au moins dans les pays où ils étoient....

Les bienfaits, les encouragemens, les complimens arrivoient au bout de tout cela, et la terreur en étoit le pendant pour tous ceux qui avoient le plus petit tort.

Même avant de l'avoir vu, j'avois dit que Montesquieu avoit eu tort de ne pas dire que c'étoit la terreur qui fait la république, puisqu'elle ne peut exister de nom, que parce qu'elle ne l'est pas de fait; le crime l'a fait naître, le despotisme le plus oriental l'a soutenue. Dieu veuille qu'elle ait de la vertu pendant six mois, et elle sera détruite.

REMARQUES SUR L'ARMÉE AUTRICHIENNE (1).

Je parierois que l'excellence de notre armée n'est pas généralement reconnue : il faut donc le prouver. C'est à l'extinction des préjugés, détruits par notre constitution militaire dont je parlerai ensuite, que nous la devons : raison de plus pour que je dise toujours, guerre aux préjugés. L'armée autrichienne est la seule armée nationale, quoique composée de plusieurs nations. Le roi de Prusse a très-peu de monde de la sienne dans ses troupes, et recrute dans le monde entier. C'est pour cela qu'il nous faudroit plus de soin et de dépense dans l'Empire pour y enrôler (2) et le prévenir.

Le roi de France a des Allemands, des Suisses et des Irlandais ; mais ce sont des mercenaires qu'un

(1) Tirées des *Œuvres mêlées*, tomes I et II. On doit se rappeler que c'est un général autrichien qui parle. On doit lui pardonner quelques exagérations dictées par le patriotisme et le zèle pour les intérêts de son Souverain. Mais que de choses neuves, instructives, profondes même! Les circonstances rendent ces fragmens doublement intéressans.

(2) La constitution de la confédération rhénane en fait des défenses. (Notes de l'Ed.)

rien mécontente, et qui dépendent de l'union du ministère avec les princes de l'Empire, avec les Cantons helvétiques, et des intelligences qu'il faut avoir en Angleterre. Louis XVI ne régnoit que sur des Français. François II règne sur vingt peuples différens, depuis le golfe de Venise jusqu'à la Manche, et bientôt, j'espère, de la Mer noire jusqu'au Rhin (1). La fidélité, la bravoure et l'enthousiasme des Poméraniens et des Brandebourgeois, ont opéré des prodiges pendant la guerre de sept ans; mais cette dernière partie étoit personnelle à Frédéric-le-Grand. La manière de tirer parti de cent mille étrangers qu'il avoit dans son armée, parmi lesquels il se trouvoit toujours trente mille Français, tenoit encore au génie de ce prince général-soldat. Tous les Français se ressemblent, à peu de chose près, depuis l'Escaut jusqu'aux Pyrénées; ils portent au moins le même nom, et il n'y a pas assez de caractère distinctif d'une province à l'autre, pour y exciter autrement l'émulation. D'ailleurs, comme il n'y a pas de cantons pour les régimens, le soldat-gascon, de garnison à *Condé*, y est tout aussi étranger que s'il étoit à *Prague* ou à *Berlin;* ce qui fait que l'armée

(1) Et de là jusqu'à l'Atlantique, ce n'est plus qu'un pas.
(N. de l'Ed.)

française n'est pas nationale (1). Soixante mille croates qui ne désertent jamais, sobres, obéissans, faciles à conduire, infatigables et aussi beaux qu'excellens, font l'honneur et la sûreté de l'armée. Il y a sous ce nom, qu'on donne mal à propos à plusieurs nations, des nuances de caractère dont on peut tirer le plus grand p rti : il est également tourné au bien. Les Lycaniens, les Oguliens, les Sluyniens, les Warasdins, les Creutzers, les Saint-George, les Broders, les Carlstæders, les Gradiscaners, les Peterwaradins, les Bannatistes, les Illyriens, les Séculiens, les Esclavons, les Walaqnes, ont, avec des esprits différens, les grandes qualités que j'ai citées plus haut. Soixante mille Hongrois, pleins de valeur et d'intelligence, en font une autre partie bien considérable. Dix-sept mille Wallons (2) qui joignent l'honneur des Français et leur gaîté dans le plus grand feu, à la patience des Allemands, ont toujours rendu les plus grands services; et la milice qu'il seroit très-raisonnable d'y introduire, sans être le moins du monde à charge au pays, pourroit être portée à trente mille. Six mille Italiens,

(1) Afin de passer pour nationale, une armée doit donc être un ambigu à l'autrichienne?

(2) Ils sont Français. (Notes de l'Ed.)

ambitieux et vifs, sont excellens à employer (1), et ne valent rien, à la vérité, lorsqu'ils sont mal commandés : j'ai été bien content des miens au siége de *Belgrade*. Des milices du Tyrol et du Bregentz, si l'on veut, peuvent être employées bien utilement (2). Vingt mille Polonais Galliciens qui sont répartis dans les régimens allemands, sont excellens. Quand le pays sera encore plus accoutumé à nous (3), il sera peut-être encore mieux, pour l'esprit du corps, d'en faire des régimens nationaux. Il n'y a rien de meilleur en Allemagne que la petite partie que la maison d'Autriche possède en Souabe (4). Les Bohèmes et les Moraviens, qui font le plus grand fonds de l'armée, sont solides et admirables pour des réserves, parfaits manœuvriers et inbattables s'ils sont bien disciplinés et menés par d'habiles et braves officiers d'état-major. Les pays héréditaires, qui ne passoient pas pour être si militaires, le deviennent tous les jours. On a vu au milieu de la guerre, *Vienne* même fournir un régiment qui a fait des merveilles

(1) Les bulletins de l'armée d'Espagne n'en laissent plus aucun doute.

(2) Tant pis; ils sont devenus Bavarois confédérés.

(3) A moins qu'il n'y ait bientôt du changement.

(4) C'est bien dommage ! (Notes de l'Ed.)

partout. Nous ne faisons pas mal, malgré cela, de glaner un peu sur les autres nations, pour ménager nos cultivateurs et nos manufacturiers. Les Français ressemblent beaucoup aux Turcs, en furie générale, en valeur personnelle, en désordre et en découragement : il n'y a cependant point de pays où il y ait plus de point d'honneur et d'esprit. Les Anglais sont plus acharnés ; mais ils sont braves sans être soldats, et chevaliers, sans être officiers : c'est-à-dire que le service et la discipline ne se verront jamais chez eux. Les Allemands restent dans le plus grand feu de pied ferme, sans la moindre difficulté : je n'en ai jamais vu malfaire que lorsqu'un régiment étoit mal tenu, mal discipliné et mal exercé : ceux qui ont les trois avantages opposés à ces défauts, sont, à mon avis, la plus grande perfection du mécanisme qui répare le manque d'élan : les roues en sont admirables ; mais cependant si plusieurs cordes manquent à la fois, je ne réponds de rien. Les Russes sont des murailles, m'ont dit les Prussiens ; mais les murs ne marchent pas : ils n'étoient pas assez instruits pour une guerre européenne ; on les tuoit, mais on ne les battoit pas. En les attaquant en marche, les tournant autrefois et envoyant souvent de l'artillerie avec la cavalerie, où ils ne s'y seroient pas attendus, on les auroit

battus peut-être; mais cela ne peut plus arriver depuis le règne de *Catherine-le-Grand;* car l'enthousiasme pour elle, les rend sûrs de vaincre partout. Voir les Turcs courir à eux, croiser la baïonnette, leur sabre, l'enfoncer dans leur sein, escalader leurs murs, a été, pendant deux guerres, l'affaire de quelques minutes.

Les Espagnols sont morts à *Rocroy;* les Hollandais à *Malplaquet;* les Suédois ont paru, disparu et reparu; mais ils vont encore disparoître. Les vrais enfans de Mars se trouvoient toujours dans les rangs des *Gustave-Adolphe,* des *Charles XII, Henri IV, Frédéric,* et ceux qu'animeroient les discours et l'exemple d'un grand roi.

Bientôt l'éducation rendra toutes les nations si égales, qu'on ne connoîtra plus personne. Un jeune homme élevé à *Pétersbourg, Stockholm, Bude,* ou *Milan,* ou *la Haye,* par des maîtres français qui sont répandus partout, ressemble à celui qui est né à Paris. Le spectacle qui s'établit à présent dans les pays les plus éloignés de la capitale des théâtres, rend encore le maintien, la tournure, le ton et la langue plus universels. *Berlin* avoit la même gloire par rapport aux armes, que *Versailles* pour la grâce. Bientôt on ne connoîtra plus les armées, presque

toutes veulent devenir celles de *Frédéric*. Si l'on a des corps de nation assez considérables pour se donner la peine d'y en entretenir l'esprit, je le conseille ; si l'on n'en a pas assez, il faut que les étrangers prennent celui du service où ils sont. Qu'on ne distingue ni Turcs, ni Français, ni Polonais, ni Allemands dans les rangs autrichiens, que tout soit soumis au même traitement, et qu'il n'y ait qu'un seul esprit vivifiant, qui de son souffle anime ce qui n'est sans cela que *rudis, indigestaque moles*. J'ai peut-être déjà cité ce latin-là; mais c'est que rien n'exprime mieux une mauvaise armée.

La vente des emplois militaires n'est pas dans notre constitution ; mais pour l'avoir permise pendant quelque temps, on s'en est bien trouvé pour établir le travail infatigable de l'intérieur d'un régiment. N'ai-je pourtant pas vu tout le monde s'élever contre cela ? On a donc bien du plaisir à trouver tout mauvais ? Quelle cruauté ! disoit-on. Les blessures, le service ne sont donc plus des titres ? C'est le riche, le jeune qui l'emporte sur le pauvre et sur l'ancien.

Mais c'est que ce n'est pas cela du tout. La vente qu'on permet quelquefois dans une mo-

narchie, où l'état militaire a une aussi bonne constitution que la nôtre, est un moyen de récompense et de repos. Un officier de fortune, par sa valeur, a mérité à quarante-cinq ans une compagnie: il ne peut guère se flatter de commander l'armée, ni même un régiment. C'est un grand avantage pour lui de se retirer du service avec un capital de mille louis, un caractère d'officier d'état-major et l'indépendance.

Quand on dit que tout va mal, c'est pour qu'on croie que si on laissoit faire celui qui crie, tout iroit mieux. J'ai la bonhomie de chérir le réglement, l'exercice et l'usage de l'armée où je sers. La vente qu'on a interrompue, parce qu'on en a abusé, est un moyen de se débarrasser de tous les mauvais officiers, qui ont trop bien servi pour qu'on les casse, et trop mal pour qu'on les avance. Je compte parmi ceux-là ceux qui n'ont pas assez de bonne volonté à la guerre, et assez de talent à la paix; ce sont presque toujours les mêmes. Autrefois, il y avoit encore de ces vieux, brillant un jour de bataille, mais qui se moquoient moyennant cela du petit détail de leur troupe; mais heureusement (1) il n'y a plus tant de ces teneurs de mauvais propos. Ainsi l'on

(1) Dites plutôt malheureusement. (N. de l'Ed.)

peut croire à tout hasard que celui qui ne veut pas obéir, qui ne veut pas s'instruire, et qui n'aime pas son métier pendant la paix, fera fort mal dans tous les temps.

S'il y a de ceux-ci parmi les acheteurs, parce qu'il est très-possible de se tromper dans le choix; s'ils n'ont pas fait la guerre, il n'y a aucune grâce à leur faire. On peut très-bien leur faire prendre leur démission; et, au lieu d'avoir privé les plus anciens d'un emploi qu'ils n'auroient peut-être pas eu de long-temps, si celui qui l'occupoit ne l'avait pas vendu, ils l'ont au bout de deux ou trois ans qu'on a reconnu l'inhabilité et l'incorrigibilité d'un jeune homme qui est entré au service.

Et puis, quelle économie pour la caisse des Invalides! Il est tout simple, d'ailleurs, que ce ne sera pas celui qui est près d'y aller, ou près de mourir, ce qui est à peu près la même chose, à qui l'on permettra de vendre. Il est très-aisé de décrier un service. On vend tout, dit-on; ne diroit-on pas que c'est la cour qui vend les gouvernemens, les régimens, les emplois des officiers morts? Il seroit beau de voir des officiers qui se sont distingués dans une action, acheter les places de leurs supérieurs tués à leurs côtés. « C'est une foire que l'armée, dit on; une bou-

» tique..... » Quel propos ! C'est de temps en temps, comme j'ai dit plus haut, d'un homme dont la conduite est équivoque, l'honneur médiocre, et la maladresse connue dont il s'agit, et dont on se défait sans le rendre malheureux.

Les *Harum-Bacha* se trouvent quelquefois chez nous au commencement d'une guerre, où l'on fait de nouvelles levées. Quel nom! bon Dieu! dira-t-on ; leur figure est encore plus terrible : ce sont des voleurs. Cela est vrai; mais il y a voleurs et voleurs. Ce ne sont point des larrons à petit bruit, des fripons domestiques; ce sont des gens toujours en guerre, et qui, par trop de logique, se croient les mêmes droits sur terre que les corsaires sur mer, où ils sont en partage avec les plus honnêtes gens du monde. Ces *Harum-Lacha* se battent, toute l'année, avec les voyageurs dans le Bannat, et nos troupes qui, de temps en temps, veulent en vain les déloger de leurs cavernes dans les montagnes.

Nous y ajoutons ordinairement des Arnautes, ou Turcs grecs, ou Albanais, ou Montenegrins, ou Bulgares, ou émigrés de la Servie, qui, avec leur mine aussi noire que leurs moustaches et leurs habits, et leur armement de pistolets et de

poignards à la ceinture, inspirent une sorte de terreur. Ils font plus d'effet que n'en faisoient jadis les Pandours sur les Français; et ceux-ci, qui, habillés à peu près comme notre infanterie, sont un peu trop civilisés, sont des petits-maîtres en comparaison de ceux-là. Sans être aussi diables qu'ils sont noirs, excepté vis-à-vis de l'ennemi, ils n'ont de dureté que ce qu'il en faut pour être distingués des Chrétiens un peu trop polis à la guerre depuis quelque temps. Leurs armes turques, ou italiennes de *Lazarino Cominazzo*, sont excellentes; et leurs usages orientaux sont excellens, à plusieurs égards: on a de la peine à s'y fier, parce que leur air et leur réputation inspirent peu de confiance. Mais il y a des vertus aux extrémités de l'Europe, même parmi les scélérats. Ils exercent l'hospitalité, et ont une sorte de fidélité; de manière qu'en se recommandant à l'une et à l'autre, les mêmes gens qu'ils assassineroient en chemin, trouveroient asile chez eux si, par hasard, le sort les y jetoit.

Les *chevaux-légers* sont appelés ainsi mal à propos, à ce qu'il me semble. Je ne sais pas trop ce que cela veut dire. J'en ai vu naître à la fois dans trois armées. Le nom n'en étoit connu

autrefois qu'à *Versailles*, dans les antichambres. Tout doit être chevau-léger, sans en faire un corps à part. Il n'y a pas de nuance de légèreté que je ne souhaite à toute la cavalerie en général.

Les *dragons* sont trop, ou trop peu. Si la question sur la pesanteur de la cavalerie est une fois bien décidée, il me semble qu'on pourra se passer ou d'eux ou des cuirassiers. En gros, les dragons résisteront très-bien à la cavalerie; et en détail, ils lui feront le plus grand tort, puisque, d'homme à homme, celui qui est le plus pesamment armé et monté, n'a pas beau jeu. Sauroit-on me dire pourquoi les dragons ne sont plus employés à pied (1)?

Les *hussards*, qui ne sont pas les nôtres, sont des masques, et n'ont jamais la tournure leste et audacieuse de ceux de nos armées. On avoit cru bien long-temps qu'il n'y avoit rien à changer à leur manière de monter à cheval. Le Hongrois y est né, disoit-on; et cependant il se servoit mal de ses étriers et de ses éperons. Les premiers, par où nos hussards passoient le pied tout à fait, les exposoient au danger d'être traînés par leurs

(1) Dans la cour des Tuileries, M. le prince de Ligne pourrait les voir manœuvrer à son désir. (N. de l'Ed.)

chevaux à chaque culbute qu'ils faisoient ; et les autres, qu'ils avoient toujours dans le ventre du cheval, les empêchoient d'être serrés dans leurs escadrons où l'on voyoit toujours un remuement considérable par cette raison-là. Si ces étriers étoient moins courts, on éviteroit ces deux inconvéniens, auxquels je trouve cette raison-ci : le voisinage des Turcs, et une grande conformité d'usage, surtout autrefois. Depuis, on n'a pas réfléchi que ceux-là peuvent être assez commodément sur leurs caparaçons, parce qu'ils n'ont rien qui les lie et les gêne, au lieu que rien n'est plus serré que les culottes des Hongrois. Les Turcs ont des étriers faits exprès pour des gens qui sont en pantoufles, et d'où les pieds sortent nécessairement, s'ils tombent. Je crois qu'à présent qu'il n'y a rien à ajouter à la bonté de cette troupe, qui est la plus belle et la plus brillante du monde, on n'en sauroit trop avoir dans nos armées. On a bien fait de se tenir dans un juste milieu : point trop, ni trop peu de propreté, trop, ni trop peu d'exercice, trop, ou trop peu d'instruction. Il n'y faut pas de ces petites écoles serviles qui assujettissent trop des gens qui doivent faire usage de leur esprit ; car ils sont souvent abandonnés à eux-mêmes. Un lieutenant de hussards est un général ; il vaut mieux qu'il manque un tour à gauche, qu'une visite de ses

postes. Il faut qu'on lui apprenne tout le mal que peut lui faire l'ennemi ; mais ce qui peut lui inspirer de la confiance, c'est qu'il n'y a que nous qui ayions de vrais hussards. Les autres n'ont pas l'instinct militaire, l'esprit et le courage des avant-postes comme les nôtres : ce sont des espèces de dragons qui n'ont pas cet esprit de corps, et ne peuvent pas avoir celui de nation qu'ont supérieurement les Hongrois, sensibles à l'honneur, et portés à une jactance qui fait souvent du bien à la guerre. C'est la seule troupe à laquelle, par cette raison, je ne voudrois jamais voir d'officier étranger : d'ailleurs, la langue y est trop nécessaire, et trop difficile pour les Allemands qui, outre cela, ont le malheur d'être détestés par le fantassin hongrois, de même que par le hussard.

Les *oulans* sont excellens ; on ne sait peut-être pas en Europe, c'est-à-dire dans ce centre qui, à force d'être civilisé, est plus barbare que la Barbarie, ce que vaut cette belle et brave troupe. Je conviens, qu'un peu trop abandonnée à elle-même, elle ne vaut pas grand'chose dans les confédérations et les insurrections polonaises ; mais pour peu qu'on en prenne soin, elle est rapide et vigilante, et peut-être plus habile à la pour-

suite, grâce à leurs lances et leurs banderoles qui en imposent aux hommes et aux chevaux, que les hussards. Le pied de notre service est si bon, que toutes les nations étrangères qui y servent, sans rien perdre de leur caractère et de leur énergie, si quelquefois ce caractère en est frappé, y prennent une teinte de mérite de plus; c'est ainsi que les soldats de l'Empire et les Français valent beaucoup mieux chez nous que chez eux (1), ainsi que je crois l'avoir dit. De même nos oulans, qui ont trop d'intelligence pour ne pas se plier aisément à ce qu'on exige d'eux, pour la tenue et la discipline, battroient toutes les troupes légères, et même la grosse cavalerie de toutes les autres armées, surtout si, commandés par des officiers, des grands seigneurs de Gallicie, ils sont en corps, et point attachés à des régimens allemands en division, ainsi qu'on a fait pendant quelque temps. Il me semble que les oulans devroient être aux hussards, ce que les hussards sont aux chevaux-légers, ceux-ci aux dragons, ceux-ci aux cuirassiers, et les cuirassiers aux carabiniers; et à cause de cela je voudrois qu'ils fussent chez nous, ce que sont

(1) Ceci peut avoir été vrai il y a cinquante ans, sous le règne des Pompadour et des Du Barry. Aujourd'hui le prince de Ligne pense et parle bien autrement des vainqueurs de l'Autriche. (N. de l'Ed.)

les meilleurs *spahis* chez les Turcs, bien débandés, éparpillés, caracolant, incommodes, passant partout, et fondant comme une grêle, un orage, un essaim de guêpes, une nuée de sauterelles.

Je crois qu'il ne faudroit pas se donner la peine de les mettre sur plusieurs rangs, et qu'un seul suffiroit; ce front très-large de taffetas, en petits drapeaux, feroit un bel effet pour les amis et les ennemis (1).

Les *croates*, cette troupe si précieuse à nos armées, y étoient autrefois beaucoup trop exposés; on est revenu de croire qu'il valoit mieux perdre cinq cents croates qu'une pièce de canon, et on leur rend plus de justice que jamais. Leur manière trop libre de combattre qu'ils avoient autrefois, étoit sujette à beaucoup d'inconvéniens, mais ne seroit pas, ce me semble, tout à fait à bannir. Je les voyois au commencement de la guerre de sept ans, se lever, prendre leurs fusils, donner l'alarme au camp ennemi, livrer vingt petites batailles pour une, dont ils ne prenoient à la vérité qu'autant qu'ils en vouloient

(1) Ceci m'a l'air d'une plaisanterie, pour ne rien dire de pis. (N. de l'Ed.)

bien. Ils ne finissoient point la guerre par ces procédés là, mais ils la rendoient bien pénible aux Prussiens. On avoit cru bien mal à propos qu'ils n'étoient point propres à combattre en ligne ; et on est revenu de ce préjugé, ainsi que de presque tous les autres à notre service, où il y en a moins que dans tous ceux du monde. Il y a une autre manière encore, à laquelle je voudrois qu'on les mît ; leur fonction d'artilleurs se remplissoit très-bien, et a été suspendue mal à propos ; je voudrois qu'on les exerçât à faire de grandes routes en croupe derrière la cavalerie, dont plusieurs régimens auroient des selles à cet usage : c'est une façon d'étonner l'ennemi et un moyen très-aisé à employer pour le surprendre et enlever des magasins et des postes, des ponts et des passages, etc. Je ne puis concevoir ce qui a dégoûté de cela ; c'est encore quelque préjugé qui s'est introduit, sans qu'on sache pourquoi ; et il y a bien long-temps qu'on ne s'en est servi.

J'en reviens (1) aux pères de nos hussards, un peu noirs et malpropres, et ne sachant ni lire ni écrire. Officiers et soldats racontoient à

(1) Ce qui suit est tiré de la *Préface* à la traduction de l'*Instruction du roi de Prusse* adressée à ses troupes légères, *Œuvres Militaires*, tome VII. (N. de l'Ed.)

leurs enfans tous les tours qu'ils avoient joués à l'ennemi ; voyez les recrues, arrivés du jour à nos avant-postes, ils patrouilleront, reconnoîtront, escarmoucheront naturellement, comme un chien d'Espagne arrêtera une compagnie de perdrix, la première fois qu'on le mènera à la chasse.

Les croates, en chiens de limier, détournent l'ennemi, comme les autres détournent un cerf ou un sanglier ; ils font plusieurs fois le tour de l'enceinte, pour voir s'il n'y a pas de Prussien qui ait passé la route.

Un jour allant visiter mes piquets dans un bois, une demi-heure avant le jour, j'en entends un près de moi faire sa décharge : je demande sur qui, et voilà mes Lycaniens le nez à terre, pour voir s'il y a quelque empreinte de souliers carrés dans l'herbe, fraîche encore de rosée, ou plus loin, dans le sable d'un petit sentier.

J'ai vu les Zaporogues, ayant à la vérité très-peu à changer à leur costume, se faire passer pour des cosaques, et brûler, près de notre camp, les grandes herbes des steps sur nos derrières. J'ai vu faire front contraire, pour attirer les curieux aux avant-postes ; j'ai vu des ruses communes à toutes les nations.

Qu'on donne un fusil à un Français, il gagnera

un bois ou une maison pour tirer son coup, sans y être exercé : une pelle à un Russe ; bientôt il se mettra à couvert, et travaillera comme une taupe.

Les croates veillent comme les grues, dont une fait toujours sentinelle ; ils ne dorment que leur fusil entre les jambes, et ne sont jamais surpris.

J'ai été reconnoître un jour, de l'autre côté de la *Save*. Les émigrés de la Servie, nos arnautes, les déserteurs albanais, les harumbacha, tout ce qui portoit le nom de *mihalowicz*, avec un soin caressant pour moi qu'ils aimoient, parce qu'ils savoient que je les protégeois, se jetèrent naturellement dans des broussailles pour me couvrir, battoient tous les buissons, gagnoient la tête d'un défilé, occupoient le gué de la petite rivière de la Kulabra, assuroient ma retraite en cas de besoin, et me côtoyoient sans me le dire.....

Que la prudence dirige vos moindres démarches ; vous devez vous exposer pour en sauver d'autres plus essentielles de l'armée. Il vaut certainement mieux que vous perdiez six hommes que si, faute de cela, on perdoit six bataillons ; mais malgré cela, qu'on ne vous expose pas trop légèrement. Sacrifiez-vous s'il le faut, cela est tout simple, pour un grand intérêt ; mais

malheur à celui qui vous réduit à cette triste et dure extrémité.

Cent mille hommes dépendent de vous, et vingt-quatre millions d'hommes dépendent de ces cent mille.

Quel avantage n'avons-nous pas sur les Prussiens ? Nos croates ne désertent jamais ; les bataillons francs de l'ennemi désertent toujours, sont mal tenus, mal nourris, mal vêtus, mal payés, mal disciplinés.

Nous entendons leur langue, et l'ennemi n'entend pas celle de nos hussards et croates, s'il y a des prisonniers qu'il veut questionner.

Nos hongrois font dans leur jeune âge la guerre à leurs chevaux presque sauvages, aux loups qui en veulent à leurs troupeaux, et à la rigueur des hivers ; nos jeunes croates aux Turcs des frontières et aux voleurs des montagnes.

Le roi (de Prusse) peut donner de l'honneur et de l'esprit à ses troupes légères ; mais les nôtres ont l'un et l'autre sans s'en douter, et cette valeur de tempérament et d'insouciance, dont je fais plus de cas que de celle qui est raisonnée, et par conséquent plus sujette à caution.

FANTAISIES MILITAIRES,

Tirées des *Œuvres militaires*, tomes I et II.

Aux Commençans.

Fussiez-vous du sang des héros, fussiez-vous du sang des dieux, si la gloire ne vous enflamme pas continuellement, ne vous rangez pas sous ses étendards; ne dites point que vous avez du goût pour notre état; embrassez-en un autre, si cette expression froide vous suffit. Prenez-y garde; vous faites votre service sans reproche peut-être; vous savez même quelque chose des principes : vous êtes des artisans, vous irez à un certain point; mais vous n'êtes point des artistes. Aimez ce métier au-dessus des autres, aimez-le jusqu'à la passion : oui, passion est le mot. Si vous ne rêvez pas militaire, si vous ne dévorez pas les livres et les plans de guerre, si vous ne baisez pas les pas des vieux soldats, si vous ne pleurez pas au récit de leurs combats, si vous ne mourez pas du désir d'en voir, et de honte de n'en pas avoir vu, quoique ce ne soit pas votre faute, quittez vite un habit que vous

déshonorez. Si l'exercice même d'un seul bataillon ne vous transporte pas, si vous ne sentez pas la volonté de vous trouver partout, si vous y êtes distrait, si vous ne tremblez pas que la pluie n'empêche votre régiment de manœuvrer; donnez-y votre place à un jeune homme tel que je le veux : c'est celui qui sera fou de l'art des *Maurices*, et qui sera persuadé qu'il faut faire trois fois plus que son devoir, pour le faire passablement. Malheur aux gens tièdes! Rentrez au sein de vos familles ; ce n'étoit pas la peine de vous arracher à une mère ou à une maîtresse. Qu'ils grossissent le nombre des inutiles ; et si la nature s'est méprise en les faisant naître dans une alcove dorée, au lieu de la cabane qui n'est souvent pas faite pour celui qui y vient au monde; que leur foule importune qu'on a peine à percer, n'empêche pas les vieux militaires de montrer à leur souverain leurs honorables cicatrices.

Enfin, que l'enthousiasme monte vos têtes, que l'honneur électrise vos cœurs, que le feu de la victoire brille dans vos yeux ! qu'en arborant les marques insignes de la gloire, nos ames soient exaltées! et qu'on me pardonne si la mienne, qui l'est peut-être trop dans ce moment, m'entraîne malgré moi à un peu de déclamation.

Des Exclusifs.

On s'est tué à écrire, lire, disserter, exercer sur l'ordre mince et l'ordre profond. On dit : les anciens étoient pour celui-ci. Je le crois bien ; ils n'avoient pas d'artillerie : d'ailleurs, les gens qui n'ont qu'un principe, ressemblent à ceux qui n'ont qu'une affaire, ils sont insupportables. L'exclusion est aussi dangereuse à la guerre que dans le commerce ; elle y altère l'industrie et nous prive, dans la science que nous cultivons, des momens précieux que la fortune peut nous offrir.

Je plaindrois le général qui, à présent, voudroit faire du Romain ou du Carthaginois dans une bataille. Il y a des auteurs qui ont eu la bonté d'appeler l'ordre mince, l'ordre prussien, comme si *Frédéric II* avoit été le premier à se mettre sur trois rangs, et comme s'il n'avoit jamais fait de colonne de sa vie : il savoit quand il en falloit faire, et combattre même ainsi, s'il n'avoit pas le temps ou la sûreté nécessaire pour les déployer.

L'ordre appelé *prussien* mal à propos par les partisans de l'ordre mince, a fait appeler de même le profond, l'ordre français : ce n'est pas un compliment à se faire.....

La peur forme les colonnes et c'est le courage qui les déploye. J'ai entendu dire que celle de

Fontenoi ne se fit que parce que les deux ailes cherchoient à décliner le feu des batteries qui y étoient opposées : le centre se trouva une tête, et les généraux perdirent la leur. Il n'y a point d'affaires où je n'aie vu cent colonnes que je tâchois de déformer à coups de plat d'épée, et mes caporaux à coups de bâton. Il est sûr que les premiers rangs se croient plus forts, étant soutenus, et que les derniers se croient plus sûrs ayant tant de chefs de file qu'ils s'imaginent être des parapets : delà je conclus que si j'étois Français, je l'appellerois plutôt l'*ordre turc*, puisqu'il est celui de la peur et de la confusion.

Qui est-ce qui croit à l'impulsion à présent ? Les soldats se grimperont-ils sur les talons et sur les épaules pour enfoncer plus sûrement un bataillon ? Et qu'arriveroit-il encore quand il seroit enfoncé ? Il s'ouvriroit, donneroit passage aux *colonnistes*, les passeroit par les armes, se refermeroit, et prendroit tout ce qui seroit échappé à son feu ; car les véritables ne veulent point se servir du leur, et recommandent bien de ne jamais déployer.

J'ai demandé à ces calculateurs le temps qu'ils mettoient à parcourir l'espace jusqu'à l'ennemi. Tels efforts que nous fassions, et que les amateurs des fifres et des tambours aient jamais pu faire, on ne peut marcher que cent pas dans une mi-

nute; mais on n'en marchera pas deux cents dans deux, encore moins trois cents dans quatre. Je les leur accorde, et c'est beaucoup. Or, dans quatre minutes nous faisons seize décharges, à compter moitié moins qu'à l'exercice, où avec nos fusils, nous allons jusqu'à huit. Deux bataillons en colonnes auroient donc essuyé trente-deux mille balles de deux bataillons qui tireroient dessus comme au blanc. Si, pour ne pas plaire aux colonnistes, le général ennemi prend une position un peu élevée, en glacis par exemple, dont le feu est si meurtrier, je les plains bien davantage; ils monteront bien plus lentement que des bataillons en front de bandière. Huit ou dix minutes, au lieu de quatre, et point de coups perdus : les dernières colonnes destinées à soutenir les premières, seroient bientôt dégoûtées de cet amphithéâtre de morts.

Je condamne les extrêmes. Point de ces boyaux trop longs, de ces cordes flottantes qui ne présentent plus qu'un corps sec et décharné. Si j'avois vu plus de huit bataillons entrer dans le feu à la fois, je ne parlerois pas tant pour cet ordre-ci. Qu'on les double, qu'on les triple, qu'on les quadruple, comment résister alors à des attaques réitérées de divisions les unes derrière les autres? Mais certainement trois rangs, ou plutôt deux rangs qui tirent et qui marchent,

remplacés par d'autres qui le sont par d'autres encore, doivent percer, pénétrer, tuer et emporter partout.

De la Cavalerie.

On a substitué la quantité à la qualité. Au lieu des gentilshommes, difficiles à discipliner, et que le nom de maître ne désignoit que trop, on recrute comme pour l'infanterie. Je voudrois qu'on relevât l'existence de la cavalerie en hommes et en chevaux. Ne vaudroit-il pas cent fois mieux n'avoir que vingt mille hommes montés sur des chevaux excellens, que d'en avoir cinquante mille qu'une marche, un détachement, un fourrage mettent presque hors de service? Qu'on donne trente ducats, s'il le faut, pour un cheval tartare ou moldave. Voilà ce que je préfère à tous ces greniers à foin que nous amènent ces Juifs d'Allemagne et de Danemarck.

Comme tout dépend de la manœuvre et de sa durée, il est clair que six escadrons, montés comme des officiers, abîmeront ceux qui ne le sont pas de même, fussent-ils cinquante. Leur supériorité en nombre ne fera rien, que de leur faire perdre plus de prisonniers.

On a un sabre, et des préjugés sur le sabre qui me feroient presque désirer le retour des lances. Le cheval occupe sept pieds et demi de

long; le cavalier est par conséquent à sept pieds et demi aussi du cavalier ennemi. Le sabre le plus long, ajouté au bras le plus long, ne fait guère plus de cinq pieds. Je suppose qu'en se levant sur les étriers, chaque cavalier, l'un vis-à-vis de l'autre, gagne un pied et un quart; leur sabre ne peut presque pas se croiser. On en a des égratignures au poignet. Cela vaut-il la peine de disserter comment doit se donner ce coup de sabre qui n'existe pas?

Les Espagnols pointent, dit-on; les Autrichiens hachent; les Français appuyent; les Prussiens blessent; les Turcs taillent: les uns tuent; les autres mettent hors de combat.

Erreur que tout cela. Pourquoi parler de ce qui n'arrive jamais? A-t-on vu ces charges imaginaires de cavalerie battre de front l'ennemi? A-t-on vu l'ennemi se retirer en gardant de l'ensemble et sans pouvoir jamais être entamé?

C'est par la même raison qu'on a toujours mal raisonné aussi sur le choc. Ne s'imagine-t-on pas des culbutes entières d'escadrons? Ne voit-on pas partir une troupe au galop pour en renverser une autre? et ne regarde-t-on pas la supériorité de l'impulsion comme une chose irrésistible? On a toujours entendu dire qu'il falloit mettre la cavalerie sur trois rangs, parce que le troisième pressoit les deux autres; comme si les che-

vaux s'avançoient sur les talons les uns des autres; comme si, dans cette attitude, ils pouvoient avoir de la force, et résister eux-mêmes, s'ils étoient prévenus dans le choc.

Les mulets du prince *Eugène*, dont parle le roi de Prusse dans ses réflexions sur la guerre, pourroient raisonner ainsi; mais il est singulier que ce soient des généraux de ce temps-là qui aient eu des yeux, et qui n'aient pas vu.

Pour moi, qui ne le suis que de ce temps-ci, je n'ai pas vu de combat de cavalerie contre cavalerie de bonne foi; parce qu'apparemment personne n'en avoit envie: car je sais bien qu'on peut s'entamer quand on le veut bien. J'ai vu des troupes s'arrêter comme à l'exercice, ce qui peut très-bien venir de l'habitude qu'elles y prennent, puis se longer parallèlement pendant une ou deux minutes, et se quitter ensuite pour toujours. C'est pour cela que, pour bien tirer parti de sa cavalerie, mon avis est de l'employer plutôt contre l'infanterie.

Qu'est-ce encore que le poids de la cavalerie? Fut-elle montée sur des dromadaires et bardée de lames d'acier, vingt hussards qui tomberont dans le flanc de cinq cents de ces tristes et lourds cavaliers, s'amuseroient à merveille à leurs dépens. C'est des mouvemens que dépend le succès des combats; c'est de la célérité et de

la régularité des changemens de front, des formations de flanc, d'une aile qu'on refuse en avançant l'autre : et c'est de la perfection de tout cela que l'on doit attendre la défaite du corps de cavalerie ennemie. Tout ce qui est pesant en hommes et en chevaux est inutile. Qu'on décore nos arsenaux de toutes les cuirasses et casques de la cavalerie, et qu'on ne prenne que des hommes de cinq pieds trois pouces tout au plus. Que les chevaux en aient quelques-uns de plus que les hussards.

Comment peut-on charger ces malheureux de tant de fer, qui ne fait que les gêner? Celui de derrière n'est fait que pour conserver des misérables qui tournent le dos, et qui ne valent pas la peine de l'être. Celui de devant ne doit pas servir à grand'chose, si le général qui les mène a assez d'intelligence pour ne les exposer aux coups que lorsqu'ils seront prêts à en donner; d'ailleurs, tout cela, les croix sur le chapeau, et ces bottes immenses et trop bien cirées, les font prendre et achever dès qu'ils sont démontés. Le poids des selles est encore une cruelle chose. Qu'on choisisse entre la selle anglaise et cosaque, ou plutôt que des deux on en compose une, plus légère encore, s'il se peut, qui ne se gâte pas, si le cheval se roule par terre.

De la Tactique.

La ligne oblique est une chose excellente ; il ne faut pourtant pas en avoir la tête tournée : il n'y a rien de si aisé que d'en abuser ; avec la volonté de prendre ainsi tout le monde en flanc, on peut très-aisément le prêter soi-même. Et d'ailleurs, il faut être bien bon pour laisser porter sur une aile plus de troupes qu'on en a soi-même ; on en fait autant, et on finit comme on a commencé, à être encore en ligne parallèle. Du reste, où trouve-t-on des plaines pour faire de ces contredanses-là ? Il faudroit celles de *Ketschkemet :* on pourroit y faire des obliques de cent bataillons, et puis, tous les changemens que je viens de dire, arriveroient nécessairement, et iroient même insensiblement jusqu'à des changemens de front. Qu'on ne se donne pas tant de peine non plus pour la formation des obliques ; une file qu'on fait sortir des rangs, et qu'on place comme on veut, le long de son épe[illegible]peut donner l'alignement de six mille hommes. Si l'on prétend assurer davantage le degré d'obliquité, une demi-compagnie qu'on aligne, suffit pour l'alignement d'une armée entière. Que tout le reste coure à cette ligne, et au lieu de faire tant de points de vue ambulans, incertains, qui dépendent d'une mouche qui

pique le cheval de ces aides-de-camp dont on parloit tant en France, que les généraux et les officiers d'état-major menacent, en courant à bride abattue, tous les bouts des pieds qui passent la ligne; leurs chevaux s'y accoutumeront, et elle sera bientôt au cordeau.

Il n'y a pas un seul de nos modernes écrivains qui, pour tel sentiment qu'il ait, ne cite les anciens. Les *colonnistes* ont vu partout des colonnes; les *obliqueurs* parlent sans cesse de *Leuctres* et de *Mantinée :* quand on a coulé à fond les Grecs, on passe aux Romains. Quel fond peut-on faire sur des relations de temps si reculés et presque fabuleux? On défigure de nos jours la colonne *de Fontenoy*, ou plutôt, on donne une figure à ce qui n'en avoit pas. On appelle bataillon carré, ce que je vis former, ou plutôt déformer, d'infanterie à *Colin;* ainsi du reste. On a vu des mines chez ces vieux prédécesseurs, c'est tout dire; imagination pure que tout cela. Je ne crois et ne vois de vrai, que l'orsqu'on réduit, ainsi qu'on doit toujours faire, une bataille en affaire de poste; on se porte au plus vite en masses sur le point nécessaire à emporter, et on y développe les deux ou trois bataillons qui en sont tout au plus la largeur, sur une aile, si l'on peut, en refusant une des siennes. Quand le feu commence, il

est difficile de chercher le brin d'herbe et la pierre, et quand même on les auroit trouvés, le canon de l'ennemi dérange furieusement les rayons visuels. Adieu la géométrie des yeux; heureux encore quand le reste des sens ne se trouve pas intercepté! La fumée et la direction des batteries peut seule annoncer qu'il faut y marcher; voilà un point de vue, lorsqu'on n'y voit goutte, et les banderoles augustes de l'honneur se découvrent toujours assez pour qu'on y porte son centre. On pourroit, à cette occasion, dire qu'il vaut mieux le pousser en avant que les ailes qui prêteroient le flanc, si le centre étoit en arrière : il vaut mieux que celles-ci arrivent, comme elles peuvent et comme le terrein permettra; c'est au centre à frapper tous les grands coups.

On ne sauroit prendre trop de précautions en établissant des principes sur la guerre; prenez garde aux interprètes, aux commentateurs : soyez vous-même et le texte et la glose. On recommande avec raison la célérité dans le feu et dans la marche; mais a-t-on soin de dire que l'une et l'autre peuvent être très-nuisibles à la guerre? Il ne faut pas, à l'exercice, assujettir tellement le soldat à cette habitude qui fait, dit-on, la seconde nature, qu'absolument il tire, charge, retire et recharge comme s'il n'avoit pas eu une volonté

déterminée une fois dans sa vie. Nous éprouvons tous les jours qu'au bout de trente coups, sans être tirés même prodigieusement vite, on ne peut plus tenir son fusil dans la main. A quatre coups par minute, ce qui n'est pas bien fort, un régiment, au bout d'un demi-quart-d'heure, ne pourroit plus tirer ; il lui resteroit cependant encore autant de cartouches, et après un repos qui seroit peut-être très-dangereux, on seroit pour la seconde fois tout à fait sans feu ; car il ne faut pas compter sur les réserves de munitions.

Des Généraux.

J'ai entendu parler vingt fois du sang-froid de nos vieux maréchaux qui ne galopoient jamais. Il seroit bien impossible de faire la guerre à présent comme cela, il faut être aussi vif de corps que d'esprit : le projet, le remède, l'ordre, tout doit partir à la fois. Le prince Louis de Bade, m'a-t-on dit, n'alloit jamais reconnoître : je le crois bien, il n'avoit point de postes avancés ; l'ennemi n'avoit pas plus de troupes légères que lui, et on alloit se camper si près l'un de l'autre que, de la première garde de drapeaux de la première ligne, on découvroit ce qui se passoit au quartier-général. Le prince Eugène, m'a-t-on dit aussi, ne savoit pas remuer un bataillon : il avoit à faire à des gens qui le savoient

bien moins. Il auroit été obligé de l'apprendre, si M. de Turenne avoit su former des officiers, de même qu'il l'avoit été par Frédéric-Henri : il en savoit assez pour lui et pas assez pour les autres. Le duc de Weymar lui avoit fait passer aussi une instruction qu'il avoit tirée des Suédois, et qui s'est si peu établie en France, qu'on y compte plus de généraux que d'officiers : M. de Vendôme même, que j'aime à la folie, ne l'étoit pas du tout. D'ailleurs, le prince Eugène avoit un homme qui le servoit admirablement dans cette partie de détail : c'étoit le prince d'Anhalt-Dessau qui commandoit les six mille Prussiens, et qui lui étoit aussi utile pour ce genre-là, que M. de Cathogan pour les marches et les camps.

Il faut venir au monde général, peintre, poete et musicien. Lorsqu'un de nos colonels, avancé par la cour, disoit à Guido Stahremberg, pour lui en donner part : l'empereur m'a fait général. Je l'en défie, répondit-il ; il vous a nommé général et rien de plus.

Ce n'est pas qu'il ne soit permis d'être malheureux, nous ne sommes point à Carthage ; mais sans que cela soit poussé aussi loin, il seroit bon de savoir pourquoi un général qui a été battu, l'a été. Je ne soupçonne pas sa bonne foi ; mais si c'est sa capacité qui doit l'être, il en faut faire un exemple. N'est-il pas comptable de

la mort de plusieurs milliers d'hommes? On pend un assassin, on poursuit un homme qui, à son corps défendant, en a tué un autre de la meilleure grâce du monde; et celui que l'ambition peu éclairée, la protection d'une famille puissante, ou la faveur et quelquefois les faveurs, ont placé à la tête de l'armée, recommence l'année prochaine. A-t-il passé dans tous les grades? Comment y a-t-il servi? S'est-il assez peu appliqué, pour attribuer sa défaite à ne savoir pas remuer des troupes.

On ne s'en est jamais assez pris aux généraux, des malheurs qu'on a eus. Qu'on consulte les soldats pour la punition, comme j'ai dit plus haut pour les récompenses. Il est parti, diront-ils, au commencement de la bataille, nous ne l'avons vu qu'à la fin; il nous a mal menés, il a perdu la tête, il a brutalisé tout le monde, il a crié : mais il n'a pas instruit; il a mal manœuvré (1).

S'il y a des malades et de la désertion, c'est encore les généraux qu'il faut en rendre responsables. Pourquoi ne pas mettre les généraux au catéchisme comme les enseignes? Il n'y a pas un grand malheur quand l'un de ceux-ci ne sait pas

(1) Cette proposition nous paroît outrée, extravagante même. On croit entendre parler un orateur de nos clubs. (N. de l'Ed.)

si, avant de mettre la crosse en arrière, il faut présenter : le plus grand malheur qu'il y aura à cela, ce sera que ses camarades se moqueront de lui; mais il est essentiel de savoir si un général occupera tel terrain qu'on lui montrera, de quelle façon il l'occupera, comment il y marchera, et comment il alongera sa première ligne pour gagner son appui, etc.

Ce n'est pas assez d'observer leur conduite militaire; il faut les suivre tous les jours : sont-ils les amis, les confidens, les consolateurs des soldats, les redresseurs des torts des officiers d'état-major, le soutien des bons officiers? les connoissent-ils? voient-ils souvent leur troupe? y font-ils de la dépense s'ils sont riches? aiment-ils leur métier? sont-ils officiers eux-mêmes et soldats dans l'ame? Il y a à supposer que, s'ils ont toutes ces qualités-là, ce ne sera qu'à la supériorité, à des ressources ou à un bonheur particulier que l'ennemi devra sa victoire. Ce n'est pas d'un général d'armée que je parle; c'est de tant de généraux qui s'en reviennent battus avec leurs détachemens comme si de rien n'étoit. Si parmi ceux-ci il y en avoit un qui ait fait une faute, ou par inattention ou par inexpérience, qu'on lui donne sa revanche, et qu'on se souvienne que la défaite de Créqui à Consarbruck en fit un des grands hommes de la France. Mais après cette première

revanche, qu'on ne l'essaie plus : l'éducation de ce général, toujours battu, coûteroit trop cher à l'Etat; je lui conseille de partir tout de suite pour son château, s'il en a un.

Qu'on examine les mœurs, le caractère et même la physionomie des généraux, avant de leur donner des corps? Savent-ils galoper? Sont-ils faiseurs de mémoires et de plaintes, mauvais voisins, dangereux pour leurs égaux, jaloux, timides, craignant la responsabilité, grossiers, ignorans, intéressés, intrigans à la ville, rampeurs à la cour, écrivant, ménageant les subalternes, taciturnes, susceptibles, incompatibles, difficiles, méfians mal à propos, ou trop crédules? Demandent-ils ou ont-ils besoin d'un gouverneur? Connoissent-ils les hommes? savent-ils en tirer parti? L'homme est un instrument dont il faut savoir jouer. Il y a presque une case pour chaque individu : il faut la chercher. Ces généraux prennent-ils trois précautions pour une? donnent-ils trois ordres pour qu'un s'exécute? ont-ils trois bataillons prêts pour en remplacer un? vont-ils voir trois fois eux-mêmes si l'on a fait ce qu'ils ont ordonné? Prévoyent-ils dans leurs dispositions ce que la poltronnerie, les malentendus ou la mauvaise volonté, ou la distance, les horloges et le terrain ôtent à l'exécution? Ont-ils fait plusieurs campagnes? et même s'ils ont fait la guerre, l'ont-ils

vue? Sont-ils bien tournés en généraux? Il n'appartient pas à tout le monde d'être bossu comme le maréchal de Luxembourg.

Est-ce un aide-de-camp qui les mène? est-ce un autre officier de confiance? Ont-ils des capottes grises un jour de bataille, ou des casques de soldats dans une tranchée? y ont-ils l'air pensif et empêtré? Oh! c'est alors qu'il faut être bien brillant de mine et de propos, bien mis, bien monté, et avoir l'air d'assurance.

Les gens qui prévoyent les malheurs en attirent toujours : la confiance en inspire; et quand on parvient seulement à cela, on est déjà presque sûr de la victoire.

Dieu punit aussi l'irrésolution et la lenteur. Des milliers d'hommes vivroient encore, si l'on avoit su profiter du moment de finir les guerres.

Je déciderois presque qu'il vaut mieux faire une sottise de tout son cœur et avec fermeté, qu'une bonne action avec foiblesse. La première étonneroit l'ennemi : il croiroit qu'il y a quelque chose là-dessous; on auroit le temps d'y remédier. La seconde perdroit son prix, parce qu'on donneroit le temps d'y en opposer une autre.

Des Soldats.

On est presque toujours injuste à leur égard. On suit une vieille routine, et on parvient à leur

tête comme à celle d'une meute, où, sans entrer dans aucun raisonnement, on nourrit et l'on bat à des heures réglées.

Faire exercer la justice, donner et se prescrire des règles de morale, indépendamment du parti qu'on en tire pour son bien et son agrément, est de la plus grande nécessité pour commander les hommes, et surtout les connoître. On sait en général que ce sont des enfans qui le redeviennent après avoir passé de la malice à la foiblesse. Il faut changer les hochets ; et c'est là le grand art. Ceux des soldats ne sont pas chers : un rien les amuse et les fait aller. Il n'y a qu'à être soldat soi-même pour les mener enfoncer les portes de l'enfer. Quoique les nations qui composent nos armées (1) soient bien différentes, et qu'il n'est pas possible qu'elles ne le soient, les unes étant à huit cents lieues des autres ; plusieurs points les réunissent. L'habitude du joug, ou la manière de vivre en société, donne aux soldats, comme aux écoliers et aux pensionnaires, le même genre d'espiégleries ; les méchancetés peu réfléchies, les désobéissances, les mensonges, les excuses, la gaîté, la facilité, le désespoir, l'envie de toucher à tout et de

(1) Il faut se rappeler que l'auteur a toujours l'armée autrichienne en vue. (N. de l'Ed.)

gâter tout, etc. C'est parce qu'on leur défend de boire en marche, qu'ils en meurent d'envie dès qu'ils sortent du camp; qu'ils mangent aussi du fruit défendu; qu'ils aiment à courir, à être où ils ne doivent pas être, à tromper ceux qui sont chargés d'eux, et qu'ils se font un honneur de se le raconter. Il faut savoir embellir et varier leurs poupées: tantôt une apparence de liberté, qui n'en est pas une; tantôt une manière de confiance, de la danse, de la boisson, et un peu d'argent répandu à propos, les mèneront où on veut. L'appât du butin est un moyen à employer pour les grandes occasions; et il est très-sûr qu'il n'y a point d'obstacle qu'il ne fasse surmonter au soldat. Je suis convaincu qu'il n'y a point de ville dont il ne s'empare, si on lui en promet le pillage.

Je ne suis pas pour les harangues. Quand même les généraux espagnols et les généraux romains auroient eu le temps de faire celles de *Tite-Live* et de *Strada*, ils auroient eu tort. Ils auroient ennuyé leurs troupes; et puis c'est tout. Il faut parler peu et ferme un jour de bataille; il faut leur parler dans leur genre, gaîment, grivoisement; et de temps en temps un gros juron bien appliqué, prononcé de bonne grâce et à leur façon, fait de l'effet. Il faut savoir leurs proverbes, leur manière de causer entr'eux, leur

jargon de société, et le ton de la nation ou du régiment. Il y a des officiers qui, un jour de bataille, ont l'air de prier les soldats de faire leur devoir; ils les caressent; ils les appellent mes enfans, et leur parlent fort durement le reste de l'année. Les soldats sont les premiers à s'en apercevoir. Ils s'imaginent qu'on les craint; et il faut alors montrer qu'on n'a peur de personne. D'autres étourdissent leur troupe pour s'étourdir eux-mêmes; ils font beaucoup de bruit pour s'animer en l'animant. Les soldats ne sont pas encore la dupe de ce genre-là. Ces tapageurs sont bientôt connus. Ils s'agitent, ils s'égosillent; ils se mettent en colère; ils menacent; ils écument; ils se tuent pour faire tuer les autres; ils crient des *vivat Maria Thérésia*, qui ont l'air de convulsions; ils galopent vingt fois devant le front; ils s'agitent avant la bataille, ayant l'air de dire beaucoup, et ne disant rien, et ne parlant à personne à force de parler à tout le monde.

Les officiers ou les généraux qui ont le plus vu, dans le courant de l'année, les troupes qui leur sont confiées, qui se seront attachés à gagner leur confiance, qui auront mangé de leur soupe en visitant les chambrées, qui les auront bien traitées en revenant de l'exercice, lorsqu'elles auront bien manœuvré, qui leur auront fait des

contes pour les amuser en y allant, qui auront eu soin des enfans des soldats mariés, qui auront assisté leurs veuves, distribué de l'argent de temps en temps, et une justice parfaitement égale, ne courent aucun risque à les traiter durement un jour de bataille. Un mot, un air les fait trembler ; un mot aussi les anime, ou les fait rire. Il faut paroître bien sûr de sa besogne, quand même on ne l'est pas; donner des ordres aux officiers et aux bas-officiers du troisième rang, assez haut pour être entendu, en faisant semblant de vouloir qu'ils ne le soient pas. Ces ordres seront de tuer le premier qui quitte sa place, soit pour fuir, soit pour piller, soit même pour être plus brave que son camarade. Il faut passer plusieurs fois devant le front, et, d'un air bien tranquille, expliquer à tout le monde ce qu'il a à faire; recommander le silence, le plus grand ordre, la crainte de ses officiers ; fixer bien l'attention de tout le monde, et faire passer insensiblement dans tous les cœurs la joie qui doit régner dans le sien. Il faut nommer les actions précédentes où la troupe s'est distinguée et dire qu'on ne lui recommande pas la valeur, parce qu'on en est sûr ; et puis une gaîté, une grivoiserie, un juron, et marcher à l'ennemi.

Des Aides-de-camp.

On les fait trop aides de maison, même aides de cuisine. Leur familiarité avec ceux qui servent les généraux, les emplois d'économes auxquels ils se livrent quelquefois, leur ôtent la considération qu'ils devroient avoir dans toute l'armée. Le seul petit talent de faire des *tableaux* ne peut pas leur en donner beaucoup : il leur faut des connoissances et de bons chevaux. Si on ne les emploie qu'aux rapports et aux détails de service, ce ne sont que des fourriers ; si l'on ne les emploie qu'à aller chercher la parole au quartier-général, et porter un ordre, ce ne sont que des postillons. Le souverain devroit instituer une école d'aides-de-camp, parce que c'est, selon moi, l'emploi le plus important. Il faudroit qu'ils fussent instruits dans toutes les parties de la guerre, et qu'ils eussent servi dans toutes les armes. Après s'être distingués par leur bravoure, leur exactitude, leur intelligence, même à changer l'ordre qu'ils portent, si les circonstances ont changé, qu'on les fasse généraux et adjudans-généraux du commandant de l'armée. Il leur faut un coup d'œil comme un éclair pour juger et rapporter, et presque la vitesse d'un boulet de canon pour se porter où on les envoie.

Des Termes.

Ils ne sont que pour les étrangers et les pays *où il y a malheureusement des exemptions de conscription et des priviléges, qui les mèneront à leur perte, surtout lorsqu'ils seront entourés de ceux où il n'y en a pas* (1). Trois ans de service sont trop peu. Arriver à seize ans, partir à dix-neuf, on n'a pas le temps de faire un soldat. A six ans on l'a fait, mais on est fâché de s'en être donné la peine. Engager sans terme, désole ceux qui y sont pris. Il faut un milieu à tout cela. Je crois que neuf ans est ce qui vaut le mieux. Celui qui a servi ce temps-là, a de la peine à faire autre chose; il se rengage, et deux termes sont la vie d'un soldat.

C'est en vain qu'on s'imagine que la longueur des termes porte le désespoir dans l'ame, ôte le goût du service, et oblige à déserter. La désertion est une maladie qu'on ne fait passer qu'en en ôtant les occasions. J'ai vu pendre plusieurs hommes qui devoient avoir leur congé dans une quinzaine de jours. C'est en faction souvent que le mal leur prend. Rien alors ne peut les arrêter. Mille potences, si elles étoient plantées sur le chemin, ne serviroient qu'à en augmenter l'envie.

(1) Voilà une grande vérité, et bien confirmée par l'expérience. (N. de l'Ed.)

C'est si bien même un attrait pour eux, que l'on ne voit guère exécuter un déserteur sans qu'il n'y en ait un ce jour là. Cela tient à l'imagination; et celui à qui il ne passe pas par la tête de ces malheureuses extravagances, sera aussi content au régiment, devant y passer la vie, que s'il n'avoit que deux ans ou deux jours à y demeurer.

Des Semestres.

C'est ce qui met *notre service* (1) au-dessus de tous les services du monde. Le citoyen rendu à son pays, le fils à son père, le laboureur à son champ, l'amant à sa maîtresse pendant six mois, si on n'a pas besoin de lui, inspirent l'amour pour le prince et la confiance pour le colonel. Que de mauvais propos n'a-t-on pas encore tenus là-dessus? S'il travaille, dit-on, cet homme n'aura plus l'air soldat. Il n'y a point de danseur de l'opéra qui donne meilleure grâce, et en moins de leçons, qu'un de nos bas-officiers : c'est l'affaire de quinze jours. La canne sous le menton, des mains, et des maximes vigoureuses.

Au bout d'un mois que le recrue est au régiment, on peut le laisser retourner où il veut; il gardera l'air soldat pour le dimanche à la grand'-

(1) Le service autrichien. Mais il y a des semestres partout. (N. de l'Ed.)

messe de sa paroisse : il aura peut-être un peu l'air de son village en faisant ses foins ; mais dès qu'il verra au régiment celui qui lui a appris les belles manières, il les reprendra bien vite. « Mais, » disoit-on, ce soldat ne voudra pas travailler; il » retourne chez lui pour obliger ses parens à lui » donner deux culottes de toile blanche ; il leur » est à charge au lieu de les aider : le curé en a » peur ; il séduira les filles, il battra les hommes. »

Point du tout; on désire les semestriers : on les reçoit bien, on est content d'eux ; ils sont contens de tout le monde. Quand il y en a peu, ou qu'ils ne sont chez eux que pour peu de temps, ils prennent le premier genre ; mais lorsqu'il y en a beaucoup, et qu'ils ont des permissions de huit ou dix mois, ils ne peuvent plus faire les fats et les seigneurs : on ne fait pas attention à eux ; ils redeviennent ce qu'ils étoient; et l'armée coûte moins, augmente et s'embellit sans diminuer ni appauvrir les quatre ou cinq royaumes et les cinq ou six grands pays qui la fournissent.

Des Mariages.

Malheur à ceux qui voient contre, avant de voir pour ! c'est bien fait de plaider tout en soi-même avant de juger. Qu'on examine tout d'abord en bonne part, le mauvais côté à saisir se présen-

tera assez de lui-même. C'est comme cela que l'établissement le plus raisonnable qui attache à la patrie, qui en resserre les nœuds si l'on en est, et qui les donne si l'on n'en est pas, est contrarié dans presque toutes les troupes. Il faut, à la vérité, songer à des entreprises, des manufactures pour les enfans ; il faut faire filer les mères, les loger sainement pour qu'elles donnent à l'Etat des gages de leur reconnoissance et de leur santé : elles n'en donnent que de misère, par le peu d'attention qu'on fait souvent à un objet pourtant bien essentiel. Si l'on peut procurer des filles de bourgois ou de fermier à de beaux soldats, bons sujets, on fera la fortune de ces jolis garçons qui feront une jolie race à l'Etat. Si l'on en a soin, on ne verra pas cet air malsain des enfans qui, à peine, peuvent grimper les escaliers détestables et roides des casernes. On ne fait, en permettant de mauvais mariages, que se préparer une succession mal bâtie qui ne sera jamais propre au service.

De la Conscription (1).

Si elle avoit été bien faite du temps de David, il auroit mieux fait de choisir la guerre que la

(1) Ce n'est pas le seul passage dans lequel le prince de Ligne a défendu le système de la *conscription*. Il partage à cet égard les idées des militaires français.

(N. de l'Ed.)

peste. Je ne suis pas étonné que ce mouvement de vanité lui ait si mal réussi, s'il n'a pas eu en vue de connoître la force et le nombre de ses sujets pour régler la composition de son armée. Sans doute, on pourroit abuser de ce moyen, si on vouloit; mais le souverain qui ne veut que remplir par-là les devoirs d'un père de famille, ne sera pas exposé à faire des injustices en taxant à volonté des pays qu'il ne connoît pas. Tel n'a de préjugés contre telle ou telle autre opération, que parce qu'il n'a pas eu le mérite de la proposer. La prévention reste, les résultats sont attaqués, et la faveur décide. Peu s'en est fallu qu'on ait empêché cette conscription dans nos pays, et on l'attaque encore bien mal à propos. La raison est qu'on est fâché de ne pouvoir plus cacher au souverain la population, les facultés d'un chacun, et le petit despotisme des seigneurs et de leurs gens d'affaires. Quoiqu'il y ait peut-être quinze mille hommes inscrits dans un canton pour un régiment, il n'y en a peut-être pas un quart qui y entre. Comment, sans cette obligation de servir sa patrie, pourroit-on avoir trois cent mille hommes en campagne? Si l'on ne comptoit que sur les recrues volontaires, on seroit bientôt subjugé par ses voisins; d'ailleurs, avec les semestres et les invalides, cette cruauté apparente est, au contraire, le bien du

sujet et du souverain à la fois. Qu'on se souvienne de la foiblesse de notre armée, ou plutôt de sa non existence, à Molwitz et à tous les commencemens des guerres que nous avons toujours eues en voulant les éviter, et où l'économie et la difficulté du recrutage ne faisoient paroître nos régimens complets que sur le papier (1).

Des Invalides.

Les invalides sont toujours trop bien ou trop mal traités, c'est-à-dire que souvent le faste leur a bâti des hôtels, plutôt que l'humanité; on les enferme, on les gêne, on les assujettit à des heures, et on traite encore en écoliers des gens plus respectables que ceux qu'on met à leur tête. La liberté, ce plus beau présent de la nature, et celui dont on se presse tant de se défaire, doit être la première récompense de ces héros. Qu'on laisse retourner chez eux ceux qui en ont envie, et qui ont des parens, des amis, ou quelque petit bien, et que l'exemption des impôts et une distinction sur leurs habillemens, serve à récompenser leur mérite, et encourager celui des autres, en favorisant la recrue. Si les législateurs, les souverains et leurs ministres

(1) Aveu remarquable dans la bouche d'un général autrichien. (N. de l'Ed.)

y réfléchissoient, ils verroient presque toujours qu'en faisant le bien pour le bien, le leur s'y trouveroit.

Louis XIV avoit plus pensé à lui qu'à ses braves gens; son dôme en auroit entretenu six mille de plus. Il aimoit plus à dépenser de l'argent que de l'esprit. Frédéric II, qui aimoit plus à dépenser de l'esprit que de l'argent, parce qu'il avoit plus de l'un que de l'autre, se tira d'affaire avec les siens, par la superbe inscription : *Læso sed invicto militi*, qui étoit vraie jusqu'alors; mais il n'y avoit dans cette maison que ce qu'il falloit pour lui fournir ce trait lapidaire et latin : le luxe est en dehors, et la misère au-dedans. Je n'ai parlé jusqu'ici que des vieillards qui ne peuvent plus se remuer; mais je prends les invalides depuis cinquante ans jusqu'à soixante-dix, pour faire des régimens de vétérans, en campagne, des plus lestes parmi eux, qui n'auroient autre chose à faire qu'à donner bon exemple un jour de bataille, et que j'y ferois porter sur des chariots même, s'il le falloit : je leur confierois le village le plus exposé, le plus essentiel à la défense d'une position. Ils ne feroient d'autre service au camp, que la garde des drapeaux qu'ils ont si souvent arrosés de leur sang pour les défendre; leurs bas-officiers seroient pris parmi ceux qui boi-

vent le moins (car c'est un peu l'habitude de ces vieux héros), et qui s'entendroient encore un peu à la justice, la discipline, l'union, les procédés et la confiance, tant de choses qui n'ont pas de nom, parties morales nécessaires pour animer les physiques.

On n'a point la considération que l'on doit avoir pour les vieux officiers. Ne pourroit-on pas les garder aux régimens, jusqu'à leur mort, dût-on même porter de ces braves gens à la bataille ? Leurs chariots deviendroient des chars de triomphe, et leur fermeté, au milieu des balles, un exemple bien puissant. L'officier ne craindra plus de vieillir, le repos le dédommagera de l'avancement, et il célébrera en mourant le service où l'on a honoré les blessures et les travaux. J'ai remarqué dans nos nations vers l'Orient un grand attachement, comme chez les anciens, pour les honneurs de la sépulture. Que des mausolées superbes renferment les cendres de ces héros, et que ce soit à leurs pieds que les jeunes officiers prêtent le serment d'être à jamais fidèles à leurs drapeaux.

De la Guerre.

Qu'on ne dise jamais : la politique de la Prusse, de l'Angleterre, de la France, de l'Espagne, de la Hollande, etc. ; c'est l'intérêt particulier,

l'ambition, la vengeance, ou le plus ou moins de logique ou d'humeur de l'homme ou de la femme en crédit, qui font souvent prendre un parti qu'on met sur le compte ténébreux d'un profond calcul diplomatique. C'est ainsi que la personnalité a presque toujours allumé la guerre. La place des Victoires, où les nations sont enchaînées, en a été une cause ; les gants de la duchesse de Marlbourough, une autre fois, ont joué un grand rôle ; les plaisanteries du roi de Prusse sur une souveraine, une maîtresse, un grand et petit ministre, ont décidé la ligue qui a manqué de le culbuter de son trône. C'est un grand malheur lorsque la partie la plus intéressante de la guerre tombe en de mauvaises mains. C'est souvent, dans les cours d'Orient, du fond obscur d'un cabinet du sérail, ou d'une antichambre, que sort le destin de leur empire; aussi les Turcs n'ont fait que des sottises. Non seulement celui qui doit commander l'armée, doit être chargé de faire le plan, mais les premiers généraux qui ont eu d'autres armées, et des corps sous leurs ordres, doivent être lus ou écoutés.

De la Paix.

Je crois que le premier jour que la guerre arrive, il faut songer à la paix. Il n'y a pas une

campagne où, si l'on est adroit à trouver le joint entre un succès et un revers, on ne puisse en faire une avantageuse. C'est ce qu'il faut saisir; car si l'on a le dessous, il faut continuer. Louis XIV ne l'a pas faite, après avoir été à deux doigts de sa perte; il ne l'a proposée qu'après son retour à la fortune par la victoire de Denain : Frédéric-le-Grand, après la reprise de Schweidnitz, et la maison d'Autriche ayant encore le comté de Glatz pour reste de conquête. Quelle paix un ennemi épuisé peut-il espérer? S'il l'est la partie adverse, quoique heureuse, l'est aussi vraisemblablement, et celui qui a le plus d'opiniâtreté y gagne toujours; il trouve des ressources, sur lesquelles on ne comptoit pas; elles étonnent l'ennemi; il est prêt à entrer en campagne : l'autre craint de perdre ses succès, et il offre ou accepte des conditions raisonnables.

Mais à qui est-ce à faire la paix? Croit-on que c'est à un ministre qui n'est jamais sorti de la capitale, ou à quelque commis qu'on envoie au congrès? L'un voit trop en grand, et l'autre en petit; ils veulent finir, n'importe comment. Les présens sont déjà prêts; le portrait des souverains est monté; les rubans sont achetés pour les pendre à la boutonnière : on ne veut pas créer de nouvelles difficultés; on dit qu'il ne

faut pas se rebrouiller pour une bagatelle, et on cède un bout de province très-essentiel, faute de connoître la géographie locale, militaire et politique. C'est au maréchal qui commande l'armée et qui connoît le théâtre de la guerre, à savoir l'importance des sacrifices, des limites, des arrondissemens et du sol que les plus habiles diplomates ne trouvent pas sur leurs cartes; c'est le sabre levé d'une main que Catherine-le-Grand signe de l'autre un traité. Ainsi le maréchal Romanzof finit sa première guerre turque à Kanardgy; ainsi le prince Potemkin finit sa seconde à Yassy; ainsi le prince Repnin avoit à Teschen quarante mille secrétaires d'ambassade. L'ennemi qui sait que le chef de l'armée adverse a toute l'autorité pour faire la guerre et la paix, ne compte pas sur les intrigues de la cour, qui lui en procureroient une meilleure. Les médiateurs de bonne volonté, les puissances obligeantes qui veulent se mêler de tout, apprennent avec chagrin par la gazette, qu'on a su se passer de leurs services.

Parallèle de la Paix et de la Guerre.

Il ne faut pas se faire un si grand monstre du plus beau des fléaux. J'ai vu tant de beaux traits d'humanité, tant de bien pour réparer un peu de mal, qu'il ne m'est pas possible de regarder

la guerre comme tout à fait une abomination, si l'on ne pille ni ne brûle, et s'il n'y a d'autre malheur que les morts, qui périroient plus tard moins glorieusement. J'ai vu mes grenadiers donner leur pain et leurs kreutzers à une pauvre famille, dans un village qu'un accident, étranger à la guerre, avoit réduit en cendres : j'ai béni mon sort de commander à des hommes comme eux. J'ai vu de nos hussards rendre la bourse à des prisonniers et leur ouvrir la leur. Il semble que l'ame s'exalte : plus on a de courage et plus on est tendre. La paix est un temps d'apathie, où il y a peut-être plus de mal, mais qui ne se remarque pas autant, parce qu'il est plus lent : ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il y a moins de vertu, parce qu'il y a moins de ressort, et que la première l'emporte dans les temps orageux. Je serois le premier à les détester, si les maladies, la mauvaise administration, la disette, un esprit de mécontentement presque général, je dis plus, de mutinerie et presque de révolte, n'étoient pas les suites d'une longue paix. Il est bien plus cruel de faire périr dix de ses sujets mal jugés que deux cents hommes à une affaire où ils vont gaîment se dévouer à la mort. On n'a peut-être pas écouté ceux-là qui se sont plaints; et on ne peut pas plaindre ceux-ci qui ont calculé leur sang et leur liberté avec l'argent

et la gloire. On parle de cruauté : c'en seroit une d'arracher les enfans de la campagne au patrimoine de leurs pères, pour servir pendant la paix si elle n'étoit jamais troublée. A quoi servent deux cent cinquante mille hommes chez plusieurs puissances? A répandre dans le pays, s'ils y sont divisés, ce qui énerve et diminue la population, et à augmenter la contagion des villes, s'ils y sont renfermés. Dans le premier cas, les soldats éparpillés, peu visités, médiocrement exercés, puisqu'il n'y a pas d'ensemble, s'accoutument à la paresse, à la malpropreté, et reprennent l'air des gens parmi lesquels ils vivent. Adieu l'émulation, premier mobile des armées: les officiers eux-mêmes la perdent; ils voient rarement leurs officiers de l'état-major, presque jamais leurs généraux : on se presse pour paroître à quelque camp, s'il y en a ; on bat, on gronde, on jure tous les jours pendant la paix ; on encourage et on récompense pendant la guerre. Dans le second cas des garnisons, les officiers se gâtent, font des dettes et se marient: ce qui est encore pis que tout cela. La misère qui en est le résultat, est encore une suite de la paix. Les procès, les affaires malheureuses qu'on appelle d'honneur, quoique souvent elles le soient si peu, autres suites encore ; et puis des protections, des cabales, des relâchemens de délica-

tesse, voilà ce que nous voyons. Au bout de trois ans de guerre, l'armée a besoin de se remettre, surtout s'il y a eu beaucoup d'actions vives et d'entreprises hardies; mais au bout de dix ans de paix, la meilleure armée doit nécessairement décliner. Il est difficile de rester au même point; et dans tout ce qui est mené par l'ambition, ce qui ne monte plus, descend presque toujours. Je ne dirai pas : faites la guerre à cause de cela; mais si la raison, la justice, l'honneur, l'utilité ou la vengeance d'un État font crier aux armes, qu'on permette aux jeunes officiers de se réjouir, aux vieux de reprendre avec plaisir le chemin de la victoire, aux jeunes femmes d'orner de cocardes la tête de leurs amans, et de plumes celle de leurs maris; et qu'on défende aux vieilles et aux philosophes de le trouver mauvais.

De la Bataille.

Il y a tant de choses à en dire, qu'on ne peut pas l'exprimer. Pour en bien parler, il faudroit, je crois, un moment d'ivresse comme lorsqu'on en gagne. Une bataille est une ode de *Pindare;* il faut y apporter un enthousiasme qui tient du delire. Si l'on en a, qu'on s'en rapporte aux premières mises du génie, il offre la victoire; mais c'est l'esprit ensuite qui s'en saisit. Il n'y a pas une marche servile à suivre : les premiers calculs

tombent par des choses impossibles à prévoir. Après les ressources qu'on a dans le mécanisme des troupes, c'est encore au génie à se charger du succès. C'est le génie qui découvre le mal et qui le répare. Son coup d'œil est l'éclair, son résultat est la foudre. Personne ne peut être sûr du gain d'une bataille; mais on doit l'être de ne pas être défait. Mars, avant le Dieu d'Israël, étoit le dieu des armées; mais le hasard en est le démon. La mort d'un aide-de-camp, une chute de cheval, un mot pour l'autre, un défaut de prononciation dans une des langues que parle notre armée surtout, font tomber, d'un seul coup, les élans du génie et les calculs de l'esprit. C'est en rougissant, et la larme à l'œil, que je suis obligé de nommer ce mot horrible, dans cette occasion-ci, le bonheur, et de prier le ciel de m'en accorder. J'ai vu gagner une bataille qu'on croyoit perdue (*a*); j'en ai vu perdre une qu'on croyoit gagnée, en quittant le champ de bataille pour faire compliment au général (*b*). J'en ai vu gagner une par l'aile gauche, qui ne devoit faire qu'une fausse attaque, dans le temps que l'aile droite, composée de quarante mille hommes, ne fit rien qu'une sottise qui heureuse-

(*a*) Collin.

(*b*) Torgau.

ment n'eut pas de suite (*a*). J'en ai vu gagner une, malgré la faute de trois commandans de corps d'armée de la droite, celle de celui du centre, et une cinquième de celui qui commandoit la cavalerie de la gauche (*b*). J'en ai vu perdre une, parce qu'on porta toutes les troupes, supérieures de moitié en nombre, à un marais sur la droite, inattaquable (*c*). J'en ai vu perdre une, parce qu'on prit toute l'armée ennemie pour une avant-garde (*d*). Une autre, où je n'étois pas, se perdit en partie, par la paresse d'un adjudant-général qui ne porta pas l'ordre à la cavalerie de ne pas aller au fourrage (*e*). Une autre, où je n'étois pas non plus, se gagna parce que l'ennemi passa les haies, et donna prise au coup d'œil et à la valeur rapide de M. de Laudon (*f*). J'ai vu gagner une affaire considérable, parce que, avec un talent sans égal, M. de Lacy fit tout ce qu'il voulut de l'ennemi qui ne gâta ni ne garda un chemin (*g*). J'ai vu perdre une bataille, parce qu'un général

(*a*) Breslau.
(*b*) Hochkirch.
(*c*) Leuthen.
(*d*) Liegnitz.
(*e*) Prague.
(*f*) Francfort.
(*g*) Maxen.

d'exercice, faisant serrer à droite, pour boucher inutilement une ouverture, fit abandonner le point nécessaire, pour lequel on s'étoit battu toute la journée (*a*). J'en ai vu gagner une, parce que le colonel Varenne fut tué avant d'appliquer tout à fait l'ordre du roi de Prusse. J'en ai vu gagner une, parce que le roi plaça mal deux piquets. J'ai vu gagner l'affaire la plus essentielle, parce que l'ennemi attaqua une hauteur impraticable, au lieu de la tourner (*b*); et qu'un commandant de grenadiers, sortant de sa tente à tous momens pendant la nuit, pour raison de santé, entendit, aperçut et fit marcher tout de suite. J'ai peut-être contribué un peu au succès d'une autre qui, de même que les deux autres, valoit une bataille: parce que deux ou trois cents volontaires que je conduisis, se mirent à descendre, en pleine course, une montagne avec l'ennemi, pour faire finir une mousqueterie qui nous ennuyoit (*c*). J'ai vu le siége de Schweidnitz, dépendant d'un abatis que je défendois, et où j'ai été tourné et bien battu, parce que personne ne savoit que j'y étois, et en ignorant l'importance, ne m'est venu secourir et renforcer (*d*). J'ai vu

(*a*) Encore une fois, Torgau, Collin, Hochkirch.
(*b*) Adelsbach.
(*c*) Gœrlitz.
(*d*) Ludwigsdorf.

une sortie devenir presque une bataille gagnée, parce qu'un mauvais ingénieur n'avoit pas mis deux pièces de canon entre la mer et une redoute (*a*). J'ai couru risque de me voir empêché d'ouvrir la tranchée, parce qu'on oublia d'ôter la sonnette à tous les bœufs qui me portoient des fascines (*b*). Qui peut prévoir toutes les imbécillités et tous les hasards? Un rien, enfin, décide du sort d'une journée qui décide de celui d'un empire; et l'on est, par l'événement, ou Achille ou Thersite.

Mon étonnement est qu'on survive à une bataille, quelle qu'en soit l'issue. Comment ne pas mourir de chagrin, si on la perd; et de joie, si on la gagne? On peut éviter l'un fort aisément, en se faisant donner un des derniers coups de fusil de l'ennemi.

Des Retraites.

Titre affreux! mot prononcé malgré moi! Un brave général, de mes amis, me disoit un jour que je lui demandai s'il y avoit songé, en cas qu'une affaire qui lui a réussi, n'eût pas eu de succès: non, je n'y ai pas pensé, parce que j'avois sous mes ordres trois trembleurs qui y

(*a*) Oczakof.
(*b*) Belgrade.

pensoient toujours. Je leur aurois dit alors : eh bien ! messieurs, qu'est-ce qu'il y a à faire à présent?

Des gens plus sages en apparence, les officiers qui écrivent au lieu de faire la guerre, les compilateurs compilant les compilateurs, ont de bien belles choses à dire sur les retraites. Je ne conçois pas comment on peut en faire, si on a à faire à un homme entreprenant, et si on l'a été soi-même dans le commencement. Mais si, pour avoir le plaisir d'en faire une, on attaque ou on se bat, ou foiblement, ou peu long-temps, oh ! alors la retraite est possible ; mais alors il ne faut point appeler cela donner bataille, mais seulement se préparer à une marche rétrograde. J'en dis autant de tous les camps que l'on prend en s'éloignant de l'ennemi. Je prétends qu'on dise avoir fait une marche en arrière, mais point une retraite. Qu'on aille chercher, si l'on veut, dans l'histoire et dans les histoires tous les lieux communs de ruses et d'embuscades en se retirant, etc. ; je les abandonne volontiers à mes camarades, c'est-à-dire, huit cents auteurs sur la guerre que j'ai lus, et que je n'ai pas crus.

Le seul moyen que je crois praticable, si l'on est plus leste que l'ennemi, c'est (après avoir fait battre jusqu'au dernier homme) d'envoyer tous les drapeaux qu'on n'a pas perdus prendre un

alignement à un quart de lieue en arrière, y faire courir à toutes jambes les débris de son armée; la rallier, marcher à l'ennemi vainqueur en désordre; et si l'on ne peut lui reprendre la victoire, le dégoûter au moins de poursuivre par cet acte offensif qui l'étonne.

Des Impossibilités.

Voici un article sur lequel je prie, je supplie, je conjure de vouloir bien réfléchir; c'est celui des impossibilités. « Il y en a, dit-on, en vivres. » Pourquoi y en auroit-il! On a des fours de nouvelle construction, plus aisés et plus commodes que les anciens. On prend de la farine où l'on peut; on fait des biscuits, des pâtes; on enlève tous les pains d'un pays; on fait son expédition; et si elle réussit, on prend des mesures avec les notables de la province; on les en rend responsables. On promet beaucoup; et l'on tient à la paix, si l'on peut. Si j'étois souverain, je serois de bien mauvaise humeur si l'on me disoit qu'on ne fait rien, faute de vivres. Je dirois: ne les laissez pas prendre. Ayez-en trois fois plus que vous n'en avez besoin. Placez-les en deuxième ou en troisième ligne pour tous les cas de succès ou de revers, en sûreté.

« Il y a des impossibilités en marches. » Qu'on

parle, qu'on donne, qu'on anime, qu'on récompense ..... je suis sûr de faire faire à un corps d'armée quinze lieues de France dans vingt-quatre heures, si cela est absolument nécessaire; et vingt-deux peut-être, si j'emploie tous les chariots d'un pays, nos chariots même, les chevaux de notre artillerie, de nos vivres, ou de notre cavalerie. Si le projet est beau, rien ne doit l'arrêter.

« Il y en a en expéditions. » Qu'on fasse, comme moi, une campagne avec les Russes. On apprendra à se porter à cent lieues en avant, si l'on veut. On battra l'ennemi, parce qu'il ne s'attendra pas à être attaqué par un corps d'armée n'ayant pas les échelons de magasins de pain et de fourrages, qui décèlent un projet.

« Il y en a en chemins. » Il est prouvé qu'une armée passe où une chèvre a passé; avec des cordes même on peut porter du canon sur les plus hautes montagnes, y établir des plate-formes, et abattre les arbres qui en couvrent le sommet depuis la création du monde; désoler un camp ennemi, qui ne s'attendra pas à voir tomber des nues une grêle de boulets.

« Il y en a en rivières. » J'ai vu la grosse cavalerie passer le *Borysthène*, chaque cavalier se tenant à la queue du cheval. J'ai vu les cosaques

passer ainsi un bras de mer en Crimée, au port de *Sebastopol*.

« Il y en a en montagnes et en rochers. » Le général *Mœllendorf* y mena son artillerie pour me tuer deux officiers et beaucoup de soldats à mon affaire de Ludwigsdorf.

« Il y en a en marais. » Je me défie beaucoup de cette excuse. La cavalerie en parle souvent. Qu'on saigne les eaux, si l'on en a le temps; qu'on y jette des fascines; qu'on s'y embourbe même, si l'on veut; mais que l'on passe. Pour une occasion où l'on aura tort, et encore un seul escadron en sera peut-être la victime, on aura raison vingt fois: l'ennemi souvent, comptant sur cette difficulté, porte toutes ses troupes vers un autre point. A peine y laisse-t-il une espèce de ligne.

« Il y en a en gelée et en précipices. » J'ai vu nos dragons, à Maxen, descendre et rouler sur la croupe de leurs chevaux pour attaquer.

« Il y en a en attaque. » Qui étoit donc cet officier-général à qui un officier vint dire que le poste qu'il l'avoit chargé d'emporter, étoit inattaquable? et qui répondit: *Je ne vous entends pas, monsieur; ce mot-là n'est pas français.* Mon Dieu! que cela est beau! que cela peint bien la belle chevalerie qui existoit encore un peu en France seulement!

« Il y en a à défendre un poste. » J'ai vu en sortir pour attaquer. On y auroit été battu si l'on y étoit resté. On y rentra ensuite ; l'ennemi étonné le respecta.

« Il y en a à emporter une place. » Nous avons tous vu escalader Schweidnitz, à la barbe de l'ennemi, Glatz, Landshut, etc. ; nous avons fait dans la guerre de sept ans, des choses si incroyables, que je n'ose pas les raconter ; et les Russes n'en manquent pas une.

« Il y en a enfin en coalitions de puissances. » Qu'on mette à la tête des ministères et des armées, des gens qui sachent intéresser l'orgueil ou l'intérêt des gens en crédit aux autres cours. Qu'on ait l'air de se fier à ses alliés, sans s'y livrer tout à fait ; qu'on ne leur propose que des choses où leur intérêt soit le même, ou bien qui permettent des compensations. — Qu'on ne croie pas qu'ils se sacrifieront, mais qu'on mette surtout de bonne foi, dans quantité de petites choses de peu d'importance ; qu'on se fasse respecter de ces puissances étrangères, en captivant par de bonnes paroles et de bons procédés, leurs généraux et leurs soldats ; s'il y a une petite tricherie à faire en faveur de son souverain, qu'on la fasse avec grâce, et de manière que l'allié ne puisse pas s'en plaindre. Qu'on réponde vite et bien aux autres cours ; qu'on

ne néglige personne ; qu'on fasse pleuvoir les titres, les rubans, les lettres de remercîmens, les promesses, et une grêle de bienfaits sur les favoris des favoris, ou des favorites (1).

Des Conseils de Guerre.

Le prince Eugène disoit qu'il n'assembloit les conseils de guerre, que lorsqu'il n'avoit pas envie de se battre. Je le conçois aisément, puisque d'une douzaine de personnes qui les composent, il y en a certainement huit qui n'en ont pas envie. Le beau titre de *prudent* qu'ils cherchent à acquérir, les dédommage de celui d'entreprenant qui leur vaudroit peut-être un coup de fusil au travers du corps. Comme il y a à parier que dans ce nombre de douze, il y a quatre bavards, on peut employer ce conseil de guerre, comme un moyen d'instruire l'ennemi de ce qu'on n'a pas envie de faire ; le quartier-maître-général est le seul qui puisse être informé du projet du général-commandant: Tel talent qu'il ait, s'il n'est pas discret, il faut le renvoyer; ensuite, que des instructions par écrit, courtes et claires aux généraux des ailes, les

(1) L'expérience de quinze années qui viennent de s'écouler a bien démontré qu'il est plus facile de dire ces belles choses que de les exécuter. (N. de l'Éd.)

mettent en mouvement un demi-quart-d'heure après les avoir reçues, et que d'autres après viennent leur apprendre, à la tête de leurs colonnes en marche, ce qu'ils doivent en faire, soit pour attaquer, ou soit pour une autre opération. Sans assembler précisement ce conseil de guerre dont je parle, on peut recevoir les avis des généraux, les faire parler; ainsi que des officiers particuliers, les écouter, les encourager à donner des avis, et les suivre peut être: malheur à celui qui croit savoir tout! *un sot quelquefois ouvre un avis important.* Il y a de vieux bas-officiers qui ne le sont pas, qu'il vaut mieux consulter peut-être que des feldzeugmeisters. Je suis plus pour un avis jeté, à prendre ou à ne pas prendre, mais qui fait refléchir et peut donner des idées, que pour un conseil. Je n'en donne ni n'en reçois, parce qu'on ne peut pas entrer dans l'ame et la situation d'un autre.

Idée d'une Académie Militaire.

Tous les pays sont remplis d'académies; l'Angleterre, la France, l'Allemagne et l'Italie. On y met une importance incroyable, des prix, des dissertations, des dictionnaires, des assemblées sans fin, des harangues, des complimens et beaucoup de vanité; c'est ordinairement le prix

qu'on en tire. Il n'y a pas encore de bruyères défrichées par les académiciens d'agriculture ; il n'y a point de langue fixée par les académiciens des langues ; il n'y a point de problème décidé par les académiciens des sciences, dont on ne rappelle. C'est la plus belle de toutes les sciences qui devroit avoir son académie. Si l'on y travailloit bien de bonne foi de tous les côtes, dès la première année il n'y auroit plus de doute sur aucun objet essentiel ; on éprouveroit de tant de manières, dans toutes les différentes armées, ce qui en auroit fourni aux académiciens, qu'on sauroit à quoi s'en tenir. Pendant la paix nous ne formons qu'une patrie ; le seul moyen de nous dédommager de la privation de la gloire, est celui d'en acquérir par le travail ; le repos nous en procurera dans les pays même où nous ne sommes regardés que comme des mercenaires payés par les citoyens. On auroit de la considération pour un corps, dont l'érudition seroit beaucoup plus respectable que celle de tous ces inutiles, dont j'ai parlé plus haut, qui passent leur vie à s'occuper d'un mot ou d'une idée creuse de quelque innovateur.

Il y auroit des assemblées pendant les quartiers d'hiver, où l'on porteroit le fruit de son travail ; chaque armée auroit son président et son secrétaire ; et je crois que toutes les armées ne

feroient aucune difficulté d'élire le même président, pour décider en dernier ressort sur tous les points ; onze batailles gagnées lui donnent bien des droits à cette élection générale, et une lettre de remercîment de sa part feroit plus d'effet que les couronnes civiques des anciens, que toutes les médailles, et même celles des jeux floraux, des arcades et de la Crusca. On voit, quand j'ai écrit ceci, que le roi de Prusse vivoit encore.

Du Mépris de la Vie.

Si vous étiez immortel, à cela près de ne périr qu'à une bataille, je conçois que vous y penseriez deux fois avant d'y aller ; mais un quiproquo d'apothicaire, une lancette malpropre d'un chirurgien, une recette de votre médecin, un couvreur d'ardoise sur un toit, vos chevaux qui prennent le mors aux dents dans une descente, vous mettent tous les jours à deux doigts du tombeau. Vivez sans reproche, la mort ne vous paroîtra pas si hideuse, surtout si vous la trouvez dans les rangs de l'ennemi ; elle viendra, sèche et décharnée, vous arracher à vos rideaux ; mais là elle vous paroîtra fraîche, animée, la tête ceinte d'une couronne de lauriers, et un sabre à la main, au lieu de la triste faulx qu'elle réserve aux oisifs du monde, aux élégans, aux gens de cour, d'église et de cabinet.

Que risque-t-on, par exemple, après quarante-cinq ans? Quelques années bien incertaines, qui finissent par être assez tristes.

De tous les animaux, l'homme est le plus peureux. C'est ce qui nous rend la plus maladroite de toutes les créatures. Il est clair que c'est cette manière de raison qui nous empêche de faire ce que les animaux les plus lourds font tous les jours : aussi il n'en est aucun qui ne nous fît du mal s'il l'entreprenoit. Avec un peu de courage nous sauterions aussi bien que les singes, et nous tomberions peut-être d'un troisième, comme les chats, sans nous faire du mal.

Combien de braves gens d'ailleurs, à ce qu'on dit, ne tremblent-ils pas de se trouver seuls dans un bois pendant la nuit et l'orage? Le vent n'en empêche-t-il pas même de dormir? J'en ai vu à qui le mugissement des vagues de la mer, et même la marée qui remonte vers les dunes, donnoit cet air étonné qui vient de la suspension des sens, cet air enfin qu'inspire si souvent une batterie de canons.

Comment l'homme n'auroit-il pas peur du feu? il a tant peur de l'eau. C'est le seul de tous les êtres qui ne sache point nager. Il n'y a point de sanglier qui n'y soit habile en venant au monde. A peine y sommes-nous qu'on nous inspire la crainte : nourrices, gouvernantes, précepteurs,

moines, parens, on nous menace, on nous intimide. La peur de l'autre monde, qu'on nous apprend le plus tôt qu'on peut, nous en fait avoir encore très-souvent dans celui ci, dans ces momens où la voix seule de l'honneur devroit se faire entendre ; aussi il faut savoir apprécier ceux qui marchent sur les pas des héros, et souvent ceux qui en ont la réputation. Si on étudie les physionomies avant la bataille, on saura à quoi s'en tenir. Quelque chose de bien singulier que j'ai toujours vu arriver, c'est que dans la halte que l'on fait faire ordinairement pour ranger les régimens, les faire reposer et leur donner les dernières instructions, il prend une quantité de besoins à une grande partie des deux lignes. L'absolution générale qu'on leur donne ensuite ne les fortifie pas contre cette foiblesse de la nature. L'ordre qu'on a distribué la veille n'étoit pas fait non plus pour les rassurer ; il est souvent conçu en ces termes : *Demain on se mettra en marche avec la grâce de Dieu ; on ira sous les armes aux trois premiers coups de canon d'alarme : les chirurgiens se trouveront vers le centre, les aumôniers seront à la gauche, et les chariots pour transporter les blessés seront à la droite.*

Quelle différence de la manière du grand homme dont nous avons trouvé l'ordre dans la

poche des officiers tués à Collin, qui étoit : *Demain on battra l'ennemi; après-demain on marchera à Vienne.*

Je ne sais si la valeur régnoit autrefois dans les armées de Rome et de Carthage; ce qu'il y a de sûr, c'est que dans les nôtres il y a bien des gens qui n'ont pas un air bien assuré; et que, parmi ceux qui ont meilleur visage, il faut encore les partager en différentes classes. Dans la première, les braves par tempérament : c'est le plus petit nombre, mais c'est le plus sûr; dans la seconde, les braves par réflexion : ils ont plus de mérite, mais ils sont sujets à caution; la troisième, les intéressés : ce sont les moins intéressans, car c'est pour garder les charges qu'ils possèdent et en acquérir de nouvelles qu'ils affrontent la mort; on peut même partager encore cette classe en deux parties. Les ambitieux bien décidés ont un grand fonds d'honneur qui les rend capables de tout entreprendre; ils ont calculé l'avantage et le danger, et ils s'y livrent avec assez de fermeté pour conserver le sang-froid qui caractérise la plus belle des bravoures.

Tout est peur dans le monde, tout y fait peur; et c'est la puissance la plus étendue, partagée entre le roi, les lois, les maîtres, puis les maîtresses, les prêtres et le bourreau. Cependant, pour diminuer ce mal, il faut s'imaginer qu'il

n'est point incurable; il faut travailler à le prévenir : l'on a même eu tort jusques ici de désespérer de ceux qui n'annoncent pas une certaine ardeur; c'est souvent le défaut de l'éducation : elle seroit très-bonne aujourd'hui, si l'on étoit décidé à ne plus faire la guerre; mais on n'en est pas encore là. Les rêves de cet homme de bien, dont parloit le régent, ne sont pas encore prêts à s'accomplir; et en attendant que la philosophie gagne encore plus généralement, il faut de nouveaux moyens et de fort grands pour entretenir le courage, ou plutôt le faire renaître.

Je suis persuadé que ce qui déshonore un homme dépend souvent de quelque circonstance. Son physique étonné, puis ébranlé, puis dérangé tout à fait, y est pour beaucoup. Je vois des têtes troublées à l'exercice au feu. Le bruit en impose, et je suis persuadé que c'est celui que l'on fait autour des poltrons, c'est le feu qu'ils font eux-mêmes, qui, attaquant leur foible cerveau, leur fait prendre ce parti si honteux, plutôt que les coups de l'ennemi.

De la Religion.

Elle a été dans tous les temps le grand mobile des armées. Voyez le parti qu'en a tiré Josué et Gédéon. Les païens se sont ensuite voués à Mars, les Turcs à Mahomet, les Grecs à saint Nicolas;

les uns et les autres à la prédestination qui les sert à merveille : la superstition même est utile. Les augures ont été jadis une grande ressource. Le soldat qui croit simplement au bonheur éternel, s'il se conduit bien dans ce monde, ira à l'autre bien plus facilement : il ne lui faut apprendre que cela, sans ennui ni capucinades, et fortifier la discipline par la retenue de quelques pratiques, auxquelles il s'accoutumera comme à l'exercice.

Il est malheureux que ce soit la plus petite portion de la plus petite partie du monde qui professe la bonne religion ; et encore cependant j'ai vu prétendre mal à propos qu'il y en avoit plusieurs autres qui rendoient les armées meilleures.

D'abord je n'en connois aucune entièrement et parfaitement catholique. Les Espagnols et les Portugais tout au plus ; et Dieu sait s'il n'y a pas de ces Juifs, Maures, Sarrasins et mécréans qui s'y mêlent encore. Les Cévennes, les persécutions, les Intendans fournissent bien des hérétiques à l'armée française ; et la philosophie et la vie de Paris bien autre chose encore que des hérétiques. Il n'y a rien de plus parfaitement hérétique que les autres armées, à l'exception de la nôtre, qui en tient cependant encore un peu. Nous avons plusieurs milliers de Grecs dans nos royaumes ;

les Saxons de la Transilvanie, différentes sectes vers le Rhin, les Calvinistes de la Hongrie, les Hussites de la Bohême et les Luthériens de l'Empire, sont encore des sectes très considérables. Qu'on ne dise donc point que la religion catholique peut nuire au courage, puisqu'elle n'existe presque point dans les armées. Je n'appellerai pas même catholiques les demi-dévots ; ce sont presque toujours des demi-braves, et ils ne valent pas mieux que les demi-savans : mais je compterai à la guerre plus sur les véritables dévots que sur ceux qui, moitié croyans et moitié libertins, ont grande peur du diable, et par conséquent de l'ennemi. Un seul païen déterminé feroit fuir certainement dix mauvais chrétiens de cette espèce; mais celui qui ne rougit pas des devoirs de l'église, en aime bien mieux ceux de soldat: que craint-il? S'il a offensé, il s'est réconcilié : son intention est même d'offrir au Créateur les lauriers qu'il va cueillir en son nom; et s'ils sont scellés de son sang, il est sûr d'un avenir plus heureux. C'est cet article de la réconciliation avec Dieu et sa loi, que n'ont pas les autres religions, et qui pourroit troubler leurs consciences au moment du combat. Ainsi point de préjugés contre cette petite portion d'hommes à qui l'on dispute jusqu'à son nom, puisqu'on prétend qu'*universelle* n'est pas le mot.

La prière au camp est un grand moyen de discipline religieuse et militaire; mais je trouve qu'un homme seul ne suffit pas pour instruire, visiter, consoler : je voudrois des aides; voici pourquoi et comment.

Sans bataille, on peut compter cinquante malades par régiment. S'il y en a une pendant la campagne, on peut compter cinquante blessés, ce qui fait la valeur de cent hommes à l'hôpital. Je sais bien qu'il y a des corps seuls qui en ont au moins cinq cents pour leur part; mais y a-t-il une affaire où vingt bataillons soient bien franchement dans le plus grand feu? Je répands cela sur la totalité; et je trouve deux mille cinq cents hommes hors de service sans combat, et cinq mille, s'il y en a eu, mettant l'armée même à cent mille hommes. Ce seroit l'affaire de deux cents capucins qui camperoient au quartier-général à côté des vivandiers, en attendant qu'ils fussent envoyés aux hôpitaux où ils seroient nécessaires : il seroit assez bizarre de les y voir travailler de tout leur cœur, leurs robes troussées dans leurs poches; et peut-être que le premier signe de convalescence des malades seroit de sourire à leurs soins. C'est ainsi, ou plutôt en qualité de curés, missionnaires, médecins, etc., qu'il faut se servir des aumôniers.

On les laisse prêcher toute l'année des vérités

trop sublimes. On les emploie à chasser les filles, et à leur faire couper les cheveux (1). Ils font faire gravement cette sainte cruauté, qui fait rire les uns, et qui les fait maudire des autres. Ce sont quelquefois des importans qui s'imaginent qu'on craint leur crédit à la cour, ou des gens bornés qui n'en ont aucun au régiment. Qu'on les choisisse bien, et qu'on exige beaucoup d'eux ensuite. J'ai fait plusieurs sermons pour un de ces gens-là, qui parloit toujours transsubstantiation et transfiguration. J'y parlois, moi, obéissance, exactitude, patience, honneur bien entendu, ivrognerie, brutalité, débauche, santé, réputation; c'étoient mes divisions et mon occupation pendant tout un carême. Si les aumôniers font connoître aux officiers d'état-major des injustices qu'ils peuvent commettre sans le savoir; s'ils font des quêtes dans la garnison ou dans le camp pour des veuves, des malades et des orphelins; s'ils sont les premiers médecins de l'hôpital, ils peuvent se montrer un jour de bataille. S'ils peuvent être aussi braves que les Popes des Russes, qu'ils y restent avec nous; ce n'en sera que mieux : et la réputation de poltronnerie qu'ils ont, fera croire aux soldats qu'il n'y a rien à risquer pour eux, puisqu'ils ne les quittent pas.

(1) Ceci a trait à l'armée autrichienne. (N. de l'Éd.)

N'est-ce pas le moyen de perdre le courage, que de voir arriver tristement un moine (1) que l'on ne connoît point, pour annoncer une bataille d'un air de bataille perdue, et faire envisager des malheurs affreux, si l'on n'est pas en état de grâce? N'est-ce pas encore ajouter à la mauvaise grâce de ce procédé, que ce pauvre moine parte au galop au premier coup de canon, après avoir mis toute l'armée dans une posture humiliante et dangereuse? car il faut élever le soldat ce jour-là, au lieu de l'abaisser.

Qu'ils aient soin, avant le combat, de nommer le dieu des armées, et de l'invoquer d'une manière touchante, en faveur des braves gens seulement. Qu'on promette au soldat la vie éternelle, si l'on veut; mais qu'on lui annonce l'enfer s'il se sauve.

Aux Mécontens du Service.

Un passe-droit, une injustice, ou trop peu de justice ou de grâce, vous donne quelquefois des regrets d'avoir sacrifié vos jours à la patrie : ah! ne vous les reprochez pas. La considération de l'armée venge et console de la sotte distribution des faveurs. Voyez l'air caressant et respectueux à la fois, de ceux que vous avez menés à la victoire ; rappelez-vous ce que vous leur avez en-

(1) Usage des armées autrichiennes. (N. de l'Ed.)

tendu dire de vous dans leurs tentes ou au bivouac après la bataille. Quel est l'état, malgré ses inconvéniens et les caprices de la fortune, où l'on soit plus respecté ? Un vieux sous-lieutenant l'est plus qu'un ministre. Son peloton tremble quand il paroît; personne ne se range pour un grand seigneur, et le soldat qui rencontre un officier dans la rue, s'arrête et fait front. Ne quittez jamais le plus beau des métiers. Quel habit porter après celui de la gloire? Qu'une épée, du plus bel acier d'Angleterre, paroît ridicule à celui qui, toute sa vie, a été accoutumé à une grosse et pesante poignée de cuivre! Il se présente souvent des occasions où la cour se rappelle d'avoir oublié, négligé, ou mal jugé le mérite, et où un bon bras, dirigé par une bonne tête, est recherché pour rendre encore service à son maître.

PORTRAIT DE FEU SA MAJESTÉ L'IMPÉRATRICE DE TOUTES LES RUSSIES (1).

CATHERINE-LE-GRAND (j'espère que l'Europe confirmera ce nom que je lui ai donné), Catherine-le-Grand n'est plus. Ces deux mots sont affreux à prononcer. Je n'aurais pas pu hier les écrire ; mais je tâcherai aujourd'hui de donner d'elle l'idée qu'on doit en avoir.

Cette esquisse de ses traits, ou plutôt tous ces traits de peu d'importance, n'ont point de prétention, et ne sont rapportés ici que pour qu'on se forme d'elle un portrait à peu près ressemblant ; et c'est ce qui me vient dans la tête dans ce moment-ci pour occuper mon cœur encore affecté de ce terrible événement.

Sa figure est connue en peinture et en relation, et presque toujours bien rendue.

Elle étoit encore bien il y a seize ans. On voyoit qu'elle avoit été belle plutôt que jolie : la majesté de son front étoit tempérée par des yeux et un sourire agréables ; mais ce front disoit tout. Sans être un *Lavater*, on y lisoit, comme dans un

(1) Tome XX.

livre, génie, justice, justesse, courage, profondeur, égalité, douceur, calme et fermeté : la largeur de ce front annonçoit les cases de la mémoire et de l'imagination ; on voyoit qu'il y avoit place pour tout. Son menton un peu pointu n'étoit pas absolument avancé ; mais il étoit loin de se retirer, et avoit de la noblesse. Son ovale n'étoit pas bien dessiné moyennant cela, mais devoit plaire infiniment, car la franchise et la gaîté habitoient ses lèvres. Elle doit avoir eu de la fraîcheur et une belle gorge : celle-ci ne lui étoit arrivée cependant qu'aux dépens de sa taille, qui avoit été mince à rompre ; mais on engraisse beaucoup en Russie. Elle étoit propre ; et si elle n'avoit pas tant fait tirer ses cheveux qui auroient dû, tombant un peu plus bas, accompagner son visage, elle auroit été bien mieux.

On ne s'apercevoit pas qu'elle étoit petite : elle m'a dit lentement qu'elle avoit été extrêmement vive, chose dont on ne pouvoit pas se faire d'idée. Ses trois révérences d'hommes, à la Russie, se faisoient toujours de même en entrant dans un salon, une à droite, une à gauche, et l'autre au milieu. Tout étoit chez elle mesuré et méthodique. Elle avait l'art d'écouter, et tant d'habitude de présence d'esprit, qu'elle avoit l'air d'entendre, quand même elle pensoit à autre chose. Elle ne parloit pas pour parler, et faisoit valoir

ceux qui lui parloient. L'impératrice Marie-Thérèse avoit pourtant bien plus de magie et de séduction. Elle contentoit et entraînoit davantage à la première vue, étant entraînée elle-même par le désir de plaire à tout le monde en général, et par sa grâce qui lui en fournissoit des moyens moins étudiés. Notre impératrice enlevoit; celle de Russie laissoit augmenter l'impression bien moins forte qu'elle faisoit.

Celle-ci lui ressembloit, en ce que l'univers écroulé les eût trouvées *impavidas ferient ruinae:* rien au monde ne les eût fait céder. Leurs grandes ames étoient cuirassées contre les revers: l'enthousiasme couroit devant l'une, et marchoit après l'autre.

Si le sexe de Catherine-le-Grand lui eût permis l'activité d'un homme qui peut tout voir par lui-même, se porter partout, entrer dans tous les détails, il n'y auroit pas eu un seul abus dans son Empire. A la partie près de ces détails, elle fut sans doute plus grande que Pierre Ier, et n'eût jamais fait sa honteuse capitulation du Pruth. Anne et Elisabeth, au contraire, eussent été des hommes médiocres; et comme femmes, leur règne ne fut pas sans gloire. Catherine II joignit les qualités qu'elle leur trouva, à toutes celles qui l'ont rendue plutôt créatrice qu'autocratice de son Empire. Elle fut aisément plus grande

politique que ces deux impératrices; ne risqua jamais rien comme Pierre-le-Grand; et victorieuse ou pacificatrice, n'eut jamais un seul revers.

L'impératrice avoit tout le bon, c'est-à-dire, tout le grand de Louis XIV. Sa magnificence, ses fêtes, ses pensions, ses achats, son faste lui ressembloient. Elle tenoit mieux sa cour, parce qu'elle n'avoit rien de théâtral, ni d'exagéré. Mais quel mélange imposant que celui des riches costumes asiatiques ou militaires de plus de trente nations différentes! On trembloit à la vue de Louis XIV; on étoit rassuré à celle de Catherine II. Louis étoit ivre de sa gloire; Catherine la cherchoit, et l'étendoit sans en perdre la tête. Il y avoit de quoi, au milieu de la féerie continuelle de notre voyage triomphal et romanesque de la Tauride, des surprises, des escadres, des escadrons, des illuminations à dix lieues à la ronde, des palais enchantés, des jardins créés pour elle dans une nuit; au milieu des succès des hommages, voyant à ses pieds des hospodars de Valachie, des rois détrônés du Caucase, et des familles de princes persécutés qui venoient lui demander du secours, ou un asile. Au lieu d'avoir la tête tournée de tout cela, elle me dit, en visitant le champ de bataille de Pultawa: *Voilà donc à quoi tiennent les Empires: un jour en décide. Sans cette faute que firent les*

Suédois, et que vous me faites remarquer, messieurs, nous ne serions pas ici.

Sa Majesté Impériale parloit du rôle qu'on doit jouer dans le monde, mais savoit que c'est un rôle. Tel autre, et dans telle classe qu'elle eût été obligée d'en jouer un, elle s'en fût aussi bien acquittée, par son profond jugement. Mais le rôle d'Impératrice alloit le mieux à son visage, à la démarche, à l'élévation de son ame et à l'immensité de son génie aussi vaste que son empire. Elle se connoissoit, et connoissoit le mérite. Catherine faisoit les choix à tête reposée, et mettoit chaque homme dans sa case. Elle me disoit un jour : « je ris souvent toute seule, » voyant les alarmes d'un général ou d'un mi- » nistre, quand je traite bien ses ennemis. Ils ne » sont pas les miens pour cela, dis-je en moi- » même. Je les emploie, parce qu'ils ont du » talent; et je me moque de ceux qui s'imagi- » nent que je ne me servirai plus des gens qu'ils » n'aiment pas ».

Elle balançoit même souvent le crédit des uns, par celui des autres, qui, moyennant cela, redoubloient de zèle et s'observoient davantage. C'est d'après tous ses moyens de se faire servir et de n'être menée par personne, que je lui écrivis une fois : « on parle tant du cabinet de » Pétersbourg; je n'en connois pas un plus

» petit, car il n'a que quelques pouces de dimen-
» sion : il s'étend depuis une tempe à l'autre, et
» de la racine du nez à celle des cheveux ».

L'Impératrice, en quittant un des gouverne-mens qu'elle avoit visités, faisoit encore, en montant en voiture, des complimens, des re-mercîmens et des présens. Je lui dis : Votre Majesté paroît bien contente de tous ces gens-ci. « Point du tout, me répondit-elle ; mais je loue » tout haut, et je gronde tout bas ».

Elle n'a jamais dit que des mots bons, et j'en pourrois citer mille ; mais jamais de bons mots. « N'est-ce pas, me dit-elle une fois, que vous n'en » avez jamais entendu de moi? Vous ne vous » attendiez pas à me trouver si bête ? » Je lui répondis qu'à la vérité, j'avois cru devoir toujours avoir l'esprit sous les armes avec elle; qu'elle se permettoit tout, et qu'elle étoit un vrai feu d'artifice ; et que j'aimois mieux sa conver-sation négligée, qui ne devenoit sublime que lorsqu'il s'agissoit de beaux traits d'histoire, de sensibilité, de grandeur ou d'administration.

Quelle figure me supposiez-vous? Grande, roide, des yeux comme des étoiles, et un grand panier : cela l'amusoit quand elle s'en souvenoit, et elle me le reprochoit souvent. Je croyois, ajoutois-je, qu'il n'y avoit jamais qu'à admirer, et l'admiration est bien ennuyeuse : c'est ce con-

traste de simplicité, dans ce qu'elle disoit dans la société, avec les grandes choses qu'elle faisoit, qui la rendoit piquante. Elle rioit d'une pauvreté, d'une citation, d'une bêtise, et s'amusoit d'un rien.....

« N'est-ce pas, me dit-elle un jour, que je » n'aurois pas assez d'esprit pour Paris? Je suis » persuadée que si j'avois été comme les femmes » de mon pays qui y vont, en voyageant, on » ne m'y auroit jamais donné à souper. » Elle me disoit quelquefois : « votre imperturbable, » en parlant d'elle; parce qu'une fois que nous parlions des qualités de l'ame, je lui disois que c'étoit la sienne. Ce mot, qu'elle étoit un quart-d'heure à prononcer exprès, en redoublant sa lenteur majestueuse et sonore, l'amusoit; et surtout quand, pour l'alonger encore, elle disoit: *j'ai donc de l'imperturbabilité?*

« Que voulez-vous, disoit-elle; mademoiselle » Gardel ne m'en a pas appris davantage : c'étoit » une de ces vieilles gouvernantes françaises, » réfugiées. Elle m'en avoit assez appris pour » me marier dans mon voisinage : mademoi- » selle Gardel et moi, nous ne nous attendions » pas à tout ceci. »

C'est ainsi qu'il y avoit dans une de ses lettres à moi, pendant un combat naval de la dernière guerre de Suède : « c'est au bruit du canon

» qui fait trembler les vitres de ma résidence, » que votre imperturbable vous écrit. » Je n'ai rien vu de plus prompt et de mieux fait que ses dispositions pour cette guerre imprévue, écrites de sa main, qu'elle envoya au prince Potemkin, pendant notre siége d'Oczakow. Il y avoit au bas : *ai-je bien fait, mon maître?*

L'impératrice s'accusoit toujours d'ignorance; et un jour qu'elle me poussoit là-dessus, et que je lui avois prouvé qu'elle savoit par cœur Périclès, Lycurgue, Solon, Montesquieu, Locke et les beaux siècles d'Athènes, de Sparte, de Rome, de la moderne Italie, de la France, et l'histoire de tous les pays, je lui dis : puisque Votre Majesté le veut, je dirai d'elle ce que le laquais du père Griffet me disoit de lui, en se plaignant à moi de ce qu'il ne savoit jamais où il mettoit sa tabatière, sa plume ou son mouchoir : « Croyez-moi, cet homme n'est pas tel » que vous le supposez; hors sa science, il ne » sait rien ».

L'impératrice se servoit de cette prétention à l'ignorance, pour se moquer des médecins, des académies, des demi-savans et des faux connoisseurs. Je convenois avec elle qu'elle n'avoit pas de connoissances en peinture, ni en musique; je lui prouvai même un jour, plus qu'elle ne vouloit, que son goût en bâtimens étoit mé-

diocre. *Avouez*, me dit-elle, en me montrant son nouveau palais de Moscou, *que voilà une magnifique enfilade.* C'est, lui répondis-je, la beauté d'un hôpital; mais pour une résidence, c'est pitoyable : les portes sont trop hautes pour chaque appartement, et sont malgré cela nécessairement trop petites pour une suite aussi longue de chambres, qui, de même qu'à votre Hermitage, se ressemblent toutes.

Malgré quelques défauts d'architecture, ses édifices publics et particuliers rendent Pétersbourg la plus belle ville du monde. Ses goûts lui tenoient lieu du goût que je lui refuse, de peur de la trouver sans cesse admirable. Elle n'en a pas moins ramassé, dans sa résidence, des chefs-d'œuvre de tous les genres. Elle se vantoit de se connoître en médailles ; mais je n'en réponds pas.

Lorsque son oreille anti-musicale s'opposoit à ses progrès dans le mécanisme des vers, que le comte de Ségur et moi nous voulions lui apprendre, dans sa galère sur le Borysthène, elle nous dit : « vous voyez bien, messieurs, que vous » ne me louez qu'en gros; mais qu'en détail, » vous me trouvez une ignorante. » Je lui dis, qu'au moins elle devoit convenir de posséder une science. — « Et quelle est-elle ? » — Celle des à propos. — « Voilà, par exemple, ce que je ne

comprends pas. » Votre Majesté n'a jamais rien dit, fait dire, changé, ordonné, commencé et fini, qu'à point nommé. — « Peut-être, dit-» elle, que tout cela a bon air. Mais qu'on exa-» mine à fond : c'est au prince Orlow que je » dois l'éclat de mon règne; car c'est lui qui m'a » conseillé d'envoyer ma flotte dans l'Archipel. » C'est au prince Potemkin que je dois la Tau-» ride, et l'expulsion de toutes les sortes de » Tartares qui menaçoient toujours l'empire. » Tout ce qu'on peut dire, c'est que j'ai élevé » ces messieurs. C'est au maréchal Romanzow » que je dois mes victoires. Voilà ce que je lui ai » dit : monsieur le maréchal, on va se donner » des coups; il vaut mieux en donner qu'en » recevoir. C'est à Michelson que je dois la » prise de Pugatschew qui a manqué de venir » à Moscou et peut-être plus loin. Croyez-moi, » je n'ai que du bonheur; et si l'on est un peu » content de moi, c'est que j'ai un peu de fer-» meté et d'égalité dans mes principes. Je donne » beaucoup d'autorité à ceux que j'emploie : si » on s'en sert quelquefois dans mes gouverne-» mens voisins des Persans, des Turcs et des » Chinois, pour faire du mal, tant pis : je cher-» che à le savoir.

Je sais bien qu'on se dit : « Dieu et l'im-pératrice nous puniroient. Mais l'un est bien

haut, et l'autre est bien loin. » *Voilà les hommes, et je ne suis qu'une femme.* Elle m'a dit aussi : « *On m'accommode bien mal, je parie, dans votre Europe, à vous autres; on dit toujours que je vais faire banqueroute, que je fais tant de dépenses. Eh bien, mon petit ménage va toujours son train.* »

Elle aimoit cette expression, car quand on lui faisoit l'éloge de l'ordre et des heures qu'elle mettoit à son travail, elle répondoit souvent : *il faut bien arranger son petit ménage.*

La force de son esprit se montroit dans ce qu'on appelle improprement la foiblesse du cœur. Les favoris n'ont jamais eu ni pouvoir ni crédit; mais quand on avoit été formé par Sa Majesté Impériale elle-même aux affaires, après y avoir été essayé par la communication de celles sur lesquelles elle vouloit bien s'ouvrir, on lui étoit utile. Ce choix toujours honorable de part et d'autre, donnoit le droit de dire et d'entendre la vérité. Ainsi j'ai vu le comte Momonow, qui professoit parfaitement cette vertu, toujours prêt à lui sacrifier sa faveur; ainsi je l'ai vu contredire, défendre, protéger, recommander, insister, résister; ainsi j'ai vu qu'on lui en savoit bon gré, et qu'on admiroit sa fidélité à l'amitié, sa loyauté, et son désir continuel de faire le bien, et du bien.

Elle me disoit : *ma prétendue prodigalité est une économie ; tout cela reste dans le pays, et me revient un jour. J'ai bien quelques petites ressources encore, mais puisque vous m'avez dit que vous vendriez, joueriez, ou perdriez les diamans que je vous donnerois, en voilà seulement pour cent roubles autour de mon portrait en bague.*

Elle a eu tous les genres de donner ; outre cette espèce de profusion, dont je viens de parler, qu'elle avoit comme un grand et puissant souverain, elle donnoit par générosité comme une belle ame, par bienfaisance comme une bonne ame, par compassion comme femme, et par récompense comme homme qui veut être bien servi. Je ne sais si c'est de l'esprit qu'elle y mettoit, ou seulement le style de son ame, mais elle donnoit à tout une singulière tournure. Par exemple, elle écrivit au comte Suwarow : *Vous savez que je n'avance personne hors de son tour ; je suis incapable de faire tort à un plus ancien, mais c'est vous qui venez de vous faire maréchal vous-même, par la conquête de la Pologne.*

Elle portoit toujours en voyage le portrait de Pierre I^er^ sur sa tabatière, et elle me disoit : *c'est pour que je me demande à moi-même à chaque instant de la journée : qu'ordonneroit-*

il, que défendroit-il, que feroit-il, s'il étoit à ma place? Elle m'a assuré qu'une des choses qui lui faisoient aimer Joseph II, outre l'agrément qu'il mettoit dans la société tous les jours avec nous, c'étoit sa ressemblance avec Pierre I^er^ pour l'activité et le désir de s'instruire, et d'instruire, et son dévouement à l'État. *Il a l'esprit sérieux,* me disoit-elle, *et pourtant agréable; il est toujours occupé de choses utiles, et sa tête travaille toujours.* Malheur aux gens injustes qui n'ont pas senti tout ce qu'il valoit.

L'impératrice étoit fort aimée de son clergé dont elle avoit pourtant diminué et borné les richesses et l'autorité. Lorsque Pugatschew, à la tête de ses brigands, parcourant les campagnes, entroit le sabre nud dans les églises pour faire prier pour lui; un curé, à son approche, prit le Saint-Sacrement, et alla à sa rencontre: « Augmente tes crimes, scélérat, lui dit-il, en » me massacrant, portant notre seigneur Jésus-» Christ dans mes bras. Coupe-moi la tête, si » tu oses; je viens de prier pour notre grande » impératrice. »

On ne pouvoit jamais dire du mal de Pierre I^er^ ni de Louis XIV devant l'impératrice, ni la plus petite chose sur la religion ou les mœurs; à peine pouvoit-on se permettre quelque chose d'un peu hasardé, mais extrêmement gazé, dont

elle rioit tout bas ; elle ne se permettoit jamais une légèreté, ni dans ce genre-là, ni sur personne, et c'étoit en présence de celui que la plaisanterie concernoit, qu'elle en risquoit quelquefois une bien douce, qui finissoit par lui faire plaisir à lui-même.

J'eus bien de la peine un jour à me faire pardonner une remarque aux dépens de Louis XIV, en me promenant avec l'impératrice à Czarskoselo. « Au moins, lui ai-je dit, Votre Majesté » conviendra qu'il falloit toujours à ce grand » roi une allée bien droite de cent vingt pieds de » large, à côté d'un canal qui en avoit autant, pour » s'y promener ; il ne savoit pas, comme vous, ce » que c'est qu'un sentier, un ruisseau, et une » prairie. »

J'ai eu occasion de remarquer son courage. Avant d'entrer dans Barczisarai, douze chevaux trop foibles pour soutenir notre grande voiture à six places, nous emportèrent à une descente, ou plutôt furent emportés eux-mêmes ; il y avoit à croire qu'on se casseroit le cou. J'aurois eu bien plus peur, si je n'avois pas voulu voir si l'impératrice en avoit : elle étoit calme, comme au déjeûner que nous venions de quitter.

Elle étoit difficile pour ses lectures ; elle ne vouloit rien de triste, ni de trop délicat, en quintessence d'esprit et de sentiment. Elle aimoit les

romans de Le Sage, Molière et Corneille. *Racine n'est pas mon homme*, disoit-elle, *excepté dans Mithridate.* Rabélais et Scarron l'avoient fait rire autrefois, mais elle ne s'en souvenoit plus; elle n'avoit que peu de mémoire pour tout ce qui étoit frivole ou de peu d'intérêt, et n'avoit jamais rien oublié d'intéressant. Elle aimoit Plutarque d'Amyot, Tacite d'Amelot de la Houssaye, et Montaigne. *Je suis une Gauloise du Nord*, me disoit-elle, *je n'entends que le vieux français; je n'entends pas le nouveau. J'ai voulu tirer parti de vos messieurs les gens d'esprit en istes, je les ai essayés; j'en ai fait venir; je leur ai quelquefois écrit; ils m'ont ennuyée, et ne m'ont pas entendue : il n'y avoit que mon bon protecteur Voltaire. Savez-vous que c'est lui qui m'a mise à la mode? il m'a bien payée du goût que j'ai pris toute ma vie à le lire, et il m'a appris bien des choses, en m'amusant.* L'impératrice n'aimoit ni ne connoissoit la littérature moderne, et avoit plus de logique que de rhétorique. Ses ouvrages frivoles, ses comédies, par exemple, avoient un but moral, comme la critique des voyageurs, des gens à la mode, des modes, des sectes, et surtout des martinistes qu'elle croyoit dangereux. Toutes les lettres que j'ai d'elle sont remplies de grandes idées, fortes, prodigieuse-

ment lumineuses, critiques quelquefois avec du trait, surtout lorsque quelque chose en Europe l'indignoit; et puis de la gaîté et de la bonhomie. Il y a dans son style plus de clarté que de légèreté; ses ouvrages sérieux sont profonds. Son histoire de Russie vaut, à mon avis, les tablettes chronologiques du président Hénault; mais les petites nuances, le charme des détails, le coloris n'étoit pas son fort. Frédéric II n'avoit pas de coloris non plus, mais il avoit quelquefois le reste, et étoit plus homme de lettres que Catherine.

Elle me disoit quelquefois : *vous avez envie de vous moquer de moi; qu'ai-je donc dit?* C'étoit un vieux mot français qui ne l'est plus, ou bien un autre mal prononcé. Votre Majesté dit baschante, au lieu de bacchante, par exemple. Elle me promit de se corriger, et puis me fit encore rire à ses dépens, lorsqu'avec grâce, et en accordant une à quelqu'un, elle fit un coup de trois au billard, qui me fit gagner une douzaine de roubles.

Sa plus grande dissimulation étoit de ne pas dire tout ce qu'elle pensoit et ce qu'elle savoit; mais rien de louche ni d'insidieux n'est sorti de sa bouche : elle étoit trop fière pour tromper; et quand elle se trompoit elle-même, pour s'en tirer, elle s'en remettoit à son bonheur, et à sa

supériorité sur les événemens qu'elle aimoit à dompter. Quelques idées cependant sur les revers de la fin du règne de Louis XIV se présentoient à son esprit, mais passoient comme des nuages. Je suis le seul qui ai vu, qu'un quart-d'heure seulement la dernière déclaration de guerre des Turcs, lui fit penser modestement qu'il n'y avoit rien de stable dans le monde, et que la gloire et les succès étoient incertains. Elle sortit de son appartement avec l'air serein, tel qu'elle l'avoit avant le départ de son courrier, et avec la confiance qu'elle inspira d'abord à tout l'empire.

J'avois fait son procès de son vivant, comme on faisoit aux rois d'Egypte après leur mort, me faisant jour au travers du voile de l'ignorance et de la malice qui couvre souvent l'histoire. J'aurois perdu le charme de la société, ou plutôt je ne m'y serois pas livré; ses traits d'humanité étoient journaliers. Un jour, elle me dit : « *Pour n'avoir pas voulu faire lever trop matin mes gens, parce qu'il fait bien froid, j'ai allumé mon feu moi-même. Un petit ramoneur qui croyoit que je ne me leverois qu'à cinq heures et demie, étoit dans ma cheminée; il a crié comme un démon; j'ai éteint bien vite mon feu, et lui ai bien demandé pardon.* »

On sait qu'elle n'a presque jamais envoyé en

Sibérie, où d'ailleurs on étoit fort bien traité; elle n'a jamais ordonné la mort de personne. L'impératrice sollicitoit souvent les juges contre les jugemens; elle recommandoit d'éclaircir pour prouver qu'elle avoit eu tort, si cela étoit, et a fourni souvent des moyens de défense aux accusés. Je lui ai pourtant vu une sorte de méchanceté; c'étoit un regard de bonté, et quelquefois un bienfait, pour embarrasser ceux dont elle avoit à se plaindre, mais qui pourtant avoient du mérite: quelque grand de l'empire, par exemple, qui tenoit des propos sur son compte. Voici un trait de despotisme, c'est d'avoir défendu à un homme de sa société, sa propre maison, en lui disant: « *Vous aurez dans la mienne deux fois par jour, une table de douze couverts; ce monde que vous aimez à avoir chez vous, vous l'aurez chez moi: je vous défends de vous ruiner; mais je vous ordonne de continuer à faire de la dépense, puisque cela vous fait plaisir.*

La calomnie qui n'a pas respecté la plus belle, la meilleure, la plus sensible, la plus aimable des reines dont je suis le plus à la portée de justifier l'ame et la conduite, va peut-être, sans respect pour la mémoire du plus illustre des souverains, couvrir de ronces son tombeau: elle a arraché les fleurs qui devoient couvrir celui

d'Antoinette ; elle voudra arracher les lauriers de celui de Catherine.

Les prétendus trouveurs d'anecdotes, les libellistes, les faux furets de l'histoire, les indifférens, pour dire quelque chose de piquant ou gagner de l'argent ; les mal intentionnés, et les méchans de profession voudront peut-être diminuer sa célébrité. Mais elle en triomphera. On se rappellera ce que j'ai vu moi-même, en faisant deux mille lieues avec elle, dans ses Etats : l'amour et l'adoration de ses sujets ; et dans ses armées, l'amour et l'enthousiasme de ses soldats. Je les ai vus dans la tranchée, bravant les balles des infidèles et toutes les rigueurs des élémens, se consoler ou s'animer au nom de Matouschka (leur mère) et leur idole.

J'ai vu enfin ce que je n'aurois jamais dit de l'impératrice pendant sa vie, et ce que mon amour pour la vérité me fait écrire le lendemain du jour où j'appris que l'astre le plus brillant qui éclaira notre hémisphère venoit de disparoître.

SUR LA GUERRE DE TRENTE ANS (1).

Je ne puis admettre le nom de *guerre de religion*, puisqu'elle se fait ordinairement par des gens très-indifférens sur celle que les deux partis professent. Je vois dans l'origine de celle qui a troublé l'Empire pendant cent ans l'avidité des princes qui ont sécularisé et dépouillé les ecclésiastiques; l'ambition de ceux qui vouloient commander telle armée que ce fût; l'importance de quelques individus, et l'inquiétude de l'homme en général, porté au changement, sortant du calme le plus heureux pour embrasser tel parti que ce soit, dût il en être la victime.

D'après cela, je ne puis appeler la guerre de trente ans qu'une guerre de rebelles qui, pour couvrir cette inquiétude dont je viens de parler, citent ou réclament toujours des droits imaginaires, se couvrent d'un voile saint; et, par un soi-disant amour pour la justice, se rassemblent pour commettre toutes les injustices possibles.

Un peu de logique auroit fait rentrer dans le devoir ces prétendus serviteurs de Dieu; ils

(1) *Œuvres militaires*, t. XII, p. 19 et suiv. (N. de l'Ed.)

n'avoient qu'à jeter les yeux sur leurs inconséquences.

L'électeur Frédéric se déclaroit à Prague, grâce à son imbécille de prédicateur Sculterus, iconoclaste; et on portoit des images de Gustave-Adolphe, après la bataille de Léipsick, sur la poitrine, pour n'être pas blessé, en même temps qu'on se moquoit des *Agnus Dei* et des reliques qu'on trouvoit sur les corps de quelques catholiques tués dans une bataille. On détruisoit nos saints; on en fit un du héros suédois.

Un Flaccus Illyricus fit, par ses sermons, l'entêtement de Magdebourg, qui, plus attachée que toutes les autres villes à sa secte, éprouva le malheur qu'elle eût pu éviter.

Un Procope Dworczesky; un autre imbécille jouant le prophète, Jean Jessenius; un Jean Kutnauer qui, au moment de son supplice, demande à Dieu une marque de sa faveur, et en obtient un arc-en-ciel par hasard; quelques gros et lourds manans de Kuttenberg surtout, voilà les réformateurs de l'église catholique, et les soi-disant destructeurs des préjugés.

Un Gaspard Scioppius écrivoit qu'un bon évangéliste ne pouvoit pas être vaincu; et Gustave-Adolphe lui-même, après une victoire remportée par son intrépidité et ses grands talens, descendoit de cheval pour remercier Dieu de ce

miracle en sa faveur. Un prédicateur Hoë, qui avoit autant de crédit dans le cabinet de l'électeur de Saxe que le père Lamormain dans celui de Vienne, écrivoit que le calvinisme ne valoit pas mieux que le papisme. Il comparoit l'esprit du premier à la brûlure des queues de renards de Samson ; on vit et on fit agir tous les ressorts de la friponerie des uns, de la duperie des autres, et de la charlatanerie.

L'amour a souvent joué son grand jeu ; et ce petit dieu des païens s'est mêlé des affaires du seul et véritable des Chrétiens. On sait ce que la passion du roi d'Angleterre pour Anne de Boulen lui fit faire ; mais on n'a pas assez approfondi les suites de celle de Gebhard de Truchses, électeur de Cologne : d'excellent archevêque il devint tout ce qu'on voulut, et préféra les bans de l'église protestante pour son mariage au ban de l'Empire. Il perdit tout, État, considération, argent, réputation, et son ame ; mais il épousa. On ne peut mettre cette conduite que sur le compte de la folie ; car il n'auroit pas contribué à l'augmentation et l'animosité de la ligue, si tout uniment il avoit, avec bien moins de scandale que d'apostasier par vertu, aimé cette femme sans se marier. Luther n'avoit de même qu'à vivre avec sa religieuse aussi tendrement qu'il auroit voulu, sans faire autant de ravage pour ses noces.

D'ailleurs je crois que l'ambition et la vengeance avoient plus de pouvoir sur lui que l'amour, qui lui alloit très-mal. Celui de Gebhard fit beaucoup de mal à l'Empire par le ressort que cette aventure donna dans la crise où étoit le protestantisme.

Ferdinand II, loué par quelques historiens, ne sachant ni prévenir, ni arrêter, ni punir les premiers prétextes, fut plus cruel que Philippe II. Les exécutions de celui-ci dans les Pays-Bas en retinrent une partie soumise à sa domination : le reste fit la guerre, et elle ne dura pas trente ans. On sait le terrible mot du terrible duc d'Albe; quand on lui reprocha le supplice des comtes de Horn et d'Egmont, il répondit : *Peu de têtes de crapauds épargneront des milliers de grenouilles.* Et ce qui prouve qu'il tenoit plus à l'autorité d'un général qu'au fanatisme d'un trop bon catholique, c'est qu'il fit pendre ou dégrader le régiment de Sardaigne qui avoit, après une bataille gagnée, mis le feu à un village protestant. Les généraux de Ferdinand mettoient tout à feu et à sang : Charles V lui-même n'avoit pas fait une guerre de prêtre. Le duc d'Albe lui avoit fait gagner la bataille de Muhlberg en 1547; et y ayant fait prisonniers l'électeur de Saxe et le duc de Brunswick, il soutint son Empire encore mieux que sa religion, dans laquelle on ne le

soupçonnoit pas même d'être fort orthodoxe. Ferdinand en faisoit plus de cas que de tous ses royaumes, qu'il auroit perdus pour une messe. Tilly n'en a jamais manqué une de sa vie ; il ne but jamais de vin, et mourut avec sa virginité. Le duc d'Albe connut l'amour, et eut des enfans de l'amour. Pour prix de ses victoires, et l'engager à en remporter de nouvelles dans la suite, en Portugal, son maître barbare le fit enfermer, pendant deux ans, dans le château d'Uzeda, parce qu'il s'étoit opposé au mariage de son fils. Le tableau des injustices trop souvent répétées, même après ce temps d'incivilisation, est ce qu'il y a de plus déchirant après celui des cruautés.

Si celle des premiers rebelles bohêmes, qui jetèrent Slawata, Martinitz et Fabricius par la fenêtre, en 1618, avoit été punie par la loi du talion, la révolte eût été arrêtée; mais Mathias, trop énergique autrefois, le fut trop peu dans cette occasion-ci. Sa foiblesse, qui déjà lui avoit dicté sa *Lettre de Majesté* contre la Majesté, l'empêcha d'ôter à Thurn la vie avec ses emplois : il devoit s'attendre à sa vengeance; et son successeur Ferdinand promettoit celle du ciel à Mathias, en se réjouissant, dans une lettre qu'il lui écrivit de Gratz, de ce que les Utroquistes venoient de combler la mesure de leurs crimes. A son avénement au trône, il ne fut clé

ment un seul jour que par dissimulation, et auroit voulu, comme Néron, que les protestans n'eussent eu qu'une seule tête pour la faire couper. Philippe II auroit fait périr Thurn ; un certain Paul Rziczan n'auroit pas osé ouvrir la bouche devant lui, et Erasme Tschernembul n'auroit pas osé faire un pas pour animer l'Autriche.

Thurn nommoit sans cesse, comme tous les rebelles, l'amour de la patrie ; et cette prétendue patrie, la Bohême, lui étoit étrangère, car il étoit, ainsi que sa famille, de Gorice. On croit même qu'à demi-italien, et fort éloigné de l'esprit de l'Empire, il ne se soucioit pas plus de sa religion que de son prétendu pays. Charles V se seroit attaché Mansfeld par des bienfaits : Mathias n'étoit que foible ; Ferdinand ne se fit aimer ni craindre. Charles V auroit profité de la discorde qui s'étoit mise entre les luthériens et les calvinistes. Philippe II auroit fait canoniser ses trois fidèles sujets qui ne s'étoient pas cassé le cou, quoiqu'ils fussent tombés dans le fossé du château de Prague, à quatre-vingts pieds de profondeur ; et peu s'en fallut que ceux qui les jetèrent ne crurent que c'étoit par miracle qu'ils ne fussent pas morts. Les Bohêmes croyoient aisément au merveilleux ; c'étoit encore, outre cela, au temps de l'astrologie judiciaire et des sorciers. Peu de personnes savoient que Slawata, Mar-

tinitz et Fabricius ne devoient leur vie qu'à un tas de fumier.

Les hérétiques, en Empire, devenant plus éclairés, se mirent à découvert, et cessèrent bientôt de ne parler que de la transsubstantiation. Ils parlèrent de despotisme autrichien, de renversement des lois de l'Empire, et renouvelèrent la fable prétendue de la monarchie universelle, à laquelle Charles V n'avoit pas plus pensé qu'on vouloit ensuite le dire de Louis XIV. Alors les pédans s'en mêlèrent; on analysa la bulle d'or faite avant la naissance des sectes : avocats, conseillers, prêtres et ministres, plutôt disputèrent qu'ils ne discutèrent, et la religion cessa d'y être pour quelque chose.

Vous, à qui l'impartialité mit la plume ou un livre à la main, reconnoissez les trois grands ressorts des événemens de tous les siècles : l'orgueil, l'intérêt et la vengeance; ces trois passions produisent les révolutions. Elles sont armées jusqu'aux dents. La vérité est nue; la justice n'a pour arme qu'une foible épée, dont la balance qu'elle porte l'empêche souvent de se servir; et elles ne peuvent point résister aux puissances que je viens de nommer, et qui les combattent avec tant d'avantage. Les têtes exaltées des fanatiques, même de bonne foi, ne voient que dans l'éloignement la récompense ou la punition céleste; ce

qui arrive immédiatement sur la terre les touche de plus près. Quoique Gustave-Adolphe ait été bien bigot, il est impossible que ce soit sa bigoterie qui lui ait fait entreprendre une guerre aussi folle, et aussi éloignée que celle-là, avec si peu de troupes, d'argent et de moyens. Tel autre bigot qu'ait été Ferdinand II, il est impossible que ses ministres aient cru se rendre plus agréables à Dieu, en mettant toute l'Europe à feu et à sang, ainsi que Magdebourg; plutôt que de permettre à quelques paysans bien bêtes, de bâtir une mauvaise petite église de chaume que le vent auroit emportée, où ils n'auroient jamais été, puisqu'ils se seroient aperçus qu'ils n'y comprenoient rien, et que la pluie y entroit de tous côtés. Mais Ferdinand II étoit fier, dur et entêté, plus catholique que chrétien, et mauvais politique. S'il avoit été homme d'un grand caractère, sans avoir besoin des cinq cents cuirassiers de Dampierre, avec lesquels le colonel français de Saint-Hilaire passa par hasard au travers de la place de la cour (*der Burg*), il auroit pris par la gorge le seigneur d'Evergassing qui, le tenant par un bouton de son habit, lui disoit en latin : *signe, Ferdinand;* et peut-être qu'il eût fini dans l'instant la rebellion Saint-Hilaire et ses descendans furent récompensés par la place de chef de l'amirauté

du Danube (*Schiff-Amt*), qu'ils occupèrent pendant plus de cent ans. Ces cuirassiers, qui sont à présent ceux de Hohenzollern, ont le droit de passer au travers du Burg en parade, grande musique, etc.; au lieu que les autres régimens ne peuvent défiler qu'entre la ville et les faubourgs. Ce fut un autre Français, M. de Souches, qui, par sa valeur et ses talens dans sa défense de Brünn dont il étoit commandant, contribua le plus, en 1645, à sauver l'Autriche. Je reviens à Ferdinand II. S'il avoit été militaire, on lui auroit plutôt passé cette guerre qui le mit si souvent à deux doigts de sa perte; mais il se retiroit, ou trembloit dans sa capitale dès qu'on en approchoit, et faisoit tuer ou mourir de chagrin ses généraux. Buquoy, le grand Buquoy, de désespoir d'avoir été soupçonné par lui d'infidélité puisqu'il ne vouloit pas renvoyer ses troupes wallonnes, se jeta au milieu d'une troupe de rebelles hongrois, près de Neuhausel, et y périt percé de plus de vingt blessures. Tilly, autre excellent capitaine, un des plus habiles même qu'il y ait jamais eu, étoit suspect à la cour toutes les fois qu'il étoit battu; et quoiqu'il eût été jésuite dans sa jeunesse, les pères de cet ordre le soutinrent moins que ses exploits; mais, à la vérité, pour le consoler et le récompenser, Urbain VIII lui avoit écrit une belle

lettre pour lui faire ses remercimens de son amour pour la sainte Église romaine : il n'en fut pas moins tué.

J'observerai, en passant, la fidélité et la valeur des étrangers, plutôt que des véritables nationaux. Outre ces deux grands généraux wallons, un comte de Merode fit trembler l'Italie, en forçant des défilés presqu'insurmontables, pour y mener, de Souabe, un renfort de troupes au travers de la Suisse ; les sénats des louables treize cantons, avant d'avoir eu le temps de se rassembler pour délibérer s'ils le lui permettroient, apprirent que cela étoit exécuté, et qu'il s'étoit emparé, en passant, des deux petites places de Coire et de Mayenfeld. J'ai déjà cité Dampierre, et Saint Hilaire, presque Wallon aussi. Pour les soldats de ce pays-là, les services qu'ils rendirent ne sont point à décrire. Après avoir fait la force des armées de Charles V, ils restèrent fidèles à Philippe II, quoiqu'il ne les aimât guère, et décidèrent partout la victoire sous Ferdinand II : on les verra brillans sous Waldstein et tous les généraux, depuis l'Océan jusqu'aux portes de la Turquie.

Leur fidélité l'emportoit sur leur religion ; car quantité d'individus avoient pris aussi celle qui étoit de mode, et je crois que chez eux c'étoit la calviniste. Mécontentement de la cour pour

des injustices, renvoi ou mort des généraux qu'ils aimoient, manque de récompense et presque de subsistance, séduction et corruption des protestans, rien ne dégoûta les Wallons de faire plus que leur devoir : aussi l'on se fioit à eux seuls. On les fit entrer les premiers en Bohême, dès la première apparence d'insurrection. Souvent l'argent gagnoit les Hongrois et les ministres ; prédicateurs et émissaires protestans gagnoient les Allemands. Pour les Espagnols, lents et paresseux, ils avoient l'air de ne faire cette guerre que par conscience, et étoient par conséquent les plus cruels dans les succès. Les bandes wallonnes, plus lestes et de meilleure volonté, quoiqu'elles ne songeassent pas à la sainte Hermandad, étoient employées partout : elles pillèrent un peu à Magdebourg, à la vérité ; mais elles manquoient si bien de tout, que le mot allemand, *marode* (fatigué et restant en arrière), d'où vient celui de maraudeurs, doit son origine au régiment et au nom de *Merode*, qui étoit dans ce cas-là, n'étant jamais payé. On disoit d'un soldat qui n'avoit plus la force de marcher, de tel régiment qu'il fût : *er ist ein Merode.* Les Allemands, qui défigurent tous les noms, en firent bientôt celui de *marode.*

Il est faux que les Wallons manquent d'ordre et de discipline, ainsi que le leur reprochent

souvent les autres régimens qui commettent des excès sous leur nom ; qu'à la bataille de Léipsick il n'y eut que quatre régimens de ce brave pays, qui ne se sauvèrent ni ne se débandèrent pas. Abandonnés des autres troupes, fermes, inébranlables dans leurs rangs, ils les serrent et percent les Suédois, gagnent un bois, en combattant sans cesse, et ne sont plus que six cents en y arrivant ; ce qui prouve qu'ils avoient perdu au moins les trois quarts et demi de leurs camarades : et c'est ce que j'ai vu renouveler plusieurs fois dans la guerre de sept ans, et qui arrive bien souvent encore dans celle-ci.

Ce fut sur ce monceau de héros, dit l'histoire, que Tilly se fit panser de toutes ses blessures, après cette fameuse déroute où les Wallons, après avoir protégé son pansement, marchèrent avec lui à Halle, et puis à Halberstadt.

Sans remonter aux temps des croisades, où les croisés, malgré un tas d'amulettes sacrés, n'avoient guère plus de religion que les infidèles qu'ils alloient attaquer, on vit toujours le même prétexte dans tous les temps ; on vit les Guise ne penser qu'à la ruine du parti de Henri IV, et non du protestantisme ; on vit le fils aîné de l'église soutenir l'hérésie contre sa mère ; le roi très-chrétien, le chaste et dévot Louis XIII,

prendre part à la soi-disante guerre de religion ; Richelieu, prince de l'église, ministre et cardinal, la conseille ; La Valette, prince de l'église, général et cardinal, commande ses armées, couvert à la fois de la pourpre romaine et d'un casque ; un malheureux capucin, prince de l'église, cardinal et confesseur du premier, envoyé en ambassade, pour le bien de la ligue, fait ôter le commandement de l'armée à Waldstein : *il me désarme par son rosaire*, écrivit l'empereur, *et met six couronnes électorales dans son capuchon.* Mazarin, prince de l'église et cardinal, lève le régiment qui portoit son nom, composé de cinq cents Italiens qui furent tous sabrés à Mœhring ; un autre cardinal, prince d'Autriche et d'Espagne, commande même assez bien, malgré les défenses de l'église (qui abhorre, dit-elle, le sang humain), les armées opposées à ses quatre camarades cardinaux que je viens de nommer ; on vit enfin toutes les inconséquences religieuses de tous les côtés.

Au milieu des généraux, ministres, courtisans, bigots de Vienne, le cardinal Clesel se fait arrêter par le dévot empereur, pour avoir conseillé de ne pas pousser les protestans à bout ; il est ensuite recueilli par eux, quoiqu'ils l'eussent détesté dans le temps de sa faveur. Le peu de vrais dévots de la cour s'opposent à cette

terrible guerre ; d'un autre côté les chrétiens par excellence, qui ne croyoient pas que les catholiques le fussent, appellent les mécréans à leur secours. On vit leurs chefs dans le camp des Turcs, et leur allié Bethlem Gabor sans cesse aux portes de la capitale de l'Autriche ; on vit les souverains pontifes, l'image et représentans de Dieu sur la terre, flotter entre les factions religieuses. Le monarque spirituel étoit pour celui de l'Autriche et de l'Espagne, et quelques électeurs ; le prince temporel de la campagne de Rome étoit pour les autres, et trembloit du voisinage des gouverneurs-généraux de la Lombardie et des vice-rois de Naples.

On vit le premier des papistes, que cet amour du papisme fit chasser de son royaume, le pauvre et maladroit roi Jacques, envoyer en 1624 un Jacques Spencer, pour lier, affermir et serrer la ligue protestante. On vit ensuite la fille du premier protestant du monde, aller porter sa couronne et sa religion aux pieds du pape.

Par une autre singularité, dans le genre opposé de religion, Melander, calviniste, commanda les armées catholiques, jusqu'à ce qu'il fut tué en 1648, à la bataille de Saumerhausen ; en Saxe, Bannier exerça des barbaries sur tous ceux de sa croyance.

On vit, en un mot, les contrastes et les rappro-

chemens les plus extraordinaires ; l'inhumanité dans les rangs des deux partis ; les grands Etats diminuer par les offrandes qu'ils firent au seigneur pour sa gloire, et enrichir les ministres de leur culte ; les petits Etats s'accroître par le pillage des vases et des propriétés sacrées ; l'égalité de puissance établie par ces deux moyens; l'on vit enfin la fortune aveugle, et d'ailleurs extrêmement neutre entre toutes les religions, protéger tour-à-tour, non ceux qui avoient la meilleure croyance, mais ceux qui eurent la meilleure tactique.

SUR LES GRANDS GÉNÉRAUX DE LA GUERRE DE TRENTE ANS (1).

Les amateurs de l'expérience, les vieux partisans de la vieillesse, qui se dédommagent ainsi de la rapidité du temps qui leur a enlevé leurs belles années, ne seront pas contens de ma première réflexion. Qu'on examine l'âge de tous les héros de la guerre de trente ans, à la tête des armées de toute l'Europe ; c'est dans la crise des Etats qu'on voit s'élever les hommes supérieurs qui en forment d'autres. La nécessité ne consulte ni les cabales de l'envie, ni les faveurs et les défaveurs de la cour, ni la protection d'un plat favori, ou de la maîtresse d'un commis, ni l'almanach pour l'ancienneté des grades. Celui qui, dans une guerre civile, court le premier aux armes, se trouve tout de suite à la tête de son parti, et animé par un grand objet. Un souverain, jeune et ambitieux, veut en prendre un sous sa protection : il marche tout de suite à la tête de ses troupes, n'a pas le temps d'assembler les sages de son gouvernement qui lui conseil-

(1) *Œuvres militaires*, tom.

leroient des sottises, de peur qu'il ne fasse des folies, et marche de victoire en victoire.

La tactique est même en défaut dans les commencemens; l'élan du génie, sautant tous les moyens connus et prévus, déjoue souvent dans une révolution les projets les mieux concertés des armées réglées; et tel qui, dans une guerre ordinaire, n'auroit été que médiocre, sacrifie au hasard, et se fait un grand nom. Les rebelles commençant les premiers, ont d'abord l'avantage, et n'osant pas risquer des affaires générales, se forment par la multiplicité de leurs attaques; c'est ainsi que, de part et d'autre, on voit le mérite se déployer et s'accroître. Malheur cependant à ceux à qui la passion fait prendre les armes contre leur souverain, et qui troublent ainsi le bonheur des nations. Chacune a fourni tant de grands hommes, que je n'entreprends pas de les nommer tous; je voudrois pouvoir n'avoir aucun reproche à faire à ceux dont je parlerai.

On seroit heureux de pouvoir se livrer tout à fait à l'enthousiasme qu'inspire un homme qui, par ses hauts faits, fixe l'attention du public. En voici un, par exemple, qui en fut digne sous plusieurs rapports; je m'étendrai un peu plus sur son compte, puisque, étant allié à ses des-

cendans, j'ai eu plus d'occasion d'en apprendre plusieurs particularités.

Albert Wenceslas Eusebe, de l'ancienne maison de Waldstein, naquit à Prague le 14 septembre, l'an 1583; son père étoit baron, et baron alors étoit un titre très-distingué; il ne manquoit pas de mérite, à ce qui paroît, car il s'aperçut de bonne heure du caractère de son fils. A l'âge où rien ne se développe ordinairement, Albert se montra tel qu'il fut toute sa vie; c'étoit un enfant sérieux, entêté, fougueux, rebutant ses livres, se cabrant contre les remontrances, s'endurcissant contre les châtimens, et le tourment de sa famille; elle s'étoit faite luthérienne, sans savoir pourquoi : Albert fut mis entre les mains d'un ministre bohême de cette religion, pour l'y instruire. Il n'en fut ni meilleur luthérien, ni meilleur enfant.

Le baron, peu content des succès du maître et des progrès de l'élève, crut que des mains étrangères parviendroient peut-être à dompter ce qui jusqu'alors paroissoit indomptable. On réfléchissoit peu alors. Ce qui désoloit d'un côté ce vieux Waldstein, pouvoit lui donner de grandes espérances de l'autre; il pouvoit tout au plus en être quelquefois alarmé : mais Albert ne pouvoit pas être un homme médiocre; c'étoit déjà décidé.

On l'envoya à Colberg en Silésie, dans une fameuse université protestante. Il s'y trouva bien moins gêné que chez son père. Toute l'attention étoit fixée sur lui : et à cette école elle fut partagée avec des camarades, que le jeune Waldstein soulevoit souvent contre le pauvre Fechner qui en étoit le directeur. Quand il n'y réussissoit pas, il se battoit contre eux, se faisant un parti pour attaquer les autres : quelques historiens appellent cela des espiégleries, et en racontent des traits qui sont très-peu plaisans. Il ne fit jamais rien de gai dans sa vie. La preuve qu'il ne le fut pas même dans ses jeux, qui n'étoient pas des jeux d'enfans, c'est que le sang y couloit souvent : intriguant, il brouilloit, raccommodoit, animoit, attiroit à lui les uns : brave et entreprenant, il gagnoit sur les autres toutes ses petites batailles. Le malheureux Fechner ne dormoit ni jour, ni nuit ; et pour avoir la paix dans sa maison, il renvoya Albert à celle de son père.

C'est ainsi qu'il atteignit l'âge de dix-sept ans. L'académie d'Altorf, dit le vieux Waldstein, fera mieux mon affaire : on y est plus sévère. On y est plus tourmenté encore qu'à Colberg. Albert plus âgé ne connut plus de frein. Il ne fréquenta aucune classe. Il se battoit à tous momens, plus sérieusement qu'autrefois. Il reçut même quelquefois de petites blessures. Chassé, ou rappelé son séjour n'y fut pas long.

Le baron n'étoit pas riche : il chercha une cour pour y placer son fils, renonçant à rompre sa mauvaise tête. Tout m'est égal, disoit le jeune Waldstein, pourvu que je sois éloigné de mon père. Le Marcgrave Charles de Burgau, fils de Ferdinand, archiduc d'Inspruck, le prit pour page. La liberté que donne cet état, fit qu'Albert n'en abusa pas. Il chercha à plaire, ne fut qu'un peu étourdi et libertin : mais il couroit au-devant de l'instruction, enchantoit, étonnoit, déployoit tout ce qui annonçoit le génie, la fermeté, le plus grand talent, et la tête la mieux organisée.

C'est ce qu'il eut toute sa vie, excepté sur un seul article. On est quelquefois superstitieux sans religion. On admet les prodiges, en en reniant le chef; on se laisse aller au surnaturel, en doutant de ce qui ne l'est pas. Plus on a d'imagination, et plus on aime le merveilleux.

Albert étoit élevé à une cour catholique. Ses instituteurs en étoient des plus zélés. Ils lui parloient sans cesse de le devenir; Albert résista : ils voulurent le catéchiser; il ne fut pas persuadé. Ils lui promirent la faveur du Marcgrave : Albert fut ébranlé. Albert tomba du troisième étage, il se convertit. Pourquoi ne se tua-t-il pas, dit un auteur protestant? Il y auroit un million d'hommes de plus au monde. Le jeune Waldstein,

dormant sur une fenêtre, fit un mouvement en rêvant; et au lieu de le ramasser mort, comme on s'y attendoit, on trouva qu'il ne s'étoit pas fait le moindre mal. Les prêtres crièrent au miracle: et ne s'en étonnèrent pas, parce que la Vierge, disoient-ils, étoit connue pour avoir une prédilection toute particulière pour Inspruck. Waldstein ne savoit pas trop lui-même ce qu'il en devoit penser; son amour-propre, et son goût pour le surnaturel, lui persuadèrent que ce pouvoit être une attention du Ciel à son égard. Les prêtres profitèrent de cette disposition, où ils reconnurent le doigt de Dieu. Ils échauffèrent l'orgueil et l'imagination du page. Il se fit catholique deux jours après. On prétend qu'il conçut en même temps la possibilité de tirer parti de cette religion, et des ministres de cette croyance pour sa fortune. Une protection comme celle-là, et une cour comme celle-là, devoient le combler de faveurs. Il ne se trompa pas. Etrange conversion! aussi les protestans disoient: c'est de langue seulement que Waldstein est catholique.

Le Marcgrave prenoit tous les jours plus de goût pour lui. Albert n'étoit plus ce sauvage indompté, cet enfant rebelle, cet adolescent rustre et grossier. L'ambition avoit plus changé ses formes que la cour, à laquelle je crois il y avoit d'ailleurs fort peu d'urbanité. Waldstein

apprenoit tout ce qu'on vouloit. Mais Waldstein s'ennuya à Inspruck ; il demanda la permission de voyager. Le désir de la nouveauté, et tout ce qui se passoit dans une tête aussi vive que la sienne, le firent chercher à s'éloigner d'une mauvaise capitale, d'un mauvais pays, et de la petite cour d'un souverain bigot.

Waldstein connut les hommes presque avant de les voir. A Madrid il fut dévot, à Paris dissipé ; économe et républicain à la Haye : il prit à Londres l'esprit de liberté. Il apprit les langues de tous les pays qu'il parcourut, étudia leurs mœurs et leurs goûts, prit une teinture de leur tactique, et examina avec soin leurs forteresses des frontières. En vrai caméléon, il parut à chaque nation comme s'il en étoit. On ne pouvoit plus le distinguer des habitans. Etranger nulle part, il portoit le manteau en Espagne, en France l'habillement élégant de la cour, le vêtement et la tournure épaisse des Hollandois ; avoit l'air en Angleterre d'un Milord, ou d'un bourgeois de la cité, et accoutuma si bien son esprit fier et entêté jusqu'alors, à la souplesse, qu'il n'avoit pas besoin d'aller en Italie.

C'est-là cependant qu'il mit la dernière main à son école de dissimulation. Il apprit à Naples à être affable pour séduire le peuple ; à Gènes à être fin ; plus que cela à Florence ; à Rome à être

hypocrite; à Venise à n'être que prudent, et à Milan à découvrir promptement les tromperies des autres. Il est singulier que le grand caractère du jeune Waldstein se prêtât à n'en pas avoir, pour le mieux soutenir. Etrange effet de l'ambition ! Il plioit pour en être plus roide dans la suite. C'est un jonc qui devenoit chêne dans l'occasion.

Albert de Waldstein, se reprochant d'avoir trop négligé la partie des sciences, voulut s'y appliquer sérieusement, et se mit de lui-même à l'université de Padoue. Le même jeune homme qu'on a vu si souple, parce que personne ne l'obligeoit à l'être, et que c'étoit un moyen de tout connoître et de plaire partout, redevint le même insubordonné. Il ne put tenir à la discipline, l'autorité et la correction. Libertin, indépendant, il se seroit fait chasser de cette école, sans l'astrologue Argoli qui le protégea pour son application à sa science ridicule, à laquelle il avoit sacrifié toutes les utiles.

Un mauvais petit astrologue de la cour d'Inspruck en avoit déjà jeté les semences dans son esprit amoureux du merveilleux, de telle part qu'il vînt. Les astres lui en parurent une source très-sûre. Argoli, qui connoissoit mieux la terre que le ciel, découvrit aisément, sans consulter celui-ci, que l'ambition étoit le caractère dominant de son écolier. Je vois, lui dit-il, je vois

en vous le génie, le courage, et les succès d'un grand guerrier. Lisez vous-même dans le zodiaque; en voici la marche. Faites vous-même votre cabale. Waldstein travaille; son imagination s'échauffe : il trouve le bâton de maréchal, dans une planète, la toison d'or dans l'autre : et dans une troisième un grand peuple à ses genoux. Son orgueil s'enflamme; il se voit plus grand qu'Alexandre et César à la fois.

La guerre contre les Turcs commence. Waldstein quitte Padoue, pour faire sa première campagne. Il s'y distingue; il fait partout des prodiges de valeur. S'exposant une fois plus encore qu'à l'ordinaire, il alloit perdre la vie. Don Carlos de Gonzague la lui sauve. La paix se fait; on lui donne une compagnie pour récompense de ses brillantes actions. Il avoit dépensé la fortune que le baron lui avoit laissée. Il retourne au château qu'il en avoit hérité, et n'a pas de quoi en sortir. Il n'avoit que son épée, et sa figure qui étoit superbe. On lisoit dans ses traits bien prononcés, et dans ses yeux pleins de feu, l'audace, l'esprit et la confiance. Waldstein cherche à se marier. Je ne veux, dit-il, ni vertu, ni beauté, ni jeunesse. Il ne trouva rien de tout cela dans une veille veuve de Moravie : mais les richesses qu'il désiroit. Elle étoit de la maison de Wiczkowa, et manqua de le tuer par un

philtre ; car la vieille folle vouloit gagner son argent. A cela près, elle remplit tous les projets d'Albert de Waldstein : car elle mourut, et le fit héritier universel.

Waldstein laissa passer les troubles des dissentions entre les branches de la maison d'Autriche ; il préféra même de rester dans ses terres, à servir en Hongrie où il auroit pu avancer sa fortune ; mais la jugea plus immanquable, en attendant le sort. Dès qu'il se déclara en faveur de Ferdinand, par la couronne de Hongrie et de Bohême, et l'espérance de celle de l'Empire, il se fixa à son service, et entra en campagne.

Son argent lui servit à lever deux cents hommes de cavalerie, qu'il entretint même à ses dépens pendant six mois. Courage, exactitude, vigilance, grand soin de sa troupe qui étoit dans l'abondance lorsque l'armée manquoit de tout ; enthousiasme de ses officiers, amour et confiance de ses soldats : voilà ce qui mit déjà Waldstein aux nues, on ne parloit que de lui. Lorsque Dampierre voulut ravitailler de vivres la garnison de Gradisca, le 13 juillet, Waldstein se fraya un chemin ensanglanté au travers des assiégeans, pour les faire entrer, et y entrer lui-même.

La paix vint encore suspendre pour quelque temps ses hautes destinées. Ferdinand lui accorda

sa faveur, le fit colonel de la milice de Moravie, et il passa une partie de son temps à Gratz et à Vienne : ce n'étoit assurément pas dans l'oisiveté; car Waldstein, roulant toujours des projets d'élévation dans sa tête, ne perdoit pas un seul jour; il se faisoit partout des créatures, se faisoit créature lui-même des ministres en faveur, ménageoit même ceux qui n'y étoient pas, et plaisoit surtout à Vienne par son affabilité et sa magnificence ; il surpassa tous les plus grands seigneurs en libéralités; les Viennois ne juroient que par lui.

Insinuant comme il étoit, et ayant fait une grande étude du cœur humain, il gagna la cour ainsi qu'il avoit gagné la ville : cachant vraisemblablement la moitié de son mérite, il plut à ceux qui n'en avoient pas : tous les ministres l'aimoient ou le protégeoient ; l'empereur Ferdinand et son confesseur, en dirent du bien : cela détermina le comte Charles d'Harrach à donner sa fille en mariage à Waldstein, qui la recherchoit pour avoir un appui de plus par cette alliance : il crut alors qu'il ne rencontreroit plus de difficulté pour jouer, dans peu de temps, le premier rôle de la monarchie. Son beau-père étoit favori de son maître, qui avoit plutôt besoin de bonnes têtes dans son cabinet qui parvint à faire soulever une partie de la

Hautre-Autiche, de la Bohême, de la Silésie, de la Lusace et de la Moravie.

C'étoit un beau champ pour l'ambition de Waldstein : tel parti qu'il prît, il ne pouvoit qu'y gagner beaucoup. Le peu de fonds à faire sur une révolution naissante qu'écrase le premier revers, la jalousie de ses premiers auteurs, l'incertitude de leurs moyens, et les hasards qu'on ne peut pas prévoir, l'engagèrent à être le plus fidèle sujet et le soldat le plus zélé de Ferdinand. Les Bohêmes ne s'y attendoient pas; ils lui offrirent de grandes récompenses. Au lieu d'entrer dans leur parti, il essaya de détourner leurs chefs de la révolte, les dégager du serment qu'ils avoient prêté à leurs compatriotes ; et après avoir si bien parlé inutilement, il se mit à agir contre eux, ainsi qu'il le leur avoit annoncé. Il n'y a pas de doute que si Albert et son cousin Adam Waldstein, aussi grands propriétaires dans ce pays-là, eussent voulu se déclarer en sa faveur, Ferdinand eût été détrôné. Il y en avoit encore sept autres du même nom ; Albert eut assez de crédit sur eux pour les retenir dans leur devoir de fidélité : ils furent tous les neuf confisqués et bannis. Albert se doutoit bien qu'il y trouveroit son compte dans la suite, par les biens qu'on confisqueroit aux autres seigneurs en sa faveur : c'est ce qui le rendit plus riche

que Ferdinand, et en état de lever et de payer des troupes pour son service. Ce monarque dévot avoit enrichi du reste des dépouilles des rebelles, les moines et des favoris imbécilles : ce fut même malgré lui que Waldstein retint douze mille écus de neuf cent soixante mille qu'il prit dans Olmutz, et qui lui valurent les arrêts pour l'avoir trop bien servi. C'est avec cet argent qu'il leva ses premiers cuirassiers ; il en mena mille au secours de Buquoy à Budweiss, où ce général, qui y reçut aussi des troupes wallonnes et hongroises, n'avoit que dix-huit mille hommes. Comment la cour avoit-elle pu se laisser aller à cette pénurie d'hommes et d'argent? et comment les rebelles furent-ils en état d'avoir des armées dans un instant en Bohême, en Moravie et en Hongrie, et de mettre deux fois le siége devant Vienne? Il est vrai que les ennemis les plus constans de la maison d'Autriche, même quand ils sont ses alliés, envoyoient des secours d'argent à Bethlem Gabor, prince ou roi, ou chassé de Transilvanie ; sans cesse battu ou battant, perdu ou puissant, sujet suppliant et repentant, ou la terreur de Ferdinand ; plein de valeur et d'astuce ; trompant les Turcs et les Chrétiens tour-à-tour ; cueillant des lauriers d'une main, présentant l'olivier de l'autre ; paroissant, disparoissant ; fier ou rampant, et

étonnant souvent les meilleures troupes réglées, par sa manière de combattre à l'orientale.

Ce qu'il y a de bien remarquable dans le cercle des événemens, c'est que les Polonais, avant de sauver Vienne, en 1683, avoient déjà secouru la maison d'Autriche dans cette guerre; et que ce fut vraisemblablement à cause de ces deux grands services, que feu Frédéric II, Frédéric-le-Grand qui savoit mieux l'histoire que les autres souverains, a empêché cette nation, en commençant à la faire disparoître de la surface de la terre, de venir davantage sauver le chef de l'Empire d'une ruine totale, si les mêmes circonstances malheureuses se présentoient encore.

Le point essentiel de l'histoire de Waldstein, qui est le plus ou le moins de trahison de ce général, n'a jamais été éclairci. Il est assez extraordinaire que cette circonstance ait été un des sujets d'aigreur entre le feu roi de Prusse et l'empereur Joseph II, et que j'en aie été témoin. A l'une des deux entrevues de ces deux grands monarques, immortels par leurs grandes qualités, mais où, pour être grands, ils n'en étoient pas moins hommes; le premier demanda au second, ce qu'il pensoit de l'assassinat de Waldstein; si Ferdinand II avoit eu assez de preuves contre lui. L'empereur lui répondit avec humeur:

« je crois et je dois croire que mes ancêtres n'ont rien fait que de juste. » Il crut mal à propos que le roi vouloit attaquer leur équité ou leur discernement ; tandis que ce n'étoit que pour éclaircir un trait intéressant, qu'il lui avoit fait cette question.

Buquoy, Tilly et le brave Dampierre eurent le bonheur de périr dans les combats, et avoient souvent été blessés ; mais Waldstein ne le fut jamais. J'ai vu son sang sur la muraille de la chambre où il fut assassiné à Egra ; de même j'ai vu aussi, dans la galerie des cerfs à Fontainebleau, le sang de Monaldeschi. Waldstein étoit triste, taciturne, et ne fut aimable que dans sa première jeunesse ; il avoit du trait dans l'esprit. Et, par exemple, ce qu'il dit aux officiers irlandais et écossais qu'il voulut séduire et qui le firent tuer, le prouve : « qu'aurez-vous de la » maison d'Autriche pour votre fidélité ? Une clef » mal dorée ; une rosse qu'on vous donne pour » un bon cheval, ou une tabatière de mauvais » goût ! » Ce qui me fait douter qu'il eût un grand caractère, c'est qu'il hésita un moment, lorsqu'un de ses gentilshommes lui proposa d'aller demander pardon à l'empereur à Vienne. *Le diable s'y fiera*, répondit-il après un long silence.

Il avoit plus de finesse que de vraie politi-

que ; ses desseins étoient trop à découvert ; sa manière de donner étoit trop suspecte ; on lui vit souvent faire présent de mille florins, comme un autre en auroit donné vingt-cinq dans une occasion pareille. Du reste, les six prétendues grandes portes, et les superbes statues et fontaines de son prétendu beau palais de Prague, et ses prétendus beaux châteaux, ne valent pas vingt autres que je connois en Bohême ; il faut rabattre aussi beaucoup de ses cent plats, et de ses chambellans, trabans et chariots : il n'y a que l'article de son haras de Gitschin qui soit vrai.

Waldstein étoit le tourment, l'ennemi et le vengeur de son maître ; rien ne peut dispenser un sujet de la fidélité ; mais lorsqu'il disoit la vérité, qu'il représentoit le danger de la monarchie à deux doigts de sa perte, la force des rebelles, sur laquelle les ministres et les sots courtisans cherchoient à étourdir la cour, les talens de Thurn et de Mansfeld, il avoit tout le monde à Vienne contre lui ; on soupçonnoit alors sa religion : les Espagnols l'accusoient, les moines le maudissoient.

Waldstein étoit souvent au moment d'être écrasé par la jalousie qu'on eut de tant de victoires, depuis celle de Thein, qui fut sa première, où sa cavalerie wallonne en embuscade fit des merveilles, ainsi que dans toute cette célèbre

guerre de trente ans ; et lorsque Waldstein mérita le plus d'être maltraité par l'empereur, il se tira d'affaire fort aisément. Son orgueil, ses exactions, la famine qu'il mit dans son armée qui fut quatre jours sans pain, à ne manger que du raisin ; sa trève après une bataille gagnée, le tort qu'il fit à la cour en refusant par malice huit mille hommes à Tilly pour une entreprise sur le Weser, sa hauteur vis-à-vis de l'empereur qui voulut le réconcilier avec ce général.... tout cela ne le perdit pas. Charles Liechtenstein, furieux de l'avoir vu faire duc de Friedland, eut beau faire valoir tous ces chefs d'accusation. Waldstein se rend à Vienne avec soixante mille écus, gagne tous ses juges, et de général-major qu'il étoit, devient généralissime et chevalier de la toison d'or.

Je n'ai trouvé nulle part que cet homme si difficile à vivre, qui se brouilla aussi avec l'électeur de Bavière, ait donné des sujets de mécontentement à Buquoy ; il est vrai que celui-ci fut son maître dans l'art de la guerre, et que cet élève lui fit beaucoup d'honneur et de service, lorsque Thurn, campé à Margarethen le 6 juin 1619, et l'autre fois le 28 octobre de la même année, assiégea Vienne. Buquoy fut tué deux ans après : Waldstein n'étoit encore qu'au milieu de sa brillante carrière qui fut arrêtée,

comme tout le monde sait, en 1634, deux ans après la funeste bataille de Lutzen.

Ce qui distingue le plus les grands hommes de cette guerre, c'est l'extrême rapidité de leurs opérations ; on les voit à Stralsund, à Prague, en Saxe, en Bavière, à Neuhausel, etc., dans un instant; ceux des rebelles s'y transportoient au même moment, sans argent et sans magasins. Un grand coup, comme de faire déclarer l'électeur de Brandebourg, se présentoit-il? Waldstein apparoît devant Berlin; c'est encore ce qu'il avoit appris de Buquoy : un vrai foudre de guerre dont il faut étudier la vie, pour apprendre à n'avoir jamais tort. Qu'on ne lui en veuille pas, d'avoir à Piseck tué ce tambour, qu'il ne pouvoit pas faire finir de battre : le pillage n'auroit jamais fini sans cela, puisque, de cesser le bruit de la caisse, devoit au bout de quelque temps terminer sa vengeance et la récompense de ses soldats. C'étoit l'amour de l'humanité qui avoit un peu l'empreinte de la dureté, dans un temps où les mœurs et les manières étoient encore un peu farouches.

Cela me rappelle un trait qui arriva longtemps après (car c'étoit après la prise de Lille, en 1683 ou 84). Un général flamand, de la maison de Melun, de peur d'être accusé par le commandant de ce fort, d'avoir été en négociation

avec le prince d'Orange, fit semblant d'entrer en fureur, à la vue de cet officier hollandais; et lui ayant passé l'épée au travers du corps, en présence du prince de Parme, son supérieur, celui-ci se contenta de lui dire : *Troppo collera, signor Marchese.*

Je reviens à M. de Buquoy : voici une anecdote que j'ai apprise, et que je n'ai vu écrite nulle part. Ayant reçu un coup de fusil à un endroit que la pudeur empêche de nommer, il se retourna en riant (malgré une souffrance incroyable) vers ses officiers et les soldats qui l'entouroient, et leur dit : *c'est ainsi, mes amis, qu'on est puni par où l'on pèche;* et il envoya un trompette à Mansfeld, qui commandoit contre lui, pour lui dire de sa part : *C'est toi, fils de catin, qui devois périr ainsi.* On sait que cet excellent chef des rebelles étoit bâtard, et que, pour ses grandes actions, il fut légitimé par l'empereur Rudolph.

Ce Mansfeld qui, ainsi que Dunois, le maréchal de Saxe et plusieurs autres, prouvent bien que ces enfans de l'amour ont Mars pour leur grand-père, auroit fait bien plus de tort à la maison d'Autriche, s'il n'avoit pas été contrarié. Sa querelle avec le duc Jean-Ernest de Weimar, pour différens points de tactique et pour le plan de porter la guerre en Hongrie,

fit beaucoup de bien à l'empereur. Le chagrin avança la fin de ses beaux jours : on sait qu'il se fit mettre son buffle et son baudrier, pour recevoir la mort en cérémonie, la main sur la garde de son épée, soutenu par ses amis, sur l'épaule desquels il expira.

A force de faire la guerre les uns avec les autres, ils en avoient si bien la même manière qu'en faisant l'éloge de Buquoy, par exemple, on fait celui de Tilly, de même que de Gustave-Adolphe et de Bannier.

1° Ne manquer jamais l'occasion d'attaquer, lorsqu'il y a plus à gagner qu'à perdre ; 2° redoubler de présence de corps et d'esprit, si, par hasard, on est forcé à se battre sans en avoir envie ; 3° préparer le remède, avant que le mal auquel on peut s'attendre, soit arrivé. Voilà les principes de ces généraux. Ils s'exposoient tous également, toujours dans le plus grand feu ; mais quelques qualités particulières les nuançoient quelquefois : par exemple la fermeté, la promptitude, l'activité, l'art de tirer parti du moindre succès, distinguoient Buquoy ; la plus vaillante impétuosité, et la connoissance des hommes, distinguoient Bethlem ; les ressources dans les malheurs, la constance, les connoissances militaires, la pénétration distinguoient Mansfeld ; la grande politique, le caractère en-

treprenant, l'art de séduire, et celui des positions, appartenoient à Thurn : il étoit capable de tout immoler à ses intérêts, ainsi que Waldstein qui avoit plus de génie peut-être que ces trois rebelles.

Le duc Bernard avoit pour lui le sang-froid, la modération, la délicatesse, la patience, la témérité, l'école et l'exemple de son maître Gustave-Adolphe.

Celui-ci, qui, maître de lui pour devenir maître des autres, avoit su résister à son amour pour la jeune et charmante comtesse de Brahé, malgré son fanatisme de religion, étoit humain ; il étoit tolérant vis-à-vis des intolérans, éloigné de ceux de son parti qui étoient ravis de renchérir en représailles. Outre les parties sublimes du guerrier, du soldat et du roi, il avoit celle de la tactique qu'il avoit créée ; il étoit l'auteur de ces espèces de redoutes mouvantes, car ses colonnes avec des faces et des flancs fraisés de lances, étoient des modèles de défense, et d'attaque lorsqu'il y faisoit quelque changement. Il fut le premier qui mêla de l'infanterie entre les escadrons, et qui songea à faire plusieurs lignes. Il diminua la force des escadrons pour les rendre plus mobiles ; il établit de plus grands espaces entre les bataillons : c'est comme cela qu'il gagna la bataille de Léipzick, qu'on ne sauroit trop étudier.

Il étoit plein de la science des manœuvres d'Annibal et d'Epaminondas, et de la discipline d'Alexandre; il y ajouta par sa prière de tous les jours, qu'il composoit et faisoit faire dans son camp, et où il assistoit. C'étoit un moyen de plus pour contenir le soldat. Tout dévot qu'il étoit, il aimoit les filles et le vin; mais il se fit tuer par pudeur, car on prétend que le soufflet qu'il donna au duc de Saxe-Lauenburg fut le châtiment d'une liberté que sa jolie figure lui avoit inspirée dans sa jeunesse. Le dernier Gustave, roi de Suède, me dit un an avant sa mort la même chose que ce grand Gustave, *qu'un roi de Suède devoit être un soldat de fortune.* Apparemment qu'il se servoit de lorgnette comme feu le roi de Prusse, car il avoit la vue si courte que, prenant un poste de l'ennemi pour un des siens, un sergent autrichien lui fracassa le bras à bout portant, au lieu de le faire prisonnier. Il étoit savant, mais trop colère. Son cri de guerre, à Lutzen, étoit: *Dieu avec nous*, et celui des Autrichiens: *Jesus, Maria.* Cela me paroît, des deux parts, un peu monacal. Gustave fut le premier qui eut beaucoup d'artillerie dans son armée; car au passage de la Lech il avoit, en trois batteries croisantes, soixante et douze pièces de canon.

Waldstein apprit sa manière de se ranger et de combattre. Cet homme sombre, qui ne parloit

presque jamais, qui réparoit le farouche de son caractère par ses présens, et son peu de popularité par sa magnificence qui en imposoit à la multitude, réfléchissoit beaucoup; et il avoit bien vu qu'il falloit opposer au roi de Suède d'autres ordres de batailles qu'à une espèce de Turc comme Gabor, et à des chefs de paysans comme Thurn et Mansfeld. Ces trois rebelles étoient beaux. Bethlem avoit l'air sauvage, comme de raison; Gustave, Bernard et Buquoy possédoient toutes les beautés de la figure, qui est souvent très-nécessaire à la tête des armées. On ne peut pas se faire une idée de l'effet que produisent sur les soldats une belle taille, l'air gai et confiant, ouvert, de beaux traits, et même le son de la voix. Waldstein en avoit un rebutant; il étoit long, mince, jaune et roux; mais ses yeux, assez couverts, étoient étincelans d'esprit et de fierté.

Il falloit plus de mérite à Tilly qu'à un autre, pour réparer sa chétive figure; il étoit petit, maigre, avec les joues enfoncées, le nez long, le front large et ridé, la moustache épaisse, le visage pointu et alongé vers le menton, quelque chose de dur, de l'expression du visage du duc d'Albe, sans en avoir la noblesse dans les traits; mais habile presque autant que Buquoy, supérieur à tous, à mon gré, excepté à Gustave. Qui croiroit qu'un homme comme lui fût capable

d'avoir de noirs pressentimens pour la bataille de Léipsick, parce que, la veille, il avoit logé dans la chambre d'un marguillier qui l'avoit tapissée de crânes et d'ossemens? Tilly auroit pourtant réussi sans trois fautes qu'il fit, et le trop de courage de Pappenheim. Il étoit sombre, triste comme Waldstein; mais il étoit modeste et désintéressé.

Les protestans, à force de crier contre l'intolérance des jésuites, l'avoient provoquée. Quand on se plaignoit des empereurs, on disoit toujours que c'étoit la faute des confesseurs : on les crut plus persécuteurs qu'ils ne l'étoient; ils le devinrent. Et c'est peut-être pour avoir été de cet ordre que Tilly apporta à la tête des armées le fanatisme, l'intolérance, et de la dureté contre ses ennemis. On se plaignit de lui pour le sac de Magdebourg : je n'ai garde de le justifier; mais c'étoit l'affreuse manière de ce temps-là. On put faire le même reproche presque à tous les autres, excepté au duc Bernard. Du reste, tous ceux que j'ai nommés jusqu'ici étoient durs pour leurs armées, et ne connoissoient aucuns plaisirs que ceux du bruit des armes.

Voici le seul qui sut les allier tous : c'est Bannier, aimant tout et sachant se passer de tout. Il sautoit des bras de sa maîtresse à la tranchée, avec autant de joie qu'il s'y étoit lancé, et quittoit de

même un excellent souper pour donner l'exemple de supporter la faim, en partageant le peu de mauvais pain qu'on avoit souvent peine à trouver. Il étoit plus grand dans l'adversité, plus redoutable au bord du précipice, extrêmement secret, et impérieux dans sa vie privée comme à la tête des armées, et se moquant des ordres de sa cour, parce que Gallas et Piccolomini, qui sont obligés d'écouter la leur, disoit-il, ne peuvent jamais m'entamer. Il n'aimoit pas les volontaires de distinction; il ne vouloit pas que le soldat s'enrichît. Pour ne pas l'exposer, il se dispensoit des siéges tant qu'il pouvoit. Il aimoit sa femme à la folie; mais en la menant enterrer il perd la tête d'amour pour une princesse de Bade, s'expose à être tué ou pris, ce qui est bien pis, pour l'aller voir au château d'Arolt, revient s'enivrer à sa santé au bruit de deux cents coups de canon, et meurt à quarante ans, au milieu des lauriers de la gloire et des myrtes de l'amour.

On eût dit qu'on avoit toujours un grand général à mettre à la place d'un autre. Tilly, blessé plusieurs fois, et tué enfin, avoit remplacé Buquoy, toujours blessé partout, et tué de même ensuite. Waldstein remplaça Tilly, dont il étoit charmé d'être débarrassé. Gallas, plein de mérite militaire, Gallas enfin qui gagna la première bataille de Nordlingen, c'est tout dire, remplaça

Waldstein. Le brave Piccolomini, qui, à une bataille, eut sept chevaux tués sous lui, fit sept attaques et reçut sept blessures, rappelé des Pays-Bas, remplaça Gallas lorsque celui-ci eut fait quelques fautes.

Ragoczy avoit remplacé Bethlem Gabor. Jean de Werth, célèbre par sa victoire de Dutlingen, en 1643, renommé par ses coups de main et la hardiesse de ses entreprises, fut remplacé par le valeureux Mercy, savant en marches, en camps, en manœuvres, tué à Nordlingen.

L'intrépide Pappenheim, qui avoit sur le front deux taches rougeâtres en forme d'épées, qui prenoient, un jour de combat, la teinte du sang ou de feu; Pappenheim, qui se réjouit, en mourant de sa blessure, de la mort de Gustave, qu'il apprend avant d'expirer, fut remplacé dans le commandement des petits corps par des généraux d'un grand mérite. Un hardi, fidèle, loyal et courageux Altringer, qui, sans sa blessure mortelle, auroit empêché le premier passage de la Lech par Gustave, et qui finit par être tué près de Landshut, pour le malheur des Autrichiens, qui n'auroient pas quitté Ratisbonne : un Torquato Conti, savant, mais dur et avare : un Hatzfeld, vainqueur à Flotta ; et un Schaumbourg, qui se succédèrent les uns aux autres.

La même succession de héros se vit dans les armées suédoises.

Bernad de Weymar remplaça Gustave. Bannier expire; Torstenson prend sa place. Plus la nature lui avoit refusé d'avantages et plus il se plaisoit à la forcer; plus il étoit gros et plus il étoit actif; plus il étoit perclus par la goutte, et plus il faisoit voler la litière dans laquelle il étoit toujours couché, au milieu du plus grand feu, comme Charles XII à Pultava. Son talent à faire subsister son armée étoit extrême : ses expéditions en Autriche et à Léipsick le prouvent. Il savoit faire en même temps des provisions de vivres et de lauriers. Torstenson disparoît : on voit presque plus de mérite encore dans Wrangel, puisqu'il exécute ce que ses prédécesseurs, Torstenson, Gustave-Adolphe et le duc Bernard de Weymar avoient manqué; c'est-à-dire de porter la guerre avec succès dans la Bavière, ce qu'il commença par le brillant passage de la Lech; et de menacer les États héréditaires. Wrangel avoit battu les Danois sur la mer, en 1644; les impériaux et les Bavarois en 1648; et dix ans après la paix de Westphalie, il battit encore la flotte hollandaise au passage du Sund.

Sous les ordres des premiers chefs de cette première armée du monde, dans ce temps-là, on en vit briller des seconds qui les valoient. Gustave Horn, si fameux, si recommandable par tant de valeur et de vertu, que, lorsqu'il fut pris,

le duc Bernard n'ayant pas voulu suivre son avis, le cardinal infant (car il se trouvoit alors des cardinaux à toutes les armées) lui dit : *La fortune nous rend cette fois victorieux d'un grand héros. Que j'apprenne de vous à être dans le malheur aussi grand que je vous vois.*

Tel on vit périr le digne élève et ami de Gustave, Lilienhoeck. Il avoit sa manière dans un combat; son regard apercevoit l'endroit de la victoire et du danger. Il la décide à la seconde bataille de Léipsick, franchit un fossé et y tombe percé de plusieurs balles. Le comte palatin, Charles-Gustave, lui crie : *Lilienhoeck, nous sommes vainqueurs!—Vainqueurs!* répondit-il; *je meurs avec joie.*

Enfin, le dernier de ces braves généraux nommés dans cette illustre guerre, est Königsmarck, valeureux et rusé, qui la termina avec la rapidité d'un torrent, qui engloutit la capitale de la Bohême, le 15 juillet 1648. Cette prise, qui décida la fameuse paix de Münster et d'Osnabrück, procura douze millions d'écus aux Suédois, par le butin qu'ils y firent. Une des choses qui m'étonne le plus, c'est de voir le numéraire qui se trouvoit dans des pays ravagés pendant un si long espace de temps, où il n'y a jamais eu, et pas même encore à présent,

commerce, canaux, chaussées de communication, agriculture et manufactures considérables. On dit, par exemple, que la confiscation des seigneurs bohêmes et moraves, sous Ferdinand II, alla à quarante millions; et que Waldstein, seulement dans une moitié de l'Allemagne, tira, en sept ans, six cent soixante millions d'écus de contribution. J'ai certes beaucoup de peine à le croire; et s'il y a quelque chose qui m'y porte, c'est la circulation qui se fit tout d'un coup par la sécularisation du clergé ou sa dépouille. Du reste, on vivoit sans argent et sans magasin, puisque c'étoit toujours aux dépens du pays et du souverain, ami ou ennemi, chez qui l'on passoit. Celui-ci étoit moins riche que le général qui, moyennant cela, étoit roi de son armée et des provinces qu'il traversoit. Je ne conçois pas comment, dans les guerres intermédiaires, entre celle de trente et celle de sept ans, l'artillerie a disparu. Les Suédois perdirent 80 pièces de gros canon à Nordlingen; et il n'y en avoit que très-peu dans nos armées et celle de l'ennemi, dans les guerres de succession. Ce n'est que par la nombreuse artillerie que nous nous rapprochons de cette guerre.

Ce qui peut seul faire croire à l'argent qui se trouvoit dans l'empire, c'est le luxe qui y régnoit encore peu de temps avant cette guerre.

Qu'on lise dans Petz et Spittler, Daniel Eremita, Haeberlin, *Polizey und Kleiderordung*, *Status particularis Regiminis*, etc., les détails de gourmandise d'une fête du duc Frédéric de Wirtemberg, en 1603, pour le roi Jacques, où parut la première orangerie en Allemagne; de l'électeur de Saxe, à Torgau, en 1609, etc.: ce qu'on mangea, ce qu'on but, ce qu'on dépensa en foux, en ragoûts, en essences, en musiciens, en habits, en mascarades, à berner des renards, ne se conçoit pas. Lucullus et Apicius étoient des économes et des gens sobres en comparaison: il y avoit plus d'oiseaux et de poissons de tous les pays du monde, à l'une des sept cents tables de cent couverts que donnoient ces princes, qu'on n'en avoit vu dans le salon d'Apollon. Tous ces vases d'or et d'argent, ces baignoires, ces statues massives de métal, servirent, au commencement de cette guerre, en petite monnoie. En général, nous ne pouvons pas, de notre temps, nous faire une idée de celui-là: par exemple, il falloit bien emporter sa patrie avec soi pour la soutenir. Il y avoit 15,000 femmes au moins dans le camp de chaque armée.

Cela augmentoit beaucoup la consommation; mais il s'y fit deux et presque trois générations de soldats. A douze ans les enfans tiroient de

leurs coups de mousquet dans une bataille ; à dix dans une ville assiégée, derrière une muraille, si leurs petites mains pouvoient se lever assez haut pour les arquebusades, au travers des créneaux ; à six, ils portoient à manger à leurs pères dans la tranchée, au milieu des bombes et des boulets. Personne n'y faisoit plus attention ; on ne craignoit pas plus le grand feu qu'à présent celui du tonnerre ou une apoplexie. Outre le service agréable de recruter les armées, les femmes étoient les ouvriers, les ouvrières, les marchands et les messagères des officiers et des soldats.

Je ne puis m'empêcher de compter au rang des héros de la guerre de trente ans, celui de la France, le plus vertueux, le plus modéré, et qui ne s'emporta qu'une seule fois mal à propos contre son souverain, et qui, à force de sagesse, fit une folie considérable la première fois qu'il s'en écarta, par l'amour qui n'alloit pas à l'air de son visage.

On a vu Turenne, en 1645, vainqueur à Nordlingen, y déployant tous ses talens militaires. On l'a vu l'année d'ensuite faire sa jonction avec Wrangel, après une marche de 140 lieues ; rétablir l'électeur de Trèves, forcer celui de Bavière à faire la paix, le punir de la rompre, en le chassant de ses États, après l'avoir

battu à Sommerhausen, en 1648, et terminer ainsi la guerre de trente ans.

Ce que je dis de Turenne me rappelle deux autres héros de la France, qui ont fait des merveilles, tous deux maréchaux de France à trente et quelques années, et tués à la fleur de leur âge. Le premier, envoyé auprès du duc de Weymar, contribua à la victoire de 1638. Justement irrité de la hauteur de Bannier à son égard, il se venge de lui en ne s'en vengeant pas; Bannier reconnoît ses torts, qui font manquer le commencement de la campagne de 1641, et lui lègue ses armes en mourant, ainsi qu'avoit fait quelques années auparavant le grand Bernard de Weymar. Guébriand avoit fait prisonniers les généraux Lamboi et Mercy, et périt devant Rothweil en 1643.

Gassion, officier et élève de Gustave, bat un corps considérable de Waldstein, campé à Nuremberg; il donne à ses soldats les récompenses de son roi; il n'en demande qu'une après sa première victoire, c'est de courir à une autre. *Marche,* lui répond Gustave en l'embrassant, *je garderai tes prisonniers, et je t'en rendrai bon compte;* et il le fait capitaine de ses gardes. C'est une compagnie de chevet, dit le roi, car je dormirai en sûreté. Quand on lui représentoit une impossibilité à la guerre, je porte, disoit-il,

à mon côté, et j'ai dans ma tête de quoi surmonter cette impossibilité. Quels beaux temps que ceux où, jusque parmi les ministres même, il se trouvoit des grands hommes de guerre! Arnheim, de l'électeur de Saxe, contribuoit aux gains des batailles; aussi rusé l'épée à la main que la main à la plume. Oxenstiern, chancelier de Gustave, servoit, commandoit des corps avec distinction; et ce premier politique de l'Europe continua la guerre dans le sens et l'esprit de son maître, comme si du séjour des morts il lui avoit envoyé ses instructions. Son grand talent dans les deux genres se manifesta quand il dit à Gustave, qui s'arrêta en Empire après plusieurs conquêtes : *Sire, j'aimerois mieux vous en faire compliment à Vienne que dans Mayence.*

L'énergie passe et arrive dans un siècle comme un orage aux beaux jours d'été. Tous deux armés de foudre, brûlent, ravagent et épouvantent. Je ne profanerai pas son auguste nom en mettant sur son compte les violences criminelles de la postérité; mais il est dû à la noble fermeté dans les revers. Par exemple, lorsque Waldstein qui avoit dit : *J'emporterai Stralsund, cette place fût-elle même attachée au ciel avec des chaînes de fer,* commençant à se lasser de la résistance, dit au bourguemaître, d'un son de voix

terrible : *Il faut que vous receviez dans votre bicoque garnison impériale;* il répondit : *C'est ce que nous ne ferons pas.* — *Il faut donc que vous donniez de l'argent.* — *C'est ce que nous n'avons pas.* — *Je vous apprendrai à vivre, bœufs que vous êtes.* — *C'est ce que nous ne sommes pas.*

Je ne finirois pas si je voulois parler, ainsi que je l'ai déjà dit, de tous les héros, généraux, guerriers du premier ou second rang.

Le jeune roi de Hongrie, qui fut depuis Ferdinand III ; l'archiduc Léopold, qui fit très-bien de faire décimer le régiment de cavalerie de Madtlot, qui entraîna la perte de la seconde bataille de Léipsick; et le très-beau cardinal-infant, montrèrent de la valeur et du talent.

Christian IV, roi de Danemarck, chargea lui-même trois fois à la tête de ses troupes, à la bataille de Lutter, près de la montagne de Baeremberg. Un administrateur de Wirtemberg étoit un excellent soldat; mais celui d'Halberstadt, le duc Christian de Brunswick, ami intime et compagnon d'armes de Mansfeld, qui mourut en même temps, en 1626, étoit un excellent homme de guerre; il étoit bouillant de courage et d'amour. Il n'y avoit rien que sa passion pour l'électrice palatine ne lui eût fait faire; il portoit son gant sur son chapeau en guise

de cocarde. Sa devise sur ses drapeaux étoit : *Tout pour Dieu et pour elle.* Elle valoit mieux que la première qu'il avoit prise : *Ami de Dieu, ennemi des prêtres.* Une moitié étoit trop familière et l'autre trop grossière.

L'Europe enfin étoit electrisée ; quelques grands personnages, montés sur le carreau de résine, tenoient la chaîne, et tous ceux qui en approchoient recevoient le coup et l'impulsion par un trait de feu.

MÉMOIRE

SUR M. LE COMTE DE BONNEVAL,

*Ci-devant Général-Feldzeugmeister des Empereurs Joseph et Charles VI, et puis connu sous le nom d'*Achmet-Bacha ;

SUIVI DE PIÈCES JUSTIFICATIVES (1).

PRÉFACE.

QUAND *on écrit ses mémoires soi-même, il me semble qu'on peut leur donner le titre de mémoires d'un tel; et ordinairement alors on dit : j'ai fait telle ou telle chose. Il n'y a qu'à César et à Frédéric, l'un dans ses commentaires, l'autre dans l'histoire de son temps, qu'il sied bien de dire en parlant d'eux-mêmes:* César marcha; le Roi fit une faute, *etc.; mais l'historien doit intituler son ouvrage: Mémoires sur un général, sur un ministre. Ainsi c'est un*

(1) Le comte d'Antraigues a fourni au prince de Ligne la plus grande partie de ses autorités pour la rédaction de ce mémoire. *Voyez* p. 267. (N. de l'Ed.)

tort de plus d'avoir donné au public les détestables Mémoires de Bonneval : *car l'intention de l'auteur n'étoit pas même, à ce que je crois, de les faire passer pour être de lui-même.*

Je ne connois rien de pis que de choisir un nom connu pour délayer ensuite, dans la vérité de quelques pages, un tas de mensonges, d'aventures très-ordinaires, d'amours de garnison et d'anecdotes de cour et d'armées très-peu piquantes.

Les Mémoires de Bonneval *sont absolument dans ce genre. Je ne sais pas pourquoi il y a aussi sur quelques exemplaires le titre de* nouveaux mémoires. *On y est pris ; on ne croit pas que ce soient ceux que l'on connoît. C'est comme si l'on imprimoit : lettres de la jeune duchesse ; la duchesse a vieilli et l'on seroit fort étonné qu'on appelât ainsi une vieille douairière.*

Après ces nouveaux mémoires de Bonneval, il n'y a rien de plus bête que la critique qui se trouve dans le second volume, où l'auteur a la bonté de croire qu'ils sont authentiques. Comment peut-il croire que Bonneval auroit écrit qu'en parlant de la bataille d'Hochstedt, l'Empereur Léopold lui aurait dit : Tallard et tous les pensionnaires des jésuites sont perdus.

Ce prince, d'ailleurs très-inaccessible, étoit presque lui-même dans le cas des gens dont il auroit parlé. Comment Bonneval auroit-il raconté ce mensonge si plausible d'un assassinat à Venise et à Vienne? La première scène en est bien prise, à la vérité, mais ce n'est pas un moyen qui convînt à notre cour; et quel auroit pu en être le motif? Pour la seconde scène, le lieu seul en indique la fausseté: il n'y a pas de pays où l'on connût moins un crime comme celui-là. La bonté du peuple le plus éloigné de vengeance, de haine et de dissimulation, suffit pour démontrer une fausseté que jamais Bonneval n'auroit été capable d'avancer.

Comment auroit-il été assez monstre pour faire part, à un mari, de l'histoire du cadenas, (qui en elle-même est déjà une fable), et assez bête pour faire part, au public, des terribles suites de cette indiscrétion?

Conviendroit-il qu'il a pillé l'Empire, et s'est fait entretenir par une femme? et diroit-il ensuite qu'il ne s'est jamais écarté du plus petit principe d'honneur et surtout de désintéressement?

Un homme comme Bonneval diroit-il qu'il a réussi à introduire la baïonnette chez les janissaires, et les bottes-fortes chez les Spahis?

C'est quelque réfugié Français, point au courant de Vienne ni de Constantinople, qui aura écrit cette rapsodie.

Quel pauvre absurde conte que le reproche que lui firent le divan, le mouphti, le visir, je ne sais qui encore, de n'avoir pas un sérail digne d'un bacha! D'abord sérail *dit palais, et ce qu'il veut indiquer par ce mot mal employé, s'appelle* Harem.

L'auteur de la critique qui n'a pas eu le talent de distinguer la vérité, et qui déteste Bonneval, avoit eu beau jeu de s'égayer sur lui de ce qu'il mettoit sans cesse en avant son alliance avec les Bourbons par les maisons de Foix et d'Albret. Plaisant prétexte de la brouillerie d'un homme impétueux (1), ami de ses

(1) Il est bon de rappeler, d'après les anciens *Mémoires de Bonneval*, cette circonstance, à laquelle le prince de Ligne souvent fait allusion.

Bonneval étoit à Bruxelles, et y tenoit une grande maison. Le marquis de Prié, vice-gouverneur des Pays-Bas autrichiens, avait une femme et une fille (la comtesse d'Aspremont), toutes les deux très-galantes et très-commères. Ces femmes s'avisèrent de répandre qu'un certain marquis Descaux, ancien amant de la comtesse d'Aspremont, avoit été assassiné à Madrid, par ordre du roi d'Espagne, comme ayant séduit la jeune reine d'Espagne, de la maison d'Orléans. Bonneval, dans sa qualité de

amis, haïssant de même, se prévenant aisément, tranquille nulle part; et qui a irrité contre lui Chamillard en France, Pompone à Venise, Prié aux Pays-Bas, une femme et trois sous-ministres à Vienne, Mercy en Sicile, Villeneuve et le divan en Turquie!

Ce critique si bigot, ce bon catholique qui a voulu faire sa cour à la cour, est on ne peut pas plus méchant et calomniateur; il refuse les qualités brillantes, la valeur et le talent à Bonneval: et croyant toujours que c'est lui, il dit qu'il se vante. S'il avoit écrit ses mémoires lui-même, il se seroit plus vanté que cela, sans le vouloir; car en racontant simplement la grande part qu'il a eue entr'autres aux victoires de Turin, de Peter-Waradin et de Belgrade, il auroit fait de soi l'éloge le plus

parent de la maison de France et d'Espagne, publie une déclaration infamante contre les auteurs de ce bruit. M. de Prié, plutôt que de se battre, le fait arrêter. L'affaire, traduite au conseil aulique de guerre, prenoit une tournure assez favorable, lorsque Bonneval, instruit des intrigues du prince Eugène pour M. de Prié et contre lui, s'avise d'écrire à ce généralissime tout-puissant une lettre qui ressembloit assez à une provocation. Le prince Eugène eut la lâcheté d'en porter plainte. Bonneval fut, non pas cassé, mais démis du service, et condamné à cinq ans de prison. N'ayant pas obtempéré à ce jugement, il fut banni à perpétuité des Etats autrichiens. (N. de l'Ed.)

complet et le plus vrai. Certainement, s'il avoit écrit ses Mémoires (réflexions qu'auroit encore dû faire le critique), ils auroient été bien intéressans. On auroit vu l'homme d'esprit et de guerre qui se seroit peint dans les détails de ses manœuvres et l'exécution des dispositions et des ordres de bataille du grand Eugène. Quel livre instructif! mais ces deux-là, Vendôme, Catinat, Luxembourg et Condé, n'ont point écrit. Mr. de Turenne est le seul dont nous ayions quelque chose : mais il faisoit mieux qu'il ne disoit.

Quand l'auteur de la critique prétend que Bonneval n'étoit ni aimé ni considéré au Pays-Bas, il se trompe encore. Il l'étoit de toutes les classes, ainsi qu'à Vienne. J'ai connu encore de ses amis intimes. Le duc d'Aremberg, les comtes de Launoy, de Calemberg, de Bournonville, le prince de Salm, mon oncle, colonel de son régiment, le prince Ferdinand de Ligne, autre oncle à moi, et mon père chez qui il fut arrêté, lui étoient si attachés qu'ils l'accompagnèrent à sa portière une partie du chemin quand on le conduisit à Anvers, et s'embarrassèrent très-peu de la mine que leur fit le marquis de Prié à leur retour.

Comme cependant un menteur par hasard

rencontre quelquefois, je crois à ce singulier orage (et il me paroît l'avoir entendu dire à mon père) qui au moment de sa naissance écrasa la croix du clocher de sa paroisse ; et à l'horoscope de l'aigle, tenant dans son bec une fleur de lys, surmontée d'un croissant : et quand je dis que j'y crois, c'est-à-dire que je crois que cela s'est dit. Je sais bien que ce sont des prédictions faites après coup : mais j'en ai une idée confuse.

Je crois à la lettre à Chamillard ; c'est à la vérité une autre que celle que j'ai : mais dans celle-là c'est son style, sa fierté et sa mauvaise tête.

Je crois à l'avertissement du prince Eugène, pour qu'il s'en corrigeât et se conformât aux manières de ce pays-ci.

Je crois aux douze excellens points de son premier mémoire sur la tactique, et aux quatorze du second qui regardoit la guerre avec la maison d'Autriche.

Pour les mémoires, les factum, les lettres, les gros mots, les injures et le rabachage de la ridicule affaire avec cette ennuyeuse famille de Prié, cela n'est que trop vrai, et a été imprimé si souvent partout que l'auteur, tel peu instruit qu'il soit, n'a pu s'empêcher de raconter la vérité.

Pour un voyage de mer (que je prouverai ailleurs qu'il n'a pas fait), son île de Chio, son combat maltais, ses deux turcs prisonniers jadis et reconnus par lui, sa prétendue circoncision, son capucin, sa messe, ses trois espèces de femmes, et avant cela ses bonnes fortunes de lingères et boulangères : c'est pitoyable; et le cachet d'un mauvais roman d'antichambre.

*Celui qui est encore pire, si cela est possible, c'est l'auteur de la suite de ces prétendus mémoires, sous le titre d'*Anecdotes Vénitiennes et Turques, *où l'on n'a pas même l'air de vouloir être cru : ce sont de petites histoires invraisemblables, sans qu'il y ait les écarts du merveilleux. On m'a dit que c'étoit du marquis d'Argens; j'en serois fâché pour lui, cela ne vaut pas la peine d'entrer dans aucun détail pour le discuter.*

Le premier romancier le fait mousquetaire et le fait se trouver à Fleurus, Steinkerke, Nerwinde au service de France; et puis à Chiari, Cassano, Luzzara, au service d'Autriche. Point du tout, il ne se trouva pas aux premières affaires, mais il se conduisit si bien aux dernières, qu'on le verra devenir enfin général d'infanterie de l'empereur, ou feldzeugmeister, *appelé ainsi improprement. C'est peut-être*

ce nom, qui veut dire général d'artillerie, qui le fit mettre à la tête de celle des Turcs, où il fut revêtu de la charge de chef des bombardiers. Quand on lira les raisons du prince de se l'attacher, on ne croira plus que ce soit un petit agent, comme un M. de Prié, flatteur des gens en place et fils d'un petit banquier de Turin, qui l'a fait prendre au service. Ainsi je sauve au moins Bonneval du reproche d'ingratitude; pour le reproche d'irréligion, il n'y a pas moyen de le justifier. On citoit alors un homme qui n'avoit pas de religion : et cela fait honneur à ce temps là; puisque dans celui-ci, malheureusement en France, on cite celui qui en a. Mais j'en reviens à ma critique de mon critique; voici encore une preuve de son tact.

Ce pauvre homme eût dû voir que Bonneval n'auroit pas appelé la comtesse de Bathiany, la veuve d'un capitaine, qu'il prétend avoir été la maîtresse du prince Eugène; l'auteur des mémoires ni lui ne savoient pas seulement que c'étoit une grande dame, chez qui le prince Eugène, déjà fort âgé, alloit faire tous les jours sa partie de piquet, encore même quelques heures avant de mourir : enfin, s'il avoit eu lui-même un meilleur ton, il n'au-

roit jamais cru que M. de Bonneval, qui avoit celui d'un homme de qualité, de cour et de bonne compagnie, auroit écrit ses prétendus mémoires; le style en est détestable, ainsi que celui des Anecdotes Vénitiennes.

C'est au comte d'Antraigues *que je dois la plus grande partie de mes autorités. Quand le critique prétend que Bonneval étoit négligé par les uns, méprisé par les autres en France, je lui dis : lisez les lettres du cardinal Dubois, ainsi que celles de madame de Bonneval dont j'ai pris quelques fragmens : ils donneront des éclaircissemens sur son mari, prouveront les mensonges de l'historien, les contradictions de la critique, et le cœur et l'esprit d'une jeune femme intéressante et point du tout connue : c'est une petite Sévigné; et si elle n'a pas peut-être tous les charmes de sa manière de conter, elle a au moins plus de sensibilité. Ces lettres sont de son écriture; celles de Dubois, encore abbé de ce temps-là, sont signées de lui. Je me servis de même de tout ce que M. le comte d'Antraigues a trouvé sur ce sujet pendant son séjour à Constantinople; et avec d'autres papiers que j'ai eus d'ailleurs, et ce que j'ai entendu dire à mon père, mes oncles, au chevalier d'Argoult, au comte*

d'Ulefeld, ambassadeur à Constantinople, à un général de Vicq qui l'y a accompagné, et à Cazanova, qui y a vu Bonneval : je garantis la vérité de ces mémoires-ci. Je renvoie aux anciens pour le mémoire de son procès et les deux sur la tactique que je crois de lui, ainsi que je l'ai déjà dit.

MÉMOIRE SUR BONNEVAL.

La maison de Bonneval est l'une des plus anciennes du Limousin. Il avoit trois frères : l'aîné mourut ; le second, dont il sera quelquefois question, s'appeloit César Phébus ; et le troisième, Alexandre, qui méritoit bien ce nom-là, naquit le 14 Juillet 1675, l'année de la mort de M. de Turenne. Son père étant mort, sa mère le mit au collége des jésuites ; le maréchal de Tourville, son parent, le Turenne de la marine, l'y fit entrer à onze ans. Il prit du goût pour la lecture ; il possédoit les auteurs de la bonne latinité et, à l'aide d'une prodigieuse mémoire, il s'étoit rendu profond dans la science de l'histoire. Le comte de Levass, envoyé extraordinaire des Deux-Siciles à la Porte Ottomane, où il a particulièrement connu le comte de Bonneval dont les papiers ont passé entre ses mains, en cite à cet égard une surprenante preuve de mémoire, dont il a été témoin. On parloit du don qu'avoit fait Philippe II, roi d'Espagne, de la ville de Sienne au grand-duc de Toscane, et des conditions qu'y mit ce monarque ; Bonneval prit la parole et en récita mot pour mot le diplome, quoique fort long.

La guerre se déclara en 1688. Le marquis de Seignelai, ministre de la marine, faisant sa visite des ports, passa en revue les gardes de la marine; il vouloit réformer le comte de Bonneval, parce qu'il n'avoit que treize ans : celui-ci lui répliqua qu'on ne cassoit pas un homme de son nom. Cette répartie plut si fort au marquis de Seignelai, qu'il lui dit: N'importe, Monsieur, le roi casse le garde de la marine, mais le fait enseigne de vaisseau. Le jeune officier paya bien partout de sa personne; il se trouva à toutes les affaires navales de cette époque, et se distingua aux fameux combats de Dieppe, de la Hogue et de Cadix, où Tourville commandoit la flotte française.

La paix de Ryswick mit fin à cette guerre en 1697. Bonneval se destinoit à suivre la carrière maritime, pour laquelle il annonçoit du talent, lorsqu'une affaire d'honneur le mit dans le cas de la quitter.

Le comte de Baumont, lieutenant de vaisseau, voulut traiter Bonneval en enfant : il s'adressoit mal; l'enfant étoit mutin : il lui en demanda raison, et le blessa de trois coups d'épée. Il n'en mourut pas: l'affaire fut étouffée; mais la parenté de ce M. de Baumont fut assez bête pour lui en vouloir; et étant fort liée avec M. de Pontchartrain, alors secrétaire d'Etat de la Marine, Bon-

neval vit bien qu'il n'auroit plus aussi beau jeu dans ce service. Il acheta, en 1698, un emploi dans le régiment des gardes-françaises, où il demeura jusqu'en 1701.

A l'ouverture de la guerre de la succession, il obtint l'agrément d'acheter, pour la somme de 33,000 livres, un régiment d'infanterie qui passa en Italie, aux ordres du maréchal de Catinat.

Ce général, comme on sait, fut rappelé l'année d'après, et remplacé par le duc de Villeroi, qui se fit prendre l'hiver ensuite à Crémone, et auquel succéda le duc de Vendôme. Bonneval servit avec distinction sous ces trois généraux, dont le dernier l'aimoit à la folie : Bonneval étoit fait pour lui plaire; aussi on eut assez de confiance en lui à la bataille de Luzzara pour qu'il s'y fît remarquer par le prince Eugène, qui commandoit l'armée impériale. C'est à sa conduite sur la Digue qu'il dût les prévenances et l'accueil honorable qu'il en reçut dans la suite.

Bonneval, dans un écrit qu'on a de sa main, dit avoir proposé au duc de Vendôme, en 1704, de faire marcher son armée par les montagnes du Tyrol, pour se réunir à l'électeur de Bavière; ce qui auroit prévenu la fatale bataille d'Hochstedt. Le général, qui parut d'abord goûter ce projet, l'exposa dans un conseil de guerre, où il fut rejeté. « La présomption de nos officiers-

» généraux et ma jeunesse, remarque Bonneval, » firent tourner la chose en ridicule. Ces mes- » sieurs trouvèrent cela risible ; et tout persuadé » que j'étois et suis encore de la bonté de ce » plan, il ne me resta d'autre parti à prendre » que d'en rire moi-même. J'éprouvai la même » chose en 1709. On étoit embarrassé au milieu » d'une plaine, où l'on tint conseil; je donnai mon » petit avis : comme il étoit un peu hardi, on me » trouva un peu jeune pour parler ; on ne le sui- » vit pas : on fit une sottise ». Un parti hasardeux passe rarement dans un conseil de guerre; chacun cherche à esquiver un danger dont l'honneur ne lui appartiendroit pas en cas de succès.

M. de Bonneval ne se découragea pas, apparemment, de dire son sentiment et de voir en grand; car il avoit déjà eu le même dégoût lorsqu'avant cela il proposa au duc de Villeroi, successeur de Catinat, de porter l'armée dans le Frioul pour donner la main aux rebelles de Hongrie, et forcer par-là les impériaux à sortir de l'Italie : cela fut encore jugé téméraire ; et quoique cela en eut l'air, à la vérité, cela n'étoit que prudent. Ce n'étoit plus le temps où Turenne, ne consultant que lui-même, annonçoit à Louis XIV qu'il avoit battu l'électeur de Brandebourg, avant que ce monarque apprit la marche de son armée; mais alors il n'y avoit pas de Chamillard.

Le duc de Vendôme, ayant pris Ivrée au mois de septembre 1704, y mit aux ordres du marquis Darennes, lieutenant-général, une garnison considérable. Le régiment de Bonneval en étoit. Lui Bonneval fut détaché avec un corps d'infanterie et huit cents dragons, pour contenir les paysans du canton du Bielois qui incommodoient l'armée française, occupée au siége de Verue. Il réussit à déposter trois mille de ces paysans qui tenoient les bords de la Céra, et s'empara de la ville de Biéva haute et basse, ce qui lui soumit le pays. Il fit prêter serment de fidélité aux soixante-douze communautés, dont il est composé, et les assujettit aux mêmes taxes envers la France que celles qu'elles payoient précédemment à leur souverain. Alors les paysans s'armèrent pour se préserver des fourrages de l'armée impériale qui occupoit le Crescentin. La communication d'Ivrée à Verue en devint libre et facilita l'arrivée des recrues françaises et espagnoles à l'armée du siége. Le président Henault, dans son abrégé de l'histoire de France, dit: que le duc de Vendôme ne réussit à prendre Verue qu'en coupant la communication avec le Crescentin.

Ce succès dû à Bonneval devoit avancer sa fortune, et ce fut ce qui l'arrêta. La capitulation Bielois avoit bien eu l'approbation du duc de

Vendôme, mais non pas celle de Grignè, intendant de l'armée, qui revendiqua tout ce qui appartenoit à l'administration, prétendant la diriger en chef. Chamillard, que Louis XIV croyoit former et diriger, persuadoit à ce prince que la division des pouvoirs rendoit les généraux plus dépendans sans nuire à la besogne. Grigné, usant de ses prétendus droits, envoya au Bielois un commissaire de guerre, nommé Carit, qui déclara nulle la capitulation faite par Bonneval, manda les chefs des communautés, les taxa au-delà des contributions fixées, et, pour ne pas s'oublier, s'en réserva une bonne portion.

Bonneval, qui continuoit de commander dans ce canton, se plaignit au duc de Vendôme des opérations de Carit, et reçut en réponse ordre de ce général, de ne pas souffrir que les habitans du Bielois fussent vexés tant qu'ils demeureroient fidèles aux deux couronnes. On juge aisément qu'il y tint la main. Le commissaire se voyant contrarié, se retira, abandonnant le soin des recrues et de l'hôpital militaire; double objet auquel Bonneval pourvut par un entrepreneur qui en reçut une avance de 3000 livres. L'intendant de l'armée en refusa le remboursement, et Bonneval, pour l'y contraindre, s'adressa à M. de Vendôme que je ne reconnois point là. Il aimoit Bonneval, la justice, l'autorité; que ne

se servoit-il de la sienne? Il lui conseilla d'en écrire au secrétaire d'état de la guerre, ce qu'il fit d'une manière assez simple, quant au rapport du fait, mais cependant en finissant par cette phrase :

« Je ne croyois pas qu'une dépense, faite avec » le consentement et l'approbation de Mgr. le » duc de Vendôme, fût sujette à la révision des » gens de plume; et plutôt que de m'y soumettre, » je la payerai moi-même. »

Voici la réponse de Chamillard :

« Monsieur,

» J'ai reçu la lettre que vous avez pris la » peine de m'écrire au sujet des comptes du » Bielois : si la somme avoit été véritablement » employée, vous n'offririez pas d'en faire le » remboursement à vos dépens : et comme vous » n'êtes pas assez grand seigneur pour faire des » présens au Roi, il me paroît que vous ne » voulez éviter de compter avec les gens de » plume que parce qu'ils savent trop bien comp- » ter. »

Il faut convenir qu un ministre ne peut écrire une lettre plus grossière, plus injuste et plus insultante. Louvois maîtrisoit et bravoit les militaires; il étoit réservé à Chamillard de les outrager.

C'étoit plus qu'il ne falloit pour faire sauter hors des gonds un homme aussi bouillant que Bonneval. Sans se donner le temps de la réflexion, il y fit sur-le-champ cette réplique :

« Monseigneur,

» J'ai reçu la lettre que vous avez pris la peine » de m'écrire, où vous me mandez que je crains » les gens de plume, parce qu'ils savent trop bien » compter. Je dois vous apprendre que la grande » noblesse du royaume sacrifie volontiers sa vie » et ses biens pour le service du roi ; mais que » nous ne lui devons rien contre notre honneur ; » ainsi, si dans le terme de trois mois, je ne » reçois pas une satisfaction raisonnable sur » l'affront que vous me faites, j'irai au service » de l'empereur, où tous les ministres sont gens » de qualité, et savent comment il faut traiter » leurs semblables. »

Quelle lettre ! Je conçois qu'on ait eu envie de l'écrire : que ne méritoit pas l'impertinence du ministre ! Mais il pouvoit y voir une espèce de menace de déserter. On dit que Bonneval écrivit d'abord après pour jeter cette phrase sur le compte d'un premier mouvement : je n'en suis pas sûr ; mais je le suis qu'on ne fit aucune réponse. Bonneval, craignant d'être arrêté, demanda au duc de Vendôme un congé pour

voyager en Italie, et y employa l'hiver de 1705 à 1706. Au mois de mars il se rendit à Venise, et s'adressa à l'abbé de Pompone, alors ambassadeur de France auprès de la république, pour l'engager à solliciter en sa faveur. Cet abbé, dit Bonneval, qui ne pensoit ordinairement qu'à se pomponer, au lieu de lui rendre de bons offices, ne s'occupa qu'à empoisonner ses démarches, pour servir la rancune de Chamillard. L'ambassadeur rendit compte des liaisons de Bonneval avec le marquis de Langallerie qui, de lieutenant-général en France, avoit passé avec le même grade au service de l'empereur. C'est celui qui devint si fameux par le projet de rassembler le peuple juif, et qui finit ses jours en prison. Ce marquis fit ce qu'il put pour déterminer Bonneval à passer au service impérial : le comte résista tant qu'il lui resta de l'argent ; mais lorsque ses ressources furent épuisées et qu'il n'entrevit plus d'espoir de se raccommoder en France, il imita l'exemple de Langallerie, en portant les armes contre sa patrie, faute énorme, mais qu'avoient faite avant eux Condé, Turenne, et plusieurs autres guerriers distingués. On n'étoit pas encore bien éloigné du temps de la ligue et de la fronde, où une portion de la noblesse de France s'unissoit aux drapeaux des ennemis de l'État.

Bonneval perdit la finance de son régiment, et abandonna plus de cent mille écus de bien qui lui revenoient. Le prince Eugène, qui en avoit conçu bonne opinion, ainsi que je l'ai dit, lui procura, au service de l'empereur, le grade de général-major : il servit en cette qualité à l'attaque des lignes de Turin. Quel charmant début pour un étranger! qu'il justifia bien le choix du prince! Bonneval fut plus brillant que jamais; il fut chargé de l'attaque du centre, dont le succès, acheté par beaucoup de morts, décida la déroute générale de l'armée, qui repassa les Alpes si vite qu'elle n'eut pas le temps de retirer ses garnisons.

Le marquis de Bonneval, l'aîné du comte, fut pris à la bataille. Un vieux officier qui y avoit été, et qui me la racontoit quand j'étois encore bien jeune, m'a dit qu'il alloit être sabré par des grenadiers hongrois, qu'on appeloit encore *heyducks* dans ce temps-là, lorsque notre Bonneval arriva assez à propos pour le sauver. Singulier hasard dans une mêlée : c'est une preuve, d'abord, qu'il étoit partout, et puis de l'empire qu'il prit, par son ton et son bon exemple, sur le cœur et l'esprit des soldats de l'empereur. On verra le démêlé des deux frères à cette occasion dans leurs lettres.

Le prince Eugène fit le siége d'Alexandrie, et

employa Bonneval, instruit dans les différentes parties de l'art militaire, à en conduire les travaux ; la garnison se rendit prisonnière de guerre.

La citadelle de Tortone, attaquée en même temps, résista davantage, et le général autrichien chargé de cette entreprise et rebuté par les difficultés, proposoit de l'abandonner, Bonneval choisi pour le relever, en fort peu de temps fut en état de donner un assaut qui réussit ; il y monta le premier, et tua de sa main les deux principaux officiers ennemis. Cet exploit, rappelant ceux qui avoient précédé, valut au comte de Bonneval une lettre très-flatteuse de l'empereur Joseph I^er^ qui venoit de monter sur le trône impérial ; elle contenoit la promesse de récompenser ce service important et ceux que ce général lui rendroit à l'avenir. Il eut le commandement de Tortone l'hiver de 1706 à 1707, et fit la campagne suivante dans l'armée que le duc de Savoye et le prince Eugène menèrent en Provence, où ils ne purent prendre Toulon.

Les désastres de la France en Italie déterminèrent Louis XIV au parti de renoncer à y faire la guerre ; il se décida pour le seul profit d'en retirer les troupes qu'il y avoit encore, et y abandonna ses alliés : mesure qui ne pouvoit trouver son excuse que dans l'absolue nécessité. Les Impériaux ne manquèrent pas d'en tirer avantage.

Le prince Eugène, à la tête d'une armée, entra en Dauphiné, où cependant il fit peu de progrès: Bonneval y servit sous ses ordres.

L'année d'après, au mois de mars 1708, le comte eut le commandement d'un corps de troupes destiné contre l'Etat de l'Eglise. Clément XI avoit reconnu Philippe V, roi des Deux-Siciles qui faisoient partie de sa succession d'Espagne dont il avoit hérité, à l'expulsion des Français de l'Italie. Les Espagnols furent chassés de Naples, et ce royaume reconnut pour roi l'archiduc Charles, frère de l'empereur, et cessionnaire de ses droits sur la monarchie espagnole. Joseph I^er^ exigeoit du pape l'investiture des Deux-Siciles en faveur de l'archiduc, et sur son refus, le parti fut pris de l'y contraindre. Bonneval, sous prétexte de simple passage, s'introduisit à Comacchio, où il se fortifia, ainsi que dans d'autres postes voisins. Il fit publier un ban pour soumettre au désarmement les habitans du Bolognois et du Ferrarois, à peine d'être punis par le fer et le feu. Les troupes impériales y vécurent à discrétion : cette manière de prouver parut d'autant plus violente aux sujets du pape, qu'ils étoient moins accoutumés aux exécutions militaires.

On dit que Bonneval se fit faire de la vaisselle d'argent, à ses armes, avec deux clefs pour

support, emblême du pontificat. Qui auroit dit alors à Bonneval que, quarante ans après, il regarderoit Rome et le Saint-Siége comme son dernier asile, et qu'après y avoir pensé, il préférât Mahomet au vicaire de Jésus-Christ ? Pauvres humains que nous sommes, sans cesse ballottés par le sort et nos passions! Au reste, dans cette ridicule guerre il eut le bras fracassé d'un coup de fusil en attaquant quelques milices papistes dans un poste retranché. Il prétend que c'étoit à l'abbé de Pompone qu'il en eut l'obligation : instruit de son projet, il en avoit donné avis, de Venise, aux généraux de Sa Sainteté, par un prêtre que Bonneval fit pendre ensuite. Il reçut à Comacchio le roi de Pologne, Auguste II, qu'il accueillit très-magnifiquement et à grands frais.

L'affaire de Naples s'arrangea et les troupes furent retirées. Bonneval servit en Savoie et en Dauphiné sous le maréchal de Daun, en 1709.

L'année suivante, à sa vive satisfaction, il fut attiré en Flandre par le prince Eugène, pour y faire la campagne, en 1710, sous ses ordres, au siége d'Aire. Le marquis de Rothelin, fait prisonnier après avoir eu les deux jambes cassées, dut en partie sa guérison aux soins du comte de Bonneval, son ami, qui le reçut chez lui. Il donna aussi l'hospitalité au chevalier de Fénélon,

son parent, ainsi qu'à plusieurs autres prisonniers français de marque. Les succès des confédérés, dans la campagne de 1711, ne répondirent pas à ceux des précédentes; Bonneval continua d'y être employé, ainsi qu'à celle de l'année 1712 qui fut l'époque fameuse de la victoire de Dénain, remportée par le maréchal de Villars, et le terme des malheurs de la France dans cette guerre. La défection de l'Angleterre fit, comme tout le monde sait, essuyer cette défaite au prince Eugène, et fut en partie cause de la paix d'Utrecht la même année. C'est dans le temps de cette négociation que le comte de Bonneval soutint à milord Stafford, que Louis XIV aspiroit à la monarchie universelle, et qu'il se battit avec un Français qui l'avoit trouvé mauvais. A quelques jours de distance, il appela en duel un officier-général prussien qui en avoit dit autant et parloit indécemment du même roi. Cette mobilité dans l'esprit annonce une inconséquence aimable, bien soutenue par le courage inconsidéré, vif, indiscret (lorsqu'il ne s'agissoit pas de guerre ni de politique) : le comte avoit plus de cœur que de jugement.

Charles VI, parvenu à l'empire après la mort de son frère, fut forcé à faire sa paix avec la France à Rastadt en 1714. Bonneval assista à

l'entrevue du maréchal de Villars et du prince Eugène, plénipotentiaires de leur cour.

Le nouvel empereur acquitta la promesse que son prédécesseur avoit faite à Bonneval. Il obtint le grade de lieutenant-général et un des plus anciens régimens de l'armée impériale : deux ans après il devint membre du conseil aulique de guerre de Vienne.

La maison d'Autriche ne jouit pas long-temps de son repos. La Porte Ottomane attaqua, en 1715, le royaume de Morée qu'elle avoit cédé par le traité de Carlowitz à la république de Venise : celle-ci réclama de l'empereur le *casus fœderis*, aux termes de l'alliance de 1684 entre les puissances; et après quelques tentatives pour un accommodement, Charles VI déclara la guerre au Grand-Seigneur.

Le prince Eugène commanda l'armée impériale en Hongrie, et Bonneval y fut employé sous ses ordres; il se distingua à la victoire de Peterwaradin, où il fut blessé d'un coup de lance au bas-ventre, qui l'assujettit à porter un bandage de fer le reste de sa vie. Le prince Eugène, en donnant à la marquise de Bonneval des nouvelles de son fils, lui manda qu'il s'étoit conduit en grand capitaine. L'empereur lui écrivit à cette occasion dans les termes les plus flatteurs. Selon le comte, les Turcs ne perdirent la bataille

que par la faute de leurs généraux; et il a toujours vanté depuis la bravoure des troupes ottomanes.

Après cette glorieuse campagne, Bonneval retourna à Vienne et y parut avec beaucoup d'éclat. Le comte du Luc, son parent, y étoit alors ambassadeur de France; il sonda l'abbé Dubois, ministre et favori du duc d'Orléans, régent du royaume, sur les moyens à prendre pour que Bonneval pût rentrer en France. Cet abbé, fils d'un barbier de Brives-la-Gaillarde en Limousin, se fit un plaisir de s'intéresser pour son compatriote, et suggéra au comte du Luc d'engager le prince Eugène, auquel on se piquoit alors en France de marquer beaucoup de considération, à solliciter cette grâce; il s'y prêta sans difficulté. Sur sa demande, le régent fit expédier à Bonneval des lettres de rémission, et il vint en France pour les faire entériner. Cette formalité fut remplie à Paris le 5 février 1717. Quoique humiliante, de sa nature, elle fut pour Bonneval l'occasion d'une distinction : au lieu d'être assis sur une sellette, selon l'usage, le premier président lui fit donner un carreau de velours, en raison de sa blessure de l'année précédente.

C'est le premier et le seul voyage que le comte ait fait dans sa patrie depuis qu'il en étoit sorti

en 1701. La marquise, sa mère, l'entreprit sur-le-champ et le prit sur le temps pour se marier. Il y étoit si peu disposé, qu'il dit à son frère et à sa belle-sœur dans une visite qu'il leur rendit à la campagne : « La folie de ma mère est de » me faire prendre femme; si elle y persiste, » je ne réponds point de ne pas nous épargner » les adieux, en partant la veille de la célébra- » tion, pour retourner en Allemagne. »

Mais cette résolution ne tint pas contre l'obstination de la marquise ; elle avoit jeté les yeux sur M^lle^ de Biron, fille du marquis de ce nom, depuis duc et pair et maréchal de France, et alors premier écuyer du régent. On étoit d'accord, lorsque tout d'un coup la marquise de Bonneval, aussi inconséquente que son fils apparemment, changea d'avis au moment de la cérémonie. Elle disparut à l'hôtel de Biron, et se rendit chez le duc de Béthune qui eut beaucoup de peine à la ramener pour assister au mariage. Dès le lendemain la marquise de Biron, voyant son gendre rêveur, lui en fit la guerre ; c'est que je suis malheureux, lui répondit-il, de m'être marié. Vous auriez mieux fait de me le dire hier, répartit sèchement la marquise. Il n'endura pas long-temps ses reproches et partit au bout de quelques jours pour retourner en Hongrie, abandonnant sa femme qu'il n'a jamais

revue depuis ; elle se peint si bien dans ses lettres qu'on verra, que je ne veux pas annoncer d'avance tout ce qu'on trouvera, en lisant ce que la plus belle ame de la plus parfaite créature a tracé. Bonneval l'estimoit et n'avoit pas eu le temps de l'aimer ; le cœur d'une femme n'a pas besoin d'en avoir davantage. Il part plus vite, à ce qu'on dit, et à ce qu'on jugera par cette correspondance ; elle ne cessa que lorsqu'il prit le turban. Bonneval, qui comptoit pour rien ses torts avec elle, se plaignit à un ami commun de cette interruption de commerce, ce qui engagea la comtesse à lui écrire encore une fois ; mais cette lettre s'est perdue. Elle mourut en 1741.

Une réflexion qui se présente sur tout cela, c'est un rassemblement de têtes extraordinaires ; celle de la comtesse de Bonneval qui s'est montée si vite ; celle de la marquise de Bonneval qui se démonte, parce que ce qu'elle souhaitoit à réussi ; celle du comte qui refuse une femme, l'accepte, s'en repent, l'estime et la quitte ; et celle de madame de Biron qui dit des injures à son gendre, parce qu'il a consenti à l'être.

M. de Bonneval, en arrivant à Vienne, apprit sa promotion au grade de général d'infanterie, et partit pour aller servir en cette qualité dans l'armée du prince Eugène, qui ouvrit la campagne par le siége de Belgrade. On sait que son

armée affoiblie par les maladies, se vit entourée par celle des Turcs qui étoit fort nombreuse. Ils n'en furent pas moins complétement battus; Bonneval commandoit l'aile gauche et y fit des merveilles. J'ai dit ailleurs que le prince avoit nommé Bonneval, avant la bataille, dans le petit nombre de généraux qui avoient envie qu'il la gagnât. C'est encore mon père qui l'entendit, et qui me raconta avoir vu les prodiges de valeur et de talent que M. de Bonneval y déploya; il reçut une balle sur sa ceinture, et cette contusion lui fit autant de mal que sa blessure de l'année précédente. La ville se rendit; la Porte demanda la paix, et elle se conclut au commencement de 1718, à Passarowitz.

Ce fut à cette époque que le cardinal Alberoni, devenu premier ministre en Espagne, entama l'exécution de ses projets qui devoient bouleverser l'Europe. Une armée espagnole envahit la Sardaigne, et attaqua ensuite la Sicile: l'empereur destina deux armées pour défendre l'une et reprendre l'autre, et Bonneval devoit commander celle de Sardaigne; mais le général Mercy ayant trouvé plus de résistance au siége de Messine, qu'on ne s'y étoit attendu, le comte eut ordre de s'y rendre. Il s'embarqua à Voya, dans les Etats de Gênes, et arriva le 8 octobre 1719 avec ses troupes à Messine, qui ne tarda

pas de capituler. Peu après la paix se fit; la Sicile retourna à l'empereur; le duc de Savoie eut la Sardaigne, et Alberoni fut culbuté.

La tranquillité de l'Europe étant rétablie, le comte n'avoit qu'à jouir de sa brillante position, et attendre le commandement en chef des armées impériales qui ne pouvoit lui manquer un jour; mais des imprudences réitérées finirent par renverser sa fortune.

La première et la plus funeste pour lui a été de se brouiller avec le prince Eugène. Bonneval, membre du conseil de guerre dont le prince Eugène étoit président, s'avisa de lui faire des représentations sur l'ascendant qu'il laissoit prendre sur lui à la comtesse Bathiany, qui en abusoit un peu à la vérité; mais le prince prit très-mal la chose, et en fit part à son amie, qui dès-lors eut Bonneval en aversion. Elle influa peut-être beaucoup sur l'inflexibilité d'Eugène à son égard dans l'affaire qui le perdit.

Il y avoit eu quelques-uns des parens de madame de Bathiany, et des protégés de ses trois protégés dont on verra les noms dans une chanson, qui avoient été avancés au lieu de quelques officiers de mérite et d'espérance. Les créatures des créatures d'Eugène étoient, comme on peut s'en douter, des espèces et des intrigans. Eugène n'étoit pas, comme dit Milady Montégu, *Her-*

cule filant auprès d'Omphale; mais c'étoit un grand prince, grand guerrier de près de 60 ans, fatigué par des victoires, des blessures et des contradictions, qui ne travailloit plus autant. Il trouva de ces gens actifs qui, par leur exactitude et désir de se pousser, rendent le travail facile, d'abord entendent à demi-mot, exécutent au pied de la lettre, insensiblement prennent sur eux, se donnent des airs et puis deviennent insolens et tout à fait insupportables.

Le prince Eugène n'étoit plus gai comme autrefois, ou plutôt ne se soucioit plus qu'on le fût. Il étoit déjà chevalier de la toison d'or, lorsque, sortant d'une assemblée dans la maison de Trautson, il fut pris faisant tapage dans la Brenner-Strasse avec les princes de Commercy et de Vaudemont. Les gardes de nuit, adroits à passer leur échelle autour du cou, les conduisirent ainsi à la garde de police qui en fit rapport à l'empereur; ce qui fit beaucoup rire ce prince, qui pourtant ne rioit pas souvent.

Une autre fois mon oncle, dont j'ai parlé plus haut, sortant d'un cabaret avec le prince Emanuel de Savoie, neveu du prince Eugène, le culbuta dans sa chaise à porteur. Pourquoi, messieurs, dit-il en se ramassant, m'avez-vous choisi? C'est que nous nous étions donné parole,

répondirent-ils, de renverser le premier que nous rencontrerions.

Toute cette troupe joyeuse, une autre fois à minuit, coupa les cordes des bateaux qui étoient amarrés au port de Léopoldstadt ; plusieurs avoient déjà fait deux lieues, sans qu'on s'en aperçût. Heureusement, personne ne périt, quelques uns échouèrent près des îles dont le Danube est rempli : il eût été plaisant de s'être couché à Vienne et de se réveiller à Presbourg ou à Bude. Peu de gens se souviennent qu'ils ont été jeunes, ni les généraux qu'ils ont été enseignes. On voit bien que le prince Eugène avoit plus de soixante ans à l'histoire de Bonneval, qui avoit douze ans moins que lui, et mourut au même âge de 73 ans.

Les frondeurs avoient beau jeu chez Bonneval que le prince traitoit froidement, et la comtesse on ne peut pas plus mal, n'étant pas mieux avec sa sœur, madame de Strahtman, qui avoit aussi du crédit ; il n'obtenoit plus rien pour lui ni pour les autres. Les plaisanteries alloient leur train ; on n'en faisoit pas sur Bonneval, mais c'étoient de bonnes calomnies, auxquelles sa légèreté et sa vieille étourderie, son ton tranchant et moqueur donnoient lieu. Pour les médisances il y avoit de quoi ; on payoit les siennes de la même monnoie : il recevoit chez lui plus de filles

que de prêtres ; il n'alloit jamais à la messe ; et ce qui étoit encore pis, c'est qu'il tenoit des mauvais propos sur la religion qu'il auroit dû chrétiennement, moralement respecter, d'abord pour lui, et puis politiquement pour les autres. Il y avoit à Vienne, outre les bons principes de catholicité qui y sont toujours, un peu de superstition espagnole.

Bonneval étoit gai, facile, aimable, franc, sûr dans la société, couvert de gloire, estimé des ennemis, aimé des soldats, respecté des officiers, envié des généraux, chéri des bourgeois par son affabilité, adoré de la canaille par sa générosité, incapable de bassesse ; voilà encore de quoi lui chercher des torts. Heureux à la guerre, on tombe souvent à la paix ; on n'a plus besoin de la valeur et du talent. Si Bonneval avoit voulu se gêner, faire la partie de trictrac d'un ministre, s'attacher à quelque femme d'assemblée, jouer avec elle, faire semblant de l'aimer, toute la famille l'auroit soutenu. Il avoit trop bon goût pour être libertin ou crapuleux ; mais il préféroit une jolie petite aventure de quelques jours, au dégoût des classes inférieures et à l'ennui des classes supérieures.

Voilà plus qu'il n'en falloit pour lui casser le cou. Malgré la prière que lui avoit faite autrefois le prince Eugène, de quitter ses manières

trop libres, il les avoit conservées. Il n'avoit pas eu le temps d'être un fat dans sa jeunesse, puisqu'enfant au service, et au service de mer, il avoit été où l'on n'en connoît pas. Il avoit, dès son entrée dans le monde, dédaigné les airs qu'on reprochoit autrefois aux Français; mais c'étoit en étourderie qu'il l'étoit quelquefois, et surtout à souper, entre de l'esprit et du vin de Champagne. En voici la preuve.

Ce n'est pas que Bonneval aimât à boire; il n'avoit pas du tout ce défaut qu'on reprochoit autrefois à plusieurs de nos généraux. Mais alors on aimoit le cabaret à Vienne, en France et partout : la bonne compagnie en hommes y alloit. J'en ai déjà parlé à l'occasion de la Léopoldstadt, où étoit le plus accrédité de Vienne.

Jean-Baptiste Rousseau, qui lui avoit fait une si belle ode, en étoit. Il chantoit pour, il chantoit contre. Le nom n'est pas heureux pour la reconnoissance. Ce Rousseau, ingrat aussi avec ses bienfaiteurs, auroit dû arrêter la verve de Bonneval, ou peut-être ne lui pas prêter de la sienne. Soit que le général ne fît que chanter les couplets, comme M. de Maurepas ceux de Pontdeville, pour lesquels il fut exilé; soit qu'il les eût faits lui-même, ce que je crois, puisqu'il s'y trouve un *hiatus*, et que Rousseau ne fut pas chassé : les voici tels que me les a chantés le

beau, bon vieux général d'Argou, l'un des hommes les plus respectables que j'aie connus, qui, quoique beaucoup plus jeune, étoit un peu de cette société, et le seul qui sût cette chanson.

Sur l'air : *Lampons, lampons, camarades, lampons.*

Connoissez-vous M. Koch,
Qui met toute affaire en croc,
Et jamais ne la décroche
Qu'il n'ait votre argent en poche?
Lampons, lampons, camarades, lampons.

Le secrétaire est hautain,
Avare, fourbe et malin;
Il vous dit d'un ton farouche :
César parle par ma bouche.
Lampons, etc.

Pour Okel, ce n'est qu'un sot,
Un hypocrite, un cagot.
Quoiqu'il soit mangeur d'h....,
Sans argent il vous oublie.
Lampons, etc.

Hongrois, Espagnols, Flamands,
Italiens, Allemands,
Aux pieds de ces trois idoles
Apportez tous vos pistoles.
Lampons, etc.

Comme il y a une expression un peu grossière en Autriche, où l'on dit *dreck*, précisément dans le sens qui est pris ici, et qu'on peut deviner aisément; Brockhansen, ce sécretaire de guerre du second couplet, s'en servit, lorsqu'il apprit que Bonneval demandoit le gouvernement d'Esseck : *Was, der Franzos Esseck? Nein*, dit-il, *der Franzos dreck*. On le donna effectivement à cet autre général, et Bonneval chanta:

Bonneval aura du *dreck*,
Et Petrarch aura Esseck.
Près de ce référendaire
L'or d'Esclavonie opère.
Lampons, etc.

Bien sot qui sert l'empereur (*)
Par un principe d'honneur;
Sans vous donner tant de peine,
Achetez l'honneur à Vienne.
Lampons, etc.

On peut bien se douter du train que cela fit à la ville et à la cour. Je crois que ce n'étoit qu'une gaîté de table, et un reste de goût français pour le vaudeville au dessert; mais elle pa-

(*) Couplet tout à fait injuste, car Charles VI, ainsi que ses quatre successeurs, étoit un excellent souverain.

rut trop piquante pour y rester. Une chanson n'étoit pas une raison contre ces trois personnages, mais contre son auteur. C'étoit accuser le prince indirectement, c'étoit tout au moins médisance. Du reste, toutes ces idées de corruption que j'ai vu répandre à toutes les cours, ne se réalisent pas comme on s'imagine. Par exemple, j'ai connu les héritiers de ces messieurs qui, assurément, auroient été riches s'ils avoient volé, ainsi que l'a dit Bonneval.

Une justice que je peux rendre à ce pays-ci, c'est que si cela est arrivé, cela a été bien rare et inconnu chez nos généraux, nos ministres, nos présidens, et grandes et petites charges. Si les cours étrangères, ou l'ennemi, ont quelquefois su ce qui se passoit, ce ne peut être que par quelque subalterne dans les vivres ou quelques bureaux de commissariat. J'ai dit plus haut, à l'égard du peuple, ce que je pensois de sa bonté ; il faut ajouter ces trois qualités à l'Autriche : ni passion, ni vénalité, ni trahison.

Au moins, si ces messieurs n'étoient pas des fripons, ils étoient des vindicatifs. Bonneval donnoit prise sur bien des points ; mauvais exemple, mauvaise langue, un régiment de roués dans le même genre ; son aumônier, qui voulut faire voir le diable au maréchal de Richelieu (à ce que celui-ci m'a raconté) et qui étoit un diable

lui-même..... tout cela, avec des gaîtés sur madame Bathiany, fit un peu trop oublier au prince tant de services et d'attachement particulier à sa personne. Il l'en éloigna mal à propos, et auroit dû le laisser chanter et rire à Vienne. Charles VI, qui ne faisoit ni l'un ni l'autre, le prit tout à fait en guignon.

Soit que M. de Bonneval ait demandé de lui-même, ainsi que j'ai trouvé dans mes papiers, ou qu'il ait eu ordre de quitter Vienne où il ne pouvoit plus avoir d'agrément, il fut employé à Bruxelles comme *Feldzeugmeister*, et y avoit son régiment en garnison, composé d'étrangers, jeunes gens distingués, aimables, bien choisis, bien étourdis, dont le comte de Latour, son fils naturel, fut colonel-commandant après le prince Salm. Cela lui fit d'abord une espèce de cour et alarma celle du ministre, composée de petits ambitieux d'antichambre et de garderobe. Sa charge et représentation lui attiroient, outre cela, toute la belle, noble et grande compagnie. Mais l'amabilité de Bonneval, l'aisance de sa maison, la bonne chère, deux concerts par semaine, des soupers où régnoit la liberté, partagèrent bientôt le beau monde et le firent presque déserter tout à fait de chez le marquis de Prié, qui chercha à s'en venger. Pourquoi Bonneval lui en fournit-il l'occasion? il n'avoit qu'à faire sur

lui et sa famille des couplets, s'il avoit voulu, mais jamais des factums. On les a lus, ainsi que j'ai dit, imprimés dans les anciens Mémoires. Ainsi, je me contente de dire que cette donquichoterie dont j'ai d'éjà parlé (1), les accusations de malversation et d'abus d'autorité ne pouvoient pas se prouver, et annonçoient seulement son animosité, puisque cela n'étoit pas de son ressort. On voyoit la même plume qui avoit écrit à Chamillard. Il auroit dû au moins en changer pour écrire au prince Eugène; et son épée, qu'il nommoit si souvent, étoit tout à fait hors de place. On prétend même qu'il cita le duc Charles de Lorraine, qui se battit avec un lieutenant de cuirassiers qu'il avoit insulté mal à propos dans une fourrage.

Mais ne point faire grâce à un homme comme le comte de Bonneval, après une légère punition! le faire mener à la frontière d'Italie, avec défense, sous peine de la vie, de remettre le pied dans les pays de la domination autrichienne! oublier tant d'actions, de talens, de services, de blessures, et se punir soi-même en se privant d'un homme qui, au lieu de faire des sottises

(1) Voyez ci dessus, page 258 et suiv., la note de l'Editeur. *Ibid.*

comme les Hildbourghausen, Philippi, Königsegg. Seckendorf, Wallis et Neuperg, auroit battu les Turcs dans cette guerre, et les Chrétiens dans celle de succession! c'est à la fois ingrat, trop maladroit et impardonnable.

Les bourgeois de Bruxelles s'assemblèrent devant l'hôtel de Ligne lorsqu'on y arrêta M. de Bonneval. Mon père les calma comme il put. La présence de son père à lui, en se promenant à cheval dans les rues, au milieu des balles qu'on tiroit des maisons, avoit appaisé autrefois une sédition tout à fait prononcée. Il empêcha, et Bonneval lui-même aussi, que celle-ci le fût.

Un autre mouvement bien touchant encore à l'égard du comte de Bonneval, ce fut le désespoir de son brave régiment quand il fut réformé sur la grande place. Les soldats découvroient leurs poitrines cicatrisées, montroient les marques glorieuses de tant de batailles qu'ils avoient le plus contribué à faire gagner, pleuroient, prononçoient le nom de Bonneval et brisoient leurs crosses de fusil sur le pavé, avant de mettre bas les armes, devant le commissaire chargé d'en faire l'odieuse cérémonie.

Que de tristes réflexions ne dut pas faire Bonneval dans ses prisons! et ensuite errant d'hôtellerie en hôtellerie, de pays en pays, sur un

métier où l'on est perdu pour une chanson ou pour un propos! où l'on est jugé par les sots, les femmes, les enfans de la capitale et les bavards des pays étrangers, qui ôtent ou défigurent le mérite militaire pour l'accorder à ceux qui n'en ont pas! On a fait tuer les témoins de sa gloire; ses compagnons d'armes disparoissent; on est ignoré, on craint de passer pour un vantard ou un menteur; on est modeste malgré soi : les charlatans triomphent.

Quant à la prise du turban, je renvoie le lecteur à la *Relation* qui se trouve parmi les pièces justificatives, et qui est en partie de sa propre main, en partie écrite par son secrétaire, sous sa dictée. On va voir encore l'homme de génie; génie remuant, à la vérité. Si les Turcs avoient été remuables, ils auroient bouleversé l'Europe, ou ils s'en seroient fait chasser.

Bonneval fut chargé de former un corps pour servir de modèle à d'autres. En conséquence, on le nomma général des bombardiers et des mineurs, avec le titre de bacha à deux queues, en y attachant un revenu de trente mille florins, dont il a joui toute sa vie. C'est à quoi s'est réduit la fortune qu'il a faite en Turquie.

Bonneval, dont la passion étoit de se venger de l'empereur et de combattre à la tête des armées ottomanes le prince Eugène, s'occupa de

son objet. Il porta le corps des bombardiers à quatre mille hommes disciplinés, armés et exercés à l'européenne. Ce fut d'abord un sujet de curiosité pour les Turcs. On alloit à Scutari, vis-à-vis de la ville, où se faisoient les exercices; et ce spectacle amusoit. Mais bientôt les janissaires en conçurent de la jalousie : ils craignoient ce qui étoit arrivé aux streliz en Russie, sous Pierre-le-Grand; et que la nouvelle milice ne fût destinée à remplacer un jour l'ancienne. Des murmures se firent entendre, et ce fut assez pour alarmer le foible sultan. Le grand-visir fut obligé de renoncer au système de Bonneval; et pour le faire sans éclat, on fit partir les quatre mille hommes sans leur chef, pour la frontière de la Perse, avec qui la Porte étoit en guerre. Ils s'y éteignirent successivement; ceux qui périrent n'ayant pas été remplacés, les bombardiers furent mis sur le pied de trois cents hommes, et le corps des mineurs à deux cents.

Outre les deux Mémoires qui sont dans le roman dont j'ai parlé, j'en ai trouvé un où il représentoit : 1° que les Allemands entroient toujours en campagne avant les Musulmans; 2° qu'ils se retranchoient sur les bords du Danube, se doutant bien que le courage bouillant des Turcs les feroit attaquer avec le plus grand désavantage; 3° qu'en tirant toutes leurs munitions et

provisions par ce fleuve, il falloit les attirer loin de là, et que ce n'est qu'à ces trois choses que le duc de Lorraine a dû la reprise de tant de provinces depuis le siége de Vienne; qu'on n'auroit pas été battu en 1716 si le visir Ali avoit marché sur Temeswar ou vers l'Esclavonie, ou pénétré en Transilvanie; et en 1717, si l'on avoit passé le Danube pour marcher dans le Bannat ou la Save pour se porter vers Esseck, et faire ainsi lever le siége de Belgrade au prince Eugène.

Bonneval, pour donner bonne idée de ses talens militaires, envoya ces réflexions en arrivant à Sarajo, en promettant de se venger de l'empereur et des Chrétiens qui l'avoient offensé. On verra la lettre qu'il écrivit, outre cela, de cette ville au grand-visir, le 23 juin 1719, pour le prévenir en sa faveur.

Le début de Bonneval à la Porte fit du bruit dans toute l'Europe. On le regarda comme le restaurateur de l'empire ottoman. Il recevoit des lettres de tout plein de gens qui s'offroient à venir le joindre, et il ne manquoit pas, en réponse, de les en dissuader. Trois jeunes gens de naissance vinrent, pour le même objet, en droiture à Constantinople, en 1733 : l'un Français, nommé Mormai; le second Écossais, appelé Ramsay; et le troisième Irlandais, nommé Macarty. Ils s'adressèrent d'abord au comte

de Bonneval; ils prirent le turban à son insu: la chose faite, il n'en tâcha pas moins de leur rendre service; mais il obtint si peu pour eux qu'ils se dégoûtèrent bien vite de la Turquie, et s'évadèrent successivement. On verra une lettre assez singulière de cet original l'Abbé, qui se retira ensuite en Portugal, où il est mort long-temps après. La Porte ne manquoit guère de lui adresser tous les nouveaux prosélytes; mais comme ils lui étoient à charge, il s'en débarrassoit promptement en les faisant partir secrètement pour retourner à leur religion et dans leur patrie.

Bonneval reçut une lettre du roi de Suède, qui avoit servi et vécu avec lui à l'armée impériale, dans une sorte de liaison. Ce monarque avoit chargé Saïde Effendi, dépêché par la Porte à Stockholm en 1732, pour y réclamer le paiement des dettes de Charles XII en Turquie, de faire son compliment à Bonneval sur ce qu'il avoit enfin une religion. Le comte, flatté de ce souvenir, trouvant la plaisanterie de bon goût, apparemment, se mit en tête d'allier la Turquie à la Suède. Il s'engagea si avant dans les intérêts de cette dernière puissance, qu'il la fit toujours entrer dans ses projets politiques.

MM. Hoepken et Carlson, revenus à Constantinople en voyageurs, disoient-ils, repartirent avec le plan de Bonneval; mais il échoua du

côté de la France. Le cardinal de Fleury, qui la gouvernoit alors, étoit trop mesuré et trop timide pour des vues si étendues. Il ne voulut pas autoriser le marquis de Villeneuve à y entrer, et le visir s'y refusa. La Porte et la Suède ne firent aucun mouvement, et Stanislas fut heureux de pouvoir s'échapper de Dantzick, avant la prise de cette ville par une armée russe.

Les Turcs étoient en guerre avec la Perse depuis 1732. Thamas Koulikan, usurpateur de Shah Thamas, vaincu à sa première bataille par Topal Osman, ex-grand-visir, le battit et le tua à la seconde.

Abdula-Bacha le remplace, donne et perd la bataille d'Erivan, malgré l'avis de Bonneval, qui craignoit les talens de Thamas, et qu'il savoit d'ailleurs ne pouvoir tenir long-temps la campagne, à cause des troubles intérieurs. Constantinople murmure; le grand-seigneur tremble; le grand-visir est déposé, Ali-Bacha (c'est son nom) presque étranglé; la Perse triomphe, la Porte demande la paix.

La Russie commence brusquement les hostilités, s'empare d'Azoph, cherche la querelle ordinaire de violation de territoire par les Tartares, dont le kan marche à la tête de ses hordes et d'une armée turque.

C'est, je crois, à Bonneval qu'on dut cette

guerre subite; car la Russie savoit ses projets contre elle. Bonneval crut avoir le commandement, mais il ne l'obtint pas; soit jalousie des bacha, soit égard pour l'empereur d'Allemagne, qui, de médiateur, devint (suivant l'usage) acteur très-mal à propos. Les puissances maritimes proposent médiation, bons offices et amitié au au grand-visir; il est prêt à y donner: Bonneval lui représente que celle de la France suffit. On lui dit d'en parler à Villeneuve; il répond foiblement qu'il en écrira. Bonneval décide ou fait décider. Les deux ambassadeurs, de Hollande et d'Angleterre (suivant l'usage encore), cherchent à tout embrouiller. Ils se rendent au camp ottoman, et Mehemet-Bacha prend ce jourlà, le 17 juillet 1737, pour écrire au cardinal de Fleury.

Le prince Ragotzy étoit mort en 1736, et avoit laissé deux fils en France, où leur éducation venoit de finir. Bonneval, fertile en projets, forma celui d'attirer le fils aîné à Constantinople, et le fit goûter à son ministère ottoman. Le jeune prince y arriva en 1737: le plan du comte étoit de l'employer à susciter des troubles en Hongrie et en Transilvanie, en ranimant, par sa présence, les anciens partisans de sa maison, et d'appuyer ces mouvemens par le corps de troupes ottomanes qui se trouvoit à la frontière;

mais le nouveau grand-visir, Jeghem-Bacha, se contenta de faire faire au jeune Ragotzy une entrée publique dans la capitale, et de signer avec lui une convention par laquelle la Porte le reconnoissoit souverain de Transilvanie et chef des Hongrois, sous la redevance d'un léger tribut; après quoi il le fit partir pour l'armée. Le comte de Bonneval eut ordre de l'accompagner; mais son approche de la frontière n'excita personne à se déclarer en sa faveur, et ne servit qu'à fournir au prince de Lobkowitz, qui y commandoit pour l'empereur, l'occasion de faire arrêter tous les gens suspects. Ragotzy, dans cette situation, commençoit à devenir un personnage embarrassant, lorsqu'une maladie aiguë vint l'emporter à propos. Bonneval lui-même ne savoit qu'en faire; il l'avoit trouvé fort au-dessous du rôle qu'il avoit voulu lui faire jouer.

Depuis long-temps ce ne sont plus les cabales des sultanes et des eunuques de qui dépendent les événemens de l'empire turc. Mais les Grecs, qui sont les plus déliés de tous ses sujets, et même de ceux des autres pays, y ont la plus grande influence. On ne sait souvent pas d'où partent les coups qui s'y portent. Les drogmans, ces apprentis hospodars de Moldavie et Walachie, gouvernent souvent les principaux personnages

du divan. Enfin, la cour du Grand-Turc, si barbare à tout plein d'égards, c'est-à-dire si éloignée des manières des autres cours, leur ressemble en intrigue et finesse. C'est en cela qu'ils ont mis tous leurs talens, au lieu d'en avoir en guerre et en politique. Les bachas, jaloux de leur camarade Achmet, pour ce premier genre, et les ministres pour le second, cherchèrent à le perdre, les uns en disant qu'il étoit encore attaché aux Allemands et détestoit les Français (ce que fit semblant de croire l'ambassadeur de France); et les autres qu'il étoit tout dévoué à son pays natal, et lui sacrifioit les intérêts de l'empire ottoman, en l'engageant dans des guerres continuelles avec l'Autriche. Il est vrai qu'à la mort de Charles VI il fit ce qu'il put pour cela; et voyant qu'il ne pouvoit armer la cour en guerre, il voulut l'armer en protestation contre l'élection de l'empereur François Ier. « Au moins, » écrivoit-il, il faut lui ôter le titre de roi de » Jérusalem; cela peut un jour faire du tort au » grand-seigneur. » J'ai vu, outre cela, un véritable écart de son imagination embrasée dans un autre plan qu'il présentoit à sa sublime cour, sur la nécessité d'exiger au moins l'abolition de l'ordre de Saint-Etienne de Toscane, qui promet, écrivoit-il, encore plus que les chevaliers de Malte de détruire la Turquie. Cet ordre ne s'attendoi

sûrement pas qu'on lui eût fait l'honneur de le craindre.

Toujours occupé de politique, l'actif bacha ne pouvant plus faire la guerre, réussit à un traité avec la cour de Naples, à l'insu de Villeneuve qu'il eut bien du plaisir à faire enrager.

M. de Castellane succéda à M. de Villeneuve. M. de Bonneval se brouilla avec lui comme de raison. Il intrigua avec M. d'Argenson, par un M. Billet, pour faire un traité avec le Mogol contre la Perse. Celle-ci ne lui en donna pas le temps, car elle fit sa paix.

L'Europe étoit trop petite pour la tête du bacha français. Il voulut tirer une ligne de la pointe de l'épire au golfe de Tripoli, pour déclarer invalables toutes les prises en-deçà. Mais cela ne prit pas; et laissant là l'Asie et l'Afrique, il voulut se mêler des affaires de la Prusse, alliée naturelle, disoit-il, du grand-seigneur. Son dernier projet étoit d'accorder à la France la navigation de la mer Noire. Sa tête ne se reposoit jamais: il ne fut pas tranquille un seul jour de sa vie.

Il avoit toujours quelque projet sur le tapis pour amuser son loisir. Entr'autres il s'occupa d'un modèle de bateau pour servir en France à une de ces descentes en Angleterre, sans cesse proposées et jamais exécutées: quoique, d'après un plan que j'ai vu du comte de Broglie, et mes

autres renseignemens là-dessus, je croie l'entreprise possible. Il vouloit perfectionner le genre des bateaux de Pierre I contre les Suédois. Son chagrin étoit de ne pas voir dans le comte de Castellane et dans le chevalier de Maya, ministre des Deux-Siciles, des coopérateurs aussi ardens que lui : l'un, disoit-il dans une de ses lettres à M. d'Argenson, ne pense qu'à son argent, et l'autre à son salut. Il lui demanda son neveu, le fils du marquis de Bonneval pour remplacer M. de Castellane. Je pourrai, écrivoit-il, dirigeant cet ambassadeur tout à moi, servir à la fois mon empire et ma patrie. Cette idée plut à la France. On prit des informations; le jeune Bonneval se trouva aussi bête que le jeune Ragotzy : il étoit abruti par le vin.

Malgré la gaîté naturelle du comte de Bonneval, on le voyoit quelquefois absorbé dans une rêverie profonde. Le chevalier de Maya lui donna un jour à dîner avec une virtuose italienne. On fut très-étonné de voir tout à coup Bonneval fondre en larmes au milieu d'une ariette. Il n'en dit pas le motif. Mais on conjectura que cet air lui avoit rappelé des souvenirs que son état actuel rendoit amers.

Parvenu à sa soixante et dixième année, il écrivit au marquis de Bonneval, son frère : « Je » suis souvent bien loin de moi par des réflexions

» fatigantes ; de fréquentes attaques de goutte, » d'autres infirmités réelles, me forcent à vous » demander conseil, comme au chef de la maison, » sur un parti à prendre. » Le marquis lui répondit de la manière la plus touchante : « Si votre vo- » cation fut forcée, vous êtes devenu libre ; il » faut la changer. Songez que vous et moi nous » n'avons plus que quelques momens à vivre ; » je vous fournirai tout l'argent que vous vou- » drez ».

Bonneval s'adressa à la cour des Deux-Siciles pour favoriser son évasion. Il fut convenu qu'une frégate napolitaine viendroit croiser dans l'Archipel et que le comte iroit la joindre, de-là passer à Rome, où le pape avoit promis de l'accueillir et où il auroit subsisté par les bienfaits du roi de Naples. Mais l'exécution de ce plan fut prévenu par une goutte remontée qui termina les jours de ce personnage célèbre le 23 mars 1747.

Le comte de Castellane et le chevalier de Maya introduisirent chez lui un jésuite, nommé le P. Charots, travesti en médecin ; mais soit que ce missionnaire fût gêné dans ses exhortations par la présence de l'iman du comte, qu'il appeloit plaisamment son chapelain, et de quelques Turcs de son voisinage qui s'y étoient rassemblés ; soit que le mourant n'eût réellement aucun sentiment de résipiscence, la vérité est que le comte

Ludolf et le sécrétaire d'ambassade de France, le virent expirer ayant conservé sa connoissance jusqu'à la fin, sans donner aucun signe de préférence pour l'une ou l'autre religion, ce qui s'étoit manifesté pendant sa vie. Sa sépulture est dans un cimetière turc, voisin de sa maison. Son épitaphe en cette langue dit « que c'étoit un » seigneur distingué parmi les Francs, qui fut » assez heureux pour embrasser la vraie foi et » pour mourir le jour de la naissance du Pro- » phète ».

Ainsi finit l'homme extraordinaire, infortuné et intéressant malgré ses torts, ce brave général Bonneval, le politique bacha Achmet, après une carrière glorieuse, longue et agitée. Il étoit beau, grand, bien fait, avoit l'air noble et soldat. Il lui fut aisé avec cela d'être un beau Turc et surtout avec cet habillement et une grande barbe blanche. Il avoit auparavant ses cheveux en rond, comme ensuite Charles XII qui les porta, peut-être d'après son portrait; car ce roi étoit plus jeune que lui.

J'ai déjà dit que j'avois appris plusieurs détails de Casanova, homme de beaucoup d'esprit et d'une érudition profonde, connu par son fameux duel avec Branicki, grand-général de Pologne, par sa fuite des plombs de Vénise, et quantité d'ouvrages et d'aventures; frère du grand peintre de

batailles du même nom, mort à Dux en Bohème, bibliothécaire de mon neveu le comte de Waldstein. Entre autres choses il m'a dit qu'un des plaisirs du bacha Bonneval étoit, lorsqu'il étoit sûr de ne voir personne, de s'habiller à la française. Il se donnoit la peine de mettre des souliers et des bas blancs, ce qui faisoit un singulier contraste avec sa tête rasée et son menton si bien garni. Il refusoit à ses camarades bachas l'honneur et le plaisir de profiter de leur harem, et se moquoit beaucoup de la gravité avec laquelle ils se permettoient pis que cela. Ces jeunes, jolis petits garçons que l'on trouve dans les bains, disoit-il à Casanova, sont une pépinière de grands-visirs. Chacun se pousse et est poussé ici comme il peut.

Le comte de Ludolf, envoyé extraordinaire des Deux-Siciles, après le chevalier de Maya, qui a connu long-temps à Constantinople le comte de Bonneval, dit qu'il sortoit peu de chez lui, quoiqu'il allât quelquefois dîner chez les ambassadeurs de Hollande et d'Angleterre. Les ministres de Suède et de Sicile mangeoient chez lui très-souvent. On n'y voyoit point de viande défendue par l'Alcoran; mais quoique servi par des domestiques turcs, il ne se gênoit pas sur le vin et les liqueurs. Sa table étoit toujours à la française et il avoit un cuisinier de sa nation;

c'est-là qu'il jouissoit davantage, et il y entonnoit souvent sa chanson favorite :

Jouissons du présent,
L'avenir est aux fous, etc.

En public il observoit le Ramazan ; mais il se dédommageoit en particulier, avec des biscuits et des liqueurs qu'il avoit sous clef dans une armoire. Hors de chez lui il mangeoit de tout. Sa maison étoit à Péra dans le quartier des ministres étrangers.

Il avoit adopté un Italien, son ancien valet de chambre, qui avoit pris le turban avant lui, et se nommoit *Soliman-Bey*. Cet homme gouvernoit sa maison et lui en imposoit lorsqu'on avoit à se défier de quelque indiscrétion du comte de Bonneval qui y étoit fort sujet, surtout en le prenant par la flatterie. On donnoit le mot à Soliman-Bey, qui ne le perdoit pas de vue. Ce dernier, s'étant marié, a laissé des enfans dont l'aîné a succédé, après son père, à la charge du comte de Bonneval, mais en a été privé depuis.

Le comte ne s'est point marié en Turquie, et n'avoit même de femme chez lui que celle de Soliman Bey. Une bourgeoise de Rochefort lui avoit donné dans sa jeunesse un fils naturel qu'il nomma *La Tour*, dont j'ai déjà parlé, et qu'il prit auprès de lui dès qu'il eut atteint l'âge de

dix ans. Il le plaça ensuite dans son régiment au service de l'empereur, où, de grade en grade, il parvint à celui de colonel-commandant; enfin, devenu général-major, il mourut d'une blessure à la jambe qu'il reçut à la bataille de Parme, en 1734, s'étant acquis beaucoup de réputation.

Tels sont les faits qu'on a pu rassembler sur la vie du comte de Bonneval : on l'a souvent sollicité d'écrire son histoire, mais il s'y est refusé constamment. Qu'a-t-on affaire, disoit il, du récit de mes sottises ?

Ma morale à moi est qu'il n'y a rien de pis qu'un homme médiocre; mais la morale de l'histoire est qu'il vaut mieux avoir moins de génie que le comte de Bonneval, et plus de raison. Je ne conseillerois à personne de l'imiter; mais s'il avoit eu un peu de modération, au moins à Bruxelles, ou un peu de philosophie à Venise, il auroit pu être encore parfaitement heureux, et seroit à citer comme un des hommes les plus supérieurs dans tous les genres.

PIÈCES JUSTIFICATIVES,

FAISANT SUITE

AU MÉMOIRE SUR LE COMTE DE BONNEVAL.

I^re. *Lettre de l'Abbé Macarthy, Chanoine de la Sainte-Chapelle, qui s'étoit fait Turc et fut fait Zaïm à Salonique; et puis de Renégat chrétien se fit Renégat turc peu de temps après* (*).

J'OUVRE mon paquet pour rendre compte à votre Excellence de bien des choses qui se sont passées en quarante-huit heures. Il s'agit de mille remercîmens que je vous dois pour la lettre que vous avez eu la bonté de faire écrire en votre nom, pour moi, au bacha. J'y suis d'autant plus

(*) On ne sera pas fâché de voir comment un roué écrivit à un roué, un prêtre à un général, et un turc à un bacha. C'étoit un coquin de beaucoup d'esprit et d'assez mauvaise compagnie, dont M. de Voltaire parle, et dont il a été souvent question dans les petites nouvelles du jour qu'on écrivoit dans ce temps-là.

sensible, que vous n'aviez pas encore reçu la lettre par laquelle je vous suppliois de m'en envoyer une pour lui. Sitôt que le bacha eut reçu votre lettre, il m'envoya, par un aga, celle d'Achmet-Bey, accompagnée de mille silams : je fus sur-le-champ le remercier, et il me reçut avec un redoublement, si l'on peut ainsi parler, de politesse et de cérémonies. Peu s'en faut que je ne me sois cru bacha en sortant de chez lui, aux honneurs dont sa maison, le kiaja à la tête, m'a comblé. J'en ai conclu deux choses qui sautent aux yeux, et dont je suis également enchanté : l'une qu'il entre quelque amitié, si vous me permettez cette expression, dans les bontés dont vous m'honorez, et qu'ainsi je peux suivre désormais les mouvemens de mon cœur à votre égard, en vous aimant autant que j'ai toujours été forcé de vous estimer et de vous respecter. Voilà, Monsieur, des sentimens dont rien ne m'écartera jamais.

La seconde réflexion que j'ai faite sur l'excès des politesses du bacha, et qui me paroît aussi naturelle que la première, c'est qu'il est bien instruit, et peut-être plus que vous-même, du crédit que vous avez à la Porte ; et vous voyez par le détail que j'ai l'honneur de vous faire, que votre recommandation a fait autant d'effet sur lui que vos ordres en avoient fait sur les Cambaradgis.

Une autre affaire dont il faut que je rende compte à votre Excellence, et dont sûrement vous n'attendez pas la nouvelle dans ce paquet, c'est que me voilà marié; en France ce seroit un terrible mot. Voici le fait : le viquile de votre Excellence m'a trouvé une jeune fille à crédit, qui appartient à toute la ville du côté de sa mère qui sera un jour honnête femme, dont le père étoit zaïm, et dont les parens sont alliés de gens qui ont eu par-ci par-là quelques bachas dans leur famille, au moins un par cent ans. La jeune fille a, outre cela, sa part en deux grandes maisons d'ici, qui seroient très-logeables si on les faisoit rebâtir. Il y a de plus un chislique magnifique, c'est-à-dire un lieu de campagne chargé de toutes sortes de bestiaux, dont elle sera l'unique héritière après la mort de sa mère, si son frère qui est un zaïm de douze ans, et sa sœur qui est mariée, meurent sans enfans. Un si grand parti m'épouse pour les beaux yeux de mon zaïm, et ne demande rien. Et qu'on me dise maintenant si ce n'est pas là la meilleure affaire du monde, si je ne m'entends pas en mariage, et si j'ai perdu pour attendre! Il pourroit cependant fort bien arriver, car je connois votre Excellence, que le plaisir de faire enrager un nouveau marié vous fît blâmer tout haut ce que vous ne sauriez manquer d'approuver tout bas. De

pareilles cruautés ne sont pour elle que jeux d'esprit, innocentes malices et doux amusemens; mais si pourtant, pour me faire peur, vous alliez vous monter sur votre ton de bacha et me dire un gros nitchium turc, ce qui veut dire en bon français : Qui vous a permis de vous marier? je vous répondrois par un coup de théâtre digne de Corneille :

Moi, vous; oui, vous-même, seigneur, et j'ose dire plus:
Sous le nom de conseils vos ordres absolus
Ont produit cet hymen qui semble vous déplaire.
De votre autorité l'heureux dépositaire,
Votre *viquile* enfin en a fait le projet,
Moustapha-Bey lui-même a fait choix de l'objet,
A fixé le *niquaut* qu'on fait pour la pucelle,
Enfin a tout réglé dans l'excès de son zèle.
A tant d'empressement, de soins si généreux,
Pour adoucir ici mes destins rigoureux,
J'ai cru de vos bontés reconnoître la trace,
Et mon cœur d'un refus n'a point conçu l'audace.
Mais enfin si l'ardeur de vous trop obéir
N'a dans ce jour fatal servi qu'à me trahir;
Quels que soient les succès d'un si prompt hyménée,
Pour m'en faire à jamais oublier la journée,
Dites un mot, seigneur : époux content ou non,
Aujourd'hui marié, demain je suis garçon.

Si votre Excellence veut un compte un peu plus raisonnable de ce mariage fait en poste, j'aurai l'honneur de lui dire que Moustapha-Bey

me proposa hier et me conseilla de prendre, si je voulois me marier, la fille d'un zaïm qui est mort; elle n'a que quinze ans; elle vit avec sa mère et son frère, qui a le *zaïmet* de son père. Il y a réellement deux maisons ruinées et grandes comme elles le sont toutes ici : on m'en donne une pour y demeurer seul, faisant mon harem dans l'autre, si je m'accommode de ma belle-mère : sinon je serai maître d'y faire venir ma femme. Savez-vous bien, Monsieur, que c'est la plus jolie chose du monde pour un abbé, que de songer qu'il va avoir le plaisir d'être marié en face d'église, en dépit de tous les canons du concile de Trente? Mais je viens de vous promettre un détail raisonnable, je commence à ne vous pas tenir parole; c'est que, voyez-vous, pédéraste, abbé et marié, cela est trop plaisant pour garder son sérieux. Pour y revenir, Moustapha-Bey m'assura qu'il croyoit la fille fort jolie; qu'il avoit réglé le *niquaut* à cinquante écus; qu'on savoit que je n'avois point d'argent; et qu'enfin, en faveur du ziam, la mère me donnoit sa fille à l'épreuve, sauf à moi d'en user à la suite avec elle suivant mes moyens et mon amitié pour elle : qu'il ne m'avoit rien conseillé jusqu'ici, mais que si j'en voulois tâter, il ne voyoit rien de mieux pour moi. Nous en étions là quand le bacha m'envoya la lettre de Mornaz.

Nous fûmes chez le bacha, qui me reçut comme je vous l'ai dit, et qui me demanda pourquoi je refusois tous les mariages qu'on me proposoit : nous lui rendîmes compte de celui-ci, et il dit qu'il savoit bien que cette fille appartenoit à toutes les puissances de la ville (voilà les termes de mon drogman) ; et puisqu'il n'y avoit point d'argent à débourser, je ferois fort bien ; que pour le reste il ne savoit rien. En sortant de chez lui nous fûmes chez un gros bonnet que j'avois déjà été voir, et qui est l'homme d'ici qui a le plus de considération ; je crois qu'on l'appelle *Mehemet Effendi*, qui me dit que si j'épousois ladite fille je serois son parent et celui de tous les mollas et cadis d'une lieue à la ronde. Enfin, aux conditions ci-dessus, en sortant de chez lui, je dis à Moustapha qu'il n'avoit qu'à conclure, et le niquaut s'est fait aujourd'hui. Ainsi je compte sur une virginité mercredi au soir, car cela est encore du marché. Je ne veux ni délais, ni cérémonies, déclarant que les dix-huit mois qu'il y a que je suis en Turquie sont autant de temps que j'ai soupiré pour elle sans qu'elle en sût rien ni moi non plus. Au reste, quand je dis à votre Excellence qu'il ne m'en coûte rien, vous savez bien que rien c'est bien peu de chose ; j'en serai quitte pour une vingtaine de piastres. On en donne davantage à Paris pour souper avec une

comédienne et s'en retourner coucher chez soi.

Je finis l'article du mariage, en déclarant à votre Excellence qu'il ne m'empêchera pas un instant de voler à vos ordres, quand il vous plaira de me rappeler auprès de vous et de me mettre en état d'y être long-temps.

Il faut que je vous donne ici un échantillon des bévues des drogmans. Hier, pour dire quelque chose, je dis au mien de dire au bacha que, comme il étoit au milieu des mines d'or, vous le priiez, en bon frère, de se souvenir un peu de vous; que l'eau ne manquoit point à Scutari: mais que le sable d'or n'étoit qu'à Gustendil. Monseigneur, lui dit mon drogman, notre bacha vous fait des complimens sur les grands trésors qu'il a appris que vous gagniez ici; et comme vous l'aimez beaucoup, et qu'à présent il n'a point d'argent à Scutari, il vous prie de lui en envoyer un peu, si cela ne vous gêne point. Qui fut étonné? ce fut le bacha et votre viquile, qui ne savoit si j'étois devenu fou. Je m'aperçus que mon drogman venoit de dire quelque sottise; je pris sur-le-champ la parole, et, dans mon turc, je fis entendre ce que je voulois dire : ce fut un éclat de rire sur le pauvre drogman qui dura un quart-d'heure, et qu'il eut bien de la peine à soutenir. Cela finit par une promesse du bacha de faire remplir votre maison à Scutari dès qu'il

auroit rempli un petit coffre qu'il avoit auprès de lui. Ainsi votre Excellence va bientôt être riche à millions. Je ne dois pas oublier de vous dire qu'il m'a chargé expressément de vous recommander le porteur de ce paquet, qui est le même dont j'ai eu l'honneur de vous dire un mot dans l'autre lettre ; je ne savois pas que le bacha y prît tant d'intérêt; et surtout de vous prier en son nom de ne le point commander pour la Perse : à quoi j'ai répondu en votre nom toutes les politesses que j'ai cru devoir faire sans vous engager.

Je crois, monsieur, qu'insensiblement ce n'est plus une lettre que j'ai l'honneur de vous écrire, mais des mauvais mémoires dont je vous ennuie. Une excuse ne serviroit qu'à les alonger.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Signé l'abbé de MACARTHY.

P. S. Je reprends la plume pour dire à V. E. une chose par laquelle j'aurois plutôt dû commencer que de l'oublier : c'est que le bacha m'a accordé aujourd'hui, le plus gracieusement du monde, un firman de *Mizil* pour mon cher Derviche, d'ici à Andrinople ; je le renvoie à Constantinople ou plutôt à tous les diables. Je dirai de lui ce que M. Orgon dit du Tartufe : Ah l'abominable homme ! Il y a pourtant cette dif-

férence entre M. Orgon et moi, qu'il prenoit son Derviche pour un homme de bien, et moi je n'ai jamais pris mon tartufe que pour un fripon. Il partira demain avec le porteur de ce paquet.

Helham Dulillah.

Je crois, monsieur, que je ne finirai point de vous recommander des *Cambaradgy;* celui pourtant dont je vais vous parler, est de tous celui à qui je m'intéresse le plus. La raison en est toute simple : il m'a donné un fort bon soupé et malgré moi m'a fait présent d'un oke de café; c'est autant de rabattu sur le mémoire que je prépare à votre excellence; car vous avez ici deux moustaphas : l'un est le *viquile* de vos affaires, et l'autre de votre dépense. Pour revenir au Cambaradgy que j'aime de tout mon cœur, non seulement je prends la liberté de vous le recommander très-sérieusement, mais le bacha chez qui il demeure, m'a fort prié en me donnant le *menzil* de vous le recommander comme son homme. Quant à moi, tout ce que je demande au moins, c'est que son oka de café ne soit pas perdu; il se nomme Hamet Spahy, et part avec le porteur du paquet.

II. *Lettres de la Comtesse de Bonneval* (*), *née Biron* (1).

Il y a, je crois, peu d'exemples qui puissent servir à imaginer une conduite aussi singulière ; je n'en voudrois pas pénétrer la cause, par respect pour madame votre mère. Je connois les sentimens que je vous dois dans sa personne ; et c'est avec peine, ne me trouvant point coupable, que je suis obligée de penser que son motif n'est ni droit ni juste. Cependant elle a une qualité pour moi qui m'impose silence ; et vous me trouverez plus attentive à me taire qu'elle ne l'a été à me détruire dans votre esprit. Il me pa-

(*) Rien ne prouve plus l'amabilité de madame de Bonneval et son genre attachant ; rien ne prouve plus une femme tendre et forte à la fois, parlant bien affaires, bien politique, ayant un grand caractère et toutes les qualités les plus rares, gloire, amour, honneur, délicatesse, ressentiment, prudence, amitié, vengeance, passion, tout est de son ressort, et tout chez elle a du ressort.
(Note de l'Auteur.)

(1) Tout en partageant l'admiration de M. le prince de Ligne pour madame de Bonneval, nous avons cru devoir supprimer dans ces lettres les passages qui n'avoient rapport qu'aux affaires d'intérêts pécuniaires ou à des choses indifférentes, en conservant tous ceux qui peignent les sentimens de cette épouse si tendre et si malheureuse.
(N. de l'Ed.)

roît qu'elle sait prendre son temps, puisqu'il est vraisemblable qu'*une connoissance de dix jours* (1) ne peut point combattre les impressions que veut donner une personne à portée de me connoître, mais qui cependant me connoît si différemment de ce que je suis.

M. de Lauzun a été fort enrhumé; à son âge il est peu de petits maux, mais il n'a point été à l'extrémité. Il me charge de vous dire qu'il est sensible à l'amitié que vous lui témoignez; il vous aime infiniment: il vous charge de dire à M. le prince Eugène qu'il l'honore et le respecte plus que personne du monde, et qu'il lui souhaite une campagne, cette année, aussi glorieuse pour lui que la précédente, s'il étoit possible qu'il y en pût avoir deux pareilles. Je vous prie de me répondre sur cet article et de faire sa commission; car il aime qu'on soit exact, et me demandera sans cesse ce que vous m'en aurez mandé.

A Paris, ce 5 mars 1717.

Je vais reprendre la limaille, que j'ai interrompue pour me trouver à une fête que madame la duchesse de Berry a donnée à madame la du-

(1) On se rappelle que le comte de Bonneval avoit quitté sa femme dix jours après les noces. (N. de l'Ed.)

chesse de Lorraine, où elle a voulu absolument que je fusse. Jamais rien n'a été si magnifique, et toute la splendeur de la France y étoit répandue. On est fort aise d'avoir ici M. et M^me^ de Lorraine, d'autant plus qu'ils sont très-jolis et que madame de Lorraine étoit fort aimée étant mademoiselle. On dit que M. de Lorraine s'en va le 12, et que nous la garderons plus longtemps. Je voudrais bien qu'il y eût ici des nouvelles amusantes à vous apprendre, mais il n'y a rien qui pût exciter votre attention. M. l'abbé d'Estrées, qui étoit archevêque de Cambray, mourut hier au matin; il laisse une belle place à donner à M. le régent. M. de Simiane est aussi mort, et sa charge de premier gentilhomme de la chambre de M. le duc d'Orléans, a été donnée à monsieur son frère.

Votre paix ne se fait-elle donc point? Je vois qu'il n'est plus d'espérance de vous voir, s'il vous faut faire la campagne en Hongrie. Ce n'est pas sans peine que j'y renonce, et je crois qu'il y a peu d'exemples d'un tel sacrifice; mais votre volonté soit faite. Vous trouverez vous-même que la soumission qui doit être le partage des dames, n'est pas à une petite épreuve, lorsqu'il faut se rendre sur la chose du monde qui paroît la plus juste et qu'on désire davantage. La nécessité n'a point de loi, et quand on est faite

pour obéir, je n'ai point encore imaginé qu'il y eût deux façons de le faire. Les gens de M. d'Aremberg ont dit que vous aviez renoncé aux voyages de France. Je n'ai point encore vu M. et M^me^ de Konigsegg. Elle est actuellement malade, mais je leur ai fait beaucoup d'honnêtetés de votre part. Madame d'Aremberg brille infiniment ici par sa figure, mais plus encore par sa vertu; elle a été trouvée charmante à la fête de madame la duchesse de Berry, où elle étoit priée. Tous vos parens vous font mille complimens; madame votre mère se porte mieux que jamais; ma maladie l'a fort attendrie pour moi, et lorsqu'elle a cru me perdre, elle a paru le craindre. Ma mère vous embrasse, et vous aime toujours. Pour mon père, je ne me charge point de ses commissions, car nous ne sommes pas trop bien ensemble; je ne lui pardonne point d'être le prétexte de ce que vous ne venez pas, et mes reproches l'accablent souvent : mais il se défend à merveille, et vous restez le seul contre qui je dois me fâcher; je ne saurois pourtant m'y résoudre..... Vous ne me mandez point, mon cher cousin, si vous avez reçu la tabatière dont j'avois chargé M. le comte**. Je voudrois cependant en être informée. Vous n'êtes pas fort exact à répondre sur tout ce que je vous mande, mais je me garde bien d'en mur-

murer, sachant bien le prix de votre temps et que, si on en vouloit trop exiger, le joug ne vous paroîtroit plus supportable....

A Choisy, ce 1^er^ octobre 1717.

Je suis ici, mon cher cousin, dans le plus beau lieu du monde et avec une compagnie très-aimable ; je devrois m'y trouver tranquille, mais au milieu de ce qui m'eût satisfait uniquement autrefois, j'y trouve de l'inquiétude : je sens qu'il m'en coûteroit infiniment moins de me séparer de tout ce qui me fut cher et qui me l'est encore, que d'être éloignée de mon cher maître. Je suis avec mon père, ma mère et madame de Goutaut, pour laquelle j'ai un attachement qui n'avoit point connu de comparaison ; mais sans qu'il y en ait eu, j'ai senti qu'il pourroit y avoir des sentimens plus forts et auxquels tous les autres sont sacrifiés. Je ne voulois point vous écrire aujourd'hui, mais la peste vient d'arriver de Paris, et repart si à propos que je ne puis me refuser de vous entretenir un petit moment. Je le fais sans cesse dans mon cœur, et mon esprit s'accorde si parfaitement avec lui que, s'il pouvoit cesser de s'occuper de vous, il y trouveroit encore une ressource de laquelle je n'aurai jamais besoin.

M. votre frère est venu faire sa cour à madame la princesse de Conti, avec madame votre belle-sœur et mademoiselle votre nièce. Il faut avouer qu'ils ont peu l'air de la cour, et je n'osai jamais quitter M. votre frère; car je sentois, lorsqu'il montroit son embarras et son petit génie, qu'il vous étoit trop près pour le livrer à la plaisanterie.... M. de Bonrepas passe sa vie à présent en pleurs, car j'apprends que mon absence le livre à une douleur amère; et dès qu'il est avec moi, il s'attendrit au point que les larmes coulent. Expliquez-moi, si vous pouvez, un sentiment si profond. Vous n'avez qu'à voir si cette façon d'aimer ne vous paroît pas inquiétante; pour moi je m'en sens très-touchée et ma vertu en est ébranlée. Je ne sais pas si ma tendresse pour vous sera plus forte; je voudrois vous en répondre, mais je ne le puis. Je vous embrasse de tout mon cœur et vous voue une fidélité à l'épreuve de tout, hors M. de Bonrepas.

A Paris, ce 6 août 1717.

Je n'ai point eu de vos nouvelles les deux derniers ordinaires. Je suis bien heureuse que les Français qui sont dans votre armée, n'aient point encore oublié leur patrie; car sans leur secours, malgré le peu de disposition que j'ai de vous croire

coupable, je serois toujours dans des alarmes que votre situation ne fait que trop naître. Si vous aimiez, vous comprendriez qu'étant rassurée sur votre état par des étrangers, il est encore une nature d'inquiétude qui doit me tourmenter; mais dès que vous me la faites avoir, vous ne la connoissez point. Comme mes reproches peuvent vous ennuyer, il faut se taire; et puis je les crois peu utiles. Je suis toujours occupée à envoyer chez toutes les personnes qui reçoivent des lettres de Hongrie, pour savoir ce qui peut vous regarder. M. de la Blards m'est d'un grand secours, car il en a eu une de vous du 2 de juillet, et ma dernière est du 25 de juin. Il y a plusieurs nouvelles de ce pays-là: M. Croizat en a aussi très-souvent de M. son fils, et j'ai recours à lui, parce qu'il lui parle de vous. Vous me trouverez bien simple; mais j'aime, et mon devoir vient encore à l'appui de mon attachement.

Adieu, mon cher cousin; rendez-en à une personne qui n'en rendra jamais qu'à vous, mon cœur vous étant sacrifié sans partage. Le chevalier de Fontange vous fait mille complimens; je l'aime en vérité beaucoup, et c'est un très-honnête garçon: il dit que votre silence le met très en colère. M. de Lauzun va dans peu vous haïr, si vous continuez; il vous fait mille amitiés, aussi bien que madame de Lauzun et l'abbé de

Goutaut, qui trouve que sa bénédiction ne réussit pas trop bien.

A Paris, ce 8 novembre 1721.

Je vous suis très-obligée, mon cher cousin, de l'attention que vous avez eue de me faire part de la grâce que vous a fait l'empereur, en vous accordant un privilége exclusif pour l'établissement de vos aciers. J'ai été charmée qu'elle m'ait procuré une de vos lettres. Vous m'en avez privée long-temps, et je n'ai pu attribuer votre silence qu'à une indifférence qui n'est qu'un effet trop naturel d'une longue absence, après une légère connoissance; ce qu'il y a de bien certain, c'est que je ne la mériterai jamais.... J'ai beaucoup souffert des bruits qui se sont répandus ici de votre brouillerie avec le prince Eugène, et je n'ai pas cru vous en devoir parler, dès que vous ne m'en disiez rien. Quand nos amis deviennent nos ennemis, je les crois les plus dangereux. Je suis disposée à croire que vous n'avez point eu le premier tort, et je n'en puis douter; mais j'avoue que je souhaiterois fort que vous fussiez bien avec lui, sachant que vous ne serez pas capable d'aucune fausse démarche pour vous raccommoder, ce qui me paroîtroit pis que la disgrâce

la plus sûre. Je souhaite beaucoup que vous obteniez ce que vous avez demandé, mais je crains infiniment que mon étoile, qui n'est pas heureuse, ne soit un plus grand obstacle à votre bonheur que votre propre destinée. Ne croyez cependant pas, mon cher cousin, que je pense devoir envier le sort de mes sœurs : je les trouve très-bien mariées ; mais quand on porte de certains noms et qu'on est née avec la gloire de le sentir, on prend patience sur les choses auxquelles il n'y a pas de remède. Je n'ai jamais imaginé que votre fortune dût être bornée à votre situation présente ; j'espère que vous obtiendrez tôt ou tard la récompense de vos services, et je vous prie d'être persuadé que ma vivacité pour voir arriver cette justice, vous regarde plus que moi. Mes idées par rapport à moi sont dans des bornes très-simples ; je me suis attachée à vous en bien peu de temps, de bonne foi, je suis sincère. Cette tendresse m'a été un sujet de beaucoup de peines ; mais elles n'ont point effacé une prévention qui me fera toujours également désirer votre amitié, comme la seule chose qui puisse me rendre heureuse.....

Paris, ce.....

On vous a mandé, mon cher cousin, que pour cette fois vous avez pensé devenir veuf, bientôt

après avoir été orphelin. J'ai été à la dernière extrémité de la petite-vérole, qui a tué cette année tous les gens qui en ont été attaqués; mais le Seigneur n'a pas encore voulu de moi, il m'a cruellement fait envisager les approches de la mort. J'ai reçu tous mes sacremens, et après j'ai attendu avec fermeté mon sort : dès qu'il en faut venir là, un peu plus tôt ou un peu plus tard, me paroît assez égal. Je me flattois, par rapport à vous, que le temps, ce grand maître, vous consoleroit promptement, et que même, par un de ces miracles ordinaires, il pourroit vous faire oublier que vous avez eu une femme. Voilà, mon cher cousin, le jugement que j'avois fait à votre égard, et qui me consoloit infiniment dans mon attendrissement de me séparer d'un bonheur qui me flatte, tel éloigné qu'il me paroisse. Je n'ai su qu'il y eût ici de vos nouvelles que plus de quinze jours après qu'elles sont arrivées : mon père m'avoit fait cacher vos lettres, et je n'ai pu rien faire pour vos affaires. Mon père m'a dit par la fenêtre, où je le vois quelquefois, étant logée tout près de lui, qu'il a fait tout ce qui avoit dépendu de lui; mais je vois bien qu'on n'a pas pris ici bien vivement l'affirmative. Je suis persuadée que vous aurez plus de satisfaction du côté de l'Allemagne. Je me flatte, mon cher cousin, que vous ne sortirez point de votre

naturel, et que vous conserverez ce sang-froid et cette prudence qui font toujours triompher d'un caractère aussi emporté que celui de M. de Mercy. Je sais à merveille que vous n'avez point besoin d'avis; mais je suis flattée de prévenir ce que vous pensez, et de vous paroître m'y conformer. Je croyois que ce seroit le valet de chambre de M. le comte Desaleurs qui vous porteroit ma lettre; mais le rhingrave, gendre du prince de Salm, vint hier au soir pour m'avertir qu'il partoit demain pour vous aller trouver. Il veut bien se charger de ma lettre, et m'a priée de vous le recommander : il me semble que c'est assez inutile; et de la façon dont il m'a parlé, vous avez déjà eu tous les égards du monde pour lui. Mon père vous écrit, à la prière de madame la princesse, pour lui. Je lui ai promis, malgré l'inutilité que j'y trouve, de me joindre à ces puissances. Je vous charge donc, mon cher cousin, de ma reconnoissance pour M. le rhingrave, de ce qu'il me procure l'occasion de vous écrire. Je vous avertis qu'elle est très-grande, et que si vous l'adoptez, vous êtes engagé à faire beaucoup pour lui. Si vous ne sentez pas le plaisir que j'ai à causer avec vous, ne m'en avertissez pas : mon empressement et mon attachement méritent un sort plus heureux. J'ai eu la petite-vérole chez mon père, et j'ai chassé toute la famille, et j'en

suis sortie à mon tour; je suis logée chez M. de Saint-Fremond qui m'a fait offrir sa maison. Je m'aperçois que je suis bien imprudente de ne pas commencer par vous dire que M. de Saint-Fremond est à la campagne : je vous laisse un moment dans une épreuve cruelle. Cependant, si votre bienheureuse paresse vous permet de lui écrire un mot sur son honnêteté, je crois que ce ne seroit pas mal; mais si cela vous paroît un poids trop pesant, prenez que je n'aie rien dit.....

Paris, ce dernier septembre 1721.

Qu'il est difficile, mon cher cousin, à un cœur vivement pénétré de tendresse, de s'exprimer sur les différens mouvemens qui ont agité le mien depuis bien du temps! Chaque circonstance où vous vous êtes trouvé m'a fait sentir la douleur ou la joie avec une violence qui n'a pu être modérée; j'ai craint pour vous, et je me suis livrée à une inquiétude sans bornes; je suis à présent un peu rassurée et je commence à goûter quelque tranquillité après toutes les horreurs des alarmes. Quel moment charmant à ajouter au plaisir de votre bonne santé, le seul qui m'ait occupée jusqu'à cette heure, celui de la victoire à laquelle tout le monde vous donne la plus grande part! Quoique je ne sois pas vaine, il

seroit impossible de n'être pas flattée de ce qui se publie sur votre compte : je ne fais pas un pas que je n'entende faire votre éloge, et d'une façon que je vous avouerai qui séduit mon oreille et touche véritablement mon cœur. Il est bien juste que je tire quelque avantage d'une gloire que vous acquérez à un prix si cher pour mon ame et pour toute ma tranquillité ; car je vous avouerai que tant que vous êtes exposé, je voudrois moins compter sur votre valeur, et pouvoir me reposer sur votre prudence ; mais elle se renferme à bien conduire les autres, et abandonne un bien dont vous ne devriez pas disposer à présent si librement, puisqu'il n'est pas à vous seul. Je ne puis m'empêcher d'être en colère contre l'électeur de Bavière ; le courrier qu'il a envoyé à madame la duchesse, a devancé celui de M. du Maine de vingt-quatre heures. En voulant la rassurer sur M. le comte de Charolois, il a jeté tout le monde dans le désespoir, n'ayant pas eu la bonté de dire qu'il n'étoit point arrivé de malheur aux gens de connoissance. Jamais situation n'a été pareille à la mienne ; et si je voulois en parler, je ne pourrois qu'affoiblir ce que j'ai ressenti jusqu'à la réception de votre lettre : ce ne sera pas non plus du plaisir qu'elle m'a fait que je vous entretiendrai par la même raison ; mais je vous assurerai, mon cher maître,

que je n'oublierai de ma vie votre soin à m'écrire dans un temps où c'étoit le seul moyen de m'empêcher de tomber dans le désespoir. Si vous pouviez voir à quel point je suis touchée de cette attention, vous ne seriez pas fâché de connoître quelle impression elle a faite dans mon cœur; et ma reconnoissance se trouve engagée par l'endroit le plus sensible. Je voudrois savoir votre Belgrade pris et je serois contente; car je ne puis m'empêcher de craindre encore. Il faut avouer que le Ciel qui nous donne un bon cœur comme une vertu, nous fait un présent qui nous coûte bien cher; et pour un moment de plaisir on le rachète par de cruels retours. Je ne puis pourtant désirer que le mien soit moins tendre; car je sens qu'il n'est occupé qu'à vous aimer. Je le voudrois plus étendu, ne pouvant rien ajouter à la vivacité de mes sentimens, sans nul partage et pour toujours, sentant que par un goût supérieur je suis née pour vous aimer éternellement, il n'est pas difficile de le démêler. Le devoir sans doute autorise l'inclination; mais sans ce devoir, cette inclination mérite déjà assez de distinction. Il ne tiendra donc qu'à vous, mon cher maître, de me rendre la plus heureuse de toutes les personnes par votre tendresse: la mienne ne me laisse rien autre chose à désirer, et mon inquiétude ne sera jamais pour autre chose. Ma

mère nous aide dans vos affaires, avec une bonté sans exemple; elle vous écrit aujourd'hui, ainsi je ne vous parle point d'elle, quoique sa joie et son inquiétude aient été bien obligeantes. Je croyois être attachée à ma famille par son amitié pour moi; mais j'ai abandonné cette reconnoissance pour moi, pour ne sentir que leur tendresse pour vous. Il n'est plus de mouvement dans mon cœur qui ne soit par vous ou pour vous, aux dépens des autres qui sont pourtant dus aussi. Madame de Nogent veut que je vous dise toutes sortes de belles choses de sa part; elle est touchée de tout ce qui vous regarde avec un intérêt très-vif; et quoiqu'elle se soit attendue à tout ce qu'on dit de glorieux pour son petit-fils, elle ne peut s'empêcher d'en être flattée. M. le duc du Maine me dit avant-hier que j'allai chez lui, les plus belles choses du monde sur votre compte. M. et madame de Lauzun me chargent de vous assurer qu'ils sont très-sensibles à votre conservation et à tout ce qu'on écrit de vous et ce que le page a raconté. Il n'y a pas de Biron qui ne veuille que je vous fasse ses complimens en particulier, et qui ne me gronde d'avance, dans la crainte que je ne les ferai point.....

Ce 25 juillet.

Mon inquiétude augmente chaque jour en même temps que votre inexactitude ; et je suis aussi constante à me tourmenter que vous l'êtes à me négliger.....

Ainsi, ne pouvant changer mon cœur, il faut se conformer à vos maximes qui sont peut-être d'aimer, en gardant un parfait silence. Il falloit m'en avertir pour empêcher la surprise d'un effet si singulier.....

A Paris, ce 13 août 1717.

Nous sommes dans de différens principes, mon cher cousin ; car vous ne m'écrivez point, pour me punir de ma prétendue irrégularité, et moi je ne me rebute point de vous reprocher la vôtre : l'une et l'autre façon peuvent être tendres ; mais l'usage pourroit être en ma faveur. Je ne comprends point ce qui retient mes lettres ; car depuis que vous êtes parti, je n'ai pas passé une semaine sans vous écrire, me trouvant à plaindre de me croire obligée de me borner à ce temps, de peur de vous fatiguer par des empressemens que je ne saurois souffrir qu'ils vous fussent importuns : ma tendresse pourtant est d'une nature à devoir me répondre d'un re-

tour que je ne puis encore qu'espérer. Que ces mouvemens me sont cruels à présent, puisque je n'en connois plus que de crainte, d'ennui et de dissolution ! Je ne vis plus, et la moitié de ma vie me paroîtroit un foible sacrifice, pour passer l'autre exempte des tourmens que j'éprouve; j'en suis dans un état affreux, et je ne vous en parlerai plus, par l'inquiétude que je veux vous épargner.

A Paris, ce 1 février 1718.

Je suis un peu mieux, mon cher cousin, et je crois pouvoir vous dire à présent que je ne prendrai pas pour cette fois congé de la compagnie. Je ne puis trop louer votre régularité; mais je crains de ne vous point montrer aussi vivement ma reconnoissance que ma peine. Cependant, croyez, je vous prie, que mon cœur, plus porté à sentir les impressions du bien que du mal, se livre sans partage au plaisir, et qu'il cherche toujours à combattre ce qui lui déplaît: et comme rien ne le touche si sensiblement que ce qui vient de votre part, je suis sans cesse occupée de tout ce qui a rapport à vous. Je vous parle le moins que je puis de ma douleur d'être séparée de vous, sentant qu'il est plus aisé de se taire entièrement que de parler foiblement de

ce qui nous touche violemment. Cependant, puisque vous avez commencé, examinez quelle doit être ma situation : il en est peu d'aussi triste. Je vous connois à peine, j'anticipe sur les temps pour vous aimer, et dis que vous possédez mon cœur ; je vous perds par une absence aussi longue que notre connoissance a été courte. Ces réflexions sont difficiles à soutenir ; mais j'espère que vous y pensez. Je ne vous demande point qu'elles fassent en vous l'impression qu'elles font en moi ; je craindrois que trop d'inquiétude vous dégoûtât de l'objet qui les causeroit : mais je désire qu'elles vous déterminent à venir auprès d'un petit monstre, qui vous paroîtra sûrement sous cette forme, par une aussi longue pénitence.

A Paris, ce 7 septembre.

Je ne voulois pas vous écrire aujourd'hui, mon cher cousin, trouvant, qu'en suivant mon empressement, je deviendrois trop régulière ; mais mon père m'a dit qu'il vous écrivoit, et je ne puis me déterminer à ne pas joindre une de mes lettres à la sienne. Vous ne pourrez désapprouver les mouvemens auxquels je ne puis m'empêcher de céder, puisqu'ils vous sont une preuve des tendres sentimens que vous m'avez inspirés, et que je laisse les maîtres de mon cœur

et de toutes mes actions. La dernière lettre que j'ai reçue de vous, qui étoit cependant avant votre bataille, me fait voir que vous n'avez point désapprouvé les reproches que je vous ai faits de votre silence. Je suis charmée que, n'ayant point eu de tort, vous ayez trouvé que j'ai eu raison; c'est tout ce qui pouvoit m'arriver de plus heureux; car dans l'extrémité de nous trouver l'un ou l'autre coupable, j'aurois désiré sans balancer vous trouver innocent, et moi un peu trop vive pour ce qui vous regarde, n'ayant point de regret de me voir livrée à tout ce que peut inspirer la tendresse la plus forte et toute la délicatesse possible. Ce dernier sentiment n'est fait que pour pour moi entre nous deux; aussi je vous promets de ne lui donner pleine carrière que lorsque ça ne pourra point vous déplaire. Je suis fort aise qu'en vous faisant la guerre quelquefois sur mon compte, on vous parle de moi. J'espère que vous ne profiterez point des leçons d'un grand prince qui ne prêche d'exemple qu'à la tête d'une armée; car la renommée, en publiant tous ses hauts faits, nous apprend qu'un héros ne dédaigne pas d'être tendre : on pourroit même être plus difficile qu'il ne l'est sur les sujets qu'il choisit. Je ne prétends point, par une vengeance que je ne veux point entreprendre contre votre

ami, attaquer la beauté d'une personne inconnue ; mais il y auroit de quoi. M. l'ambassadeur de l'empereur vient d'envoyer demander à dîner à mon père qui l'avoit fort prié d'en user de cette façon; et je vais boire avec lui à votre santé, et sans rancune, celle du prince Eugène, s'il me la propose. Mon père a oublié de vous demander dans sa lettre, s'il pourra vous envoyer par la poste, la tabatière que vous souhaitez. Il répond qu'elle ira sûrement jusqu'à Strasbourg; mais il ne sait pas s'il en sera de même dans votre Allemagne: mandez-le lui incessamment. Vous n'avez pas voulu me charger de cette commission, me croyant peu habile en galanterie, et vous avez bien fait; cependant M. de Gontaut, qui est celui qui s'en mêle, ne m'auroit pas refusé son secours. Je ne suis pas fâchée que vous ayez eu recours à mon père; mais une autre fois songez que vous êtes le maître d'une personne jalouse de vos ordres, et qui vous est attachée par les liens les plus tendres qui existeront jamais. M. le duc de Brancas se plaint de vous; je vous en avertis, pour que vous lui écriviez si vous le jugez à propos. M. de Lauzun m'assure, qu'il sera fâché si je ne vous fais dans toutes mes lettres ses complimens. Je n'ai point eu de vos nouvelles depuis le 16 mai : je ne m'en plains pas, car je

n'oublie point que vous m'avez écrit dans l'occasion la plus sensible de ma vie.

A Puteaux, ce 16 juillet.

Je suis chez M. le duc de Guiche avec M. et madame de Gontaut, mon cher cousin, depuis trois jours. J'ai porté avec moi dans cette solitude un cœur bien rempli d'inquiétude; car vous êtes paresseux, et vous pouvez par négligence laisser passer un ou deux ordinaires sans écrire; mais il y a trois semaines entières que je n'ai ouï parler de vous. Tous nos Français qui sont dans votre armée sont si réguliers, qu'ils augmentent mes alarmes; car vous ne pouvez pas être le seul qui ne trouve pas un moment pour dire en quel état vous êtes. Je vous prie de me faire écrire par M. Prescher simplement que vous êtes en bonne santé. Vous ne savez point aimer, si vous n'êtes pas capable de cette attention; car mettez-vous un moment à ma place avec beaucoup moins de tendresse pour moi que j'en ai pour vous, et songez quel peut être mon état. Je vous sais tous les jours exposé; je n'ai que votre exactitude qui puisse empêcher mon désespoir, et je suis privée de cette douceur

J'en suis dans un état digne de pitié ; car je vous reproche votre oubli, et je me représente avec cela tout ce qui peut tourmenter. Un cœur comme le mien est un meuble bien inutile pour l'agrément de la vie, et bien à charge dans toutes ces circonstances. Ce qu'il y a même de plus cruel, mon cher maître, c'est qu'il peut le devenir aux autres pour être trop tendre, et c'est un effet, quoique injuste, qu'on éprouve presqu'autant qu'il s'en trouve de bonne foi. J'en connois peu de ce nombre, à la vérité ; mais on a raison de se désabuser d'une vertu aussi rare. Pour moi, qui n'ai point fait d'épreuve qui ait pu me guérir, je suis livrée entièrement à toute la vivacité et la sincérité d'un attachement qui ne connoît de guide que le penchant que mon devoir a formé et que mon inclination seconde si parfaitement. Il est bien juste, au cas qu'il y ait de votre faute, quand je me reçois point de vos lettres, que je vous punisse par ne vous entretenir que de mon inquiétude, puisque sans vous je n'en connoîtrois point..... .

Ma mère m'a dit qu'elle vous écriroit exprès pour vous gronder. Elle, mon père et moi avons déjà pris la liberté de vous condamner ; mais si je suis leur exemple avec eux, je ne suis capable que de douleur, lorsque je suis livrée à moi et que je fais mille réflexions peu aimables.

Je m'en retourne demain à Paris, qui est le jour de poste, pour être à portée de recevoir de vos lettres (si j'en ai) un moment plus tôt.....

M. et madame de Gontaut grondent contre vous, et tous les gens qui vous aiment se donnent cette licence. Notre aimable belle-sœur est si faite pour recevoir des attentions, qu'elle est étonnée qu'on en manque.

Je ne puis finir sans vous dire, mon cher cousin, que vous êtes de tous les hommes le plus tendrement aimé. Si ces sentimens ne vous sont pas chers, préparez-vous à la patience; car je sens qu'ils seront éternels. Je vous embrasse de tout mon cœur. *La comtesse* DE BONNEVAL.

A la Raquette, ce 7 mai.

Je viens tout présentement, mon cher cousin, de recevoir votre lettre, du 25 de l'autre mois, par laquelle vous m'apprenez que votre sort est décidé d'une façon à flatter infiniment la gloire. Je vous fais mon compliment sur ce qu'une pareille distinction doit faire sentir à un guerrier attaché depuis sa naissance au dieu Mars; mais trouvez bon qu'une femme, élevée à porter ses vœux à d'autres divinités, attende l'événement pour sentir une joie qui sera toujours troublée par

une crainte que la tendresse et la timidité inspirent. Je ne veux cependant pas que vous me croyiez insensible à la distinction qu'on vous accorde : je la sens comme je dois, et encore plus le plaisir de vous la voir mériter.

Adieu. Votre Excellence veut bien me permettre de l'embrasser très-respectueusement.

Ce 18 mai.

Les mouvemens d'une douleur aussi vive que l'est la mienne me paroissent trop justes pour pouvoir me refuser de vous en entretenir : je devrois peut-être ménager la vôtre ; mais comme je n'imagine aucune consolation pour des gens qui s'aiment et qui sont séparés, je ne trouve de douceur qu'à s'abandonner entièrement à tout ce qui peut entretenir la tristesse. Pour moi, mon cher maître, je ne puis qu'être pénétrée de notre séparation, et votre éloignement m'occupera sans cesse. Je ne saurois désirer que votre absence vous fît ressentir tout ce qu'elle me fait souffrir; et si je pouvois vous faire voir ce qui se passe en moi, je l'éviterois, de peur de vous toucher d'une pitié qui vous arracheroit une sensibilité que je ne veux que pour moi. Il faut avouer que l'épreuve d'un cœur qui a vécu dans l'indifférence est cruelle : j'en sens tout le poids, mais

je ne puis m'en plaindre. La tendresse me dédommage en quelque sorte de l'état violent où je me trouve, qui me paroîtroit insupportable si je n'étois soutenue par le souvenir de mon bonheur passé, cause de mon malheur présent. Non, je ne m'en plains pas, quoique je sois dans une situation affreuse : je ne saurois regretter la tranquillité de la vie qui l'a précédée. Il n'est rien sur la terre qui puisse m'être sensible, que d'être aimée de vous. Je me flatte que je jouirai de cette félicité sans changement : du moins je ne serai occupée que de vous plaire ; et je vous jure, mon cher maître, une fidélité aussi durable que mon attachement est violent. Je ne crois pouvoir rien ajouter à la force de cette expression, ne sachant point dire ce que je sens. Ce sont des mouvemens qui m'étoient si inconnus, qu'en me livrant à toutes leurs ardeurs je ne puis les définir. Expliquez, je vous prie, à votre cœur tout l'embarras du mien, et dites-vous souvent que vous êtes de tous les hommes le plus tendrement aimé. J'ajoute à ces sentimens une estime qui doit être le lien de l'amour, dont la pureté fait tout le mérite. N'oubliez pas, je vous conjure, votre pauvre petite femme, et songez que je suis, ainsi que j'ai déjà dit, dans un état qui mérite votre compassion. Je vous jure que si je ne regardois que moi, la mort me sembleroit

une ressource à laquelle tous mes désirs auroient recours. Je crains toujours que la gloire ne soit une rivale bien redoutable pour moi; cependant il me semble que nous devrions balancer votre cœur : et lorsqu'elle vous fera exposer votre vie, je devrois vous faire prendre les précautions qu'elle permet. Faites donc réflexion à tout cela, mon cher maître, et que ma seule ambition est votre conservation, vous seul pouvant me rendre heureuse. Je ne puis vous parler que de moi pour aujourd'hui, car je ne pense qu'à vous, et tout le reste me devient insupportable. Je vous embrasse de tout mon cœur, et voudrois acheter de la moitié de ma vie le bonheur de cette lettre.

La comtesse DE BONNEVAL.

Paris, ce 19 août 1739 (*).

J'AI été charmé, Monsieur, de recevoir votre lettre, et vous savez la situation où étoit mon esprit lorsque vous êtes parti. Les nouvelles qui

(*) Cette lettre (je ne sais pas à qui) achève de développer ce que j'ai déjà dit de cette femme. Je suis fâché qu'elle n'ait pas voulu parler au prince de Lichtenstein, mon oncle par ma femme, et qui, de même que mes deux autres oncles dont j'ai déjà parlé, étoit ami intime de [illegible] de Bonneval, dont il m'a cité vingt traits que je ne me

se débitoient sur M. de Bonneval, et que les Allemands avoient une grande affectation de répandre et d'exagérer, tous ces bruits ont souvent fait sur moi une impression vive dont je n'ai jamais cherché à me défendre. Ses malheurs ont toujours été aussi étroitement liés à ma sensibilité que ma destinée. Je ne veux point pénétrer dans l'inconstance des hommes en général : j'ai la timidité de mon sexe, mais je me révolte contre les craintes qui en sont inséparables, et je désire avec ardeur qu'il trouve au moins la tranquillité dans le genre de vie que ses ennemis l'ont forcé de prendre. Les succès des armes ottomanes ne me touchent point comme citoyenne, quoique j'en conçoive tous les avantages pour la France. J'avoue que je suis uniquement occupée de l'ingratitude de l'empereur et du désir qu'il soit puni d'avoir outragé un homme qui l'avoit bien servi et si souvent répandu son sang pour lui. Ce sentiment est peut-être criminel; je cherche à l'étouffer; mais les prospérités du grand seigneur me font bien sentir que je suis éloignée de cette perfection : l'humanité ne perd jamais ses

rappelle plus. C'étoit dans un temps où je n'avois pas l'air de passer ma journée à écrire des histoires. J'en faisois, ou plutôt il m'en arrivoit, et pour ne pas essayer de fâcheuses, le maréchal Lascy me disoit ce que le prince Eugène disoit à Bonneval. (N. de l'Auteur.)

droits. J'ai toujours uniquement désiré l'estime de M. de Bonneval : un sort singulier ne m'a jamais laissé que cette espérance; le reste de ma vie sera employé à mériter ses sentimens, et j'espère qu'il n'aura jamais pour moi ou pour ma mémoire que des souvenirs qui ne blesseront point ma délicatesse.

Vous savez, Monsieur, que ma santé est très-misérable depuis bien des années. Le régime que j'observe depuis long-temps m'a un peu soulagée, mais je ne puis pas m'en écarter sans me retrouver aussi languissante que lorsque vous étiez ici. On m'assure cependant que ma poitrine n'est pas encore attaquée et n'est plus dans un péril prochain. Vous m'avez fait un très-grand plaisir de rendre compte à M. de Bonneval de la situation de ses affaires; je n'ai eu en vue, lorsque j'ai désiré qu'il en fût informé, que la justification de ma conduite lorsqu'il étoit à Venise; il connoît M. son frère qui ne peut se dépouiller de rien, et qui se croit seul dans le monde. Je vous prie de dire à M. de Bonneval que je fais des vœux bien sincères pour son bonheur.

La dernière bataille a déconcerté les impériaux, et vous pouvez être sûr que la terreur est répandue dans l'armée impériale par la présence de M. de Bonneval. Le prince de Lichtenstein, qui est ambassadeur ici, dit à tout le monde que c'est

un faux bruit. Vous ne devez point chercher les motifs particuliers de l'union de l'empereur et de l'impératrice de Russie : ces deux puissances se sont jointes ensemble contre toutes les autres, et notamment contre le grand-seigneur, pour s'étendre chacune dans leurs États ; et ils seroient peut-être ennemis s'ils avoient battu le grand-seigneur. Je m'imagine que les projets de ces alliés sont bien déconcertés à présent, et que la majesté czarienne voudroit bien ne s'être pas mêlée de cette querelle. Toutes les découvertes que je pourrai faire, je ne vous les laisserai point ignorer : je suis absolument sans conséquence. La personne dont je vous envoie une lettre n'est pas de même. Ainsi, quelque sûre que soit notre correspondance, il ne faut jamais la nommer : il suffit de l'indiquer. Je suis chargée de vous dire qu'elle sera alarmée de la façon dont vous lui proposez de faire la commission de ses chevaux. Il est sûr que vous ne pourrez jamais avoir une correspondance plus utile : son esprit et ses connoissances sont également solides. Pour moi, je ne sais presque jamais rien, et mes réflexions sont très-inutiles. J'aurai soin d'y suppléer par mes amis, auxquels je ferai des questions ; cela paroîtra nouveau, puisque j'ai quitté le grand monde et que je ne vais plus à la cour. Je suis souvent dans la plus grande ignorance. Soyez, je vous prie,

bien persuadé, Monsieur, que je serai charmée de vous donner en votre particulier des marques de mon estime : j'en ai conçu une véritable pour vous pendant que j'ai eu le plaisir de vous voir. Donnez-moi souvent de vos nouvelles, et ne me laissez pas ignorer celles qui auront rapport à M. de Bonneval.

On est dans les fêtes pour le mariage de Madame de France avec l'infant Don-Philippe. Je crois que je serai presque seule dans Paris dans très-peu de jours : je n'ai pas de regret à ce que les jeunes personnes appellent *plaisir*. J'ai renoncé à tout, hors la tranquillité que je peux me procurer : ce n'est pas une grande ambition. Votre ami m'a remis votre lettre avec toute la discrétion imaginable. Je ne prévois pas que je puisse être utile à votre neveu. M. son père veut qu'il aille le retrouver, et il m'a dit qu'il partoit dans très-peu de jours. Si une lettre pour M. l'ambassadeur de France à Soleure peut lui être utile, je lui en procurerai. Soyez bien persuadé, Monsieur, que je serai toujours très-aise de vous convaincre de ma sincère amitié, et que je suis très-parfaitement votre très-humble et très-obéissante servante,

BIRON-BONNEVAL.

Paris, ce 9 septembre 1739 (1).

Le détail que vous me faites, Monsieur, des circonstances où s'est trouvé M. de Bonneval, ne m'ont point étonnée. J'ai toujours pensé que ce ne pouvoit être qu'une situation violente qui avoit déterminé son sort; et quoique je ne fusse point informée de toutes les particularités, il avoit transpiré dans ce pays ici une partie des persécutions de l'empereur. Je ne parlerai point en missionnaire, ce n'est point mon affaire, et je continuerai à m'affliger de son sort qui auroit été sans doute plus heureux, s'il avoit un mérite plus commun. Rien n'est si touchant que ce récit que vous me faites : je suis persuadée que les plus insensibles seroient émus à l'entendre. Vous me connoissez assez pour juger de l'impression qu'a fait sur moi un événement aussi intéressant par lui-même. Tout ce que vous me mandez avoit été altéré, et bien des faits particuliers ignorés. L'ambassadeur de France a fort peu parlé ici de M. de Bonneval, à ce que je crois. Du moins tout ce qui m'est revenu par lui, ne m'a jamais donné une juste idée de sa position. Il me paroît que l'on ne sait point à cette cour si

(1) Cette lettre paroît avoir été adressée à la même personne que la précédente. (N. de l'Ed.)

M. de Bonneval est à l'armée. On le suppose par la manœuvre que font les Turcs; et la bataille de Krotzka, où ils ont combattu avec une discipline très-nouvelle pour eux, le persuade à tout le monde. On compte ici que l'armée de l'empereur est détruite, et que la prise de Belgrade va le mettre dans la nécessité de demander la paix à toutes les conditions que le grand-seigneur voudra lui imposer. Tous les ministres sont fort sages et ne parlent point du désastre des Allemands : mais tous les Français sont enchantés, et l'on voit une joie générale (*). Il y a des gens qui prétendent que celle de la cour paroît au milieu de la politique. Les Turcs ont toujours paru aimer les Français. Je ne dis rien

(*) Il est pourtant singulier que, même sans guerre, la France en voulût toujours à la maison d'Autriche : je n'en veux pas à celle de Bourbon ; j'en adorois les principaux que j'ai connus, et qui méritent l'intérêt général. Mais si pour celui qu'ils inspirent et pour celui de tous les trônes, on leur avoit rendu le leur, il falloit leur dire : Souvenez-vous-en pour que votre ministère infernal, ou paresseux, ou léger, ou ignorant, ou petit, ou envieux, ou intrigant, ou orgueilleux, nous laisse en repos et ne soulève ni nos sujets, ni nos voisins contre nous, et ne se mêle plus des Flamands, des Hongrois, de l'Empire et des Hollandais. N'avons-nous pas vu M. d'Aiguillon nous refuser des secours d'hommes et d'argent pour empêcher le premier partage de la Pologne ; M. de Vergennes sonner

de la conduite de M. de Villeneuve ; elle m'a toujours paru singulière. Mais dès qu'un homme est en place, je ne veux me mêler de rien et je n'en parle point. C'est M. le cardinal qui l'a mis à Constantinople, et qui le protége beaucoup.

Je vous prie de me mander l'état de la santé de M. de Bonneval et le lieu où il est. Je dois m'intéresser à tous les événemens de sa vie, et je n'ai jamais eu à me reprocher de n'y avoir pas donné toute mon attention et ma sensibilité que rien n'a pu déranger et que rien n'altérera. On est fort peu instruit ici des projets des Prussiens, et c'est une chose singulière que le peu de choses qui transpirent de leur pays. Il a couru un bruit que le général Munnich avoit battu les Turcs ;

le tocsin pour nos prétentions à la Bavière et nos droits à la liberté de l'Escaut, etc. ?

J'éprouvai moi même, avant tout cela, une suite de l'antipathie française, quand j'allai porter à Versailles la nouvelle d'une de nos victoires. « Vous les remportez bien » tard », me dit le maréchal de Belle-Isle, alors ministre de la guerre. « La campagne passée, Hochkirch étoit en » octobre, et celle-ci, votre Maxen, est en novembre ». « J'ai cru, Monsieur, lui répondis-je avec plus d'humeur » encore qu'il n'osoit m'en montrer, qu'il valoit mieux » battre l'automne et même l'hiver, qu'être battu l'été. » Or, les Français l'avoient été, cette année-là, complétement à Minden, au mois d'août. (N. de l'Auteur.)

mais comme il ne se confirme point, on doute de cette nouvelle : et on assure que les Russiens sont fort alarmés des mouvemens de la Suède, et que la terreur est répandue dans cet empire. Il y a quelque temps que la consternation paroissoit à cette cour. Si les Suédois vouloient profiter de ce moment, je crois qu'ils seroient en état de se venger de tout ce que cette puissance leur a fait d'injustice. Voilà la guerre déclarée entre les Espagnols et les Anglais. Les ambassadeurs se sont retirés sans prendre congé; ils sont rappelés réciproquement. C'est un commencement qui annonce des suites sérieuses, surtout si on conjecture juste, en supposant que les Hollandais se joindront aux Anglais : un peu de temps éclaircira ce doute. Je suis fort étonnée que nous n'ayons eu encore aucune nouvelle qui nous ait appris la prise de Belgrade. Cela me fait craindre qu'il ne soit arrivé quelque chose de malheureux aux assiégeans. Après cela il ne faut pas précipiter son jugement. Les Allemands arrêtent toutes les lettres ; et ce n'est que très-tard que l'on sait leurs désastres. On n'attendroit pas de même leurs succès. Je ne connois point de nation si orgueilleuse que celle-là. Je ne doute point, Monsieur, que vous n'ayez appris à M. de Bonneval la situation présente de ma famille ; et que M. le comte de Biron qu'il a vu enfant, soit à

présent l'aîné de la maison, ou du moins celui qui est destiné à avoir nos titres, l'abbé ayant pris un état qui l'exclut du mariage. Il est cependant l'aîné, et le duché lui est venu de droit. Mais il l'a cédé au comte de Biron, et je ne doute pas qu'il ne soit incessamment marié. Il vient de paroître à la tête du régiment du roi à Compiègne, et on a été fort content de lui. Jamais ce régiment n'a été sur un si bon pied. Je crois que la famille aura lieu d'être contente de cet aîné. Je me souviens que M. de Bonneval avoit de l'amitié pour lui et qu'il en avoit bonne opinion. Le dernier de tous que vous avez vu et que l'on appelle le marquis de Goutaud, est à présent colonel d'un régiment qui porte le nom de Biron, et vient d'hériter de M. Durffé qui lui a donné tout son bien. Ce n'est pas un objet considérable; mais un cadet qui est pauvre, a toujours besoin de secours; et je dois y prendre d'autant plus d'intérêt à ce qu'il ait une fortune, qu'il a toujours partagé avec moi tout ce qu'il a eu. Je n'ai jamais abusé de son amitié: mais il est bien rare d'en rencontrer une aussi vive dans un jeune homme, quoique frère. Je suis très-persuadée que M. de Bonneval ne sera pas fâché de savoir tous ces détails. Je lui connois l'ame sensible; et le peu que j'ai été a portée d'étudier son caractère, il m'a paru que les

choses qui touchent le cœur, lui font impression. Il a essuyé tout ce que l'ingratitude a d'horreur. Le prince Lichtenstein qui est ambassadeur ici, a fait tout ce qu'il a pu, en arrivant ici, pour me voir; je n'ai jamais voulu aucun commerce avec lui. Il me semble que ce seroit une chose indécente que le ministre d'un potentat qui nous a tant coûté, fût en aucune relation avec moi. Il est venu dans cette maison; mais un jour qu'il me surprit chez ma mère, il ne sut jamais qui j'étois: et comme je ne vais presque point dans le monde et jamais dans les lieux publics, il m'est bien aisé de me soustraire à qui il me plaît. Je viens d'apprendre que les Anglais ont pris deux vaisseaux français, et qu'ils ont été vendus à l'enchère. Il y a apparence que le roi trouvera ce procédé comme il est, et que cela aidera à la reine d'Espagne à déterminer le roi à se joindre dans la guerre. Il n'y a pas long-temps que je sais qu'un Espagnol disoit ici que la reine d'Espagne n'avoit jamais su les relations qu'avoit eues M. de Bonneval avec M. Patigno, et elle avoit paru fâchée du mystère qu'il lui en avoit fait. Ce n'est pas la première fois que l'on m'a dit que le ministère avoit craint le génie de M. de Bonneval. Il me semble que l'on redoute à toutes les cours ces personnes qui peuvent éclairer, et que c'est un démérite certain que d'en savoir plus

que les autres. A propos de cela, j'ai demandé à la personne que vous savez, si elle avoit quelque chose à vous mander; elle ne m'a rien appris de nouveau. Je puis vous répondre que rien ne ressemble au désir qu'il a que les Turcs apprennent à l'empereur, qu'il ne faut pas mettre de certaines gens au désespoir.

Je compte, Monsieur, que vous ne négligerez pas de me mettre au fait de tout ce qui concerne M. de Bonneval. Je vous assure que je serai très-sensible à cette attention. Je n'ai jamais osé me fier à personne, pour ne le pas exposer; parce que tout me paroît dangereux pour lui. Le pays où vous êtes est si orageux, que tout doit faire trembler.

Monsieur votre neveu est parti pour Genève, et est venu me dire adieu. Je crains bien de n'être jamais assez heureuse pour lui rendre service; mais les personnes dont la destinée est telle que la mienne, n'ont pas le bonheur de contribuer au bonheur des autres. Je vous assure que je serai toujours très-occupée de vous donner des marques de mon estime, de ma reconnoissance, et que je suis pour toujours, monsieur, votre très-humble et très-obéissante servante,

Biron Bonneval.

III. *Lettres de l'Abbé, depuis Cardinal Dubois, au Comte de Bonneval.*

A Paris, ce 17 mai (*).

Allez donc, monsieur, faire trembler Memphis et pâlir le Sultan : et s'il se peut, étendez vos conquêtes jusques aux saints lieux, auquel cas je vous demande un des nouveaux évêchés à la fondation desquels vous aurez travaillé; car on ne me croit pas trop propre pour les anciens. En cet *on* je me comprends moi-même. J'ai fait remettre à M. de Contade la lettre, aussitôt que j'ai eu reçu celle que vous me faites l'honneur de m'écrire du premier du mois. Quoique je ne l'ai pas vu depuis, je ne laisserai pas de vous

(*) Je ne savois pas d'abord qui avoit écrit cette lettre : j'ai bien vu que c'étoit un mauvais prêtre encore; ne seroit-ce pas, disois-je, l'abbé Macarthy ? Oh ! non ; celui-ci me paroissoit avoir un excellent ton et être répandu dans la bonne et grande société. Quand j'ai vu la signature, je ne me suis plus étonné de la grâce que devoit avoir un ami du régent. On voit qu'il n'étoit alors qu'abbé, et qu'il avoit besoin de plaire. On est bien aise d'y trouver le nom de Voltaire, bien jeune encore, et quelques autres connus, ainsi que des nouvelles de la ville et des spectacles. Quand je vois qu'on attend des réponses de Vienne pour une affaire qui n'avance point, je crois être de ce temps là.

(N. de l'Auteur.)

rendre compte de l'état où sont vos affaires. J'ai remis les memoires concernant celle que vous savez, à la personne que je vous écrivis devoir informer du fait. Elle les a trouvés raisonnables, et tout auroit été proposé au roi sans la tentative qui fut faite, j'oserai dire un peu trop brusquement, avant que je fusse encore de retour de Baden. Cette personne, dont vous concevez bien le crédit, a eu une affaire comme la vôtre et demande qu'on lui donne l'occasion d'en reparler au roi; et que cette occasion soit une lettre de monsieur le comte du Luc qui écriroit à M. de Torcy, en lui rendant compte de votre cour, suivant l'usage, quelque temps après son arrivée: qu'il a trouvé à Vienne M. le comte de Bonneval qui s'est conduit très-sagement par rapport à ses discours touchant le roi, et qu'il n'est point comme la plupart des autres Français etablis dans les pays étrangers, toujours emportés contre leur partie. Il faudra encore que M. le comte du Luc dise la même chose dans une lettre qu'il écrira à M. le chancelier, et qu'il ajoute dans les deux lettres que, nonobstant votre attachement au service de l'emperur, vous êtes digne que le roi vous accorde un pardon en forme de tout ce qui s'est passé, d'autant plus que cette grâce feroit plaisir à M. le prince Eugene. On promet, dès que ces lettres auront mis en

état d'agir, de faire de son mieux : et cette promesse venant d'une personne fort sincère, me donne une grande espérance, à moi qui n'en prends pas volontiers. Je ne crois pas certainement, connoissant les sentimens de M. le comte du Luc autant que je les connois, que vous n'avez besoin d'aucune intercession auprès de lui, pour le faire écrire dans les termes que je viens de marquer. M. le maréchal de Villeroi, dont vous savez les sentimens au sujet de votre affaire, me paroît bien intentionné pour vous faire obtenir votre grâce. Enfin, monsieur, comptez que tout cela est en bon train, et que vos amis n'oublieront rien pour parvenir à un heureux succès.

Je suis ravi que M. Mandat ait réussi auprès de vous : c'est déjà beaucoup, et c'est encore un heureux augure. Madame la princesse a envoyé une procuration à M. Dekker qui est à Vienne pour les affaires de M. le prince de Salm, afin qu'il constitue un agent au conseil aulique. On lui a écrit qu'il pouvoit s'adresser à vous, et je vous supplie de l'aider, s'il a recours à vos bons offices. Comptez aussi que s'il convient que madame la princesse parle de vous au roi, elle le fera. J'ai eu l'honneur de voir madame votre mère, à qui j'ai fait entendre la situation de votre affaire, afin qu'elle suspende toutes les dé-

marches, jusqu'à ce que nous ayions vu l'événement des nôtres.

Le roi d'Espagne a écrit au roi, son grand-père, une lettre qui lui fut rendue mardi, et qui justifie pleinement M. le duc d'Orléans sur tout ce qui s'étoit passé en 1709. Flot et Renaud doivent être déjà en liberté, et le prince de Cellamare qui vient ici ambassadeur d'Espagne, verra son Altesse Royale. Elle doit écrire incessamment au roi et à la reine d'Espagne qui lui répondront. *Sic cunctus Pelagi cecidit fragor.* La princesse des Ursins, sur qui retombe la fausseté de l'accusation, ne sait plus que devenir. Elle n'est pas trop bien à Rome, et l'on croit qu'elle se veut retirer à Utrecht pour vivre en particulier dans un lieu où vous lui avez vu un envoyé. Cette femme devoit servir d'exemple : elle le donne, et le donnera peut-être encore plus marqué. Je vous supplie, monsieur, d'assurer le prince Eugène de mes respects, et du plaisir sensible que me fait l'honneur de son souvenir, et son estime que je regarde comme la plus précieuse acquisition que j'aie faite. Si le portrait de la Duclos ne vous fait rien, je ne sache plus qu'un expédient, c'est que M. le duc d'Aremberg vous envoie celui d'une belle et honnête dame qui lui a appris à faire sa cour aux femmes. Je suis votre, etc.

DUBOIS.

A Paris, le mercredi, 21 octobre.

Dans un temps où l'on est volontiers à la campagne, je me suis trouvé heureusement à Paris, monsieur, pour recevoir la lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire de Peterwaradin, le douzième du mois passé, laquelle n'arriva qu'hier. Dès le mois dernier j'eus l'honneur de vous écrire une assez longue lettre sous le couvert de M. Hoyendorff qui aura aussi la bonté de vous faire tenir celle-ci, dans laquelle je vous mandois que votre présence est absolument nécessaire à Paris, pour faire entériner vos lettres de rémission qui sont scellées, et dont vous devez avoir reçu la copie par M. Bentenridder. Ces lettres, de l'exposé desquelles je me flatte que vous serez content, ne peuvent être enregistrées au parlement que vous ne soyiez ici présent vous-même pour le demander et pour purger le décret, en vous mettant prisonnier à la Conciergerie pour quelques heures : c'est une cérémonie dont la naissance et les dignités les plus distinguées n'exemptent personne. Si vous ne reveniez pas cet hiver, non seulement les lettres du roi ne vous rendroient pas capables d'hériter en France et ne leveroient point votre proscription ; mais, comme le temps que ces lettres vous prescrivent pour les faire enregistrer, seroit

écoulé, il faudroit l'hiver prochain obtenir des lettres de surannation, c'est-à-dire des lettres qui ordonnâssent que les premières seroient enregistrées, nonobstant qu'elles fussent devenues caduques, parce que vous auriez laissé écouler le temps de vous en servir sans en profiter. Madame votre mère vous écrit, monsieur, sur ce qu'elle peut faire pour vous, et sur les facilités qu'elle peut vous donner dans votre voyage. Je la verrai encore ce matin, afin de l'engager à faire tout ce qu'elle pourra pour vous le faciliter, quoiqu'elle y soit très-portée par son inclination. Faites réflexion, monsieur, sur la nécessité de votre voyage pour vos intérêts, et sur ce que vous pourrez encore le faire aussi court que vous le jugerez à propos. Votre affaire peut être expédiée en quinze jours, dès que le parlement sera rentré, et il rentre à la Saint-Martin. Par ma dernière lettre je vous faisois compliment sur votre blessure, et sur l'honneur que votre conduite dans l'action de Peterwaradin vous a fait, et je les renouvelle aujourd'hui à l'occasion de la lettre que S. M. I. vous a écrite; j'espère qu'elle sera suivie, sinon de quelque lettre de change, du moins d'une bonne lettre-patente.

Il y eut samedi quinze jours, c'étoit le 3 du mois où nous sommes, que je parlai de vous aux

Tuileries à M. l'abbé de Trianon qui étoit entre l'abbé de Brancas, frère du duc votre ami, et l'abbé Servient. Le lundi suivant, l'abbé Servient étant chez un danseur de l'Opéra qu'on nomme Marcel, avec un ou deux pareils garnemens, à dire les patenôtres ordinaires, il tomba en apoplexie, et on le reporta chez lui où il mourut quelques heures après. Le lendemain mardi mourut l'abbé de Brancas d'une chute du Pont-Royal dans la rivière, laquelle on croit volontaire avec apparence. J'espère que le premier accident n'arrivera point à l'abbé de Trianon, et je réponds qu'il ne tombera point dans le second. Après demain, au plus tard, je lui fais vos complimens : il aura bien du plaisir à vous voir.

Je vous envoie, monsieur, une lettre du petit Arouet et de l'abbé Courtin à M. le grand-prieur; il est de retour de sa promenade, plus sage, à ce qu'il dit, et non pas à ce que je crois.

La comédie donne un bal comme l'Opéra, et a commencé d'en donner dès l'année dernière. Les Italiens continuent de réussir; ils ont pris le parti de faire des canevas de pièces par nos Français, et puis ils traitent les scènes à leur manière : cela plaît plus que ce qu'ils ont apporté d'Italie. On va jouer un opéra qu'on appelle *Hypermnestre*, dont les connoisseurs disent beaucoup de bien. Thevenars y chante, et son

voyage de Suède n'a fait qu'embellir et même fortifier sa voix. Adieu, monsieur; je finis ma lettre comme Ovide son Epître de Médée à Jason *Nil mihi rescribas, attamen ipse veni.* Je suis, monsieur, votre, etc. DUBOIS.

A Paris, le 28 d'octobre 1718 (*).

Je n'ai point reçu de compliment, monsieur, sur la place que S. A. R. m'a accordée, qui m'ait fait plus de plaisir que le vôtre; j'ai tort même, de mettre au nombre des complimens une marque de votre amitié qui me doit être aussi chère par le caractère de sincérité qui l'accompagne, que par l'honneur qu'elle m'a fait. Vous ne doutez peut-être pas que je vous dois en partie la grâce dont vous me félicitez, et que rien n'y a plus con-

(*) On en voit une finie enfin, mais on voit que ce n'en est pas une de petit barreau, de petit dicastère : c'est de la grande table du cabinet d'un grand homme qu'elle a été expédiée. Cette lettre est bien intéressante et prouve la considération, l'habileté et le crédit de Bonneval, et le génie du cardinal Dubois. Encore des lenteurs dans l'expédition des ordres pour la marche des troupes : c'est pour cela qu'il faut un grand prince et un héros à la tête du conseil de guerre pour faire tout aller.

(N. de l'Auteur.)

tribué que le succès de l'affaire dont j'avois été chargé, que nous vous devons en partie; car M. Schaub m'a rendu un compte exact non seulement des vœux que vous avez faits, mais des bons offices que vous avez rendus à nos bonnes intentions, et de tous les soins que vous avez pris. Je vous remercie donc, monsieur, en premier lieu, d'avoir conclu la quadruple alliance, et en second lieu, de m'avoir fait secrétaire d'État. Après de telles obligations, jugez si je ne m'estimerai pas heureux lorsque ma place me fournira quelque occasion de vous marquer ma reconnoissance. Mais je ne dois pas manquer de vous faire souvenir que vous êtes obligé à soutenir votre ouvrage, et pour cet effet, à prévenir monseigneur le prince Eugène en ma faveur, à lui rendre compte des sentimens vifs que vous avez vus en moi pour les grandes choses que lui seul sait faire quand il lui plaît, et à le supplier de donner son influence à ce qui est nécessaire pour l'exécution du traité; car s'il n'a pas la bonté de s'en mêler directement, je crains que tout ne languisse. Avec un peu plus de diligence de la part des troupes impériales, on auroit sauvé Messine, et on auroit ôté aux Espagnols l'espérance de se soutenir dans cette île, et en même temps de suivre le projet de former une ligue dans le Nord qui puisse faire échouer les mesures prises

par le traité de Londres. Après la perte de Messine, il étoit au moins nécessaire de porter un corps de troupes impériales à Melazzo, pour avoir en Sicile un poste qui coupât la communication des places que les Espagnols occupent, et qui laissât une entrée plus libre en Sicile, que ne sera Syracuse. Cependant, je crains que cette diligence capitale ne soit pas faite, et que les Espagnols, qui, le lendemain de la capitulation de la citadelle de Messine, ont marché à Melazzo, ne l'emportent avant que les troupes impériales aient passé en Sicile. Cet événement rendroit la conquête de la Sicile plus longue et plus difficile, et acheveroit d'embarquer la ligue du Nord. Un coup d'œil du héros de l'Europe, sur ce qu'il y a de plus pressant à faire, de prompts ordres de sa part remédieront à la lenteur qui pourroit être préjudiciable et dangereuse. Je vous supplie, monsieur, de lui faire ces représentations, et de vouloir bien chercher le moyen de lui faire agréer les très-humbles respects que je lui dois, et d'être persuadé que vous ne pouvez rien faire qui me touche davantage, et qui mette plus solidement le comble aux obligations que je vous ai, et aux sentimens de reconnoissance et d'estime avec lesquels je suis, monsieur,

Votre très-humble, etc.

DUBOIS.

IV. *Lettres du duc de Biron au comte de Bonneval* (*).

A Paris, le 8 avril 1718.

J'ai reçu, monsieur, en quatre jours de temps, trois lettres de vous : une du 19, une du 23 du mois passé, par deux ordinaires, à un jour l'une de l'autre, et la troisième du 26, par le courrier de M. Dubourg ; j'ai reçu son paquet par les mains de son alteste royale, et le paquet de M. l'abbé Dubois est parti le lendemain par un

(*) Y a-t-il une plus forte preuve de la confiance et de l'amitié qu'on ne pouvoit refuser à M. de Bonneval? L'auteur de ses pauvres mémoires, celui de sa pitoyable critique, et celui de ses anecdotes, ne se doutoient pas de tout cela ; mais leurs mauvais ouvrages leur auront plus rapporté de ducats que ces Mémoires-ci, qui m'ont coûté bien de la peine, ne me rapporteront de quarts de florins. On est à présent réfroidi sur la célébrité en général ; d'ailleurs celle de cet homme extraordinaire étoit encore fraîche dans ce temps-là, et les détails excitoient la curiosité des contemporains. Mais comme j'aime à servir les morts, ainsi que j'observe souvent les vivans, je le suis dans son incompatibilité vis-à-vis d'une grande quantité de personnes : le voici en froid avec un ministre de Vienne ; dans une lettre de sa femme, je l'ai vu brouillé avec un général commandant, M. de Mercy : peut-être qu'il auroit voulu avoir le commandement de cette armée en Sicile, et qu'on eût mieux fait de le lui donner. (N. de l'Auteur.)

courrier de milord Stairs, à qui j'ai rendu celle de M. de Saint-Saphorin. On étoit déjà informé ici des démarches sourdes de l'agent du roi de Sicile. Vous avez raison de me dire que le secret est fort nécessaire dans cette occasion-ci; vous croyez bien que je l'observerai bien exactement. Vous me mandez qu'il y a déjà eu des conférences fort secrètes sur le mémoire de M. Schaub, et que vous croyez qu'il y aura quelques difficultés touchant la manière de deux articles.

1° Sur ce qui regarde le consentement de l'empire au sujet de la Toscane, il me paroît que c'est une difficulté légère, et que vraisemblablement l'empereur fera consentir l'empire; peut-être même que l'expédient que vous proposez pourra être bon : cependant vous savez mieux que moi qu'un traité ne peut guère être conclu que par des termes positifs. A l'égard de l'autre point pour une amnistie réciproque des sujets de l'Espagne, d'Italie et de Flandre, il me paroît que les arrangemens ne seront pas bien difficiles là dessus; et on peut, comme vous le dites fort bien, dans cette occasion adoucir les termes de façon qu'ils ne pourront blesser personne. J'ai rendu compte à son altesse royale de tous les mouvemens que se donne M. de Saint-Saphorin, et il sera fort aise de lui faire un honnête présent. J'ai fort bien compris qui est le

ministre qui a contredit le mémoire; je suis fâché de son froid pour vous, mais vos motifs sont si justes et si raisonnables, que je le crois trop galant homme pour vous en savoir dans le fond mauvais gré, particulièrement depuis qu'il aura appris qu'il y aura des choses qui pourront le regarder et lui faire plaisir. Rien n'est égal à tous vos soins et à tous vos mouvemens; je n'ai rien oublié de tout ce que je devois dire et faire là-dessus. Mais que pensez-vous donc de la guerre de Hongrie? Je vois par toutes les nouvelles que vous allez entrer en campagne; cependant il me paroît de grands mouvemens pour la paix, et je ne saurois croire qu'elle ne soit même pas encore proclamée.

Madame votre femme est en bonne santé; je ne vous parle point de vos affaires, elle vous en rend compte. Toute la famille vous fait cent mille amitiés; pour moi, monsieur, soyez persuadé que dans toute ma famille personne ne m'est plus cher que vous, que je vous honore et que je vous aime de tout mon cœur.

BIRON.

A Paris, le 5 mai 1718.

J'AI reçu presque en même temps, monsieur, deux lettres de vous, l'une du 16 et l'autre du

23 de ce mois : celle du 16, par la poste, et l'autre par un courrier de M. le duc d'Aremberg. Je vous avoue que je suis bien aise que les affaires aillent aussi bien qu'elles vont; ce qui me touche davantage, c'est de voir que vous y avez beaucoup contribué par vos soins. Je vous dirai que je n'ai jamais cru que l'article de la Toscane pût être un obstacle à notre traité. Vous pensez très-juste sur la négociation de la cour de Turin; et si le roi de Sicile peut céder la Sicile de bonne grâce, cette façon-là conviendra beaucoup mieux. Je trouve comme vous que l'intérêt de ce prince est de se rendre aux propositions qu'on lui fait. Vous avez pensé si juste sur tout ceci et vous rendez votre opinion si sensible, qu'on est obligé de convenir de toutes vos idées. A l'égard de ce qui regarde le roi de Sicile en particulier, vous devez présentement sur cet article avoir reçu des nouvelles du roi d'Angleterre; c'est ce qui m'a été ordonné de vous mander. Je vois bien que vous commencerez la campagne, que vous allez aux grands desseins : vous supposez apparemment que les Turcs ne seront pas rassemblés sitôt que vous, car il me paroît que le corps du général Mercy, où vous allez commander l'infanterie, sera fort séparé du reste de votre armée.

Madame votre femme se porte assez bien,

elle commence son lait demain ; je lui ai dit que vous n'aviez point pu lui écrire par le courrier. J'espere qu'avant votre départ toutes les affaires seront heureusement terminées ; je compte de vous écrire à l'ordinaire, comme j'ai fait l'année passée, et que mes lettres iront bien sûrement. J'ai vu par une lettre de madame votre femme que M. le prince Eugène me faisoit l'honneur de se souvenir de moi. Je vous supplie de lui bien faire des remercîmens de ses bontés, et de l'assurer de mes très-humbles respects. Toute la famille vous fait cent mille amitiés ; et moi, monsieur, je suis à vous sans réserve et du meilleur de mon cœur.

BIRON.

V. *Lettres du comte de Bonneval à son frère.*

De Constantinople, ce 26 septembre 1741 (*).

J'ai reçu, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, avec les deux livres en manuscrit que vous aviez chargé M. Coutu-

(*) Je ne crois pas qu'il y ait une lettre plus singulière au monde que celle-ci : il y en a de plus tendres pour un frère, mais pas plus sèche, certainement. On voit que ce frère étoit pour le moins un sot et un vilain égoïste ; et, dans le style de Bonneval, on aperçoit un homme de cœur, d'es-

rier de me faire rendre en main propre. Vous y avez joint des articles au nombre de vingt-trois, sur lesquels vous souhaitez que je m'étende, pour répondre à deux *sots livres faits sur mon compte, sous le nom de* Mémoires du comte de Bonneval; *et le second sous celui d'*Anecdotes Vénitiennes et Turques, ou *Histoire du comte de Bonneval, depuis son arrivée à Venise jusqu'à son exil dans l'île de Chio.* En vérité, monsieur, je ne m'estime pas assez moi-même pour croire que le récit de mes aventures pût être de quelque instruction pour le public : sans quoi tout livre est mauvais; et je ne fais pas assez de cas de ce dernier pour

prit, plein de feu, et dans le fond bon diable, et toujours délicat sur l'honneur, dont la trop belle exagération l'a perdu dans ses trois patries : il lui a fait perdre seulement son crédit dans la dernière; mais il faut rendre justice à celle ci : ce n'est qu'en Turquie qu'il a été traité chrétiennement; au moins il a pu y finir sa vie en repos. J'aime à lui voir rendre justice à nos troupes : quel bien il en dit avec tant de générosité! Il est impossible de ne pas aimer Bonneval. Tant pis pour ceux qui ne savoient pas lui sauver les écarts auxquels il ne s'abandonnoit pourtant que pour avoir trop raison, mais dont profitoient les méchans, les poltrons et les gens médiocres, que M. de Bonneval, avec tant de sagacité, remarque dans une de ses lettres, faits pour avoir des grâces à la place des gens distingués.

(N. de l'Auteur.)

me donner la peine de faire mon histoire, afin de me justifier dans son esprit. Mais j'ai remarqué dans le quatrième article, que je ne vous passerai pardieu pas, un reste de votre ancienne injustice et de votre rigueur contre moi, qui me feroit plus de peine, si je n'étois depuis longtemps fa[illegible] calomnies qui ne m'embarrassent pas plus que les contes de Peau-d'Ane.

QUATRIÈME ARTICLE.

« *Votre attaque des lignes, les postes que* » *vous avez attaqués, c'est de la bataille de* » *Turin dont vous parlez;* sur quoi vous ajou- » tez : *n'y mettez pas le parti que vous aviez* » *pris de me jeter dans la Have, cela ne se-* » *roit pas honnête.* »

Je voudrois bien savoir, monsieur, où vous avez pêché une telle impossibilité et une telle sottise. Les soldats et les officiers de l'empereur savent trop bien leur devoir envers les prisonniers de guerre, pour se prêter à de pareilles atrocités. Vous les prenez sans doute pour des Russes; mais les premiers savent parfaitement par leurs ordonnances militaires, que ceux qui sont pris dans une bataille, sont immédiatement sous la sauvegarde du souverain; ils sont d'ailleurs trop honnêtes gens pour se prêter à des crimes aussi

énormes que celui-là, outre que celui qui en seroit l'auteur, en seroit plus sévèrement puni que s'il avoit assassiné un citoyen. La nation allemande, pleine de point d'honneur et de générosité, telle qu'elle est, n'envisageroit qu'avec horreur le premier auteur d'un très-infâme fratricide. Allez, monsieur, vous devriez mourir de honte, de penser sur mon sujet aussi bassement que vous faites. Ce qui me console de la perte de votre estime, c'est que toute la terre rend justice à ma vertu, malgré mes malheurs, et qu'il n'y a eu aucun potentat en Europe, à la réserve de ceux de la maison de France, qui ne m'ait offert refuge et assistance quand j'étois à Venise; mais que j'ai eu la fierté de ne vouloir devoir qu'à moi-même le rétablissement de mes affaires: de quoi j'ai des preuves en main. Au reste, monsieur, un homme aussi connu que moi; aussi bien venu de tous les souverains de l'Europe qui me relevoient jusqu'à eux, et les plus grands de leur cour; parvenu dans les pays étrangers aux premiers grades militaires et à la plus intime confidence des ministres, ne peut avoir que des qualités éminentes, et non de ces bassesses criminelles et noires que vous me reprochez. Les personnes de mon humeur, c'est-à-dire, joyeux par tempérament et sans souci, ne sont nullement capables de per-

fidie. Tout le monde sait que je conserve mon sang-froid au milieu des plus grandes batailles, ainsi que mon humanité envers ceux des ennemis qui restent ou prisonniers, ou blessés, et que j'ai toujours généreusement aidés et d'argent et d'autres secours fort utiles dans toutes ces circonstances ; à quoi je n'aurois pas manqué à votre égard. Ce n'est enfin que par des vertus et par ma franchise que je me suis acquis une parfaite réputation partout où j'ai été, ainsi qu'en Turquie, et non par des actions viles. Je le répète, vous devriez mourir de honte, monsieur, de penser sur mon compte de la manière que vous faites, et de me le mander comme une gentillesse. Sachez, ainsi que je vous l'ai déjà dit, que tous les gens de mon tempérament ne sont nullement propres aux crimes, et que la générosité du cœur a beaucoup de rapport à celle de la bourse ; c'est tout ce que je puis repondre à l'injure que vous me faites : Dieu vous convertisse. Mais souvenez-vous de l'histoire d'un tonnerre qui tomba à Juri, à la porte de votre salon, au milieu de toute votre famille, sur quoi madame votre épouse me dit aigrement : *vous avez eu beau jeu ce jour-là, monsieur;* ce qui fit que je n'eus plus l'honneur de la voir depuis. Vous ignoriez sans doute que j'étois alors aussi riche que vous ; mais jugeant des autres

par vous-même, vous me croyez fort avide de vos biens. Mais sachez, monsieur, que je ne m'en soucie pas plus que de vous, et celle-ci sera la dernière que j'aurai l'honneur de vous écrire; seulement n'enviez pas le pain que le sultan me donne, et je serai content. Adieu.

A Constantinople, ce 26 septembre 1741.

J'ai chargé M. le baron de Hopken qui a résidé à Constantinople sept ou huit ans à la Porte Ottomane, en qualité de ministre plénipotentiaire et d'envoyé extraordinaire de Suède, d'une lettre par où je vous le recommandois et vous priois de le recommander à vos amis, et surtout à M. le marquis de Charmazel et à ma nièce la marquise, pour lui rendre le séjour de Paris et de la cour le plus agréable que faire se pourra, pendant qu'il y séjournera avant d'aller en Suède. Je vous adresse aussi par la voie de M. Couturier qui m'a fait remettre l'histoire de ma vie, mais sans lettre, où il y a à la fin une généalogie de notre maison, une lettre pour le bacha Saïd-Effendi, ambassadeur du grand-seigneur auprès du roi, que vous m'obligerez de lui faire remettre en main propre. C'est la famille de ce ministre qui me l'a remise, et me l'a fort recommandée. Saïd-Effendi est

mon ami ; si vous pouvez contribuer à ses plaisirs pendant son séjour en France, ce sera une grande obligation que je vous aurai. Faites-lui mes complimens. Vous m'avez écrit par M. le chevalier de Beaufremont au sujet des enfans de M. et de madame de Charmazel, comme si c'étoient des petits marmots, et j'ai appris par des gens venus depuis peu de Paris, qu'ils sont déjà grands, beaux et bien faits, et que ma petite nièce, mademoiselle de Charmazel, est la plus charmante personne de la cour, et grande comme sa mère. Trouvez bon qu'on leur fasse ici amende honorable et mille complimens en réparation de la méprise où m'a mis le ton dont vous m'en parliez. Si mon neveu que j'embrasse tendrement, vous laisse sans héritiers, choisissez dans ces messieurs de Charmazel un nouveau Bonneval : ils sont tous de notre race, puisqu'ils descendent de vous. Embrassez-les tous de ma part, père, mère et enfans, et les assurez, ainsi que madame ma belle-sœur, de mes respects et de ma tendresse.

On m'a envoyé des nouvelles anecdotes aussi ridicules que mes premières Vénitiennes et Turques jusqu'à mon exil dans l'île de Chio. Ce sont de pauvres gens que ces prétendus historiens qui sans doute payent leurs hôtes et s'habillent à mes dépens. Ces écrits faits à la hâte

et où je n'ai aucune part, même dans les aventures qu'ils m'attribuent, sont des ouvrages éphémères que je ne puis empêcher, mais que je désavoue formellement, comme vous pouvez en assurer tout le monde. Au reste, comme j'ai vu deux grandes guerres d'un bout à l'autre, depuis 1688 jusqu'en 1714, et depuis celles de Hongrie et de Sicile, pendant laquelle j'avois été nommé pour être général en chef de douze mille impériaux et de six mille hommes du duc de Savoie, pour récupérer la Sardaigne occupée par les Espagnols; et que j'ai eu part aux conseils et aux confidences les plus intimes de tous ceux qui tenoient le timon des affaires pendant la guerre pour la succession du roi d'Espagne Charles II, contre la France; vous jugerez bien que les mémoires d'un homme tel que moi, auroient plus de consistance que les romans qu'on m'a faussement attribués. J'ai été à tant de batailles, de siéges et de combats, dont j'ai rapporté onze blessures, que j'en pourrois faire des relations et des critiques judicieuses pour l'instruction des gens de guerre; j'ai eu part à tant de négociations et d'affaires très-secrètes de tous les Etats ennemis de la France, que des gens de cabinet trouveroient au moins de quoi s'amuser agréablement par des choses très-vraies et assez extraordinaires que personne ne sait que moi, ou

peu de gens qui ont intérêt qu'on les mette en oubli. De plus je suis muni de si fidèles relations de tous les combats, siéges et batailles depuis cinquante-deux ans données ou faits dans toute l'Europe, que tout cela me rendroit intéressant si je voulais. Tant de rois et de princes m'ont honoré de leur estime, amitié et même confiance, que je pourrois relever ma petitesse sur les échâsses de leur grandeur. Mais à quoi bon des mémoires du comte de Bonneval ? Ma paresse s'oppose à un pareil travail, outre que tant de gens écrivent ce qui se passe dans le monde, qu'on le saura bien sans moi. Les affaires les plus secrètes de l'empire ottoman, depuis que j'y suis, et auxquelles j'ai eu beaucoup de part, ou dont j'ai été l'auteur, feroient un assez gros volume; mais de pareilles choses ne peuvent se relever sans crime et sans péril. De tout cela vous comprendrez, monsieur mon frère, que des mémoires dignes d'un homme tel que moi, sont d'un travail immense; et qu'il faudroit que je fusse plus actif, pour mettre les matières dans l'ordre requis, afin de continuer ensuite à mettre un tel ouvrage dans sa perfection : d'où vous comprendrez facilement que, quoique acteur quelquefois, je ne serois qu'un très-petit personnage dans une aussi vaste scène, si je n'avois l'art en même temps, de rendre

comme auteur cet ouvrage estimable. Je vous salue et vous embrasse. *Cura ut valeas, vale* (*).

Le comte de BONNEVAL.

VI. *Lettre du comte de Bonneval au grand-visir* (**).

De Serayo, en Bosnie, le 29 juin 1729.

LE ciel qui gouverne avec la même facilité les grandes et les petites choses de la terre, m'a conduit à Serayo et m'a inspiré depuis long-

(*) Qui croiroit que c'est au même frère qu'il écrit une lettre si douce, après cet accès de furie qui lui auroit fait donner cent coups de bâton à ce frère, s'il l'avoit rencontré ce jour là? Ce trait achève de peindre Bonneval tel que je l'ai dessiné. On lui reprochera peut-être de se vanter un peu, et de rabâcher sur ce qu'il a dit, fait, vu et fait faire; mais au moins il ne ment pas. C'est un homme aigri par le malheur, qui se sent et se rend justice, puisque l'Autriche et la France la lui ont refusée. Ses phrases sont un peu longues, mais c'étoit l'ordinaire dans le temps qu'il a passé dans son pays natal, où les gens d'esprit écrivoient encore un peu lourdement. Il n'y avoit alors que les femmes qui eussent un style léger, concis ou agréable. (N. de l'Auteur.)

(**) Cette lettre seroit flatterie en Europe, mais non en Asie où il faut de ces grandes phrases de complimens

temps le désir de voir de plus près votre excellence, dont les vertus, la gloire, l'amour pour les sciences et les arts sont connus de tout l'univers, et surtout dans les pays chrétiens qui admirent le grand génie de votre excellence, la solidité de son esprit et ses grands talens pour le gouvernement du plus vaste empire du monde qui jouit par vos soins, monseigneur, d'une heureuse paix et d'une prospérité infinie.

Après avoir servi dans les guerres passées plus de quarante ans, et avoir occupé les premiers postes militaires des armées du roi d'Allemagne, Dieu a voulu que, pour avoir soutenu l'honneur d'une reine d'Espagne que l'on calomnioit, j'aie essuyé de la part des Allemands la plus cruelle injustice, les plus durs persécutions; mais je bénis l'œuvre de Dieu, d'autant plus qu'il m'a mis dans la pensée de venir en ces pays, pour offrir ma personne au très grand et très-heureux Padischa, le plus grand monar-

orientaux : on ne reprochera pas ce défaut à Bonneval. S'il étoit un peu coupable de mauvaise tête, il ne l'étoit pas en bassesse, excuses, regrets et suppliques; cet asile d'ailleurs lui tenoit à cœur, car il lui devenoit nécessaire. C'est pour donner envie de le prendre au service ottoman, qu'il envoya des observations sur la guerre, et des projets de tactique, d'organisation et de discipline.

(N. de l'Auteur.)

que de la terre, par la protection de votre excellence.

Je me suis présenté pour cela au seigneur bacha de Bosnie Achmet, qui m'a permis de mettre par écrit le discours que je lui ai fait le jour qu'il eut la bonté de me donner audience, pour l'envoyer, monseigneur, à votre excellence. Elle y verra un abrégé de l'histoire de cette calomnie; c'est le papier joint à cette lettre.

Comme le métier des armes que j'ai fait toute ma vie, ne m'a pas empêché de m'appliquer à l'étude des sciences, j'espère, monseigneur, que, soit en temps de guerre, soit en temps de paix, je pourrai toujours vous être utile; mais quand je ne rapporterois de ce pénible voyage que la satisfaction d'avoir vu dans votre excellence le plus grand homme et le plus sage de tous les ministres, je serois satisfait. Souffrez donc, monseigneur, que je me remette entièrement sous votre protection dans le dessein que j'ai pris de consacrer ma vie au service du grand-seigneur, votre maître, et que je vous supplie très-humblement d'ordonner au seigneur bacha de Bosnie Achmet, de me donner toutes les commodités pour me rendre incessamment avec sûreté au pied du trône, et auprès de la personne de votre excellence, à qui je prie Dieu d'accorder

une vie pleine de justice et de santé. Je suis avec un très-profond respect, monseigneur, de votre excellence, le très-humble et obéissant serviteur,

Le général comte de Bonneval.

VII. *Relation du voyage de M. le comte de Bonneval en Turquie, dictée et quelquefois écrite par lui-même, le 14 juin 1739; où l'on voit les motifs qui l'obligèrent à faire ce voyage, et comment il a été forcé par les Allemands de prendre le turban.*

Pendant son séjour en Hollande, le marquis de Monteleon lui fit proposer, par le juif Dulis, d'entrer au service d'Espagne. Il y consentit, sans pourtant s'y être engagé absolument, n'ayant jamais voulu en rien recevoir, quoique par la suite le même Monteleon qui étoit ambassadeur d'Espagne à Venise, lorsque M. le comte de Bonneval se rendit dans cette république, lui offrît de nouveau de la part du roi d'Espagne, de lui compter tout ce dont il auroit besoin. Le marquis de Lapas, premier ministre d'Espagne, lui ayant aussi écrit que ledit ambassadeur avoit ordre de lui remettre tout ce qu'il souhaiteroit, M. le comte de Bonneval se contenta d'entre-

tenir une correspondance suivie avec le marquis de Lapas et M. Pratigno. Pendant ce temps, M. le comte de Bonneval, qui recevoit continuellement de Vienne des avis très-sûrs de tous les desseins de la cour de l'empereur sur les affaires d'alors, écrivit à la cour d'Espagne de ne se fier nullement à toutes les belles promesses de la cour de Vienne, qu'elle ne cherchoit qu'à la tromper, et que l'empereur ne permettroit jamais que don Carlos passât en Italie. Il en déduisoit les motifs, et conseilloit à la cour d'Espagne de prendre des mesures avec la France et l'Angleterre, pour faire passer brusquement don Carlos en Italie. Entre autres, il disoit dans sa lettre : « l'empereur est un fort honnête homme qui ne refusera pas que sa fille, seconde archiduchesse, épouse don Carlos aux conditions convenues; mais vous devez être assuré que le prince Eugène, ennemi irréconciliable de toute la famille des Bourbons, s'y opposera; et, comme chef du conseil, il entraînera tant qu'il pourra les autres dans son parti. Cependant le comte Louis de Sinzendorf, grand-chancelier, peut être gagné, car il aime beaucoup l'argent (*).

(*) Je sais que cela s'est dit, et même on vouloit que je lui susse mauvais gré d'avoir perdu soixante-dix actions dans la compagnie d'Ostende, qu'il avoit fait ré-

Le comte Gundacker Staremberg n'est point intéressé et ne peut pas être acquis par les dons; mais sa femme prend de toutes mains, elle le gouverne et lui fait faire ce qu'elle veut. M. de Penterrider est un homme de probité à tous égards; et quoiqu'il soit parvenu d'un bas état au poste de vice-chancelier qu'il occupe, il est né avec des sentimens tout à fait nobles, un esprit infini et une fidélité inviolable pour les intérêts de l'empereur. Mais si vous pouvez arriver à lui persuader que rien n'est plus avantageux à S. M. I. que l'accomplissement de ce mariage, vous aurez alors un partisan très-habile et fort accrédité. »

Les ministres d'Espagne le remercièrent en

former, disoient ses ennemis, parce que les Anglais et les Hollandais, à qui elle faisoit du tort, lui avoient donné de quoi acheter la terre de Silwitz en Moravie; mais je n'en crois rien : et ce n'est point parce que j'ai été l'ami de ses fils et de toute sa famille, c'est parce que je m'en suis informé. Un d'eux, le commandeur, un des hommes le plus aimable que j'ai connu, me l'auroit dit, car il étoit sans préjugés : il m'a parlé de son père comme d'un étranger. Je l'aurois bien su d'ailleurs aussi. Il auroit été gagné plutôt par l'esprit que par l'argent; il avoit beaucoup de l'un et de l'autre. Sa plus grande dépense étoit en bonne chère : il étoit fort gourmand; mais très-bien payé, sociable, aimé, estimé. (N. de l'Auteur.)

termes très-obligeans de tous ses bons avis. Quelques-unes de ses lettres parvinrent au comte de Konigsegg, alors ambassadeur de l'empereur à Madrid, lequel en envoya à Vienne soit des originaux, ou des copies très-exactes, sans que M. le comte de Bonneval ait jamais pu savoir au juste comment M. le comte de Konigsegg s'y étoit pris pour les avoir. Il a toujours supposé que le marquis de Monteleon instruisoit la cour de Vienne de tout ce que le comte de Bonneval conseilloit à celle de Madrid, et cela afin de s'attirer le bien vouloir et la protection de l'empereur, et ainsi conserver des biens considérables qu'il avoit dans le Milanais; et que ses avis furent la cause que le comte de Konigsegg eut ordre de faire tous ses efforts à Madrid pour y avoir quelque lettre du comte de Bonneval. En effet, il réussit à avoir quelques-unes des plus essentielles.

A la fête de l'Ascension 1729, à Venise, où la coutume est de se promener et de se divertir sous le masque, le comte de Boulogne, ambassadeur de l'empereur, reconnut M. le comte de Bonneval qui étoit aussi masqué, l'accosta, et se fit connoître à lui; il le mena fort à l'écart, et lui dit : Vous donnez des avis à l'Espagne tout à fait contraires aux intérêts de l'empereur; il en est informé : vous avez écrit telle et telle chose. Il lui en fit un détail circonstancié et si précis,

que M. le comte de Bonneval l'avoua, en lui disant : Je crois que vous avez mes lettres dans votre poche. L'ambassadeur continua de lui parler en termes très-modérés et d'un fort galant homme ; il lui conseilla de cesser tel commerce, lui dit qu'il devoit connoître que, dans une ville toute ouverte comme Venise, il seroit facile à l'empereur de le faire enlever ; mais qu'eu égard à ses grands services, Sa Majesté impériale ne lui feroit aucune peine, et que, s'il ne donnoit plus sujet de plainte, il pouvoit l'assurer que ses affaires se raccommoderoient à Vienne, tant celles qu'il avoit avec le prince Eugène que toute autre (*). Cette conversation fut un avis à M. le comte de Bonneval pour se tenir sur ses gardes ; il ne sortit plus de son logis qu'avec précaution, et pensa très-sérieusement sur la réflexion que Venise étoit toute ouverte, et qu'il étoit possible d'y être enlevé : il conclut de là que si on

(*) Voilà le plus grand tort qu'eut Bonneval de ne pas y croire : je suis persuadé qu'on lui auroit tenu parole. Le prince Eugène seroit revenu à lui : il auroit servi sous lui sur le Rhin, l'auroit soutenu lui-même contre la cabale autrichienne, son ennemie ; et, par le besoin que la cour de Vienne auroit senti de ses talens, il auroit commandé ses armées contre les Turcs dans la guerre qui arriva après la mort de ce prince.

(N. de l'Auteur.)

ne l'avoit pas fait, on le pouvoit faire. Il mit en délibération s'il se réfugieroit chez les Suisses protestans ou catholiques, ou en Hollande, ou en Angleterre. Il n'avoit pas assez d'argent pour figurer à Londres un certain temps selon son rang, et il ne se croyoit pas assez en sûreté chez les Suisses ni chez les Hollandais. Il avoit eu depuis long-temps envie de voir Constantinople; et lorsque le comte de Wirmond y fut en 1719, pour ratifier la paix de Passarowitz, il demanda à l'empereur d'y aller avec lui : ce qui lui fut refusé, par la considération qu'étant général de l'infanterie impériale, il ne pouvoit paroître que selon son rang; ce qui n'étoit pas compatible à la suite d'un ambassadeur. Il en forma de nouveau le projet en 1729, pour satisfaire sa curiosité, se mettre à l'abri contre la cour de Vienne, en cas qu'elle tentât de lui faire de la peine, et dans ce voyage entretenir toujours sa négociation pour passer en Espagne à des conditions convenables et voir la tournure des affaires entre cette cour et celle de Vienne. Il prétexta d'aller à Corfou auprès du général Schulembourg, qui effectivement l'avoit invité à y aller voir ses nouvelles fortifications. Mais au lieu d'aller à Corfou il fut à Raguse, et en faveur d'un passeport du duc de Richelieu, alors ambassadeur de France à Vienne, qui ne le dé-

signoit que comme gentilhomme qui avoit dessein de voyager, et lequel passeport on ne regarda presque point à Raguse; il passa en Bosnie avec cinq ou six personnes de sa suite. En arrivant à Bosna-Seraï, forteresse et ville frontière appartenante aux Turcs, il fut reconnu par le major du régiment Odward. Cet officier étoit venu d'Esseck, forteresse frontière appartenante à l'empereur, pour quelques raisons d'affaires concernant son régiment, alors à Esseck, et étoit assis à la porte d'une hôtellerie, fumant sa pipe. Il reconnut M. le comte de Bonneval, se leva et le salua très-profondément, en lui faisant son compliment en allemand. M. le comte ne fit pas mine de le voir, et continua sa route pour se rendre au logement que lui avoit retenu un de ses gens qui avoit pris les devants. Cet officier ne perdit point de temps; mais courut promptement chez le commandant de la ville et forteresse de Seraï : c'étoit alors un nommé Achmet Pacha Gazi. L'officier allemand lui dit : vous avez dans la ville un homme de la première distinction, et général de l'infanterie de l'empereur, mon maître, nommé M. le comte de Bonneval, qui est arrivé aujourd'hui; je le soupçonne de ne se réfugier dans les États du Grand-Seigneur que pour y venir offrir ses services à la Porte Ottomane, ce qui ne pourroit être que très-pré-

judiciable à S. M. I. Ainsi je viens protester entre vos mains, que vous ayiez à nous assurer de ce seigneur ; que vous ne lui laissiez point poursuivre sa route, et que vous le gardiez pour le remettre à la cour impériale lorsqu'elle le redemandera à la Porte Ottomane. Je pars, dit l'officier, tout à l'heure, pour en donner avis à Vienne, et je vous laisse ma protestation par écrit, en turc et en allemand, afin que vous n'en prétendiez cause d'ignorance, et j'en emporte avec moi copie. Le commandant de Seraï fit assembler tous les principaux du lieu, et tint conseil sur ce qu'il y avoit à faire. La conclusion fut que Achmet Pacha Gazi ne pouvoit point laisser aller M. le comte de Bonneval ; cette résolution fut un effet de la crainte qu'avoient alors les Turcs des Allemands. Le bacha envoya à M. le comte son intendant avec deux autres Turcs de marque, lesquels lui dirent qu'il ne pouvoit point sortir de Seraï ; qu'il y avoit été reconnu par un tel officier allemand, lequel avoit protesté entre les mains du bacha, et qu'il étoit parti pour en donner avis à Vienne. M. le comte eut diverses conférences avec le gouverneur qui le traita très-civilement, lui fit offre de tout ce dont il auroit besoin, que rien ne lui manqueroit, qu'il n'avoit qu'à parler. M. de Bonneval ne voulut rien accepter, n'en ayant pas besoin.

Il étoit parti de Venise avec quinze cents ducats d'or et de bons effets, qui, en les vendant à très-bas prix, lui auroient rendu au moins trois mille ducats. Il n'épargna rien pour faire connoître au bacha qu'il le retenoit injustement et contre le droit des gens ; qu'il n'étoit plus au service de l'empereur ; qu'il étoit libre et n'étoit point son sujet, étant né Français. La crainte de désobliger les Allemands rendit toutes ses bonnes raisons inutiles. La cour de Vienne faisoit agir vivement M. Talman, son résident à Constantinople, pour que la Sublime Porte lui rendît M. le comte de Bonneval ; la cour de Vienne faisoit aussi tramer à Seraï pour l'enlever mort ou vif. L'on avoit fait entrer dans ce complot l'intendant ou kiaja d'Achmet Pacha Gazi. Un Grec, fort bigot dans sa religion et très-riche, établi à Esseck, étoit le chef du projet, et avoit promis cinq mille piastres de récompense audit kiaja s'il pouvoit faire enlever M. le comte, et promettoit de bien payer divers Grecs qui devoient faciliter l'entreprise : on avoit même donné à M. le comte de Bonneval un logement écarté, afin d'avoir plus d'aisance à l'exécution. Il s'étoit fait ami des gens du pays et particulièrement des chefs des janissaires, lesquels font en Bosnie la loi aux bachas ; il faisoit aux uns de petits présens, et les traitoit tous très-affablement. On le tenoit au courant de toutes

les démarches que ses ennemis faisoient contre lui à Constantinople et en Bosnie. Il commença par attirer autour de sa maison environ trente gros chiens vagabonds qu'il faisoit nourrir avec soin : ce fut là sa première garde ; mais elle ne pouvoit pas le préserver du poison (*), dont son chef de cuisine, qui étoit natif de Paris, l'avoit préservé trois fois, entre autres une dans du lait caillé, où il aperçut une fente qui lui dénotoit quelque chose d'extraordinaire ; le cuisinier empêcha que le riz ne fût servi sur la table, et le fit donner à des chiens, dont quatre qui en mangèrent moururent immédiatement. Toutes ces opérations se faisoient par ledit kiaja : le bacha, gouverneur de Seraï, en avoit quelques soupçons

(*) Si cela est vrai, comme le croit certainement Bonneval, puisqu'il le dit, cet ordre-là auroit été donné par quelque turc trop obligeant pour notre cour, ou quelque consul grec ou italien des environs ; mais sans compter notre ministère, qui n'a jamais employé de moyens pareils, ils ont été inconnus de la maison d'Autriche. On n'en peut pas citer un trait de cruauté ; la mort de Waldstein seule pouvoit être un peu plus légale. Mais Charles VI étoit un des meilleurs souverains qu'il y ait jamais eu ; il étoit grave en public et polissonnoit en particulier, bon pour tous ses alentours, ses voisins, ses sujets, et même ses ennemis : car on sait que ce fut lui qui empêcha Frédéric-Guillaume de couper la tête au grand Frédéric son fils. (N. de l'Auteur.)

et avoit dit souvent à M. le comte de Bonneval de ne pas boire du café nulle part, pas même chez moi, lui dit-il, et encore moins chez mon kiaja. M. le comte voyant tant de fureur dans ses ennemis, et user de moyens si abominables pour le perdre, chercha à prendre des précautions plus sûres contre eux ; il déclara à un des janissaires de Bosnie tout ce que l'on machinoit contre lui, tous les risques qu'il avoit couru depuis qu'il étoit à Seraï. Ce chef en fut touché. Je pars dans l'instant, lui dit-il, et je vous promets que dans trois jours vous aurez de mes nouvelles, et que je trouverai moyen de vous délivrer de vos ennemis; comptez sur moi. Il lui tint parole, revint à point nommé, accompagné de trois de ses collègues qui lui dirent : « Nous » sommes quarante chefs à la tête des janissaires » bosniaques; notre corps est au moins de six » mille hommes, qui vous prend sous sa protec- » tion; et nous vous amenons une garde de dix » hommes fidèles et déterminés qui viennent à » pied et seront ici ce soir, qui ne vous quit- » teront point, et nous les ferons relever tous » les huit jours par dix autres. Faites sur-le-champ » réparer cette maison ici près de la vôtre, pour » les loger quand ils arriveront (ce qui fut exé- » cuté sur-le-champ), et venez avec nous chez » Achmet, bacha; nous voulons lui signifier,

» ainsi qu'à son kiaja, quelle est notre résolu-
» tion. » M. le comte de Bonneval fut avec eux; ils dirent au bacha, le kiaja présent avec divers autres Turcs de marque : « Nous avons appris que
» quelques personnes tendent à faire enlever et
» perdre par le feu ou le poison cet étranger;
» nous savons tout ce qui se machine contre lui,
» et nous connoissons les personnes qui y ont
» part : nous vous déclarons que notre corps de
» janissaires le prend sous sa protection, et que
» nous lui donnons une garde de dix hommes.
» S'il lui est fait la moindre insulte et qu'il lui
» mésarrive, nous ferons main-basse sur ceux
» qui en seront les auteurs; nous les mettrons
» en pièces, et alors nous ne répondons pas de
» vous-même, seigneur bacha. Nous vous prions
» donc de nous aider à lui sauver la vie, et à le
» traiter avec tout l'honneur et la distinction que
» méritent son rang et sa dignité. » Le bacha fut frappé de cette démarche à laquelle il ne s'attendoit pas; et bien qu'il fût l'ami de M. le comte de Bonneval, et très-porté à l'aider en tout et partout, il craignit d'abord que ce procédé ne produisît quelque effet fâcheux. Celui qui eut la plus grande peur, ce fut le kiaja, qui dès-lors avec sa séquelle ne parut plus s'occuper de M. le comte de Bonneval. Ainsi, pendant quelque temps il eut un peu de tranquillité; il re-

cevoit continuellement des avis de Constantinople. Comme M. Talman y faisoit tous ses efforts pour obtenir de la Porte qu'elle le rendît à l'empereur, M. le comte de Bonneval avoit écrit une lettre au prince Rakotzi, et une autre à M. de Villeneuve, ambassadeur de France, lesquels ne lui firent aucune réponse : le prince, parce que M. de Bonneval avoit oublié le titre d'*altesse* dans sa lettre; M. de Villeneuve garda le silence par déférence pour l'empereur. M. le comte a de fortes préventions que M. Talman avoit su gagner cet ambassadeur par quelque motif d'intérêt, afin qu'il ne réclamât point M. le comte de Bonneval comme Français. Il y avoit environ sept mois qu'il étoit à Seraï lorsqu'il se détermina, n'ayant point de réponses auxdites lettres, d'envoyer à Constantinople un de ses gens, pour y faire tous ses efforts pour qu'il ne fût point livré aux Allemands. Tout cela n'aboutit à rien; et dans plusieurs audiences que son envoyé eut des ministres de la Porte, particulièrement avec Mehemet, kiaja du grand-visir, lequel dit : « Je ne puis pas croire que M. le comte de Bonneval soit Français, ainsi qu'il l'a débité et que vous l'assurez vous-même. Il a quitté le service de l'empereur d'Allemagne, il est libre; et cependant l'ambassadeur de France ne le réclame point et ne donne aucun signe de vie à son sujet.

Comment se peut-il, s'il est de sa nation, qu'il ne redemande pas un homme de sa considération, pendant que tous les jours il se donne tous les soins possibles pour se faire rendre des gens de rien qui se réfugient chez nous, et qu'il sait être Français? Si cela étoit, auroit-il dû ne faire aucune attention à la lettre que lui a écrite votre maître? » Sept mois se passèrent encore sans que M. de Bonneval ne vît rien arriver qui pût le garantir des Allemands. Enfin, au bout de quatorze, un courrier arriva à Seraï, expédié de la part du grand-visir au bacha de la province de Bosnie pour des affaires qui regardoient son département. Ce même courrier, d'abord après avoir remis son paquet au bacha, fut chez M. le comte de Bonneval et lui dit, qu'il avoit laissé chez le grand-visir à Constantinople un ordre ou commandement tout prêt de la part du grand-seigneur, qui devoit être envoyé audit Achmet Pacha Gazi, afin de le livrer sur les frontières, et en toute sûreté, aux Allemands; qu'il en avoit donné avis par une lettre audit bacha, et que l'ordre seroit apporté par un courrier exprès, qui devoit partir trois jours après lui. M. le comte demanda à celui-ci, combien il en avoit mis pour se rendre de Constantinople à Seraï? Il répondit : neuf jours; qu'il avoit fait beaucoup de diligence, et que celui qui devoit

arriver après lui, ne pourroit pas s'y rendre en moins de temps.

Il lui demanda encore s'il pouvoit lui procurer de voir la lettre d'avis qu'il avoit apportée de la part de la Porte au bacha ; il répondit qu'il croyoit qu'on la lui accorderoit, et qu'il l'alloit chercher. En effet, le bacha la lui remit, et il la porta à M. le comte de Bonneval, qui se la fit lire et interpréter trois fois de suite, afin d'en mieux comprendre le sens : il fut convaincu qu'il alloit être livré à ses ennemis au plus tard dans trois jours (*). Il récompensa le courrier, et le renvoya rendre la lettre au bacha. Il passa le reste du jour et de la nuit dans de très-grandes agitations : il se rappeloit la correspondance qu'il avoit eue avec la cour d'Espagne quand il étoit à Venise ; que celle de Vienne en avoit une exacte connoissance ; qu'on lui imputeroit son passage en Turquie comme un crime, quoique le vrai motif fût d'éviter de tomber entre les mains de ses en-

(*) Je ne répondrois pas que cet avis ne lui eût été donné par M. de Prié, s'il étoit encore en vie ; car je ne sais ce qu'est devenu ce bas et vil intrigant que j'ai puni dans la personne de son petit-fils, en étant amoureux de sa femme. Peut-être quelqu'autre homme pareil, une espèce, un subalterne des subalternes, que Bonneval avoit désobligé autrefois à Vienne, craignant qu'il ne revînt, fut-il capable de cela. (N. de l'Auteur.)

nemis, et que la curiosité et la dissipation y avoient bonne part, jusqu'à un temps convenable pour passer au service d'Espagne, et qu'on le chargeroit d'avoir voulu prendre parti chez les Turcs. Il se voyoit près d'être à la disposition de l'empereur, de subir une mort honteuse ou une prison dure et cruelle, pire que la mort. Il voyoit que l'ambassadeur de France n'avoit pas daigné dire un mot à la Porte, qui, sans commettre en rien cet ambassadeur, auroit pu sauver M. le comte de Bonneval des mains de ses ennemis. Alors, dans une si cruelle extrémité, il prit le parti de se déclarer turc, et voici comme il l'exécuta. Ce fut quatorze mois après son arrivée dans les États du grand-seigneur : il avoit fait rencontre à Seraï d'un Turc qu'il avoit connu autrefois à Milan, au service d'une dame, sa parente. Ce domestique fut pris dans les guerres de Hongrie, et ensuite se fit mahométan; M. le comte de Bonneval le tenoit auprès de lui, et l'employoit à servir. Il se confia à lui, et lui demanda s'il connoissoit quelqu'un à Seraï qui fût bon musulman et capable de garder un secret : celui-ci dit qu'oui; allez-moi chercher cet homme, et l'amenez ici. Il s'enferma avec eux dans une chambre, n'y ayant nul autre qu'eux trois; il ordonna à celui qui étoit à son service de demander à celui qu'il avoit amené, s'il savoit positivement les

paroles qui désignent la profession de foi des mahométans. La question fut faite, et la réponse fut qu'oui, qu'il savoit ces paroles : dites-lui qu'il les prononce, et je les répéterai après lui : ce qui s'exécuta immédiatement. Cela fait, M. le comte de Bonneval ordonna de nouveau à ces deux hommes de se taire et de le suivre chez le bacha, où ils furent tous trois; et là il leur dit de déclarer à ce bacha, comme lui, comte de Bonneval, étoit musulman (*). La déclaration faite, le bacha l'embrassa, le baisa, et lui fit mille caresses. Le commandement du grand-seigneur pour le livrer aux Allemands arriva effectivement deux jours après : il ne put plus être mis en exécution; le bacha avoit expédié à la Porte ottomane promptement pour lui donner avis du changement de M. le comte de Bonneval; et,

(*) Voici comme il évita la circoncision. Il pria à dîner les gens de marque, les fit boire de la liqueur et beaucoup de vin, sous le nom de sorbet; alors Bonneval passa dans sa chambre avec les deux affidés qui avoient attesté sa religion, et qui parurent destinés à lui faire l'opération par laquelle tout musulman est légal. Ils rentrèrent peu à peu dans la salle à manger, portant sur une assiette un morceau d'intestin de mouton ensanglanté. La supercherie ne fut pas seulement soupçonnée; et le néophyte, afin de mieux jouer son rôle de circoncis, garda le lit pendant quelques jours. (N. de l'Auteur.)

sur cet avis, la sublime Porte ordonna au même bacha de lui donner une somme de deux cent cinquante piastres par mois, à compter depuis le jour de son arrivée dans les États du grand-seigneur. Mais le fourbe de kiaja, qui avoit promis de le livrer mort ou vif aux Allemands, s'appropria les quatorze mois écoulés depuis l'arrivée de M. le comte de Bonneval : le kiaja a été ensuite puni de ses perfidies. M. de Bonneval étant arrivé à la Porte fit connoître ce fourbe, et prouva que de quatre mille spahis qui avoient été commandés pour rétablir la forteresse de Seraï, à peine y en avoit-il eu quelquefois la moitié, et dans d'autres temps le quart; qu'il recevoit de l'argent de ces mêmes spahis pour les exempter du travail, et qu'il s'approprioit une bonne partie des deniers que la sublime Porte destinoit au rétablissement de cette forteresse. L'on fit faire des informations sur les lieux, et l'on trouva vrai l'exposé de M. le comte de Bonneval. Le kiaja fut emprisonné ; on lui trouva six cents bourses de bien qu'on lui ôta, et il est mort dans les fers.

M. le comte de Bonneval déclara à tout le monde que c'est au marquis de Villeneuve, ambassadeur de France à Constantinople, qu'il est redevable d'avoir pris le turban. Il seroit à souhaiter, dit-il, que cela ne me fût point ar-

rivé; mais puisqu'une étoile fatale m'y a conduit, j'y soutiendrai la qualité d'honnête homme : il a fallu, par une violence inouie, prendre ce parti ; j'y serai fidèle, ainsi que je l'ai été quand j'ai servi la France et l'Empereur.

Ses ennemis ne s'en tinrent pas là pour le persécuter. Les révolutions arrivées dans l'Empire ottoman, qui firent descendre du trône Achmet III pour y mettre le sultan régnant, ne permirent pas qu'on appelât alors à Constantinople le comte de Bonneval. Après que tout fut calmé, Topal-Osman bacha, visir en 1731, et qui défit l'armée de Perse commandée par Thamas-Kouli-Kan, en 1733, fut celui qui le fit venir. M. Talman, qui en fut informé, trouva le visir, et lui porta des plaintes vives, lui disant que s'il appeloit à Constantinople M. le comte de Bonneval, cela irriteroit la cour de Vienne, et qu'elle se porteroit à rompre avec la Porte et à lui déclarer la guerre. Topal-Osman, visir, homme très-habile, mais vif et peu endurant, répondit à M. Talman : Si vous avez des ordres de la part de votre maître pour me parler sur ce ton, produisez-les : moi, j'accepte ce parti; je lui déclare aussi la guerre, et, par provision, je vais vous envoyer prisonnier aux Sept-Tours. La cour de Vienne n'a rien à voir à la conduite que tient le grand-seigneur mon

maître ; il lui est permis de faire aller les musulmans, et particulièrement M. le comte de Bonneval, où bon lui semble, dans l'étendue de son Empire. Si vous avancez témérairement et sans ordre ce que vous me dites, vous abusez de votre autorité, et vous me jugez tel que quelques-uns de mes prédécesseurs ignorans sur leur devoir, foibles et timides : je ne suis point tel; expliquez-vous, et montrez-moi vos ordres. M. Talman voyant à qui il avoit à parler, radoucit ses termes. Le visir rehaussa sa voix, et lui dit d'un ton dur, par trois fois : Sortez, sortez, sortez. Tout d'un coup les gens du visir prirent par les épaules M. Talman et toute sa suite, et le firent sortir de l'appartement du visir. C'est Topal-Osman qui fit lui-même le récit de cette scène au comte de Bonneval (*).

(*) Il n'y a que peu de personnes qui pourront croire qu'un Turc soit capable de parler ainsi; mais moi qui les connois, qui ai eu affaire à eux en écriture, en paroles et en actions, je n'en doute pas, et je suis obligé de convenir qu'il n'y a rien de plus fin et de plus noble à la fois que cette superbe réponse. Outre son grand caractère, Topal-Osman avoit une grande prédilection pour les Français : en voici l'origine. Pris par un corsaire maltais, étant chargé d'une commission pour l'Egypte, dans sa jeunesse, un négociant nommé *Armand* le racheta, en eut le plus grand soin, et le renvoya à son pays, au

Voici la raison pour laquelle M. le comte de Bonneval fut exilé, le 30 novembre 1738, au château de Castambol, en Asie, à cent dix lieues de Constantinople. Il connoissoit toutes les menées de M. de Villeneuve, ambassadeur de France, qui étoit tout à fait d'accord avec le grand-visir, nommé *Mehemet Vegen*, pour engager la Porte à faire la paix à tout prix; et afin d'y disposer les plus opposés, cet ambassadeur avoit en son pouvoir, de la part des Allemands et des Moscovites, une somme de trois mille bourses ou 4,500,000 livres argent de France, pour la distribuer à son choix. Le grand-visir devoit en avoir le plus gros lot, et les autres officiers de la Porte à proportion, bien entendu que M. de Villeneuve ne devoit pas s'oublier. Dans ces vues de paix, ils firent tant, qu'ils empêchèrent la Suède de se déclarer, en 1738, contre les Moscovites, ainsi que le projet en avoit été formé.

M. le comte de Bonneval, qui étoit très-

risque de perdre la somme qu'il lui avoit coûté, mais qu'il rendit dès l'instant de son retour à Constantinople. Tout cela se passa si rapidement qu'on n'y sut pas sa captivité, et qu'il eut le temps de s'acquitter de ce dont il avoit été chargé en Egypte. La fortune se plaisoit à se jouer de lui. (N. de l'Auteur.)

bien instruit de tout, disoit : La France ne parle jamais deux langages différens; l'ambassadeur qu'elle a à Stockholm raisonne et agit tout différemment de celui qui est à Constantinople. M. le comte de Bonneval forma le projet d'user de son droit comme bacha, de pouvoir représenter à Sa Hautesse tout ce qui est plus convenable à l'honneur et à l'avantage de son Empire. Comme il ne peut pas parler correctement le turc, et encore moins l'écrire, il appela pour cet effet son premier interprète, nommé *Damira*, à qui il donnoit mille livres argent de France, par année, d'appointement. Il lui dicta un mémoire en français pour le traduire en turc : c'étoit un jeudi. Ce traître d'interprète fut le montrer à M. de Villeneuve, qui en fit d'abord part à Mehemet Yegen, visir, lui faisant dire : M. de Bonneval connoît tous nos desseins; il veut les faire échouer par un mémoire qu'il destine pour le grand-seigneur. La délibération contre lui fut bientôt prise : le samedi suivant du susdit mois il fut envoyé en exil. Il n'y resta que six mois.

Messieurs les ministres de Suède, nommés le baron d'Hoepken et Carlson, furent les premiers qui donnèrent avis à M. de Villeneuve que M. le comte de Bonneval étoit rappelé de son exil et devoit bientôt être à Constantinople. En effet,

il y rentra le 23 mai 1739. A cette nouvelle, M. de Villeneuve fut saisi d'étonnement; mais, revenant à soi, il dit : J'en suis pourtant bien aise. Ce *pourtant* étoit une réponse qu'il faisoit au combat qu'il avoit dans l'ame sur ce retour inopiné, ce qui intérieurement fit rire les ministres de Suède. Ils en rirent bien en le récitant à M. le comte de Bonneval.

FIN DES PIÈCES JUSTIFICATIVES ET DU PREMIER VOLUME.

TABLE

Des Articles contenus dans ce Premier Volume.

UTOPIE, ou RÈGNE DU GRAND SELRAHCENGIL.

Exposition. Page 1
Mœurs. 2
Organisation intérieure. 5
Amusemens de Selrahcengil. 9
Palais du Prince. 15

MÉMOIRE SUR LA POLOGNE.

Portrait de la Nation Polonaise. 17
Position du Pays. 18
Ses Voisins. 19
Catherine II. 20
Frédéric-Guillaume. 21
Entrevue de Stanislas et de Joseph II. 22
Conseils de l'Auteur à la Nation. 23
Gouvernement. 24
Les Grands. 25
Liste Civile. 26
Formation d'une Armée. 27
Armement. 28
Esprit Militaire. 30
Relations extérieures. 31
Clergé. Ibid.
Juifs. 32

Page 32
Noblesse. 33
Le Roi. 34
Les Mœurs. 37
Politique. 39
Décadence. 42
Czartorinski et Potocki. 44
Dernier Avis du Prince de Ligne.

MÉMOIRE SUR LES JUIFS.

La Mode en est passée. 47
Voltaire ne les veut pourtant pas faire brûler. 48
Portrait des pauvres Diables. 49
Dispositions des Juifs. 51
Eloges des Juives. 52
Qu'on les décrasse! ils sont capables de tout. 54
Analogie entre les Turcs et les Israélites. 56
Reconstruction de Jérusalem projetée. 58
Motifs pour les Turcs d'accueillir les Juifs. 59
Motifs pour les Chrétiens de les conserver. 60
Plus de Rancune. 65

MÉMOIRE SUR LES BOHÉMIENS.

Ignorance où nous sommes sur leur Origine. 66
Leur Vie errante. 67
Caractère et Langue. 68
Leur première Apparition. 69
Mœurs et habitudes. 70
Danse. 71

MÉMOIRE SUR L'ARMÉE RUSSE.

Introduction. Page 72
Projet d'Établissement militaire. 73
Habillement. 74
Bagages. 75
Discipline. 76
Guerre contre les Turcs. 77
Tactique. 78
Cosaques. 80
Chevaux-Légers et Chasseurs de Potemkin. 81
Corps du Génie. 82
Grenadiers. 83
Cavalerie. Ibid.
Généraux. 84

MÉMOIRE POUR L'ANCIENNE ARMÉE FRANÇAISE.

Une armée, mais point de Ban ni d'Arrière-Ban. 86
Genre Français. 87
Exercice des Camps. 88
Garnisons. 89
Avancement. 90
Maison du Roi. 91
Etat Militaire. 92
Chef. 96

MÉMOIRE SUR LA NOUVELLE ARMÉE FRANÇAISE.

Valeur de la Nation. 98
Guerre de Révolution. 99

REMARQUES SUR L'ARMÉE AUTRICHIENNE.

Parties Constitutives. Page 109
Croates, Hongrois, Wallons, Italiens. 111
Tyroliens, Galiciens, Bohémiens, Autrichiens. 112
Caractère comparé des Français, Anglais, Allemands, Russes. 113
Vente des Emplois militaires. 115
Haroum-Bacha. 118
Chevaux-Légers. 119
Dragons. 120
Hussards. Ibid.
Oulans. 122
Croates. 124

FANTAISIES MILITAIRES.

Vocation d'un Guerrier. 129
Les Systêmes. 131
De la Cavalerie. 134
De la Tactique. 138
Des Généraux. 141
Des Soldats. 146
Des Aides-de-Camp. 151
Des Termes. 152
Des Semestres. 153
Des Mariages. 154
De la Conscription. 155
Des Invalides. 157
De la Guerre. 159
De la Paix. 160
Parallèle. 162

De la Bataille. Page 165
Des Retraites. 169
Des Impossibilités. 171
Des Conseils de Guerre. 175
Idée d'une Académie militaire. 176
Du Mépris de la Vie. 178
De la Religion. 180
Aux Mécontens. 187

PORTRAIT DE CATHERINE-LE-GRAND.

Figure. 189
Taille. 190
Parallèle entre Catherine et Marie-Thérèse. Ibid.
— entre Catherine et Pierre-le-Grand. 191
— entre Catherine et Louis XIV. 192
Philosophie politique. 193
Esprit. 194
Modestie. 195
Connoissances et Goût. 196
Règne. 198
Favoris. 199
Grandeur. 200
Délicatesse. 201
Courage. 202
Lecture. Ibid.
Ouvrages. 203
Fierté. 204
Bonté. 205

SUR LA GUERRE DE TRENTE ANS.

Guerre de Religion. 208
Fanatisme. 209

Folies d'Amour. Page 210
Ferdinand II, Duc d'Albe, et Charles V. 211
Rebelles Bohêmes. 212
Ressorts des Révolutions. 214
Cuirassiers de Hohenzollern. 215
Merode et les Wallons. 217
Bizarreries Hérétiques. 219

GRANDS GÉNÉRAUX DE LA GUERRE DE TRENTE ANS.

La crise des États produit des Hommes supérieurs. 223
Naissance de Wallenstein. 225
Petit mauvais sujet. 226
Il se convertit. 227
Nouvel Alcibiade. 229
Astrologue. 230
Première Campagne et Mariage. 231
Wallenstein est aux Nues. 232
Second Mariage. 233
Troubles de Bohême. 234
Bethlem Gabor. 235
Trahison de Waldstein. 236
Buquoy. 239
Mansfeld. 241
Principes de la guerre, et qualités particulières des Chefs. 242
Gustave-Adolphe. 243
Tilly. 245
Bannier. 246
Succession de Héros. 247
Richesse et Luxe de ces Temps. 250
Siècle guerrier. 252

Turenne. Page 253
Guébriand et Gassion. 254
Le Bourgmestre de Stralsund. 255
Conclusion. 257

MÉMOIRE SUR LE C. DE BONNEVAL.

Préface.

Un mot sur les Mémoires en général. 258
Mémoires, nouveaux Mémoires, et Critique des Mémoires de Bonneval. 259
Brouillerie de Bonneval avec le Marquis de Prié. 261
Anecdotes Vénitiennes. 265

Mémoire.

Sources. 267
Naissance de Bonneval. 269
Tourville le fait entrer dans la Marine à onze ans. Ibid.
Il montre du Caractère et devient Enseigne. 270
Bonneval achète un Régiment d'Infanterie, et se distingue en Italie. 271
Bonneval est sacrifié. 274
Sa Correspondance avec Chamillard. 275
Il quitte l'Armée. 276
Passe au Service de l'Autriche. 277
Et a le bonheur de sauver son Frère. 278
Il enlève Tortone. 279
Guerre avec le Pape. 280
Campagnes de Flandres. 281
Victoire de Péterwaradin. 283
Bonneval rentre en France. 284
Il prend Femme et quitte sa Patrie. 285
Il fait des Merveilles à la Bataille de Belgrade. 287

Brouillerie avec le Prince Eugène. P. 288
Etourderies de jeunesse. 289
Animosité réciproque. 290
Couplets contre le Conseil de Guerre. 294
Inconduite. 295
Bonneval est relégué à Bruxelles. 296
Il y provoque le Gouverneur de Prié, et est exilé. 297
Prise du Turban. 299
La jalousie des Janissaires dérange son Système. 300
Sa Conduite envers les Renégats. 301
Projet d'Alliance avec la Suède. 302
Guerre avec la Perse et avec la Russie 303
Projet sur Ragotzy fils. 304
Ministère Ottoman. 305
Encore des Projets. 306
Regrets. 308
Il meurt. 309
Portrait de Bonneval. 310
Sa Manière de vivre en Turquie. 311
Conclusion. 313

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

Lettre de l'Abbé Macarthy. 314
Lettres de la Comtesse de Bonneval. 323
— du Cardinal Dubois. 360
— du Duc de Biron. 370
— du Comte de Bonneval à son frère. 374
Lettre du Comte de Bonneval au Grand-Visir. 383
Relation du Voyage de M. le Comte de Bonneval en Turquie, par lui-même. 386

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

2 vol